REVUE

DES

DEUX MONDES

LVIIe ANNÉE — TROISIEME PERIODE

TOME QUATRE-VINGT-UNIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1887

11,665

054
R3274
1887 [v.3]

UN

HOMME D'AUJOURD'HUI

ROMAN D'UN CONTEMPORAIN.

TROISIÈME PARTIE (1).

X.

Chaque samedi, à dater du milieu de juin, le comte de Volvereins et Fabien d'Estreville, qui se retrouvaient à la gare, montaient ensemble dans le train du soir, dînaient l'un en face de l'autre dans le wagon-restaurant, où le charbon et la poussière complétaient l'assaisonnement de leur repas, et ils ne déparlaient guère avant que, réintégrés dans leur compartiment, la nuit noire les eût invités ou contraints au sommeil. Le comte avait de grands projets financiers pour la campagne d'hiver, qui s'annonçait mouvementée, cahotée, lucrative ou désastreuse, selon la manière de la comprendre, de s'y engager et d'en sortir. Il les exposait avec la méthode d'un théoricien consommé et avec l'entrain d'un vaillant, habitué de longue date à ne pas bouder au feu. Le moment approchait donc où Fabien, piloté par son protecteur, allait tenter de ces coups hardis ou simplement opportuns par lesquels on enlève la for-

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 avril.

tune de haute lutte. — D'ailleurs, pas une allusion à Marie-Thérèse ni à Jacqueline, ni même au mariage en général.

Arrivés à Trouville, les deux hommes se séparaient. Le comte montait dans sa voiture, où quelquefois sa fille l'attendait; Fabien gagnait son modeste équipage : le cabriolet paternel, auquel était attelé le vieux Roussillon et que lui amenait le vieux Blaisiot. D'autres, dans la position du jeune homme, et même sans l'avenir illimité qui s'ouvrait devant lui, n'auraient point résisté au plaisir de figurer plus brillamment parmi les arrivans du train nocturne et surtout parmi les voyageurs qui, le lundi matin, abordaient le quai de départ à grand fracas de gourmettes. Et ce n'était pas par économie qu'il se privait de cette petite satisfaction d'amour-propre, bien de son âge et de son temps; sa devise était désormais : « Tout ou rien! » Il ne s'agissait pas de s'offrir un joli cheval, mais toute une écurie.

Les premières fois que d'Estreville se rendit au Buttard, il y reçut l'accueil qu'il avait prévu, presque souhaité. Marie-Thérèse ne paraissait pas plus se souvenir de certaine soirée fiévreuse, où s'était brisé, par une saccade intempestive, le lien des fiançailles, que des jours calmes, doux, heureux, qui avaient précédé cette rupture. Ni affectation de froideur, ni minauderies, ni embarras : une amie franche, un peu triste peut-être, mais avec simplicité et comme par nature. Fabien ne put s'empêcher d'observer que la beauté de la jeune fille avait encore gagné; une auréole de majesté douce y mettait le sceau de la perfection, sans en rien retrancher de ce qui la rendait capiteuse et comme inconsciemment agressive. C'était toujours le même corps superbe, audacieusement moulé dans des étoffes à vingt sous le mètre. Toujours le même contraste entre cette simplicité de vierge sans atours et ces attraits trop peu cachés, qu'aucun homme au monde n'eût affrontés sans un frémissement de secrète volupté, sans un élan involontaire de désir. — Toutes les fleurs de rhétorique imaginées par la poésie et la passion n'y changeront rien : les plus aimées parmi les femmes, ce sont simplement les plus désirées d'entre elles. Et il ne serait peut-être pas mauvais que chacun en fût bien convaincu; cela ôterait tout prétexte aux spécieux mensonges à l'aide desquels on s'encourage à aimer hors de son chemin : les théories qui ont poétisé l'amour en le déguisant ont fait plus de mal au devoir que ne lui en eût fait le sentiment brutal de la vérité. Car les hommes ne s'élèvent pas si sûrement en portant haut leurs regards qu'en les tenant fixés sur leurs infirmités, pour les surveiller.

Fabien ne surveillait pas assez les siennes, — à en juger par la tournure des choses et l'avenir probable de chacun; M. de Volvereins non plus. Mais, tandis que celui-ci avait l'excuse d'être lo-

gique, toujours d'accord avec lui-même dans son entêtement, l'autre avait le tort de ne pas savoir prendre parti entre deux jeunes filles qui lui plaisaient inégalement et qu'il ne pouvait aimer avec un égal désintéressement.

Les rapports de bon voisinage étaient fréquens entre la Travée, le Buttard et le manoir. C'est-à-dire que, presque tous les dimanches, on se trouvait réunis chez Marie-Thérèse. Le comte avait pour prétexte de venir chercher sa fille ; Fabien faisait valoir son isolement. Il arrivait, le plus souvent, d'assez bonne heure, et l'après-midi s'écoulait pour lui rapide, comme la première fois, dans le charme d'un libre trio où il exécutait sa partie avec une conviction qui devait bien l'embarrasser dès qu'il était rendu à ses réflexions solitaires. Ses préférences néanmoins inclinaient toujours du côté de Mlle de Nargues, mais rien dans sa conduite ne les attestait en présence de Jacqueline. Celle-ci, qui ne croyait pas ou ne croyait plus que le jeune homme songeât à épouser Marie-Thérèse, et qui ne doutait pas, d'autre part, qu'elle ne fût aimée elle-même, avait arrangé dans sa tête un double dénoûment, lequel aurait l'avantage de contenter tout le monde, à ce qu'elle pensait. Elle épouserait Fabien, qui lui plaisait, et son père épouserait Marie-Thérèse. N'était-ce pas la seule manière de donner de l'argent et du bonheur à chacun? Mais M. de Volvereins, plus clairvoyant ou plus jaloux, devinait que cette conclusion, pour avantageuse qu'elle dût être, ne pourrait prévaloir sans soulever des résistances. Tout d'abord, il ne se dissimulait pas que Mlle de Nargues, fière, indépendante, désintéressée comme elle l'était, aurait du mal à se familiariser avec l'idée d'épouser un homme qui avait l'air de se recommander par sa fortune plus encore que par ses qualités de séduction personnelle ; et puis, il s'apercevait que Fabien ne donnait pas franchement, hardiment dans la combinaison, cependant pour lui merveilleuse et inespérée, qui lui ouvrait à deux battans les portes d'or du paradis de la richesse. Il y avait là un symptôme alarmant, à la nette définition duquel M. de Volvereins s'attacha sur l'heure. Homme d'âge, d'expérience et de flair, il sut bientôt à quoi s'en tenir, avant même que Fabien se fût rendu un compte exact de la tendance persistante de son propre cœur. Limpide apparaissait l'amour, quoique des feintes plus ou moins adroites en voilassent les anodins témoignages et que les déclarations catégoriques de Mlle de Nargues en rendissent mystérieuses, aux yeux du financier, la marche et les destinées.

Fabien, qui ne s'était pas entièrement dépris, était donc en train de revenir à son premier amour, quoiqu'il subît, à certaines heures de façon complète, la fascination d'une grande fortune s'offrant à lui sous une forme aimable. Par momens, le souvenir de Marie-Thérèse aux jours des primitives tendresses l'emportant de beau-

coup sur l'inclination nouvelle que le jeune homme eût voulu plus sincèrement sentir, des visées tortueuses lui hantaient la cervelle; il se demandait alors pourquoi il ne se servirait pas de la protection du comte de Volvereins pour atteindre au rang qu'il ambitionnait, sauf à épouser tranquillement ensuite la femme qu'il avait aimée d'abord et choisie. Un trait remarquable du caractère de cet amoureux indécis, c'est que son irrésolution était circonscrite à son amour ; dès que ses rêves de fortune entraient en ligne de compte, il y subordonnait volontiers tout le reste. Aussi hésitait-il de plus en plus, à mesure qu'il observait la réserve croissante de M. de Volvereins. Le comte, sans lui battre froid positivement, ne l'entretenait plus que des affaires en cours et n'ajoutait rien aux recommandations qu'il lui avait naguère adressées touchant les moyens de préparer une candidature cantonale. Le châtelain de la Travée cependant ne se faisait pas faute de travailler la matière électorale pour son propre compte, ainsi qu'il en avait annoncé l'intention. Il accomplissait force tournées, achetant ici un bois, là une ferme, louant ailleurs une chasse, promettant partout quelque chose et amodiant ses terres à des conditions généralement très douces pour ses nouveaux tenanciers, — sans parler des travaux immenses entrepris dans sa propriété voisine de Touques, où un château, dont le gros œuvre s'achevait déjà, était sorti de terre comme par enchantement, pour remplacer la longue bâtisse blanche élevée d'un seul étage sur rez-de-chaussée qui, l'année suivante, devait être jetée bas. C'était une activité merveilleuse que celle du comte, unie à une imperturbable méthode; les heures pour de tels hommes ont deux fois plus de minutes que pour le commun des mortels. Il semblait avoir vraiment le don d'ubiquité, car nulle part il n'était absent, lorsqu'on avait besoin de lui ou que des intérêts d'un ordre quelconque réclamaient sa présence. Plus que jamais Fabien se disait qu'il y avait là de la force et des ressources pour deux.

Quant à Marie-Thérèse, elle n'avait pas varié dans sa façon de juger le caractère de Fabien, depuis qu'elle avait appris à le connaître; mais elle était de celles qui aiment jusqu'à la dernière extrémité, et avec d'autant plus d'acharnement peut-être qu'elles aperçoivent mieux les faiblesses ou les lacunes de l'âme qu'elles ont rêvé d'unir à la leur. Si elle avait pu espérer que Fabien serait heureux avec elle, elle ne lui eût sans doute pas marchandé son pardon. En outre, elle avait la vocation de convertisseuse, si éminemment féminine. Et, en voyant le jeune homme sans cesse affectueux, doux, d'humeur égale et conciliante, toujours orné avec cela de son prestige d'élégance et de ses dehors spirituels, il était impossible que des regrets ne se fissent pas jour dans son cœur, —

stimulés par une véritable jalousie, que la fréquente présence de Jacqueline suscitait tout naturellement en elle. Pourtant, aucune parole qui fût un retour vers le passé n'avait été échangée entre ces *désaccordés*.

Pendant que M. de Volvereins faisait somptueusement rebâtir la Travée, le propriétaire de la petite habitation seigneuriale qu'on appelait dans le pays « le manoir » avait entrepris chez lui de modestes et nécessaires travaux de réparation, qu'il ne pouvait surveiller que d'une manière intermittente. Aussi Marie-Thérèse avait-elle été amicalement invitée à donner, de temps à autre, un coup d'œil aux ouvriers d'Estreville.

Le premier dimanche d'août, Fabien la pria de venir conférer avec lui, sur place, au sujet d'un détail embarrassant. Depuis la mort de Mme d'Estreville, la jeune fille n'avait remis les pieds au manoir que pour être agréable à son jeune voisin, et pendant les absences de celui-ci ; mais elle accepta très simplement le rendez-vous. Après avoir discuté comme un expert le déplacement d'une cloison, unique objet du litige, elle s'assit dans la salle basse du rez-de-chaussée, qui avait, plus encore que les autres parties de la demeure, conservé le caractère de l'époque où fut édifié ce gracieux spécimen de l'architecture ogivale. Ce parloir dallé, à revêtemens de bois sculpté, avait, en outre, le mérite d'être la pièce la plus fraîche de l'habitation, et c'était une impression délicieuse, par une chaude journée d'été, que de respirer cette fraîcheur qui semblait venir du fond des siècles, sépulcrale et douce comme un souffle du vieux temps s'échappant d'un caveau vide, un moment entr'ouvert. Il n'y avait là, en fait de meubles, que des escabeaux et un lourd fauteuil, haut, large, austère et nu comme un trône abbatial, aux bras rudes duquel Marie-Thérèse, rouge et lasse, s'abandonna. Elle ôta son chapeau, — un de ces grands chapeaux de paille commune, ornés de fleurs des champs, tel qu'elle les affectionnait, — et laissa pendre ses mains dégantées, dans une attitude de fatigue heureuse.

Un rayon de soleil se glissait furtif entre les feuilles de lierre qui envahissaient au dehors le réseau plombeux du vitrail, éclairant en plein cette belle et vivante figure de femme, qui contrastait avec le cadre antique où elle apparaissait par accident.

— Que je vous remercie d'être venue ! dit Fabien, après une contemplation trop longue, trop significative.

Et, comme la jeune fille restait muette, les yeux au plafond, perdue, en apparence, dans l'examen des caissons peints :

— D'abord, vous m'avez apporté vos lumières... Et puis, j'attachais à cette visite une importance considérable.

— Bah !

— Oui; elle a pour moi le sens et la valeur d'un pardon.

Marie-Thérèse se redressa, plus rouge, et regarda Fabien avec une expression de reproche. Il sentit qu'il avait manqué de tact en rappelant sans cause l'unique souvenir qui pût embarrasser sa visiteuse.

— Oh ! fit-il en hâte, je sais que je ne suis pas adroit... Pour risquer pareille allusion, j'aurais dû attendre au moins qu'un mot de vous parût la justifier... Mais, que voulez-vous? je n'ai pas votre art prodigieux, votre habileté de femme à étouffer, à enterrer tout ce qui gêne... Or, il y a entre nous quelque chose qui me gêne, et c'est précisément ce souvenir.

— Pensez-vous qu'il doive être moins gênant, maintenant que vous l'avez ravivé?

— Vous plaît-il de l'éteindre ?.. C'était mon but et mon espoir de vous y forcer...

Sa voix implorait, mais, en parlant, il s'était approché avec empressement; Marie-Thérèse eut un mouvement de retraite, ou au moins de recul, qui trahissait l'effroi.

— Hélas ! dit Fabien en soupirant, vous avez peur de moi... Si pourtant je vous aimais, non pas comme autrefois, mais mieux qu'autrefois?

Marie-Thérèse fit mine de quitter le majestueux fauteuil.

— Non, je vous en prie, restez là. Plus d'une dame d'Estreville, c'est ainsi qu'on disait jadis, a sans doute occupé ce siège vénérable. En vous y voyant assise, je me persuade que vous en prenez possession.

La jeune fille se leva tout de suite.

— Raison de plus alors pour que je ne l'usurpe pas davantage, dit-elle avec sérieux.

— Vous, l'usurper ! Avez-vous juré de me blesser?

— Jurez-moi donc, vous, que, pas une minute, depuis que nous nous sommes séparés, certain soir de l'automne dernier, vous n'avez songé à y faire asseoir quelque autre personne?

— Eh ! s'écria d'Estreville, quand j'y aurais songé!.. A qui la faute? Pourquoi m'avez-vous découragé à la première incartade, au premier emportement de ma tendresse?.. Êtes-vous de celles dont la vertu, toute de pruderie...

— La pruderie n'a rien eu à voir dans ma conduite, interrompit la jeune fille, pas plus alors qu'aujourd'hui. Mais, par la vôtre, vous m'avez successivement prouvé deux choses : d'abord, que vous ne compreniez ni le bonheur ni la vie comme je les comprends; ensuite, que votre amour était d'une autre essence que le mien, ou du moins qu'il vous aveuglait et pouvait vous tromper. J'ai pressenti le plus terrible des malentendus, et j'ai voulu le prévenir... Si

vraiment j'ai été trop prompte ou trop craintive, ne vous appartenait-il pas de me rassurer et de me fléchir? L'avez-vous essayé?.. Car il faut compter pour rien cette banale lettre d'excuses qui suivit de si près votre... accès de folie.

— Soit ! J'étais doublement dans le faux. Mais ne revient-on pas de toutes sortes d'erreurs ?.. Et,.. si j'en étais revenu pourtant? revenu de ma double erreur, sur le bonheur et sur l'amour?

Il la prit par la main, la ramena vers le fauteuil, dont elle s'était éloignée, et, lorsqu'elle y eut repris place, il s'accouda au dossier pour lui dire :

— Écoutez-moi... C'est pour moi un instant décisif que celui-ci ; je voudrais littéralement vous ouvrir mon cœur,.. m'humilier, m'abaisser...

Mais, au moment même, sur le seuil de la porte, Tonine, la vieille servante du manoir, parut en s'écriant :

— Ah ! bien, tout juste, tenez, les voilà ici, monsieur Fabien et mademoiselle...

Derrière elle, le comte de Volvereins se montrait, avançant la tête avec une expression singulière de curiosité douloureuse. Il était pâle et sourait de fort mauvaise grâce.

— Je vous demande pardon... Mais, ayant été porter au Buttard les regrets de ma fille, qui ne pourra s'y rendre aujourd'hui, et ayant appris que M^le de Nargues se trouvait ici, j'ai eu la pensée, peut-être indiscrète, de l'y rejoindre, pour m'acquitter de la commission et, en même temps, pour vous rendre visite, mon cher monsieur d'Estreville.

Il fallut cinq bonnes minutes à tout le monde pour se remettre d'un désarroi assez naturel. Chacun avait à s'observer et à observer les autres. Rien d'énorme ne s'était passé pourtant : Marie-Thérèse, liée depuis de longues années avec Fabien, était venue chez son voisin en avertissant sa domestique qu'elle y avait affaire ; on l'y trouvait, causant avec le maître du logis, dans une salle ouverte à tout venant ; quoi de plus simple ? C'eût été fort simple, en effet, si les sentimens respectifs de chaque personnage n'avaient étrangement compliqué cette situation après tout normale. Chacun d'eux avait à cacher quelque chose de ses impressions, et à essayer de donner le change sur l'attitude où il s'était laissé surprendre. Car, si M. de Volvereins avait surpris Fabien dans une pose qui, pour n'être que familière, n'en dénotait pas moins une intimité très prononcée, il avait été vu lui-même en une posture de curieux et de jaloux, qu'accentuait son évident dépit, son émotion d'un caractère manifestement peu agréable. On ne tarda pas néanmoins à ramener la conversation dans les sentiers battus, et M. de Volvereins sut abréger la corvée commune en réclamant le droit de visi-

ter le manoir. Marie-Thérèse, ne voulant pas rester à Estreville après lui, dit au revoir à Fabien dans la cour, dès que la visite fut achevée.

— Me permettez-vous, mademoiselle, de vous offrir une place dans ma voiture, pour remonter le bout de côte qui vous sépare de votre maison? Ce n'est pas un long chemin, mais, par cette chaleur...

— C'est un bien court trajet, à la vérité, — dit Marie-Thérèse en hésitant, partagée qu'elle était entre le désir de ménager la susceptibilité de M. de Volvereins et la crainte d'un tête-à-tête avec lui.

— Vous préférez marcher?

— Non, non, monsieur, j'accepte votre offre.

Elle monta dans la voiture du comte, au grand déplaisir de Fabien. Mais M. de Volvereins, qui conduisait lui-même, parut d'abord absorbé par le souci de maintenir ses chevaux au pas pendant la montée. Il est vrai que la proximité des oreilles de valet qu'il savait aux écoutes derrière lui, ne devait pas laisser de le gêner dans ses velléités d'expansion. Entre deux « ho! ho! » modérateurs, il n'adressait à sa voisine que de brèves appréciations sur l'état de la température ou l'aspect du paysage. Il arrêta ses chevaux devant la porte de Marie-Thérèse et descendit, pour aider en personne la jeune fille à mettre pied à terre. Évidemment, cette pseudo-causerie, entremêlée d'interjections appartenant au vocabulaire des cochers, ne l'avait pas satisfait. Après avoir tergiversé quelques instans, à la faveur du retard qu'on apportait à ouvrir la petite grille du Buttard, il prit son parti de demander l'accès du salon.

— Non, décidément, fit-il, je ne peux pas garder cela sur le cœur! Ce que j'ai à vous dire est aussi important pour vous que pour moi.

— Vous avez à m'entretenir de choses qui me concernent, moi, personnellement? dit Marie-Thérèse avec plus d'étonnement que d'inquiétude.

— Personnellement, j'ai tout lieu de le penser... En tout cas, par contre-coup, j'en suis sûr.

— Entrez donc, monsieur.. Mais...

— Laissez-moi entrer chez vous sans conditions. C'est peut-être la dernière fois...

Quand ils furent dans le salon, Marie-Thérèse s'aperçut que le comte avait repris sa pâleur d'angoisse et qu'il était en proie à une émotion profonde.

— Mademoiselle, dit-il sans s'asseoir, je n'ai aucun droit, je le sais, je le confesse, mais je ne croyais pas que vous fussiez capable de vous jouer d'un homme qui vous aime respectueusement, quoique follement, qui souffre de votre indifférence sous laquelle il devine

une hostilité persistante, et qui vous a prouvé son ardent désir de vous plaire en servant... celui de vos amis qu'il est le moins porté à voir d'un œil favorable.

— Veuillez, monsieur, donner une forme plus précise, moins énigmatique à vos griefs.

— Si c'est nécessaire, je le veux bien... Le jour où je vous ai avoué mes sentimens d'une manière... explicite, vous m'avez demandé mon appui pour M. d'Estreville. J'étais jaloux,.. moins qu'à présent, mais je l'étais déjà. Je vous ai montré ma crainte et mon dépit... Vous m'avez rassuré en protestant que vous n'épouseriez jamais M. d'Estreville. Alors, je me suis engagé à aider de mon mieux celui que vous appeliez votre protégé... Eh bien ! votre protégé est devenu le mien ; je crois m'être largement acquitté de ma promesse,.. bien que mon intention ne fût pas de m'en tenir là... Vous savez que j'ai fait un peu plus que de lui mettre le pied à l'étrier. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'il a gagné les bonnes grâces et l'affection de ma fille... Et, après tout cela, qu'arrive-t-il? Il vous aime, vous l'aimez, vous l'épouserez. Voilà mon salaire.

— Je ne puis, monsieur, que vous affirmer une chose, et je vous l'affirme : c'est que j'ai été de bonne foi. Je ne croyais pas à la possibilité d'un mariage entre M. d'Estreville et moi... Je n'y crois pas beaucoup plus aujourd'hui qu'à l'époque où vous m'en avez parlé.

— Cependant, il y a du nouveau dans la nature de vos relations avec lui? La restriction de votre phrase est significative.

— Ah ! permettez !.. Je n'ai pas de comptes à vous rendre quant à mes relations ou à mes amitiés.

— C'est vrai... Mais, songez-y, la passion devient facilement égoïste, féroce même... Or, je vous aime avec passion, et...

Il s'arrêta. Ses traits étaient violemment contractés ; des taches rouges marbraient sa face au teint brûlé ; on sentait que la volonté ne gouvernait plus que pour un instant ce caractère entier, ce tempérament de bilieux et de sanguin : l'amour en lui, refréné d'abord, puis humilié, sinon bafoué, regimbait et rompait les digues.

— Et?.. demanda Marie-Thérèse avec une dignité hautaine.

— Et, continua, sur le même ton de véhémence, le comte exaspéré, je tiens dans mes mains l'avenir, la fortune de ce jouvenceau... Qu'il me plaise de pulvériser, de réduire à rien ses plus belles espérances, adieu tout cela !.. Eh bien ! j'ose vous le dire : j'y suis décidé.

— C'est bien, monsieur, — répliqua Marie-Thérèse, calme, mais avec un air de reproche attristé, — je vois que vous avez plus de droits qu'il ne vous convenait de vous en reconnaître d'abord : vous menacez, et vous êtes armé.

— Oh! pardon, pardon! balbutia M. de Volvereins, rappelé à lui par cette mansuétude et cette résignation soudaines. Mais, sachez-le, je ne m'appartiens plus... Une fièvre me brûle, une fièvre d'amour et de rage. Je sens que tout ce qui est ma force et mon orgueil restera constamment inutile contre votre indifférence ou votre haine...

— Détrompez-vous, encore une fois, monsieur, interrompit la jeune fille. Je n'ai pas de haine à votre égard... Je ne hais personne. Peut-être même, depuis le jour où nous avons causé ensemble, avais-je du penchant à vous aimer... d'une affection dévouée, amicale...

— Eh! Dieu! amicale, fraternelle, filiale, si vous voulez, qu'importe! Mais aimez-moi, par pitié! et, si vous ne voulez pas de mon nom, n'acceptez pas du moins celui d'un autre homme, avant que cette tempête que vous avez soulevée en moi se soit apaisée...

Il y avait des larmes dans sa voix; ce riche, ce puissant, qui pouvait satisfaire tous ses caprices, ne se consolait pas de s'être brisé le cœur contre les résistances de cette belle fille pauvre à laquelle il offrait en vain, non pas seulement de l'or, mais un titre d'épouse que bien des femmes de tout âge, et des mieux nées, des plus fières, avaient brigué déjà. Mais, s'il s'indignait de son échec, il s'attendrissait en même temps sur son propre sort, et cet amollissement de sa colère ne devait pas être sans effet sur l'âme douce et très féminine dont les rigueurs involontaires l'avaient affolé.

— Personnellement, je n'ai pas à m'inquiéter de vos menaces ni de vos injonctions... si ce n'est pour vous plaindre d'en être réduit à les formuler. Mais, vous aviez en partie raison, il y a là quelque chose qui, indirectement, me touche et m'intéresse... Pourrai-je voir Jacqueline, demain?

— Si vous le désirez.

— Veuillez donc la prier de m'attendre, dans l'après-midi.

— C'est tout ce que vous avez à me dire?

— Absolument tout, monsieur, et je vous salue.

Le comte fit un geste de prière, mais, voyant Marie-Thérèse impassible, il sortit. Quand il fut dehors, la jeune fille murmura :

« Quoi que puisse me dire maintenant Fabien, plus ou moins sollicité par les circonstances, il ne sera heureux que riche... Qu'il le soit donc! et sans moi : mon sacrifice était fait. »

XI.

Jacqueline était dans sa chambre, où elle s'occupait à mettre de l'ordre parmi ses colifichets de jeune fille, bouleversés comme par une perquisition récente. Tout était en l'air, autour d'elle; les tiroirs béans laissaient voir des piles de linge fin et brodé, qu'entouraient des faveurs roses, bleues, mauves, jonquille, nacarat;

dans l'entre-bâillement des bahuts, on apercevait des flots de gaze et de mousseline, et sur tous les meubles traînaient des objets légers, brillans ou soyeux, — quelques-uns cocasses, ou d'une nature vague, sans destination précise, tels que cocardes multicolores, bonnets de papier, hochets de carton doré, marottes, grelots, petits bouquets de fleurs artificielles.

— En vous attendant, je m'amusais à rassembler les souvenirs de mon hiver.

Jacqueline se jeta au cou de Marie-Thérèse avec une grande effusion, comme de coutume, sans remarquer que son amie attachait sur elle un long et mélancolique regard. La fille du comte de Volvereins n'avait guère changé depuis l'année précédente; c'était toujours la même grâce hardie, la même pétulance souple et féline, la même gentillesse, les mêmes promesses de beauté. Certains contours trop secs, trop arrêtés, s'étaient un peu arrondis; pas d'autres différences sensibles. Elle se mouvait dans sa jolie chambre, qu'inondait une lumière incarnate tamisée par des stores flottans, avec une gaîté et des sautillemens d'enfant heureux, — réglés par une coquetterie de femme.

— Les souvenirs de votre hiver?.. Ces petites choses, qui m'ont l'air d'être, pour la plupart, et sauf erreur, des accessoires de cotillon?

— Mon Dieu, oui. Je vais vous avouer un gros enfantillage... J'ai débuté dans le monde au commencement de l'hiver, et je suis fière d'avoir déjà tant de témoignages matériels de ma brillante campagne; ce sont mes trophées. Je les ai tous apportés avec moi, comme vous voyez. Vous ne savez pas que les jeunes filles de mon âge, toutes mes amies rivalisent d'ardeur dans la formation de ces collections d'un nouveau genre? C'est à qui étalera le plus grand nombre de ces objets caractéristiques: on les pique au cadre de sa glace, on les range sur des étagères. Cela nous flatte et nous amuse pendant six mois; l'an prochain, nous n'y penserons plus : nous aurons d'autres soucis ou d'autres vanités. Vous voyez que je suis philosophe... Mais sachons un peu ce qui vous amène, et parlons de choses sérieuses. La transition sera difficile, sans doute...

— Non pas, ma chère Jacqueline. Ces insignes de triomphe me conduiront très vite à vous entretenir de ce qui me préoccupe aujourd'hui. Parlons donc de vos souvenirs d'hiver... Mais quelle jolie chambre! Et si gaie!.. Tiens! la maçonnerie du nouveau château est achevée...

Elle s'était approchée d'une fenêtre, avait soulevé un coin de rideau et faisait semblant de regarder au dehors. En réalité, elle souffrait, se sentait oppressée et voulait gagner du temps.

— Donc, reprit-elle en se retournant, vous me disiez que toutes

ces jolies choses symbolisent vos succès de la saison dernière... N'y en a-t-il point quelqu'une à laquelle se rattache, d'une façon spéciale, le souvenir d'une victoire particulièrement chère à votre amour-propre... ou à votre cœur?

— Non, dit Jacqueline en jouant avec les brimborions épars sous ses doigts, aucune, rien. Et pour une raison très simple...

Elle eut un coup d'œil oblique dans la direction de Marie-Thérèse. Mais, soudain, son brun regard s'éclaira en se redressant et alla franchement à Mlle de Nargues avec une expression de confiance et de tendresse...

— Oui, pour une raison très simple, ma chère, ma bonne amie, et laissez-moi vous la dire très simplement, cette raison très simple.

Elle avait pris les deux mains de celle qu'elle appelait son amie avec autant d'affectation que de plaisir peut-être, — car, tant que dure l'adolescence, on aime à avoir des amis plus âgés que soi.

— Allons donc! fit Marie-Thérèse en la baisant au front (peut-être pour cacher une rougeur et un émoi également envahissans). Nous y voilà tout de suite.

— C'est, poursuivit Jacqueline, c'est que le seul jeune homme qui fût en possession de donner du prix à une de ces bagatelles n'allait pas dans le monde cet hiver.

— Ce qui ne vous a pas empêchée, à ce que je crois deviner, de le rencontrer assez souvent?

— En effet. Mais je le rencontrais chez moi, chez mon père. Je puis le nommer, à présent...

— Non, ne le nommez pas... avant de m'avoir dit que vous l'aimez beaucoup, que vous en êtes bien sûre et que vous serez heureuse, très heureuse de l'avoir pour mari... Vous pouvez affirmer tout cela?

— Certes!

— Eh bien! nommez-le maintenant, ou je vous ôte ce plaisir, et c'est moi qui vais...

— A mon tour de vous arrêter... Je ne veux pas que son nom soit prononcé entre nous avant que vous m'ayez donné l'assurance que ce nom n'éveille en vous aucune sensation pénible.

— Ma chère petite Jacqueline, puisque nous voilà en plein cœur du sujet, permettez-moi de m'exprimer catégoriquement... J'ai pu aimer M. d'Estreville, et vous vous en êtes aperçue...

— Oui, mais vous avez démenti mes petites remarques, souvenez-vous... Et c'est ce qui m'a autorisée, les circonstances aidant, à ne pas faire taire mes sympathies... Me le reprochez-vous?

— Nullement, puisque je suis venue provoquer sur ce point vos aveux.

— Dans quel dessein?

— Pour vous inviter à être heureuse dans le plus bref délai possible.

— Cette exhortation se rattache à la visite que mon père vous a faite hier?

— Sans doute.

— Alors, s'écria Jacqueline en battant des mains, tout s'arrange ainsi que je l'avais prévu et désiré?

— Je ne sais pas au juste ce qu'il faut vous répondre, ne sachant pas exactement quelles ont été vos prévisions et quels sont vos désirs... à part, bien entendu, le désir d'épouser M. d'Estreville.

— Voyons, voyons, si vous n'aimez pas M. Fabien, s'il ne vous aime pas, si mon père vous a parlé de lui et si vous venez m'en parler, c'est qu'un double mariage a été considéré comme réalisable, souhaitable aussi.

— Laissez ma personne hors de cause, voulez-vous? ma chère enfant. Ne parlons que de vous et de Fabien. Il ressort des propos de votre père qu'il ne mettra pas obstacle à votre mariage, s'il acquiert la preuve que je n'y serai pas moi-même un obstacle. Or, je suis venue précisément pour m'entendre avec vous à ce sujet... M. de Volvereins a des doutes, non pas, si vous voulez, sur les sentimens de M. d'Estreville, mais sur la liberté, sur l'indépendance de sa situation à mon égard... Où en êtes-vous avec Fabien?

— Aux coquetteries et aux avances... A vrai dire, celles-ci, comme celles-là, sont de mon fait plutôt que du sien. Mais, étant donnée l'inégalité des conditions de fortune, il ne devait point en aller autrement, et mon amour-propre n'a pas à souffrir de l'aveu... Sans compter que mon estime et mon affection se sont merveilleusement trouvées de cette réserve de M. d'Estreville.

— Bien... Mais il faut, dans l'intérêt de chacun, que la question soit tranchée sans retard...Venez goûter chez moi dimanche. Je crois pouvoir vous promettre que vous sortirez de ma maison la bague de fiançailles au doigt. Vous n'aurez pas à vous avancer davantage; votre père lui-même, qui sera des nôtres, n'aura qu'à donner son consentement.

— Il vous appartient donc de déterminer M. d'Estreville à une initiative... complète?

— Il m'appartient, en ma qualité d'amie, d'amie qui a reçu déjà une partie de ses confidences, de le mettre en demeure de faire son propre bonheur en même temps que le vôtre... Votre père est chez lui? Il me semble lui avoir entendu dire hier qu'il ne retournerait pas à Paris avant le milieu de la semaine... Je puis demander à le voir?

— Je vous aime, Marie-Thérèse, de tout mon cœur, et vous serez toujours ma meilleure amie!

— Je l'espère bien.

Elles s'embrassèrent. En sortant de chez Jacqueline, Mlle de Nargues eut une courte entrevue avec M. de Volvereins.

— Vous êtes prêt, monsieur, lui dit-elle, à consentir au mariage de votre fille avec M. d'Estreville, qu'elle aime, ainsi que j'ai achevé de m'en convaincre à l'instant?

— Oui, mademoiselle,.. si j'ai la certitude que M. d'Estreville n'a pas autre part quelque engagement de cœur.

— Autre part, c'est-à-dire avec moi, n'est-ce pas?

Le comte s'inclina sans répondre.

— Et, si c'est chez moi-même qu'il vous demande la main de Jacqueline... ou plutôt, car il ne serait pas convenable qu'il en usât de la sorte, si c'est moi-même, dans ma propre maison, qui vous demande d'unir leurs mains, vous ne douterez plus que ma personne ne doive rester étrangère à vos préoccupations... paternelles?

— Lorsque j'aurai vu cela, je ne douterai plus... Mais quand le verrai-je?

— Dimanche prochain. Je vous invite, comme je viens d'inviter Jacqueline, à une collation qui, pour être dépourvue de faste, ne manquera pas de solennité.

Le comte eut un sourire étonné, presque joyeux, qu'accompagnait un signe d'acquiescement.

Pendant trois ou quatre jours, Marie-Thérèse hésita sur la marche à suivre pour l'accomplissement de son projet. Elle avait, au surplus, du temps à elle, Fabien ne devant revenir à Estreville que le samedi suivant, selon son habitude, et à une heure tardive. Elle s'interrogea longuement sur l'état actuel de ses sentimens, non pas sur leur nature, qui ne prêtait guère à l'équivoque, mais sur ces dispositions secrètes de l'âme que l'on ne s'avoue pas toujours à soi-même et qui préparent les trahisons de la volonté. Il n'y avait plus pour elle d'illusion possible, il y en avait moins encore à présent qu'avant la phase nouvelle où venait d'entrer l'évolution de sa destinée. N'avait-elle pas appris, en effet, que Fabien, vite familiarisé avec l'idée de renoncer à elle, s'était presque engagé ou laissé prendre déjà dans de nouveaux liens? C'était un peu sa faute ou son œuvre, cette trop prompte commutation de joug; elle y avait poussé par sa sévérité et ses déclarations inexorables, mais elle n'en souffrait pas moins comme d'une insulte. Et puis, elle n'eût pu nier, si ce n'est au prix d'un mensonge, bien inutile en face d'elle-même, que la reprise de son intimité avec le jeune homme ne lui eût causé quelques regrets inavoués des anciennes relations, quel-

ques doutes au moins quant à la sagesse de sa résolution. D'où un surcroît d'amertume. Mais, au point où en étaient les choses, avec la certitude, de plus en plus fondée, des complaisances ou des faiblesses de Fabien pour les attraits du luxe, de la vie opulente, et après la menace de M. de Volvereins, comment ne pas trancher dans le vif et en finir, pour le plus grand avantage ou pour le repos et la dignité de tous, avec ce rêve fourvoyé? Pourquoi, sous quel prétexte eût-elle temporisé ou accepté que l'on temporisât pour elle? Donc, elle avait sagement agi. Restait à savoir de quelle manière il convenait de se comporter maintenant envers le principal intéressé. C'était là-dessus qu'elle méditait, plus qu'elle n'épiloguait sur le fait accompli. Et, après avoir successivement renoncé à écrire et à parler d'avance, elle finit par s'arrêter à une solution qui n'était rien autre chose qu'un compromis. Elle décida qu'elle ne verrait pas Fabien, qu'elle ne le préparerait point, ne l'endoctrinerait point à l'avance, et qu'elle interviendrait par un coup de théâtre, en lui prenant la main pour la mettre dans celle de Jacqueline, et en priant M. de Volvereins de ratifier ce contrat sommaire et improvisé. C'était une petite compensation qu'elle offrait à son imagination de femme, pour se dédommager des mécomptes de son cœur. Et alors, qu'arriverait-il? De deux choses l'une : ou Fabien, pris de court, donnerait son adhésion pure et simple au complot qui devait couronner sa fortune, — c'était le plus probable ; — ou il se révolterait, proclamerait avec plus ou moins de ménagemens, mais avec autant de fermeté que de politesse, sa volonté de rester fidèle à sa première inclination, et dès lors Marie-Thérèse, vengée, rassurée, confiante, aurait le devoir de se consacrer à lui tout entière, — un devoir aimable auquel elle réservait bon accueil, en dépit des vicissitudes passées, des réflexions et des décisions récentes. Sa position serait bien un peu fausse et ambiguë au regard du comte de Volvereins et de Jacqueline, et l'hypothèse ne laissait pas de lui être une occasion de scrupules ou de remords anticipés. Mais c'était l'invraisemblable, cela; de bonne foi, elle était sûre du contraire, et elle pouvait se rendre le témoignage que ses plans n'avaient point été élaborés en vue d'une telle éventualité. Quant à Fabien, pris à l'improviste, il ne serait pas pourtant pris en traître, car, outre que la protection du comte devait nécessairement lui manquer dès là qu'il revenait à Marie-Thérèse, les conséquences de son choix brusqué ne pouvaient pas ne pas lui sauter aux yeux : refuser la main de la fille, c'était s'aliéner à tout jamais la bienveillance du père, même en dehors de toute considération de jalousie, en dehors de toute compétition et de toute rivalité d'amour. — Oui, c'était une supposition invraisemblable que celle de l'issue romanesque, héroïque, de la petite

machination ourdie par Marie-Thérèse. Mais il advint qu'elle y attacha une suprême espérance et s'y cramponna, malgré elle, comme à une ancre de salut. Elle avait cru travailler uniquement à la mise en scène de son sacrifice; elle avait, en réalité, modifié toute la trame de son poème : ce n'était plus une péripétie dramatique qu'elle avait inventée pour dénouer une intrigue; c'était une véritable épreuve, dont elle attendait une résurrection de son bonheur.

Le soleil de ce solennel dimanche se leva splendide, dans l'indifférence radieuse d'un ciel qui avait eu tout autant de clartés et de sourires les jours précédens : le temps était au beau. Marie-Thérèse, dès le matin, avait inspecté sa maison et en avait surveillé la toilette. Puis, elle avait elle-même, à l'allemande, confectionné quelques pâtisseries, dont elle avait rapporté le secret d'un long séjour à Vienne, où son père, en pleine époque de prospérité cependant, avait voulu qu'elle reçût ce complément indispensable d'une éducation féminine : l'aptitude aux fonctions culinaires. Ses beaux bras avaient été mis à nu et avaient eu des mouchetures de pâte guère plus blanches qu'eux. Après quoi, elle avait, sans profusion, cueilli des fleurs pour son salon, les avait arrangées dans les vases et avait enfin procédé à sa parure personnelle, qui consistait essentiellement en soins minutieux pour sa peau et sa chevelure. — La veille au soir seulement, Fabien avait été prévenu par un billet que l'on comptait sur lui au Buttard, à partir de quatre heures. Cette indication était soulignée. Marie-Thérèse voulait ainsi se garantir contre la venue hâtive du jeune homme, laquelle aurait pu tout compromettre ou tout gâter. Jacqueline et son père devaient arriver avant trois heures.

Mlle de Volvereins ne se fit pas attendre; mais elle était accompagnée par sa gouvernante, qu'elle s'empressa de congédier, du reste, selon son usage. Le comte ne pouvait venir que plus tard. Tout allait au mieux, car il n'était pas sans intérêt que les protagonistes du petit drame eussent le temps de prendre respectivement position avant l'entrée du personnage secondaire à qui appartenait le soin de prononcer la conclusion. Marie-Thérèse reçut Jacqueline ainsi que de coutume; son émotion demeurait cachée. Elle mit tout en œuvre, d'ailleurs, pour détourner les allusions troublantes, pour les différer jusqu'au moment choisi par elle, et elle convia sa jeune amie à s'occuper sans retard, avec elle, des préparatifs du goûter, comme la tradition s'en était établie depuis des mois que se renouvelaient, à intervalles presque réguliers, ces agapes enfantines.

Quand la nappe frangée et brodée de rouge fut en partie couverte par les assiettes et les tasses de porcelaine historiée, Marie-Thérèse dit à Jacqueline :

— Vous vous mettrez ici, tenez, et M. d'Estreville là... Moi entre vous deux, et M. de Volvereins en face de moi... Ce sera, du reste, tout à fait correct, n'est-il pas vrai?

— Euh! je ne sais pas trop... S'il s'agissait d'un dîner, ce serait embarrassant, peut-être.

— Pourquoi cela?

— Dame! écoutez donc, la place du milieu, en face de vous, pourrait devenir... significative.

Marie-Thérèse rougit.

— Mais, si votre père ne l'occupait pas, cette place, ma chère, il faudrait donc que M. d'Estreville l'occupât, ce qui, vu nos âges à tous, serait autrement significatif, n'est-ce pas?

— Vous avez raison, dit Jacqueline avec un peu de confusion.

— Il ne nous manque plus que d'être au complet pour attaquer mes pâtisseries. Fabien d'Estreville est exact, en général; je lui ai écrit de venir vers quatre heures... Ah! ma chère Jacqueline, je vous recommande d'être aimable avec lui; cela fait partie de mon programme.

— Au fait, qu'est-ce donc au juste, ce programme? Vous savez que je suis passablement intriguée et... très émue. Vous m'avez annoncé des choses...

— Qui se réaliseront, soyez-en sûre... Mais voici l'avant-dernier convive, sans doute, car je viens d'entendre sonner.

C'était, en effet, Fabien. Il entra gaîment et le prit tout de suite sur le ton de camaraderie joviale et simple qui seul était de mise en la circonstance, familier avec Marie-Thérèse, un peu plus réservé envers Jacqueline. Depuis le commencement de l'été, il s'affranchissait, d'ailleurs, par degré, de sa circonspection à l'égard de cette dernière, qui le traitait en ami ou en cousin, et eût pu se formaliser, à la longue, d'une politesse trop glaciale.

— Et maintenant, je vous laisse; je suis obligée de préférer, pour quelques instans, la société de Victorine à la vôtre. Restez ici, allez au jardin, dans le salon, où vous voudrez. Quand M. de Volvereins sera là, nous nous mettrons à table.

D'Estreville remarqua bien que cette réception différait, en certains points, des précédentes. Il y avait plus d'apprêts d'abord, car Mlle de Nargues habituellement voulait qu'il n'y en eût, en apparence, d'aucune sorte; puis, elle n'avait jamais laissé seuls, jusque-là, les jeunes gens, à moins que ce ne fût sans préméditation et que le tête-à-tête ne pût pas être soupçonné de leur avoir été ménagé; enfin, quelques symptômes de contrainte se dénotaient ou se devinaient, tant dans la manière d'être de la maîtresse de la maison que dans celle de sa petite amie. Toutefois, ce n'étaient point là des signes avertisseurs à vous mettre nécessairement en défiance.

Fabien et Jacqueline demeurèrent donc dans la salle à manger, où ils conversèrent ensemble, l'un avec une entière liberté d'esprit, l'autre avec un imparfait abandon. Le comte de Volvereins les y trouva.

— Et Mlle de Nargues?

— La voici.

Elle entrait derrière le comte, qui se retourna pour la saluer et fut frappé de sa pâleur, que remarquèrent également les deux jeunes gens. Elle indiqua à chacun sa place avec un entrain factice, s'acquitta de la première partie de son rôle avec la même gaîté forcée; puis, au moment de verser une nouvelle tasse de thé à ses hôtes, elle dit, s'adressant à M. de Volvereins, assis en face d'elle :

— Je dois vous remercier, cher monsieur, et vous remercier deux fois : vous m'avez, à maintes reprises, confié votre fille, et vous n'avez pas dédaigné de vous joindre à elle aujourd'hui pour partager cette collation plus que modeste. Je vous remercie donc du fond du cœur... Seulement, voici qu'un scrupule me vient. Ai-je toujours mérité votre confiance? Me suis-je constamment montrée digne d'une pareille responsabilité, à la hauteur de ma mission? Un doute a pu se glisser dans votre esprit, tout à l'heure, lorsque vous avez trouvé ici ces deux jeunes gens tête à tête... A vrai dire, cela ne s'est pas produit souvent chez moi, mais enfin le fait n'était pas sans précédens, et d'ailleurs j'ai pu induire de certaines circonstances, comme aussi de demi-confidences, d'aveux indirects, que Mlle Jacqueline de Volvereins et M. Fabien d'Estreville ne répugnent pas trop à se trouver ensemble... C'est chez moi qu'ils se sont rencontrés pour la première fois, chez moi qu'ils ont eu peut-être les occasions les plus fréquentes ou les meilleures de se voir de près, de se connaître, de s'apprécier... Voyons, monsieur, si j'ai été imprudente, pardonnez-moi, et, si je n'ai rien à me reprocher dont vous ne soyez complice, accordez-moi la joie de voir se sceller dans ma maison un pacte de fiançailles dont le souvenir charmera souvent mon isolement...

Elle se leva, toujours effroyablement pâle, mais avec une étonnante fermeté d'attitude, et, prenant Jacqueline et Fabien par la main, elle les conduisit au comte, qui avait quitté sa chaise et souriait, — non sans grimacer un peu sous la double étreinte de son émotion et de son embarras.

— Est-ce vrai, ce qu'on m'apprend? demanda-t-il, les yeux fixés sur Fabien.

Celui-ci, bouleversé, saisi, regardait alternativement les deux jeunes filles.

— Jacqueline ne peut pas répondre... Répondez, vous, Fabien, dit Marie-Thérèse, vous le pouvez,.. vous le devez,.. à moins que,

par une inexplicable et injustifiable aberration, je ne me sois méprise... Allons, ayez le courage de votre opinion, ayez le courage de votre amour... Mais prenez donc la main de votre fiancée,.. prenez-la donc, puisque c'est moi qui vous la donne!

D'un geste rapide, assez brusque, elle réunit les deux mains hésitantes qu'elle tenait dans chacune des siennes. Alors, elle se recula, sans regarder Fabien davantage; et, d'un ton calme, froid, prononça :

— C'est fait... A M. de Volvereins de vous bénir.

— Je vois bien, dit le comte, que c'est une scène arrangée d'avance... Personne ne proteste? Va pour les fiançailles!.. Mon cher Fabien, vous êtes désormais mon fils, puisque telle est la volonté de ma fille, et la vôtre,.. et celle de mademoiselle... Mes enfans, allez au jardin; j'ai des comptes à demander à l'auteur responsable de cet aimable guet-apens. Mais, soyez tranquilles, je ne me rétracterai point.

Fabien, qui avait gardé la main de Jacqueline, lança un nouveau coup d'œil dans la direction de Marie-Thérèse; puis, voyant qu'il n'obtenait pas un regard, il entraîna au dehors sa jeune fiancée.

— Malheureuse enfant! s'écria le comte aussitôt, en s'approchant vivement de Marie-Thérèse. Il ne vous aime pas, mais vous l'aimez... Qu'avez-vous fait?

— Tâchez qu'il soit heureux... C'est tout ce que je demande.

XII.

. . . . . .

Il y avait, à quelque deux ans de là, fête dansante, et grande fête, rue de l'Élysée, presque à l'angle de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous présenter M. Salomon Herbuth...

Et, un instant après, le comte de Volvereins revenait avec deux ou trois de ses invités :

— M. le marquis de Louvençay, qui m'a prié... Et, tenez, si vous le permettez encore, M. Diego Fantos...

Puis, c'était le tour de Jacqueline :

— Ma chère, le baron d'Aubenel, que je vous présente... Et aussi le vicomte de Balencourt...

C'était ainsi depuis le commencement de la soirée. Enfin, Fabien lui-même, qui n'avait encore présenté personne, parut vouloir s'en mêler, car il arriva, escortant un personnage de moindre aspect, ou de plus modeste contenance, que les précédens.

— M. Édouard Lemègre, un de mes amis, qui valserait peut-être, s'il osait... Très timide, mais dansant comme un farfadet, pour peu qu'on l'y encourage.

Et, tout bas :

— Encouragez-le ; c'est un bon et brave garçon, très pauvre, qui se sent un peu dépaysé ici...

Marie-Thérèse regarda le nouveau venu et, le trouvant sans doute sympathique, lui dit :

— Monsieur, je suis confuse d'être obligée de vous renvoyer à la quatrième valse ou à la troisième mazurka...

— Je suis patient, mademoiselle, et je me considérerai comme fort honoré d'une promesse, même de quatrième ordre...

Le bal, très animé, très brillant, était parvenu à son apogée. Un monde fou, des chairs nues, des diamans et des fleurs, que roulait pêle-mêle le flot des danses, un orchestre enragé ou aiguillonné avec vigueur, tout cela dans le cadre magnifique de cet hôtel de la rue de l'Élysée, qui a successivement appartenu à un ambassadeur et à deux financiers : en un mot, une belle fête de fin d'hiver, avec tout le personnel des grandes réunions au complet.

Lemègre se retira dans un renfoncement formant, entre deux pilastres, une espèce de loge garnie de plantes, au milieu du grand salon ; et il regarda philosophiquement valser sa future danseuse entre les bras d'un de ses nombreux concurrens. Mlle de Nargues, avec sa robe de tarlatane rosé et ses quelques touffes de muguet blanc naturel, disposées dans les plis de l'étoffe comme si elles y fussent tombées par hasard, était en train d'obtenir le plus beau triomphe de la saison. Personne ne la connaissait, et tout le monde voulait savoir son nom, s'informait d'elle, demandait d'où elle venait, pourquoi on ne l'avait jamais vue. A la vérité, non-seulement l'impression était plus profonde parmi les hommes que parmi les femmes, — ce qui se comprend de reste, — mais celles-ci ne s'étaient émues qu'à la longue et par contre-coup. Elles n'avaient pas senti d'emblée cette souveraineté d'une inconnue, elles n'avaient pas saisi tout d'abord ce qu'il y avait de puissant, d'irrésistible, dans cette beauté plastique d'une jeune fille ou d'une jeune femme (elles ne savaient au juste) sans nom, sans réputation, sans toilette. La véhémence des admirations masculines ne tarda point à le leur apprendre. — Il n'arrive presque jamais que l'enthousiasme esthétique des femmes se rencontre et concorde, de prime saut, avec celui des hommes sur un même type féminin ; mais l'accord ne saurait manquer de se produire, éloquent et muet, réalisé, au bout d'un certain temps, par la convergence de tous les regards, les uns attirant infailliblement les autres. — En tout cas, cet hommage de l'unanimité des re-

gards, qui seul consacre la beauté, était désormais acquis à l'intruse, passée reine.

De fait, Marie-Thérèse régnait par la splendeur de ses épaules et de ses bras, par la souple et svelte majesté de sa taille, plus que par l'harmonie noble et douce de ses traits, plus que par sa lourde couronne de cheveux châtains et dorés, plus même que par le charme rayonnant de son clair et vert regard d'océanide. Son décolletage valait toutes les parures. Le savait-elle? C'est bien probable; mais il y avait tant de grâce modeste en sa personne, que l'on n'eût pas osé l'affirmer et que l'on ressentait, à la voir, un passionné désir de percer le mystère de ce contraste rare de la pudeur unie à la hardiesse. Parmi les danseurs que lui avait valus sa royauté d'un soir, plusieurs s'y étaient essayés, qui n'y avaient guère réussi, à en juger par ce fragment d'un dialogue abrité derrière deux *claques* à couronnes :

— Ce n'est pas ce que je croyais.

— Qu'est-ce que c'est, alors?

— Une Vénus arctique.

— J'irais bien au pôle nord pour la voir sortir de l'eau.

— Moi aussi. Mais, avant d'avoir dansé avec elle, je ne l'aurais pas épousée pour deux millions.

— Et maintenant?

— Je l'épouserais pour un.

— Elle est donc à marier?

— Vraisemblablement, puisqu'on l'appelle « mademoiselle, » ce qui proclame sa virginité.

— Alors, épouse.

— Je ne dis pas non; j'attends seulement la certitude du million.

— Eh bien! mon cher, il y a preneur à cinq cent mille... Des enchères à l'envers : c'est au moins offrant qu'on adjuge... Bien vu, bien entendu? Adjugé! par moi et pour moi, ici. Passez l'objet!

Lemègre, en détournant la tête, pour ne plus entendre cette conversation, ni plus ni moins élevée, par la forme et par le fond, que celles qui se tiennent, de façon courante, entre gentilshommes ou bourgeois du dix-neuvième siècle, rencontra le regard de Fabien d'Estreville, braqué sur Mlle de Nargues, mais triste, nullement outrageant. Et le regard du bon Édouard s'attrista pareillement. Il attendit son tour pour s'approcher de Marie-Thérèse et lui réclamer la valse promise. Il ne chercha pas d'autre danseuse.

Après avoir tournoyé trois minutes, en observant toutes les règles de l'art, mais d'un art un peu ancien peut-être et qui n'avait pas beaucoup de ressemblance avec la galopade giratoire de la chorégraphie moderne, le couple s'arrêta.

— Habitez-vous donc Paris présentement, mademoiselle?.. Je n'ai

jamais eu l'honneur de vous rencontrer chez le comte de Volvereins, chez Mme d'Estreville.

— J'habite toujours la Normandie. Mais, appelée à Paris pour le règlement de quelques affaires, j'ai dû me rendre aux instances de mon amie Jacqueline,.. aux instances de Mme d'Estreville, et accepter de paraître à son bal... Avant ces jours derniers, je n'étais pas encore venue ici.

— Eh quoi! depuis deux ans bientôt qu'elle est mariée, c'est la première fois que vous venez chez votre amie?

— Je la vois l'été, car elle devient alors presque ma voisine, quoiqu'elle n'ait pas pris possession effective du joli manoir d'Estreville... Encore l'ai-je, à vrai dire, peu vue depuis son mariage. Il y a trop de monde pour moi à la Travée, et elle y a trop d'occupations pour trouver facilement les deux ou trois heures de liberté qu'exige une visite au Buttard, mon domaine.

— Ah! il est certain que c'est une charmante mondaine, Mme d'Estreville, mais, avant tout, une mondaine.

— Avant tout?.. J'espère pourtant que le monde et le bruit ne l'absorbent pas au point de lui faire oublier le reste, qui a plus d'importance... Mais, monsieur, vous êtes l'ami de son mari, et vous avez l'air...

— Moi, madame? Grand Dieu! fit Lemègre effrayé, je vous assure que, si j'ai un air comme cela, c'est un air qui m'est naturel et qui ne doit rien vous faire préjuger, sinon que je suis un peu rustaud et passablement ahuri.

— Par exemple, dit Marie-Thérèse en riant avec franchise, vous avez une manière de vous défendre!.. Mais, monsieur, vous ne m'avez pas laissé le temps d'achever ma phrase. Comment pouviez-vous savoir quel air je vous trouvais?.. Allons! vous êtes un bien mauvais diplomate, ce qui me donne tout de suite une excellente opinion de votre caractère. Avouez-moi donc, sans réticences ni précautions oratoires, que vous ne croyez pas que le ménage de votre ami soit parfaitement heureux?

— Oh! quant à cela, mademoiselle, détrompez-vous! Je crois, au contraire, que, jusqu'à présent, ce ménage a eu autant de bonheur qu'on en peut avoir avec la vie qu'il mène. Fabien n'est pas du tout,.. mais, là, pas du tout malheureux. D'abord, à moins de vouloir la lune, que pourrait-il bien désirer? Il a vingt-sept ans; il est riche, deux fois riche, puisqu'il l'est personnellement et par sa femme; il est conseiller général de son canton; il sera député l'an prochain ou même à l'automne, si son beau-père le veut, et son beau-père le voudra; il a épousé une jeune fille adorable, qui est restée ce qu'elle était : adorable. Phénomène assez rare, soit dit en passant... Car enfin, elle est adorable, votre amie, mademoiselle, absolument

exquise... Regardez-la. Je voudrais bien voir que Fabien ne fût pas heureux!

Mme d'Estreville, passant à portée de sourire, dans les bras d'un superbe jeune homme à brochette tintinnabulante, fit un signe de tête qui semblait dire : Vous parlez de moi? N'est-ce pas que je suis jolie? — Jolie, certes, et gracieuse, et élégante, et, en outre, scintillante comme s'il avait plu des diamans sur elle. C'était maintenant une radieuse jeune femme, l'une des plus radieuses parmi les plus brunes, — encore un peu maigre, mais qui avait de si beaux yeux que l'admiration y restait fixée, sans vouloir descendre.

— Oui, — reprit Lemègre, qui mettait comme un accent d'intérêt personnel dans son apologie du ménage d'Estreville, — il faudrait être ingrat et fou pour se plaindre...

— C'est mon avis... Et elle, de son côté, n'a pas trop la mine d'une victime.

— Oh! elle, il n'y a pas besoin de s'en expliquer. Des bals, des chasses, les courses... Ça suffit à toutes les femmes dans sa situation. Et, après tout, monter à cheval, faire le coup de fusil, parier cher, comme elles disent après leurs maris, cela vaut encore mieux que de ravauder des bas et de débarbouiller des enfans.

— Permettez! Quand il s'agit de ses propres enfans... Si vous étiez marié...

— Je le suis, mademoiselle, je le suis... Et c'est justement parce que je me livre à une comparaison mentale entre l'existence de ces dames et celle de ma femme...

— Elle est ici?

— Non pas,.. quoiqu'on l'ait invitée... Autrefois, ça l'eût amusée. Elle était jolie...

— Ne l'est-elle donc plus?

— On voit encore qu'elle l'a été... Mais nous n'avons pas toujours eu beaucoup de chance, et les ennuis, ça laisse des traces; ce n'est pas un bon régime pour la beauté... Enfin, grâce à d'Estreville... Mais, bah! le goût n'y est plus...

Il entama l'éloge de son ami avec cette conviction, cette ardeur bien intentionnée qu'inspire aux cœurs chauds, sans aucun souci d'opportunité ni de mesure, un sentiment profond de reconnaissance.

— Je constate, non sans plaisir, que M. d'Estreville a su mériter de chaleureuses sympathies.

— Bonne, très bonne nature sous l'uniforme d'indifférence qui est la livrée de l'époque. Travailleur avec cela, ayant besoin de s'occuper. Malheureusement, trop sceptique... Au demeurant, un type aimable sous des dehors qui ne le sont pas toujours : son temps en abrégé. Et je suis persuadé qu'on en pourrait dire autant de sa

femme... Ce que je leur reproche le plus amèrement, à ces dames, c'est de parler comme des hommes, et non-seulement pour dire des gaillardises, mais pour exprimer les idées les plus simples. Vous ne croiriez pas que, l'autre jour, dans le salon de M. de Volvereins, qui devient, chaque samedi, celui de Mme d'Estreville, j'ai entendu une jeune femme, séduisante d'ailleurs, dire, pour expliquer que les pertes faites aux courses peuvent se compenser par des économies réalisées d'un autre côté : « On en est quitte pour opérer un virement! » Ce n'est rien, et c'est énorme...

Marie-Thérèse le laissa parler, d'autant plus volontiers qu'il en oubliait de danser et qu'elle paraissait éprouver un commencement de lassitude, — sans compter qu'elle avait eu le coude éraflé par un bracelet, ce qui lui avait fait dire : « Il n'y a pas de mêlée sans blessures, et je vois bien que danser, aujourd'hui, c'est se battre. » Mais, quand Lemègre lui offrit son bras, le verbe coupé par le trait final de la valse, elle lui dit d'un ton qui eût été indifférent sans l'accentuation des derniers mots :

— Tout cela est bel et bien. Il n'en est pas moins vrai, monsieur, que votre ami n'a pas, ce soir, la figure d'un homme heureux. Oui ou non, selon vous, est-il malheureux?

Lemègre, avant de la saluer, au moment où elle allait se rasseoir, osa la regarder en face; puis, avec une évidente intention :

— Ne le lui demandez pas trop, mademoiselle.

Sur quoi, il exécuta le plus respectueux plongeon et se perdit dans le remous du va-et-vient des danseurs aux abords du double rang de chaises.

Marie-Thérèse avait vivement déployé son éventail. Une teinte pourpre s'était soudain répandue sur son visage et sur son cou. Elle ne savait de ce jeune homme que ce que lui en avait révélé, à la hâte, celui qui le lui avait présenté; elle n'en avait jamais entendu parler auparavant et ne pouvait pas se douter qu'elle eût eu affaire à la seule personne ayant reçu de Fabien quelques confidences, au conseiller même qui l'avait plus ou moins détourné d'elle. Aussi sa surprise et son malaise étaient-ils extrêmes. Elle alla jusqu'à se demander si elle ne devait pas quitter le bal. Tout le monde, à présent, n'allait-il pas connaître son histoire? tout le monde ne la connaissait-il pas déjà, puisque le premier venu en était informé! Car il la savait. Mais comment l'avait-il apprise? S'il la tenait de Fabien, quel outrage nouveau! Et de qui l'eût-il tenue?.. Après s'être ainsi demandé si elle devait se retirer, elle chercha à se rendre compte des motifs vrais qui l'avaient amenée dans cette maison. Ce que lui présenta sa mémoire encore fraîche ne lui fournit pas de quoi s'absoudre elle-même. A tout

prendre, ses meilleures raisons n'étaient que spécieuses ; les causes prétendues de sa complaisance, de sa faiblesse en face des instances de Jacqueline étaient de purs prétextes. Quoi! pendant deux années entières, elle avait trouvé moyen de se confiner dans sa solitude, de borner du moins ses relations avec la Travée à de courtes visites strictement polies; et, parce qu'un hasard l'avait conduite à Paris, parce que l'affection superficielle et bruyante de Jacqueline s'était amusée à circonvenir sa feinte sauvagerie, elle avait été contrainte, forcée de rompre son vœu, de transgresser ses habitudes de vie les plus anciennes, de s'habiller, sinon de se parer, pour un bal, et de venir en cet hôtel, qui était presque celui de Fabien, puisqu'il en habitait une partie!.. Elle! chez Fabien d'Estreville et chez M. de Volvereins, chez les deux hommes qu'elle s'était juré de fuir autant que le lui permettrait le désir de faire bonne contenance et de ne pas démentir son caractère. Forcée, contrainte?.. Allons donc! La vérité, c'est qu'elle avait voulu *voir*, juger par elle-même du bonheur de celui qui l'avait sacrifiée ou qui avait trop facilement accepté son sacrifice à elle... Eh bien! tout compte établi, et malgré l'humiliation nouvelle qu'elle venait de subir, elle n'avait perdu ni son temps ni sa peine : Fabien n'était pas heureux; et, si elle n'avait pas la férocité de s'en réjouir, elle n'avait pas non plus, du premier élan, le courage de le déplorer. L'aimait-elle donc toujours? Non, sans doute, mais elle le pleurait encore.

— Etes-vous contente de votre danseur?.. C'est du dernier que je veux parler, de ce brave Lemègre.

Après un sursaut, vite réprimé, Marie-Thérèse répondit :

— Oui... De sa conversation surtout. Il m'a intéressée.

— Il est amusant, quelquefois.

— D'abord, il parle beaucoup; on s'instruit en l'écoutant, et l'on n'a pas la fatigue de lui répondre : lui faire tort d'un mot, ce serait un cas de conscience.

— Je parie qu'il vous a servi une grande tartine philosophique... Il a dû vous entretenir de sa mirifique théorie de la hiérarchisation, de la subordination graduée des mondes; des créatures intermédiaires qui occupent les espaces entre Dieu et l'humanité; du mérite de ce concept transcendant qui concilie toutes les injustices et toutes les fatalités de ce monde avec la notion nécessaire de l'Être juste et souverainement impartial, sommet et pivot de l'univers, dont les lois sont des tendances que chacun, en sa sphère, est libre de modifier dans certaines limites et sous sa responsabilité personnelle, etc.

Fabien parlait trop et trop vite, et de choses qui, trop évidemment, ne l'intéressaient guère.

— Non.. non. Il ne m'a pas dit un mot de cela. Notre... je pour-

rais dire sa causerie n'a pas visé le ciel ni même dépassé le plafond... Il m'a parlé de vous.

— De moi?

— Oh! avec dévotion, rassurez-vous.

Elle eut un regard circulaire de méfiance, que Fabien interpréta sans peine.

— Quoique la première poussée vers le buffet ait éclairci les rangs autour de nous, si vous avez quelque chose à me dire, nous serons mieux là-bas, bien mieux... Prenez mon bras.

Il la conduisit dans un salon presque vide, à l'opposite de la serre, où le buffet attirait, en ce moment, la foule. C'était l'heure du premier assaut donné aux victuailles de résistance; le mouvement était sérieux et gagnait jusqu'aux retranchemens des dormeurs. A peine les deux jeunes gens furent-ils assis, que la pièce où ils venaient de pénétrer acheva de se vider. Un vieux monsieur, dont l'assoupissement s'était prolongé, ouvrit les yeux fort à propos, et, voyant ce couple jeune en face de lui, estima sagement que sa place était ailleurs.

Ils étaient donc seuls, absolument seuls dans une pièce de forme oblongue, attenante au grand salon, avec lequel elle communiquait par une large ouverture entourée de draperies soyeuses. Ils pouvaient causer. Fabien occupait l'extrémité d'un canapé, derrière une table, Marie-Thérèse un pouf de satin, de l'autre côté de la table. Ils se faisaient face; ni l'un ni l'autre ne regardaient le grand salon.

— Voulez-vous enfin me parler? Ce sera la première fois depuis deux ans que vous m'adresserez la parole autrement que par circonstance ou par nécessité.

— Je n'avais rien à vous dire.

— Et à présent?

— A présent... pas davantage. C'est vous qui vous êtes bien gratuitement imaginé...

— Marie-Thérèse, soyez vraie. Vous aviez une intention, le ferme propos de m'interroger... J'ignore si c'est de votre conversation avec Lemègre qu'est née cette résolution, mais vous l'aviez... à supposer que vous ne l'ayez plus, que vous en ayez changé brusquement... Lemègre, paraît-il, vous a entretenue de ma personne?

— Oh! il s'agissait d'un hymne de reconnaissance, qu'il désirait me faire entendre, simplement.

— Soit! Mais il a, tout en vous chantant mes litanies, avec plus de ferveur sans doute que de tact, il a piqué votre curiosité sur un point. Lequel?

— Eh bien! puisque vous y tenez, je vais vous le dire... Il avait enveloppé son panégyrique dans je ne sais quelle formule dubitative

à l'endroit de votre bonheur. Et, comme je le priais, à la fin, de me tirer du doute pénible où il venait ainsi de me jeter involontairement, comme je lui adressais cette simple et naturelle question : « Votre ami, en fin de compte, est-il heureux ou malheureux ? » il m'a répondu d'un air profond : « Ne le lui demandez pas trop mademoiselle. »

— Et c'est là ce qui vous a intriguée ?

— Intriguée, oui ; mais d'abord inquiétée, offensée, révoltée presque... Comment ce monsieur, que je ne connais pas, est-il au courant...

— Le hasard seul en est cause.

Fabien expliqua tout d'une haleine de quelle façon Lemègre s'était trouvé initié, dès le début, aux projets de son camarade; il ne céla même point le genre de conseil qu'il en avait reçu, mais il n'alla pas jusqu'à reconnaître quelle influence indirecte ce conseil avait exercée sur ses déterminations, à cette époque déjà lointaine. Il s'était animé très vite en parlant.

— Je n'ai donc rien à me reprocher de ce chef, dit-il.

Puis, après une pause :

— Ni peut-être à aucun autre point de vue... Maintenant, si vous êtes encore curieuse d'obtenir une réponse à votre question, et si vous vous faites scrupule d'y insister, je vous épargnerai cette peine : Non, Marie-Thérèse, je ne suis pas heureux.

Il s'était levé et, se penchant au-dessus de la table, les yeux fixés sur ceux de la jeune fille, il continua :

— Et mon malheur est votre ouvrage... Oui, votre ouvrage ! N'est-ce pas vous qui avez mis dans ma main la main de Jacqueline que, de moi-même, j'eusse hésité à prendre?.. N'était-ce pas vous qui, avant cela, aviez, pour une vétille, frappé mon amour d'un arrêt de mort ? J'ignore quels ont été vos mobiles, mais c'est une mauvaise besogne que vous avez accomplie là, croyez-moi... Car je vous aime, vous m'aimez, et tous deux nous sommes malheureux.

— L'êtes-vous donc à ce point ?.. Vous m'accusez, moi, hélas ! moi qui... Mais où donc est votre infortune ? J'en cherche vainement la trace... En tout cas, si vous souffrez, ce ne peut être que par l'instabilité de vos souhaits. Il vous faut autre chose que ce que vous avez... Vous vouliez l'argent ; en manquez-vous ? Vous rêviez l'influence, l'autorité, les fonctions, que sais-je ? Demain vous aurez tout cela ; aujourd'hui, vous en avez une partie déjà... Qu'est-ce alors que ce malheur ?

— Ce malheur, Marie-Thérèse, c'est d'avoir connu une femme qui me tirait hors de moi-même, qui m'élevait au-dessus de moi-même, et d'en avoir épousé une autre,.. qui ne vaut pas mieux que

moi et qui, au surplus, n'est même pas à moi... Car elle est à tout le monde, ma femme, elle passe dans tous les bras, elle reçoit tous les hommages, toutes les déclarations, toutes les insultes peut-être qui tiennent dans une phrase chuchotée près de l'oreille, que comporte un attouchement de danseur ou de camarade... Et elle ne s'en plaint pas, elle est heureuse, elle... Et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que cela m'est égal, parfaitement égal, entendez-vous? Parce que je ne l'aime pas... Elle m'aime à sa manière, elle, me trouvant aussi joli garçon que la plupart de ceux qui lui font cortège et me reconnaissant un droit de priorité... Mais moi, je ne l'aime pas... Non, je ne l'aime pas, et je ne l'aimerai jamais... Je me souviens, je me souviens trop de ce que j'éprouvais jadis à vous voir, à vous attendre, à vous rêver... D'un cœur sec et fermé, vous aviez fait un cœur tendre et généreux. Si vous ne teniez pas à achever la métamorphose, il ne fallait pas l'entreprendre. Il ne fallait pas me rendre sensible seulement pour m'habiliter à la souffrance. Autrefois, je ne me fusse pas aperçu, je crois, de tout ce qui me manque pour être heureux... Il ne fallait pas me montrer un but élevé pour m'en détourner en chemin... Il ne fallait pas surtout vous montrer vous-même, après vous être retirée de ma route, vous montrer, comme ce soir, belle, plus belle que jamais, toujours pareille pourtant... Qu'êtes-vous venue faire ici?

Il s'exprimait avec une ardeur étrange, audacieuse, agressive et en même temps amère, pleine de reproches et de plaintes. Son souffle passait brûlant, enfiévré, sur le visage de Marie-Thérèse, qui s'était reculée. A la question formelle et brutale qu'on lui posait, elle répondit :

— Vous savez bien que je suis venue parce que votre femme, par son insistance, m'a mise au pied du mur, dans l'impossibilité de lui résister... D'ailleurs, il est évident pour moi que vous n'avez pas conscience de ce que vous dites... Certes, je n'avais pas prévu que vous m'accuseriez un jour!

— Nierez-vous que vous ayez assumé la responsabilité de mon mariage, que vous m'ayez marié?

— Avec votre concours, s'il vous plaît.

— Enfin, vous ne m'aimiez plus!

— Si, je vous aimais.

— Allons donc!

— Je vous le jure!.. A cette époque-là, je vous aimais encore.

— A quel propos, dès lors, avoir forcé ma décision, m'avoir séparé de vous pour jamais?

— Si vous l'exigez, je vous le dirai.

— Sûrement, je l'exige.

— Plus tard... Votre sortie m'a bouleversée... Tenez...

Elle portait son mouchoir à ses yeux, en se détournant un peu. Mais Fabien, d'un geste rapide, lui saisit le bras, et, sur ce bras nu, tout près de l'épaule, il but avidement une larme qui venait de tomber entre le haut du gant et l'épaulette du corsage. Il avait été fasciné par cette chair resplendissante autant que grisé par la vue des larmes répandues pour lui et par l'odeur violente du muguet blanc. En outre, une espèce de rage l'avait saisi à contempler, pour la première fois, avec ou après des centaines d'indifférens, cette poitrine si ferme, si pure, si blanche, où jamais ne s'appuierait sa tête, où jamais ne se poseraient ses lèvres, et ces bras si beaux, si frais, dont il ne sentirait jamais l'enlacement ni la caresse à son cou... Mais c'était un oubli aussi passager que complet du lieu où il se trouvait en compagnie de son ex-fiancée.

Instinctivement, d'un commun et prompt mouvement, tous deux se retournèrent, voulant s'assurer d'abord que nul n'avait surpris cet acte des plus compromettans et trop inattendu pour que la jeune fille eût pu songer à le prévenir.

Il n'y avait personne derrière eux. — Il n'y avait personne, mais quelqu'un avait passé, qui les avait vus et s'était arrêté pour les regarder, quelqu'un qui les guettait ou plutôt épiait Mlle de Nargues depuis le commencement de la soirée. Ce quelqu'un-là, c'était le comte de Volvereins. Blême, stupéfait, il avait une seconde hésité sur le seuil, puis s'était écarté.

Ce ne fut qu'après une rassurante inspection que Marie-Thérèse pensa sérieusement à s'indigner.

— Sachez-le, fit-elle en se levant, c'est une criminelle folie que la vôtre, et, pas une minute, vous ne m'en verrez complice!

— Que m'importe! répliqua Fabien. Maintenant que je vous ai arraché l'aveu, maintenant que j'ai été témoin de votre chagrin, maintenant que j'ai goûté vos larmes, je me sens plus fort contre mes regrets et mon ennui... Vous ne serez pas à moi de corps, soit, mais votre âme m'appartiendra toujours. Or, c'est l'essentiel... Voyez comme vos leçons m'ont profité : c'est votre âme que j'aime!

Elle le regarda avec une ironie douce et lui dit en secouant mélancoliquement la tête :

— Le croyez-vous?.. Moi, je ne le crois pas. Vous êtes toujours le même; vous ne vous possédez pas mieux que par le passé... quand votre devoir est seul à vous contraindre... Mais vous ne me reverrez plus, soyez tranquille... Vous sacrifieriez tout, le repos de votre femme, votre honneur et le mien à ce que vous appelleriez votre passion et qui mérite un autre nom peut-être... Vous ne me reverrez plus.

— Si, je vous en prie!.. Ah! que je vous revoie au moins une

fois, pour que vous m'expliquiez votre conduite... Ou alors que ce soit tout de suite. Dites-moi pourquoi, m'aimant encore, vous avez voulu que mon nom fût à une autre...

— Eh! ne pouviez-vous refuser de le donner, ce nom?

— Que devais-je donc penser? Et était-ce une lâcheté que d'abandonner qui me trahissait? Justifiez-vous d'abord...

Un bruit de voix les obligea de nouveau à tourner leurs regards vers la baie du grand salon. La haute stature de M. de Volvereins s'y encadrait seule, mais le comte semblait barrer la route à une autre personne, que ses exhortations et ses gestes, assez enjoués, du reste, rejetaient ou maintenaient dans l'autre pièce.

— C'est curieux, cette obstination, disait la voix de Jacqueline, à me refuser l'entrée... Je vous dis, mon père, que Marie-Thérèse ne peut être que là... J'étais à sa recherche, j'arrive, je vous aperçois venant de ce salon, et vous prétendez m'en éloigner... Pourquoi? De quel droit l'avez-vous confisquée, chambrée?

Fabien, averti par le murmure de cette discussion, s'était éloigné de Marie-Thérèse. Mais au moment où le comte de Volvereins avait, pour la seconde fois, voulu se convaincre de l'état des relations dont il avait bien inopinément constaté l'existence ou la reprise, les allures du jeune homme ne permettaient guère d'équivoquer sur le caractère de l'entretien auquel il prenait une part si chaleureuse. C'est ce qui explique le grand souci que manifestait le comte de retarder l'arrivée de sa fille sur les lieux. — L'aspect matériel de la situation était sauvé.

— Ah çà! dit Jacqueline en entrant, que se passe-t-il donc ici? Pourquoi cette triple disparition de Marie-Thérèse, de vous, mon père, et de vous enfin, Fabien?

M. de Volvereins regarda fixement, impérieusement Mlle de Nargues et dit à Mme d'Estreville :

— Ma chère enfant, mademoiselle n'a pas été maîtresse de se soustraire plus vite à nos sollicitations.

— Aux sollicitations de qui?

— C'est des miennes et de celles de Fabien, appelé par moi à la rescousse, qu'il s'agit. Il y a dans tout ceci un double secret dont tu possèdes la clé... Tu n'ignores pas qu'il y eut jadis quelque amourette, sans suite ni sérieux, entre Mlle de Nargues et ton mari... Tu n'ignores pas davantage que ton père, rajeuni mal à propos par la beauté et toutes les autres qualités de ton amie, a tenté de te la donner pour belle-mère et qu'il en a été pour sa courte honte... Eh bien! ce soir, j'ai, une fois de plus, pris à partie mademoiselle; et, comme Fabien est survenu, en véritable intrus, je l'ai associé, bon gré mal gré, sur un ton de plaisanterie, à ma campagne matrimoniale... Et, ma foi! ça marchait, je crois que ça marchait...

Jacqueline, après un regard à chacun, eut un hochement de tête sans sourire, qui témoignait de beaucoup de scepticisme.

— Tu nous a dérangés, reprit M. de Volvereins... Pour ta peine, les négociations seront renouées chez toi, à la première occasion.

— Soit ! dit Jacqueline, je les prends sous mon patronage... Aussi bien cette idée-là, qui est mienne, m'a-t-elle toujours tenu au cœur... Venez me voir demain, Marie-Thérèse ; je ne désespère pas de vous convaincre... Si vous ne venez pas, d'ailleurs, c'est moi qui irai vous trouver.

Personne n'ajouta rien, chacun ayant compris qu'il fallait accepter l'état des choses, tel quel, au moins provisoirement. Mais nul ne se trompa sur le caractère probable de l'intervention de Mme d'Estreville.

XIII.

Mlle de Nargues occupait, pour les quelques semaines que devait durer son séjour à Paris, un petit appartement meublé, rue Montaigne. Les visiteurs y étaient rares ; aussi l'honnête Victorine fut-elle plus surprise d'avoir à introduire, dès une heure de l'après-midi, le comte de Volvereins, que ne l'était sa maîtresse de recevoir pareille visite.

Le beau-père de Fabien se présenta sans embarras visible, mais non sans une grande émotion intérieure, que révélaient seules les intonations mal assurées de sa voix ordinairement ferme, égale et brève. Il salua respectueusement, avec insistance. Puis :

— Vous avez compris, mademoiselle, dit-il, que, le hasard, hier au soir, m'ayant rendu témoin d'une scène... expressive, et qui pouvait n'être pas sans des conséquences graves, j'ai dû ruser de mon mieux pour empêcher ces conséquences de se produire... Oh ! ne vous alarmez point ; je sais à quoi m'en tenir sur les responsabilités, ayant deviné ce que je n'ai pas vu, et, d'un mot, je puis vous rassurer : je vous respecte toujours infiniment... Mais il convient d'aviser. Fabien vous aime ; je ne le croyais pas... Peut-être, au reste, cette passion s'est-elle réveillée tout à coup, si même elle n'est pas née sur l'heure, car il ne l'a guère manifestée jusqu'ici... Quoi qu'il en soit, elle existe, au moins pour quelque temps... Ah ! si vous aviez voulu m'entendre !.. Si vous le vouliez encore aujourd'hui !.. J'ai l'air d'abuser d'une situation, que je n'ai pas créée, il est vrai, mais à laquelle il m'était loisible de laisser ou d'imprimer une toute autre face. Il n'importe ! j'aurai le courage de braver vos soupçons, d'affronter un rôle ingrat et de vous dire : Mademoiselle, il vous appartient de troubler profondément une famille envers laquelle vous avez contracté, par le fait d'une initiative déjà ancienne,

une sorte d'obligation de garantie,.. il vous appartient de la troubler ou de lui assurer la paix, le repos, l'honneur; choisissez.

— Mais, si vous avez deviné, monsieur, ce qui s'est passé entre M. d'Estreville et moi, vous devez penser... supposer que je l'aime encore?

M. de Volvereins dut faire un effort pour se contenir; les cavités caractéristiques de son front s'accusèrent fortement au-dessus de ses sourcils froncés. Mais il répliqua, d'une voix résignée :

— Je le crains... Et c'est ce qui m'autorise à vous demander, encore une fois, de consentir à être ma femme... Oui, j'ai bien deviné que Fabien vous adressait des reproches et que ces reproches vous bouleversaient, parce que vous sentiez en vous les regrets et la révolte d'un cœur sacrifié. Mais je sais aussi qui vous êtes, ce que vous valez, et que mon nom, porté par vous, sera dignement porté. Cette certitude me suffit; quant à la connaissance que j'ai de vos sentimens, c'est l'excuse même de ma démarche, car je vous prouve par là mon désintéressement. Acceptez; j'aurai foi en vous... Et, songez-y, si vous refusez, vous encouragez indirectement mon gendre, vous tenez en éveil les susceptibilités de ma fille, que j'ai tout lieu de croire sur ses gardes depuis hier... Si vous cédez, au contraire, ce gros nuage se dissipe, et la passion de Fabien fera de même avant peu... Qu'est-ce que cet amour de jeune homme, qui n'a pas su s'imposer lorsqu'il en était temps, et qui renaît subitement au choc de votre beauté? Croyez-vous qu'il persiste, s'il lui faut être résolument infâme? Non, non; il s'éteindra sans bruit... Ma fille, elle me l'a avoué après son mariage et me l'avait laissé entendre avant, désirait que je vous épousasse,.. un peu, je pense, pour se prémunir contre l'accident qui vient de se produire; elle verra dans votre résolution tardive un gage définitif de sécurité pour elle. Nous voyagerons un an, deux ans, s'il le faut. Je ne pense pas pourtant que cela doive être indispensable. Après quoi, Fabien et sa femme étant installés de leur côté, nous nous installerons du nôtre, à Paris. En Normandie, ils auront Estreville, où ils ont eu le tact de ne pas vouloir encore prendre pied, à cause du voisinage, mais où rien ne les empêchera plus d'établir leur résidence d'été... Ce n'est pas le bonheur que je vous offre : c'est une bonne action, une bonne œuvre, et double, car je vous aime à ne pouvoir me passer de votre présence sans m'absenter de moi-même... Acceptez.

L'offre avait de la grandeur; elle était faite sur un ton de sincérité douloureuse qui impressionnait Marie-Thérèse, mais ne pouvait encore la persuader. La foi héroïque qu'on lui témoignait devait surtout la toucher, et il lui parut, en effet, que l'abnégation confiante de cet homme, aussi hardi que subjugué, égalerait, le cas échéant, son propre sacrifice.

— Je verrai Jacqueline, monsieur, aujourd'hui même... Et, si vraiment son repos est menacé, si vraiment le moyen que vous m'indiquez est le seul qui puisse lui rendre la sécurité à laquelle elle a droit... Eh bien! monsieur, je n'hésiterai pas.

Elle lui tendit une main qu'il prit et qu'il baisa avec un air de reconnaissance attendrie, mais non joyeuse.

— Enfin! fit-il en soupirant. Mais dans quelles conditions!.. Et à quelles conditions, sans doute!

— Sous cette unique réserve que, connaissant mes sentimens, — j'entends la fidélité de mes souvenirs, car ce sont seulement des souvenirs aujourd'hui, — vous ne me demanderez que de les taire; jamais de les modifier.

L'entrevue eut lieu, à la fin de la journée, entre les deux amies, dans l'appartement particulier de Mme d'Estreville, situé au premier étage d'un corps de logis en retour sur le jardin de l'hôtel.

— Me voici, — dit Marie-Thérèse en arrivant et sans répondre autrement que par un signe de tête à un geste de bienvenue, d'ailleurs à peine ébauché. — Causons... Mais il me paraît inutile de persister dans l'emploi des moyens trop habiles auxquels M. de Volvereins a cru devoir recourir. Dites-moi donc tout simplement ce dont vous m'accusez dans votre for intérieur... Car je ne m'y suis pas trompée, hier au soir...

— Je n'avais aucune arrière-pensée en arrivant à la porte de ce salon où vous étiez en conférence avec Fabien... D'abord, j'ignorais qu'il s'y trouvât avec vous... Et puis, il était bien libre, comme vous, de s'y arrêter, de s'y oublier dans le charme d'une conversation sans doute pleine de souvenirs agréables...

— Pensez-vous ce que vous dites? s'écria Mlle de Nargues en s'emparant de la main de Jacqueline et en la secouant ainsi qu'on secoue la main de quelqu'un qu'on voudrait tirer d'un état de torpeur ou d'hallucination.

Puis, avec une singulière brusquerie d'accent :

— Vous n'avez donc rien deviné, rien compris, rien vu, lorsque, voici tantôt deux ans, je me suis broyé l'âme pour permettre à M. d'Estreville de vous épouser, pour l'y contraindre, car il hésitait?..

— Pardon! fit Jacqueline interdite, mais c'est vous qui m'accusez, alors?

— Peut-être le pourrais-je... Nous verrons tout à l'heure. En tout cas, je vous défends les suppositions calomnieuses.

— Ah çà! mais, votre mémoire est-elle si courte... Je vous répète que je n'avais pas d'idée préconçue, que je ne me sentais de soupçons d'aucun genre lorsque l'insistance de mon père à m'éloigner du salon où je me doutais que vous deviez être a commencé de m'in-

quiéter... Son explication, qui eût été ingénieuse si vous et Fabien vous y étiez associés, car c'est une vieille histoire, et bien connue de moi, que la passion de mon père pour vous, cette explication, votre contenance et celle de mon mari la réduisaient à sa juste valeur... Dès lors, que vouliez-vous que je crusse?.. sinon que, de souvenir en souvenir, vous aviez poétiquement remonté le cours des ans jusqu'au point où nos trois destinées se sont rencontrées?.. Je n'ai jamais pensé que Fabien ait eu pour vous ce qui s'appelle une passion, ou simplement un sentiment vif... Au surplus, vous-même m'aviez détournée de cette opinion. Mais je possède, à présent, une suffisante expérience pour me défier des moindres regains. Vous êtes belle, vous l'étiez hier plus que de coutume : il y avait de quoi troubler une tête d'homme où s'agitaient des souvenirs, puisque vous en avez mis, dans la soirée, tant d'autres à l'envers, où rien ne s'agitait par avance... Eh bien! oui, j'ai cru, je crois encore que vous avez eu le tort de prêter l'oreille, si vous ne les avez pas provoquées, aux dangereuses remembrances du temps passé...Et, tenez, je n'en veux d'autre garant que vous-même. Dites-moi que Fabien était occupé à prendre fait et cause pour son beau-père : je vous en croirai sur parole... Mais, à propos, n'avez-vous pas spontanément renoncé à invoquer ce système de défense?

— En effet, répondit Marie-Thérèse, et il ne s'agit que de savoir en quoi vous me blâmez, en quoi vous incriminez ma conduite ou mon attitude et ce qui peut servir de base au droit que vous vous êtes arrogé, hier, dans votre injonction peu déguisée, de me dicter mes actes, de peser sur mes déterminations, en vue d'une conclusion qui satisferait deux personnes... dont je ne serais point.

— En vous parlant comme je l'ai fait, j'entrais dans l'esprit de l'imbroglio d'hier. Mais il est clair que je ne tiens pas à cette solution... Seulement, j'y voyais un moyen de prouver à tous, c'est-à-dire à mon mari et à moi-même comme à mon père, que vous n'étiez pas venue chez moi pour menacer la paix de mon ménage. Car vous y êtes venue... en armes.

— Qui m'en a priée, suppliée?

— Moi, je vous l'accorde... Je n'ai jamais eu de méfiance à votre égard, parce que je vous ai toujours aimée.

Marie-Thérèse adoucit son regard sans plus attendre. Elle se devait à elle-même de ne pas se laisser humilier, mais elle était incapable de se hérisser contre les procédés affectueux. Jacqueline continua :

— Et vous n'avez pas raison de supposer qu'un égoïsme féroce m'inspire seul le désir de vous voir enfin céder au vœu de mon père. Peu de femmes, pensez-y, aimeraient à se donner une belle-mère, fût-ce pour s'assurer contre les incartades d'un mari.

La raideur affectée de Mlle de Nargues acheva de fléchir, et d'autant plus vite qu'elle apercevait mieux ce que comportait, en somme, de désintéressement et de noblesse la prétention qui l'avait d'abord offensée. Jacqueline vint alors, d'un mouvement gracieux et confiant, se blottir contre son amie, sur le canapé où celle-ci était assise.

— Voyez-vous, ma chérie, dit-elle, nous n'avançons pas, parce que nous restons retranchées derrière nos droits respectifs. Il est temps que nos cœurs aillent de l'avant... Mais je conçois que vous ayez voulu me laisser le soin de vous donner l'exemple. C'est à moi de commencer... et je commence... Sachez donc que je ne suis pas aussi heureuse que j'en ai l'air... Oh! mon Dieu, je ne prétends pas que je trouve la vie bien amère : je n'ai pas le temps de la déguster, et elle ne me déplaît pas trop comme elle est. Mais enfin, quoique frivole, j'aime mon mari... Ne l'ai-je pas épousé par amour? Et puis, je vois et je sens qu'une femme qui n'aime pas son mari, dans notre milieu, est une femme perdue, vouée à toutes les chutes. J'aime donc le mien par logique et par conscience autant que... autant que par goût. Mais lui, depuis un an, au moins, me témoigne plus de politesse et de condescendance que d'effusion... Je ne me rendais pas parfaitement compte de ce qu'il éprouvait; je flairais du suspect, voilà tout. L'incident de la soirée d'hier m'a subitement éclairée. Je n'en doute plus : il vous regrette, il vous aime... Avouez qu'il ne s'en est pas trop caché. Il vous l'a dit?

— Oui.

— J'attends de vous le récit de ce qui a eu lieu... Ne me trompez pas, ne me ménagez pas.

Avec une grande simplicité de ton, unie à beaucoup d'humilité vraie, Marie-Thérèse révéla ce qui la concernait, tout en atténuant le plus possible l'expression des sentimens assez tendres qu'elle avait gardés à Fabien. Quant à l'explosion des regrets et de la passion du jeune homme, elle eut bien soin de la réduire à des proportions modestes, presque acceptables.

— Or çà, ma chérie, dit Jacqueline, comment voulez-vous que je m'en tire sans un nouveau sacrifice de votre part? Vous m'avez abandonné Fabien, dites-vous, parce que vous avez compris qu'il trouverait auprès de moi des élémens de bonheur que vous ne pouviez lui offrir. Mais voici qu'il se retourne vers vous, ayant l'air de penser que, en fait d'élémens de bonheur, votre personne est décidément ce qui lui manque le plus. Comment se gouverner en de telles conjonctures?

— Soyez plus et mieux à lui, répondit Marie-Thérèse avec stoïcisme.

Jacqueline secoua la tête, d'un air négatif et convaincu.

— S'il ne m'aime pas comme une maîtresse, et la chose n'est que trop apparente, j'achèverai de le détacher de moi en le saturant de ma tendresse.

— Essayez donc de l'aimer autrement qu'en maîtresse... En femme, en épouse, par exemple.

— N'est-ce pas ce que je fais?

— A parler franc, je ne le crois pas. Votre mari est pour vous, comme pour la plupart des jeunes femmes de votre âge et de votre monde, un compagnon de plaisir. Cela va bien tant qu'il s'amuse. Mais, s'il s'ennuie?.. Tâchez... Mon Dieu, tâchez qu'il n'ait plus besoin de s'amuser : c'est encore la meilleure chance qu'ait un homme de ne jamais s'ennuyer.

— Vous en parlez à votre aise... vous et tous ceux qui morigènent les jeunes femmes. Mais pense-t-on que nous soyons libres de choisir notre terrain pour rencontrer nos maris? Si nous ne les voyons plus, je ne dirai pas dans le monde, car on ne s'y voit guère, entre époux surtout, mais en nous y rendant avec eux ou lorsque nous en revenons sous leur escorte, où donc les verrons-nous?.. Jamais, à un certain niveau d'existence, déterminé par la fortune, un mari n'a besoin de sa femme. Ce n'est pas nous qui entretenons le linge ni la garde-robe de ces messieurs; ce n'est pas nous qui leur préparons leur dîner, et, d'ailleurs, si leur table ne les satisfait point, ils ont celle du club ou celle du restaurant. Tout est arrangé, dans notre société moderne, pour que chacun puisse vivre hors de chez soi, moyennant un petit supplément de dépense. Un homme trouve partout aujourd'hui bon souper, bon gîte... et le reste... On fournira bientôt la famille aux amateurs de vie paisible qui n'aiment pas les engagemens à long terme. Il y a déjà des dames relativement sages, à ce qu'on assure, qui offrent à ces messieurs des enfans tout confectionnés; tandis que nous ne pouvons, nous, leur offrir honnêtement que ceux... Eh bien! quand nous allons dans le monde avec nos maris, au moins nous ne vivons pas tout à fait séparées d'eux : à défaut de l'intimité du foyer, nous avons le tête-à-tête du coupé; ce n'est pas grand'chose, mais cela vaut peut-être encore mieux que rien. Supposez ce fragile lien brisé, que restera-t il?.. Or, je ne veux pas que cette attache, si ténue soit-elle, se rompe entre moi et Fabien; voilà pourquoi je tâche de me faire accompagner par lui dans mes pérégrinations mondaines, qui, au surplus, sont ma seule ressource contre l'ennui. Pour broder ou tricoter sous l'abat-jour, ce qui équivaut au filage de la laine dans l'antiquité, il faut être avec quelqu'un ou attendre quelqu'un... Si j'attendais mon mari, je l'attendrais longtemps.

— Mais alors, ma chère Jacqueline, vous me permettrez une ob-

servation : le déplorable état de choses dont vous vous plaignez, à trop juste titre, n'est pas nouveau.

— Hélas ! non... Mais, pourquoi et comment vous le cacher ? je ne prendrai jamais mon parti de savoir que Fabien accorde à une autre femme le suprême hommage qu'il m'a refusé à moi : l'hommage d'un amour passionné. Qu'il soit tiède près de moi, soit ! mais qu'il n'aille pas brûler ailleurs... J'aimerais mieux le voir infidèle, débauché même, que de le savoir épris, fût-ce d'une statue de glace. Et soyez sûre qu'il y a plus d'une femme dans mon cas.

— Peut-être, dit Marie-Thérèse rêveuse.

Après un instant de silence, elle reprit, avec un insensible accent d'ironie méprisante :

— Enfin, vous souffrez ou vous craignez de souffrir dans votre amour-propre ?

Jacqueline lui entoura le cou de ses deux bras.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, je sais bien que vous me jugez étourdie, que vous ne comprenez pas ma jalousie, trop raisonnable, non plus que mon genre de vie, qui ne l'est pas assez. Mais je vous certifie que je suis, au fond, une honnête femme, que je ne demande qu'à rester telle, et que rien ne saurait m'y aider mieux que l'absence de tout grief contre mon mari... de tout grief extraordinaire... Songez que je suis mal gardée, n'ayant pas d'enfant pour me défendre.

Marie-Thérèse réfléchissait. Elle ne trouvait pas, dans l'âme de Jacqueline, trace de cette pathétique tempête qu'elle s'était attendue à essuyer. A coup sûr, il n'y avait rien là qui lui commandât de s'immoler toute pour le repos d'une amie et le salut d'un ménage, — étant donné surtout que, si ce ménage était un peu son œuvre, cette amie l'avait supplantée sans excès de ménagemens ni de scrupules, peut-être.

— Ma chère petite, dit-elle, il y a sans doute péril en la demeure, mais le feu n'est pas encore à la maison. Tout peut s'arranger, à une seule condition, d'autant plus réalisable que nous serons tous d'accord pour en reconnaître la nécessité. Je m'éloignerai. Fabien,.. votre mari, ne me voyant plus...

— Vous n'allez pas vous expatrier, n'est-ce pas ? interrompit Mme d'Estreville. Et quand même !.. Vous l'aimez donc bien, que vous préférez vivre seule, toujours ?..

— Je l'ai aimé... bien, en effet, tout en me rendant compte de ses défauts et de certaines incompatibilités d'humeur ou de doctrine. Maintenant, ce n'est pas par amour pour lui que je me condamne à un célibat définitif, à une solitude perpétuelle ; c'est par respect de moi-même. Je ne prétends pas qu'on doive obligatoirement n'aimer qu'une fois ; mais, outre que je n'ai plus personne à

aimer, je vois un avilissement, un amoindrissement, si vous le préférez, de notre personne morale dans chaque tentative que nous faisons pour revivifier notre cœur éteint... Ainsi donc, ma chère Jacqueline, je puis rester fidèle à mes souvenirs, comme on l'est à un deuil de cœur, sans redevenir à vos yeux une rivale... Vous suffit-il de cette assurance? Votre père, qui, tout à l'heure, me demandait de l'épouser, ne craignait pas de me dire qu'il aurait quand même foi en moi... Serez-vous plus exigeante que lui, à moins de frais et avec de moindres risques?

— Ce n'est pas vous qui m'effrayez : c'est le prestige ou le mirage des résurrections d'amour, à quoi mettrait bon ordre le dénoûment... Enfin, seule vous êtes juge... Agissez au mieux de mes intérêts et de ceux de votre conscience. Oubliez mon animosité passagère, pardonnez-moi l'acrimonie de mon accueil et embrassez-moi encore... Encore!.. Là, allez, à présent, et faites à votre guise!

Marie-Thérèse se trouvait dans un large corridor, où s'ouvraient les portes de tous les appartemens de l'étage et aux deux extrémités duquel de lourdes draperies de bourre retombaient, débordant à longs plis leurs embrasses, interceptant les bruits extérieurs, fermant presque les issues. C'était comme une longue pièce, une galerie calfeutrée, assez obscure, avec un épais tapis, quelques meubles anciens et deux ou trois toiles de l'école espagnole suspendues à la muraille. Il y régnait un silence pesant, dans une atmosphère chaude, étouffée. La jeune fille chercha à s'orienter, un peu surprise que Mme d'Estreville ne l'eût pas accompagnée plus loin. Mais, en ce moment même, à un bout du couloir, l'une des portières se soulevait, laissant voir Fabien aux aguets. Troublée, Marie-Thérèse hésita, interrogea du regard la pénombre lointaine à l'autre bout de la galerie, et finit par demeurer en place, dans une attitude expectante, inquiète, irrésolue. Alors, Fabien marcha droit à elle.

— Marie-Thérèse, dit-il d'une voix sourde, il faut que vous m'écoutiez...

— Parlez donc.

— Ici, c'est impossible ou peu pratique, fit-il en baissant encore le ton et en désignant d'un coup d'œil la porte de Jacqueline.

— Ce sera pourtant ici, ou ce ne sera nulle part. Vous pensez bien que je ne vais pas accepter un rendez-vous...

— Il n'est pas question de cela... A dix pas d'ici, il y a un vestibule que vous êtes forcée de traverser pour gagner l'escalier... C'est un terrain neutre; venez.

Il avait l'air décidé à parler quand même et n'importe où. Marie-Thérèse le suivit. Il ne s'arrêta qu'au bord de l'escalier, où il prit

position, contre la rampe, prêt à barrer l'accès des marches, à empêcher une fuite trop prompte.

— Que voulez-vous? Parlez vite.

— Je veux,.. je voudrais savoir pourquoi vous êtes venue,.. pourquoi l'on vous a fait venir, plutôt ; et, si j'ai deviné juste, je veux vous mettre en garde contre un danger, contre une surprise, contre un piège peut-être, tendu à votre sensibilité, à votre conscience.

— Soit! vous avez deviné juste... Car je n'ai pas à déployer beaucoup de perspicacité pour... deviner que vous avez deviné juste. On serait bien aise que je consentisse à devenir la femme de votre beau-père,.. votre belle-mère, approximativement.

— Et qui cette alliance par à peu près, soudainement formée entre nous, servirait-elle ou préserverait-elle?

— Qui elle servirait? votre femme et son père, à ce qu'il paraît. Qui elle préserverait? Pas moi, je suppose, car je ne me sens nullement en péril.

— Jurez-moi que vous n'y songez point.

— Je n'ai rien à vous jurer.

— Alors, j'ai peur... j'ai peur que, par bonté, par faiblesse... Marie-Thérèse, ne croyez pas que Jacqueline m'aime assez pour ne devoir plus trouver de repos qu'à l'ombre de cette combinaison aussi sotte que sacrilège.

— Sotte et sacrilège? Pourquoi, s'il vous plaît?

— Pourriez-vous, sans ridicule et sans honte, sans forfaire à la délicatesse de votre âme, épouser cet homme de vingt et quelques années plus vieux que vous, le beau-père de celui que vous avez aimé,.. de celui, je puis le dire peut-être, parce qu'il s'agit d'une constance de sentimens dont je ne saurais en aucun cas tirer espoir ni vanité, de celui que vous aimez encore...

— Oh! détrompez-vous, s'empressa de dire la jeune fille. J'ai bien pu reconnaître que je vous aimais lorsque j'ai renoncé à devenir votre femme ; mais je ne reconnais pas qu'il y ait encore dans mon cœur un autre sentiment pour vous que la piété du souvenir.

— Eh bien! ce souvenir suffirait à vous arrêter : vous ne le profanerez point... Ah! je sais ce que vous êtes en droit de me répondre, de m'objecter. Mais, moi, j'ai agi selon la logique de mon caractère ; vous, il vous faudrait sortir du vôtre... Croyez-vous que je ne sache pas à quel degré vous m'êtes supérieure par l'âme, par la conscience?.. Et, d'ailleurs, je souffre tant de ne pas vous avoir aimée jusqu'à la fin, contre mon intérêt et contre vos propres décisions!.. Car je puis encore alléguer pour ma défense que c'est vous qui avez, à deux reprises, fait obstacle à mon amour. Pour-

quoi? J'avais l'intention de vous le demander; c'est bien l'occasion de m'éclairer, je pense.

— Parce que vous m'avez prouvé que vous m'aimiez autrement que je ne voulais être aimée...

— Eh! fallait-il donc en venir à cette extrémité pour une simple dissonance, pour une nuance de sentiment...

— Oh! une nuance!.. Mais ce n'était pas tout. Vous aviez besoin d'être riche; avec moi, vous ne l'eussiez pas été.

— N'étais-je pas résolu à le devenir par mon travail?

— C'est vrai... Mais, un peu plus tard, alors que vous étiez engagé dans une voie qui devait vous mener promptement au succès, si je n'avais coupé court à votre caprice renaissant, vous eussiez été en danger de compromettre votre avenir.

— De compromettre mon avenir?.. Ah! je comprends. M. de Volvereins... Vous avez craint... Il menaçait peut-être...

— Il ne m'a pas menacée, dit vivement Marie-Thérèse... Mais... j'avais... c'était mon désir de vous le taire toujours, et il vaut mieux que vous le sachiez... J'avais réclamé son appui pour vous.

— Vous! vous avez fait cela!

— De la façon la plus naturelle et la plus discrète... Seulement, vous pensez bien que je n'avais pu en user ainsi que dans le ferme propos de renoncer à vous.

— Oui, puisqu'il vous aimait!

— Puisqu'il me l'avait donné à entendre, du moins.

— Ainsi, tout a été surprise dans cet écroulement de nos projets!.. Et vous vous étonnez que je me lamente, que je me plaigne et que je m'indigne!.. Mais, écoutez-moi... Si, avant ces révélations tardives, je n'ai pu réussir à être heureux un instant, comment voulez-vous que désormais je prenne mon parti de ce qui s'est tramé, en dehors de moi, contre mon bonheur? Il valait mieux me dire que, du jour où vous m'avez connu, vous avez cessé de m'aimer!

— J'ignore si, à dater de ce jour-là, je vous ai moins aimé; ce que je sais, c'est que je vous ai aimé autrement... Quoi qu'il en soit, je ne vous ai plus aimé du tout, à partir du moment où votre mariage m'en eut ôté le droit... Et ce droit, vous l'avez perdu comme moi, en même temps que moi, par le même événement. C'est ce que je m'étonne de ne pas vous voir comprendre.

— Eh bien! non, je ne le comprends pas. Le cœur se refuse à ratifier les contrats auxquels il n'a pas eu part. Sachez-le, je ne me suis pas résigné, je ne me résignerai pas, et maintenant moins que jamais... Sachez-le bien, je vous aimerai toujours, toujours, entendez-le, d'un amour ardent, inconsolé, sans espérance, plein de souvenirs et d'amertume... Comment oublier, comment ne pas regret-

ter, quand je vous revois libre et seule, ainsi qu'autrefois? Quand j'apprends que vous avez cédé à la crainte, à la menace peut-être! Songez à ce qui doit se soulever en moi de protestations et de révoltes, lorsque je me représente ce qu'eût été, ce que pourrait être encore ma vie, si j'étais libre aussi... Je vous aime, je vous aime! C'est avec une joie cruelle, cruelle à moi autant qu'à vous, que je vous le répète, que je vous le crie... Ce cri, je veux que vous en emportiez l'écho dans votre solitude, qu'il retentisse douloureusement au fond de votre cœur, comme il vibre douloureusement jusqu'au fond du mien. Je ne veux pas que vous m'oubliiez, parce que je ne puis ni ne veux vous oublier...

— Et votre femme? ses droits? vos devoirs?

Fabien eut un geste qui signifiait: Peu m'importe! ou: Qu'y puis-je?

Alors, Mlle de Nargues passa devant lui rapidement, sans un regard, mais en étendant le bras, comme pour l'écarter. Il n'avait pas bougé cependant, et il la laissa descendre. Quand elle fut au milieu de l'escalier seulement, il la rappela:

— Dites-moi ce que je voulais savoir d'abord. Dites-moi que vous fermerez obstinément votre esprit et votre cœur aux suggestions intéressées qui vous conseillent un héroïsme menteur, et que je pourrai, longtemps, toujours, ramener ma pensée fidèle vers votre âme fidèle...

Marie-Thérèse, qui s'était arrêtée, la main sur la rampe et à demi tournée, tout au plus, vers le jeune homme, se retourna tout à fait et secoua la tête en signe d'énergique dénégation. Mais que niait-elle? l'intention de céder aux objurgations et aux supplications dont Fabien avait pressenti la mise en œuvre, ou le droit pour celui-ci de lui prêcher la résistance? — A vrai dire, ce fut après coup qu'elle donna un sens précis à sa mimique, ainsi que font ces auteurs qui trouvent le sens de leur œuvre quand elle est achevée, et qui même ne le trouvent complètement qu'en s'aidant des remarques ou des critiques qu'elle a soulevées, — une fois lancée et jaugée.

Si Fabien, ce qui est naturel et probable, avait une frayeur réelle de voir s'accomplir une union que son amour, sa rancune, sa jalousie, ses regrets impuissans lui représentaient comme monstrueuse, il avait commis une maladresse insigne en adjurant Marie-Thérèse de détourner de lui pareil calice. Car c'était attester par cela seul quelle signification de ruine irréparable et de terminaison morale il attribuerait à l'événement qu'il paraissait redouter à l'égal d'une catastrophe ou d'une profanation. Mais cette maladresse, n'importe quel amoureux, dans son cas, l'eût commise: il n'y a presque pas d'hommes dont les paroles n'aillent au-devant des difficultés ou des maux qu'ils prévoient; une femme seule est capable

d'allier la diplomatie à la passion, au point d'imposer silence à ses inquiétudes par crainte que l'on ne conçoive l'idée d'y fournir plus ample matière en les lui entendant exprimer. Toujours est-il que Mlle de Nargues, remise inopinément en présence de la solution qu'on avait prétendu lui faire accepter, se vit contrainte de l'examiner de plus près, avec plus de conscience et de méthode qu'elle n'y en avait apporté.

En traversant la cour de l'hôtel, encombrée par le matériel de louage qui avait servi à la fête de la veille et que remportaient les tapissiers, elle réfléchissait déjà au caractère grave et pour ainsi dire aigu que prenait la situation de Fabien à l'égard de sa femme. En arrivant chez elle, elle avait tout pesé, tout analysé, tout compris. Elle connaissait maintenant Fabien et avec lui les hommes de ce temps, qui peuvent bien subordonner leurs passions à un calcul, mais ne savent presque jamais les sacrifier à leur devoir. Elle se rendait compte de la nature du sentiment qu'elle avait inspiré; là-dessus, elle était fixée depuis longtemps : c'était un amour où les sens et la tête avaient eu plus de part que le cœur. Mais, tel quel, et soudain ravivé, c'était un amour vrai qui ne s'éteindrait plus que sous une douche de glace. Tant que le jeune homme la verrait ou la sentirait dans son voisinage, libre et seule, comme il avait dit, son exaltation grandirait au lieu de décliner. Et, de deux choses l'une : ou il se porterait à quelque extravagance, ou il bouderait indéfiniment contre la vie conjugale, contre la famille, qu'il délaissait déjà trop volontiers. Et, dans un cas comme dans l'autre, ce serait le malheur de Jacqueline et, tôt ou tard, d'après son propre aveu, sa chute, sa honte. Parvenue à cette conviction, Mlle de Nargues s'était interrogée une fois de plus. Où en était-elle au juste? Elle avait aimé Fabien longtemps, quoiqu'il lui eût assez vite montré certaines tendances peu compatibles avec les qualités essentielles qu'une fille de sa sorte devait nécessairement rechercher et priser par-dessus toutes les autres; elle l'avait aimé de cette tendresse particulière aux femmes raisonnables, aux femmes sages, qui, si souvent, s'éprennent de jeunes hommes manifestement inférieurs à elles, ou refusent de s'en détacher quand elles s'en sont éprises par erreur. Et puis, elle l'avait aimé aussi d'un amour non peut-être tout immatériel; de cela il ne lui était guère loisible de douter, depuis la sensation traîtresse et significative qu'avait éveillée en elle le baiser reçu et subi, deux ans auparavant, avec tant d'involontaire ou de voluptueuse complaisance. Par là s'expliquait et son indulgence et son retour de passion lors de la reprise de son intimité avec Fabien. Mais, si tout était clair dans le passé, que de ténèbres voilaient l'avenir! Quel parti prendre, vers quelle direction s'orienter? Devait-elle abandonner son triste et cher nid d'esseulée, disparaître, pour fuir

les occasions et les chances de rencontre? Mais sa condition de fortune ne lui permettait pas d'organiser son existence sur des bases nouvelles; et, d'ailleurs, où aurait-elle l'espoir, la certitude, d'assurer le repos d'autrui au prix de sa vie errante et deux fois brisée? Quant à accepter la responsabilité du malheur et des fautes de Jacqueline comme des écarts de Fabien, elle ne pouvait s'y résoudre de propos délibéré. Elle se disait, se répétait qu'elle avait trempé dans la conclusion de ce mariage, et qu'elle se devait à elle-même d'en consolider le fragile et chancelant édifice, autant qu'il lui appartiendrait, et fût-ce en poussant aux conséquences extrêmes, aux limites dernières, l'esprit de sacrifice, de renoncement et de charité qui était en elle comme une sorte de *donquichottisme* à froid, — féminin dans sa forme, viril au fond, résolu, raisonné, ainsi que l'est un plan général de conduite qui procède d'une conviction et qui réalise un idéal, une conception personnelle du devoir et de la vie.

Il ne lui restait donc qu'à épouser M. de Volvereins. Le résultat à attendre de cette détermination suprême ne lui semblait pas douteux. Elle deviendrait instantanément sacrée aux yeux de Fabien, qui, après tout, était un assez honnête garçon, s'il était un pauvre caractère; du même coup, elle donnerait à Jacqueline un gage irrécusable de la droiture de ses vues, et, par surcroît, elle comblerait les vœux d'un homme qui lui avait prodigué les témoignages d'un attachement peu suspect. Assurément, si elle eût senti de la répugnance, une répugnance raisonnée, à l'endroit de ce constant et tenace adorateur, nulle considération au monde ne l'eût déterminée à passer outre; mieux eût valu le regret de l'inévitable que le remords d'une hypocrisie cherchée, même d'une hypocrisie courageuse et inspirée par le désir de se dévouer. Mais, de ses instinctives et lointaines préventions, il n'était rien demeuré en elle. La passion loyale du comte, la douceur résignée de cet homme énergique, la conduite correcte de cet homme riche qui eût pu tenter par les chemins de traverse, avec de louches ou mauvais desseins, une conquête qu'il n'avait voulu entreprendre que par les voies les plus droites, la touchante confiance de cet amoureux tardif et dédaigné, tout cela avait dissipé les défiances, les préjugés de la première heure, — engendrés surtout par la mémoire d'un passé nuageux, depuis longtemps éclairci grâce à des explications aussi catégoriques que satisfaisantes. Au fond, tout au fond de son cœur, Marie-Thérèse pouvait percevoir déjà, à force d'attention, une velléité de sympathique impulsion vers M. de Volvereins, en train d'y sourdre parmi les ruines d'un impossible amour, abandonné petit à petit, faute d'avenir. Elle s'était insurgée d'abord contre la prétention maladroitement et abusivement affichée par Jacqueline, en forme

d'*ultimatum*; elle finissait, sous la pression des événemens, par se ranger au parti qu'elle avait repoussé. Puis, c'était un but assigné à sa vie, désormais plus consciemment inutile encore et plus désemparée que naguère, — si même elle ne devenait pas nuisible, — un champ ouvert à son activité; c'était la mise en pratique de son ancien et noble rêve de bienfaisance féconde. Hors cela, il n'y avait plus rien pour elle que désœuvrement d'âme et stériles regrets. Quelle créature humaine, à cet âge de vingt-cinq ans, sait définitivement se retrancher du monde, s'abstraire de la société, renoncer à sentir, à vivre pour son compte dans l'atmosphère commune?..

— Mademoiselle, il y a là quelqu'un... M. le comte de Volvereins, qui vous attend au salon.

— Au salon? C'est bien; j'y vais.

Elle s'était arrêtée dans l'antichambre, comme pour reprendre haleine. Pendant la durée d'une seconde, la main étendue vers la porte du salon, elle hésita ou réfléchit. Puis, d'une allure délibérée, elle franchit cette porte.

Pour la première fois peut-être, ce fut elle qui prit l'initiative de la poignée de main et du bonjour obligatoires.

— Vous ne vous doutez pas, dit le comte, que je vous ai vue sortir tout à l'heure de chez moi. Je passais en voiture à l'angle de la rue du Faubourg; de loin, je vous ai aperçue, j'ai cru deviner que vous repreniez le chemin de la rue Montaigne par les Champs-Élysées, et... me voici.

— Vous êtes pressé de savoir ce qui s'est passé, ce qui s'est dit entre Jacqueline et moi?

— Pressé, ce n'est point assez dire. Mettez anxieux.

— Et vous n'avez pas varié dans votre manière d'envisager les faits, de les juger et d'y porter remède?

M. de Volvereins fit un geste qui ne pouvait s'interpréter qu'en ce sens: Y a-t-il une autre façon de les juger? — Marie-Thérèse alors s'avança d'un pas et, le regard droit, la voix ferme, prononça ces simples paroles, qui jetèrent le comte à ses pieds:

— Monsieur, ce n'est pas Jacqueline qui m'a ralliée à votre façon de voir; c'est à vous seul que revient tout le mérite de m'avoir convertie. En méditant sur vos offres et sur votre conduite, j'ai compris que je n'avais plus grand effort à faire pour vous tendre ma main sans arrière-pensée ni répugnance... Prenez-la donc; c'est loyalement que je vous la donne et non sans une véritable gratitude pour la persévérance honnête avec laquelle vous me l'avez demandée.

HENRY RABUSSON.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

LA SECONDE LUTTE DE FRÉDÉRIC II ET DE MARIE-THÉRÈSE, D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS.

II[1].

CAPTIVITÉ DE BELLE-ISLE. — VACANCE DE L'EMPIRE. — MINISTÈRE DU MARQUIS D'ARGENSON.

Était-ce seulement à une illustre amitié que Belle-Isle, à demi disgracié, tenu à distance et presque en suspicion depuis deux années, devait le retour momentané de la confiance royale? Je soupçonnerais volontiers qu'un motif de nature plus intime, le souvenir de la conduite chevaleresque qu'il avait tenue envers Mme de Châteauroux et de l'asile qu'il lui avait offert dans son malheur, plaida secrètement en sa faveur, dans l'esprit de Louis XV. Quoi qu'il en soit, travaillé comme il l'était par une infatigable activité d'esprit et par le regret amer d'une grande ambition déçue, Belle-Isle, malgré sa santé défaillante et la rigueur de la saison, ne pouvait manquer d'accepter avec enthousiasme une mission qui lui semblait rouvrir le cours de ses jours de gloire.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

Plein de ces souvenirs, et se rappelant l'effet qu'avait produit l'éclat de sa première entrée en Allemagne, il se flatta, sous l'empire d'une illusion un peu puérile, d'en reproduire au moins quelque image par le faste, cette fois aussi déplacé qu'inutile, du cortège dont il s'entoura. Il traversa la frontière dans les premiers jours de décembre, avec trois voitures de poste, un chariot d'équipage escorté par deux cavaliers, et une suite composée de trois gentilshommes, deux secrétaires, deux pages, un chirurgien, un cuisinier, deux fourriers pour préparer les logemens et cinq laquais. Son frère le chevalier l'accompagnait, prêt comme autrefois à lui servir de confident et de conseil dans la carrière nouvelle qu'il dévorait déjà en imagination (1).

Mais à peine eurent-ils mis le pied l'un et l'autre sur le sol d'Allemagne qu'ils durent s'apercevoir combien les temps étaient changés. Ils y entraient, en effet, au moment même où les incidens de la campagne de Frédéric en Bohême et son issue désastreuse faisaient le sujet de toutes les conversations et causaient une émotion générale. C'était, dans toutes les cours et tous les centres politiques favorables à Marie-Thérèse, un chant de triomphe auquel faisait écho une explosion de patriotisme germanique. Rien n'était mieux fait pour exalter ce sentiment populaire que l'apparence triomphale imprudemment donnée au passage de l'homme en qui s'incarnaient tous les souvenirs de l'invasion et de la domination étrangère : nulle part l'accueil fait à l'envoyé français ne devait être plus hostile que sur les bords du Rhin, dans ces principautés ecclésiastiques qu'il avait su entraîner un jour par intimidation dans l'orbite de sa politique, mais qui s'en échappaient avec passion pour retourner, suivant leur penchant naturel, vers la maison apostolique d'Autriche.

L'arrivée de Belle-Isle coïncidait d'ailleurs avec l'apparition dans ces régions du corps d'armée du maréchal de Maillebois, venant, comme on l'avait promis à Frédéric, y prendre ses quartiers d'hiver pour garder et menacer l'entrée de la Westphalie. On sait quelles sont les exigences des troupes qui prennent leurs cantonnemens. C'était une véritable pluie de réquisitions de toute espèce : — vivres, logemens et fourrages, — qui fondait inopinément sur les habitans désolés. Le murmure était général en haut comme en bas, dans les villes comme dans la campagne. L'irritation était telle qu'en plusieurs endroits les magistrats durent avertir les officiers français que la sécurité de leurs soldats était menacée et que des violences étaient à craindre. Les diètes locales protestaient

(1) Journal de l'arrestation du maréchal de Belle-Isle, tenu par ses ordres. — Ce document se trouve au ministère de la guerre dans l'un des volumes des *Correspondances diverses*.

contre la violation du territoire de l'empire, les archevêques électeurs réclamaient les privilèges de la neutralité dans laquelle ils avaient le droit de se renfermer. Qu'exigeait-on d'eux? C'était donc une prise de possession indéfinie de l'Allemagne par la France! Les Français se croyaient dorénavant en Allemagne comme chez eux, et, de gré ou de force, ils voulaient contraindre tout le monde à combattre avec eux et pour eux! Aussi bien n'était-ce pas le dessein annoncé dans ces lettres du maréchal de Schmettau qu'avait si à propos interceptées Marie-Thérèse et dont retentissaient toutes les gazettes? « Voilà donc l'abcès crevé, écrivait à l'électeur de Cologne son confrère de Trèves, ce pauvre personnage que Belle-Isle avait tenu un jour tremblant et presque pleurant à ses pieds : « Si nous subissons cet affront, il ne nous reste plus qu'à enterrer honteusement, aux yeux de tout l'univers, la liberté germanique! » Quand celui-là se révoltait, on peut juger ce que faisaient les autres. « Voyez-vous, disait le jeune duc de Wurtemberg (un des confédérés de Francfort qui continuait à nous rester fidèle), l'empire, accoutumé à la domination de l'Autriche, est un ours apprivoisé qui ne sait danser que sur un seul air. Si on veut lui en apprendre un nouveau, il commence par grogner et finira par dévorer celui qui lui change sa musique (1). »

Ce fut au milieu de populations animées de ces sentimens d'irritation, et qui le regardaient passer d'un air sombre et menaçant, que Belle-Isle dut faire route pour arriver à Munich, où il avait à conférer avec l'empereur. Là, un autre spectacle l'attendait. C'étaient l'effroi et la consternation. Les événemens de Bohême arrachaient, par un triste réveil, le pauvre Charles VII à ses rêves de gloire, au plaisir de dormir sous son propre toit, de se promener dans ses beaux jardins et de vivre avec les siens dans son palais. Du moment, en effet, que la Bohême était reconquise et l'Autriche à l'abri de tout péril, le prince de Lorraine, redevenant libre de ses mouvemens, pouvait à toute heure reparaître en force sur la frontière bavaroise, et rien ne l'empêchait de marcher droit sur Munich. Charles, regardant autour de lui, reconnaissait, mais trop tard, qu'il était sans défense, dans une ville tout ouverte, protégée seulement par une armée aussi faible moralement que numériquement, et aussi mal équipée que mal commandée. Passant de la présomption au désespoir, le faible prince se voyait déjà obligé de fuir

(1) L'Électeur de Trèves à l'Électeur de Cologne, 28 novembre 1744. (Ministère de la guerre. — *Correspondances diverses.*) — Correspondance de Lanoue, ministre résident auprès de la diète de Francfort, novembre 1744, *passim.* — Chavigny au roi, 27 novembre 1744. — Belle-Isle à Vauréal, 29 novembre 1744. (*Correspondance de Bavière.* — Ministère des affaires étrangères.) — Correspondance de Laurence, chargé d'affaires d'Angleterre à Berlin, 15 janvier 1745. Record Office.

de nouveau, ne sachant où reposer sa tête, au milieu de l'Allemagne soulevée, et replongé dans toutes les amertumes de l'exil et de l'indigence. Le ministre de France, Chavigny, ne le quittant plus ni jour ni nuit, avait peine à lui faire reprendre ses sens.

Il reçut Belle-Isle comme un sauveur et se jeta en pleurant dans ses bras. Belle-Isle, bien que très surpris lui-même et très alarmé, fort pressé d'ailleurs d'arriver à Berlin et inquiet de l'accueil qui l'y attendait, dut passer plusieurs jours à le réconforter de son mieux. Il tint de longues conférences avec le général bavarois Seckendorf, pour rectifier et préparer les mesures de défense. Mais il avait peine à mener à fin ces conversations, parce que l'empereur, qui tenait à y assister, les interrompait constamment par une suite incohérente de gémissemens et de plaintes. A tout prix, il lui fallait un secours immédiat, — quinze escadrons et quarante bataillons, — pas un homme de moins, et détachés au plus tôt du corps d'armée le plus voisin, celui qui était resté à Strasbourg avec le maréchal de Coigny. On eut beaucoup de peine à lui persuader que la première chose à faire était de régulariser, par des lettres de commission impériale, la présence des Français dans l'empire. C'était, disait-il, le rendre odieux à ses peuples, en le faisant responsable de l'entrée des étrangers, et ensuite on l'abandonnerait, après *avoir terni sa gloire*. Belle-Isle ne réussit à le calmer qu'en lui promettant de s'associer à sa demande de secours et de la transmettre lui-même à Versailles.

En s'acquittant de cette commission, dans une lettre directement adressée au roi, il s'excusait de s'en être chargé en raison de l'étrange état d'esprit où il voyait l'empereur. Quand on l'entendait pousser de véritables cris de terreur, à la seule pensée de se préparer des moyens de retraite ou d'éloigner, par précaution, l'impératrice et ses enfans, on ne pouvait se défendre, disait Belle-Isle, d'une secrète inquiétude. Si on laissait arriver les Autrichiens victorieux jusqu'aux portes de Munich, il n'était peut-être pas de capitulation ou d'abdication si humiliante que cette âme débile ne fût prête à subir plutôt que d'affronter de nouveau les épreuves morales et les souffrances matérielles dont le seul souvenir la faisait ainsi frémir. « Qui sait même, ajoutait Belle-Isle en *post-scriptum* (car on pouvait tout craindre d'un tel caractère), si une négociation avec Vienne n'était pas déjà entamée, et si l'appel si bruyant fait aux troupes françaises n'était pas un moyen d'en appuyer et d'en accélérer la conclusion? Enfin, Votre Majesté voudra bien envoyer ses ordres, et je ne puis lui cacher que l'empereur sera dans un état violent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés. »

Il n'était pourtant pas possible de les attendre, car il fallait atteindre au plus tôt au but véritable du voyage, et de Munich à Berlin,

c'était l'Allemagne entière à parcourir du sud au nord dans sa plus grande dimension, par des routes défoncées et encombrées de neige, à travers des contrées où régnaient depuis quatre années tous les désordres que la guerre entraîne à sa suite. Avec le train dont Belle-Isle s'était embarrassé, ce n'était pas une petite affaire; il en sentait lui-même, un peu tard, toute la difficulté, car il écrivait à l'un de ses amis : « Je dois quitter l'empereur pour rejoindre le roi de Prusse; *hoc opus, hic labor est.* Je ne sais, en vérité, par où je pourrais passer avec sécurité pour joindre ce prince... Si vous voulez regarder la carte, vous verrez l'étendue de cette promenade, et dans quelle saison et par quels chemins! »

Il arriva pourtant sans encombre jusqu'à Hanau, dans le duché de Hesse-Cassel, où il devait rencontrer le prince Guillaume, régent de ce petit État, un des associés de l'union de Francfort, et qui, grâce à ses six mille soldats, dont il savait faire trafic à tout propos et à tout venant, était toujours un homme à ménager. Après l'avoir entretenu des propositions qu'il comptait soumettre à Frédéric, le maréchal lui demanda, par occasion, son avis sur la meilleure voie à suivre pour arriver à Berlin sans délai et sans obstacle. L'itinéraire que le prince lui conseilla ne fut ni le plus direct ni le plus commode, car il l'engagea, au lieu d'entrer en Prusse par Halberstadt et Magdebourg, ce qui eût été suivre la ligne droite, à remonter au nord, à travers les montagnes du Hartz, pour atteindre le point où la province de Brandebourg touchait à l'électorat de Hanovre. La raison qu'il donna de cette préférence fut que cette route, servant au roi de Prusse pour communiquer avec les parties détachées de ses états, était desservie par des relais de poste prussiens, et qu'on serait sûr ainsi, en dépêchant d'avance une estafette, d'y trouver à l'heure dite le nombre considérable de chevaux dont le maréchal avait besoin (1).

Seulement, le prince Guillaume n'avait probablement pas présente à la mémoire une circonstance effectivement singulière, c'est qu'en vertu de conventions qui dataient de loin, un des relais de poste de cette route était placé sur le territoire même du Hanovre, dans la petite ville d'Elbingerode, qui faisait partie de cet électorat. On pouvait bien oublier cette particularité, car rien ne la rappelait aux voyageurs; la maison de poste, qui était la seule un peu apparente de cette bourgade, appartenait à la couronne de Prusse, comme l'attestait l'écusson royal qui en surmontait la porte principale.

Aussi, ce fut en pleine confiance que, le 20 décembre au matin, le maréchal, ayant envoyé en avant, comme d'habitude, une chaise

(1) Belle-Isle à Vauréal, ambassadeur de France en Espagne. — (*Correspondance de Bavière.* — Ministère des affaires étrangères.)

qui contenait deux de ses gentilshommes, fit son entrée avec tous ses équipages dans la cour de la maison de poste d'Elbingerode, s'attendant à trouver ses chevaux tout garnis et les postillons prêts à partir. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant, au contraire, cette petite enceinte à peu près remplie par cent cinquante hommes de mauvaise mine, dont quelques-uns à peine portaient l'uniforme de gardiens de police ; le plus grand nombre étaient des paysans armés de fusils de chasse. A peine la dernière voiture eut-elle passé le seuil que la porte fut fermée avec bruit; et, dans un coin de la cour, Belle-Isle put apercevoir ses courriers arrêtés et gardés à vue. Un homme s'approcha alors de lui d'un air rogue et insolent, et, se faisant connaître pour le bailli d'Elbingerode, lui demanda qui il était et s'il était muni d'un passeport. « Je n'ai que faire de passeport, dit le maréchal avec indignation, et vous savez bien qui je suis. — Je n'ai rien à savoir, répliqua le bailli; mes ordres sont d'arrêter toute personne qui essaiera de traverser le pays sans passe-port. Si vous n'en avez pas, vous trouverez bon que je fasse ce qui m'est commandé. — Mais je suis Français, prince de l'empire, maréchal de France et ambassadeur. — Monsieur, un passeport vaudrait mieux que tous ces titres. Si vous n'en avez pas, je vous demande votre épée. — Mon épée, y songez-vous? — Oui, monsieur, votre épée; ces gens que vous voyez sont tous chasseurs et très bons tireurs. Je vous avertis qu'ils ne visent pas deux fois au blanc : si vous résistez, ils tireront, et je ne réponds de rien. »

La résistance était impossible. « Prenez-la donc, dit le maréchal en tendant l'épée, et me voilà prisonnier de guerre de Sa Majesté britannique. » C'était un moyen honorable de céder à la force, mais la parole était inexacte et imprudente, car c'était le roi d'Angleterre qui était en guerre avec la France et non l'électeur de Hanovre, prince de l'empire et neutre en cette qualité. De plus, Belle-Isle avait en poche des lettres, non-seulement du roi de France, mais de l'empereur, qui l'accréditaient et lui donnaient pouvoir pour traiter avec le roi de Prusse et divers états d'Allemagne ; un ambassadeur ne peut être un homme de guerre, et sa liberté tout au moins est sous la sauvegarde des immunités diplomatiques (1).

Quel que fût le droit, le fait était là; il fallait obéir. Le bailli, ne voulant pas rester chargé de sa capture, enjoignit au maréchal, qui avait mis pied à terre, de remonter en voiture, en donnant tout haut à

(1) Belle-Isle au roi de Prusse, 24 décembre 1744. — Journal de l'arrestation du maréchal de Belle-Isle, tenu par ses ordres. — Récit de l'arrestation du maréchal de Belle-Isle, dans un mémoire présenté pour sa défense au gouvernement anglais. (Ministère de la guerre.)

ses gens l'ordre de l'y placer de force, s'il faisait mine de s'y refuser. La berline où on le fit entrer n'était pas celle qu'il avait occupée, et on ne lui donna le temps de rechercher ni la canne dont sa sciatique lui rendait l'usage nécessaire, ni les couvertures qui le défendaient du froid, ni le chapeau que, dans sa tenue de voyage, il remplaçait par un bonnet de fourrure. Ni son frère, ni le chirurgien, qu'une infirmité grave l'obligeait de tenir constamment attaché à sa personne, ni aucun de ses domestiques n'eurent permission de l'accompagner. Ce fut le greffier du bailli qui vint s'asseoir à ses côtés, sur la banquette du fond de la berline, tenant à la main sa carabine toute armée et prête à faire feu à la moindre alerte. En face se placèrent deux estafiers également armés et serrant de si près le maréchal, que la baguette de leurs fusils touchait presque son visage et pouvait le blesser au moindre cahot. Le carrosse, ainsi chargé, se mit en mouvement d'un pas assez lent pour ne pas prendre l'avance sur un chariot bondé de soldats qui suivait en guise d'escorte. Le chevalier, relégué dans une voiture de suite, fut encore plus maltraité. Les gardes, chargés de s'assurer de sa personne, avaient fait venir des vivres et de la bière, et faisaient bombance tout le long de la route, buvant, fumant, envoyant des bouffées de tabac au nez de leur prisonnier et entonnant à ses oreilles des chansons grossières contre la France et les Français. Un détail qui a son prix a été consigné dans les mémoires rédigés plus tard pour appuyer les plaintes du maréchal. Quinze ducats avaient été consignés d'avance par ses courriers pour les frais de poste des chevaux qu'ils venaient retenir. On refusa de les restituer, sous prétexte que le voyage continuait toujours, bien que dans de nouvelles conditions.

Ce fut dans cet appareil, mieux fait pour des malfaiteurs que pour des prisonniers d'état, que le cortège entier fit route vers la petite ville d'Osterode, où résidait le commandant militaire du district. Le trajet, bien qu'assez court, ne prit pas moins de vingt-quatre heures, parce que, pour le parcourir, il fallut emprunter, pendant quelques lieues, le territoire du duché de Brunswick, petit état indépendant qui ne dépendait pas du Hanovre et où des voisins n'avaient pas le droit de pénétrer en armes. Pour passer dans l'ombre sans être vu, on fit station au milieu des bois, par un froid rigoureux, jusqu'à une heure avancée de la nuit. A plusieurs reprises, il fallut aussi s'arrêter dans de méchantes auberges pour prendre quelque nourriture. Ces maigres repas étaient servis dans la salle commune du public (le *poêle*, suivant l'expression allemande), au milieu de buveurs attablés, qui ne se dérangeaient que pour venir regarder dans le blanc des yeux des convives tels qu'ils n'en avaient jamais vus. Belle-Isle entendit plus d'une fois demander

qui il était, et la réponse ne manquait jamais d'être accompagnée de quelque injurieuse épithète.

A moitié gelés et morts de fatigue, les captifs arrivèrent enfin à Osterode, et leurs gardiens firent remise de leur prise entre les mains du commandant de la place, le baron de Münnchausen. Le baron était un gentilhomme de bonne maison et de bonne façon, qui avait connu Belle-Isle à Francfort. Il se montra aussi surpris que contrarié de l'aventure. Très honteux des procédés grossiers de ses compatriotes il se confondit en excuses; la main sur la conscience, il jurait qu'il n'avait ni donné, ni reçu, ni transmis aucun ordre pareil. Il fallait que le bailli eût été avisé directement par quelque autorité supérieure, car tout s'était passé sans son concours et même sans sa connaissance. L'affaire pourtant était trop importante et trop mystérieuse pour qu'il se crût en droit de mettre en liberté de si grands personnages. D'ailleurs, le maréchal s'était déclaré prisonnier de guerre, et par là même, en quelque sorte, avait régularisé le fait dont il était victime. En tout cas, il fallait en référer à la régence de Hanovre et de là, probablement, au roi d'Angleterre. Mais, en attendant, Münnchausen promit que ses prisonniers, gardés dans un logis convenable, n'auraient à se plaindre de manquer d'aucun des égards dus à leur qualité. La preuve que Münnchausen était sincère dans ses protestations d'ignorance, c'est qu'il négligea la seule mesure dont l'intérêt eût pu justifier la violence du procédé. Il ne songea pas tout de suite à mettre la main sur le portefeuille de Belle-Isle, où il aurait trouvé pourtant de précieuses correspondances, tout le détail des relations des cours alliées entre elles, leurs plans de campagne et l'état actuel de leurs ressources. Ce ne fut que deux jours plus tard et après réflexion qu'il s'avisa qu'on lui reprocherait peut-être cet oubli, et qu'il ordonna une perquisition qui fut, à la vérité, très rigoureuse, puisqu'on fouilla même les poches des secrétaires. Il était trop tard, et Belle-Isle avait eu le temps d'anéantir tous les papiers compromettans (1).

Mais si ce n'était pas d'Osterode que partait le coup, d'où était-ce donc? Car on n'avait pu ni à Hanovre, ni encore moins à Londres, prévoir l'imprudente direction donnée au voyage d'un envoyé français. Il faut donc croire que ce fut le maître de poste d'Elbingerode qui, à lui seul et interprétant à sa guise un ordre général de police,

(1) M. Droysen, t. II, p. 482, conteste que cette destruction des papiers de Belle-Isle ait été complète, et assure qu'on garde un résumé intéressant de ce qui fut trouvé dans son portefeuille aux archives de Hanovre. Il fallait cependant que les plus importans de ces papiers eussent disparu pour qu'il n'ait été fait aucun usage ni aucun bruit de cette découverte, et que Frédéric lui-même, qui avait témoigné son inquiétude à ce sujet, paraisse l'avoir ignorée.

se flatta de populariser son nom en Allemagne, en mettant la main au collet de l'ennemi juré de son maître et de sa patrie. Au degré d'irritation où le sentiment public était monté en Allemagne, cet excès d'audace n'a rien d'incroyable.

On peut juger quelles furent, pendant les mortelles journées de détention qui suivirent, les sentimens de Belle-Isle, encore plus mortifié qu'irrité de l'incident tragi-comique qui mettait fin à la reprise de ses espérances. Aucun des maux qu'il avait endurés, pas même les souffrances de Prague, ne le piquait au vif comme une mésaventure qui prêtait à rire. Aussi se mit-il tout de suite à l'œuvre pour épancher sa bile dans une série de dépêches adressées à Versailles, à Berlin et à Munich, où il racontait, avec sa verve et son éloquence accoutumées, les indignités dont il avait été l'objet, et conjurait tous les souverains de venger le droit des gens offensé en exigeant sa liberté immédiate.

Du roi de France directement atteint dans la personne de son ambassadeur, mais en hostilité ouverte avec l'Angleterre, il n'avait guère à attendre que des protestations impuissantes, qui iraient rejoindre le dossier des autres griefs déjà énumérés dans la déclaration de guerre. Il ne doutait ni de l'indignation ni de la sympathie de l'empereur, mais il se défiait de sa fermeté et de sa puissance. Frédéric seul, qui avait encore un ministre accrédité à Londres, où on tenait à le ménager, et qui ne plaisantait pas habituellement quand il s'agissait de faire respecter ses droits, pouvait apporter une intervention efficace. Belle-Isle ne négligeait, pour l'y presser, aucun genre de moyen oratoire. A défaut d'une affection sur laquelle, malgré beaucoup d'assurances, il ne pouvait compter qu'à moitié, il pressait Valori de faire valoir sans délai toutes les considérations d'amour-propre et d'intérêt qui pouvaient émouvoir le prince. Après tout, n'était-ce pas dans l'enceinte d'une propriété prussienne que l'arrestation avait eu lieu et sous les yeux d'un employé qui portait la livrée des gens de la maison de Brandebourg? Que ce maître de poste d'Elbingerode eût été complice de l'attentat, ou simplement coupable d'une indiscrétion imprudente, Frédéric pouvait-il souffrir qu'on se jouât ainsi de son nom? « Je ne saurais trop exprimer à Sa Majesté, ajoutait Belle-Isle, combien est fâcheux et nuisible à la cause commune que je ne puisse pas avoir l'occasion d'entretenir le roi de Prusse. Je suis instruit de la volonté du roi et de ses projets, je le suis même de tous ceux de l'empereur, et j'aurais pu lui faire connaître jusqu'où se portaient la vivacité et la fidélité de Sa Majesté, les dépenses qu'elle fait, et d'autres articles plus importans encore les uns que les autres. »

Une fois la lettre écrite, on eut quelque peine à la faire partir, car Münnchausen, toujours inquiet de sa responsabilité, avait inter-

dit toute communication avec le dehors. Mais, soit que sa vigilance fût trompée, soit qu'il ne tînt pas bien sévèrement la main lui-même à l'exécution de ses ordres, on trouva un messager qui se chargea d'aller en droiture à Berlin remettre l'épître soigneusement chiffrée aux mains de l'ambassadeur de France (1).

Quelque hâte que fît le porteur, il trouva déjà Berlin tout rempli de l'étrange nouvelle, répétée par tous les échos de l'Allemagne. Tout ce qui tenait à la cour et au ministère était consterné (mais, chose remarquable, qui prouve à quel point le sentiment allemand était surexcité et que les dépêches anglaises font ressortir avec un malicieux plaisir), dans la ville, la surprise était mêlée de joie, et on raillait tout haut, sans se gêner, l'illustre Français, le vieux routier politique qui s'était laissé niaisement prendre au piège comme un écolier. Quant à Valori, il était moins étonné qu'affligé, car aussitôt qu'il avait connu le détour conseillé à Belle-Isle, il l'avait fait avertir par un avis, malheureusement parti trop tard, de prendre garde de toucher à la frontière hanovrienne. Il n'eût pas attendu la demande de Belle-Isle pour courir au palais et y faire entendre ses réclamations ; mais, par malheur, le jour où l'arrestation fut connue, Frédéric était absent. Après une semaine seulement passée à Berlin, il venait de repartir pour la Silésie (2).

Le motif de ce prompt départ était l'avis qu'on avait reçu de l'apparition d'un corps autrichien dans cette province. Cette agression, dans une saison aussi avancée de l'année, était inattendue et en réalité assez imprudente. Sans doute, si le prince Charles eût été libre de suivre son propre sentiment et les conseils du maréchal Traun, satisfait de son succès, il se fût gardé de le compromettre en venant chercher les Prussiens chez eux, dans des cantonnemens où ils étaient pourvus de toutes les ressources qui leur avaient manqué en Bohême ; mais Marie-Thérèse ne l'entendait pas de la sorte. Pour elle, la Silésie, violemment arrachée de ses mains dans un jour de malheur, lui appartenait toujours en propre, et l'occasion de rentrer dans son bien lui semblait trop propice pour qu'elle se résignât à la laisser échapper. Elle envoya au prince l'ordre, cette fois tout à fait impérieux, de passer la frontière et d'entrer dans la principauté de Glatz. En même temps, elle y faisait répandre une protestation ardente et passionnée, comme elle savait les écrire, où, faisant appel au dévoûment héréditaire de ses anciens sujets, elle les déclarait déliés devant Dieu de tout devoir de fidélité envers leur conquérant, comme elle l'était elle-même de tout engagement

(1) Belle-Isle à Valori, 24 décembre 1744. (Ministère de la guerre. — *Correspondances diverses.*)

(2) Valori, *Mémoires*, t. I, p. 206-207.

envers le perfide violateur du traité de Breslau. Elle leur promettait de les délivrer au plus tôt du joug odieux de ce régime militaire prussien, véritable esclavage, disait-elle, qui ôtait aux pères le droit de disposer librement de leurs enfans.

Le prince obéit très à regret et en avertissant que l'expédition lui déplaisait; mais elle plaisait moins encore à Frédéric, qui y vit une bravade de son vainqueur propre à mettre le comble à son humiliation. Pour le coup, c'en était trop, et il fallait tenir tête à tant d'audace : « Je défendrai la Silésie jusqu'à la mort, comme le Brandebourg lui-même, » s'écriait-il, et il y courut à toute bride, prêt à payer de sa personne. Il se montrait aussi très irrité contre ses généraux, qui ne savaient rien prévoir et ne pouvaient pas se passer de lui : « Que dites-vous de ces gens-là? disait-il à Valori en partant, je n'en ai pas un seul qui vaille! » L'alerte était vive, mais elle ne fut pas de longue durée. Il ne fallut pas longtemps à l'œil exercé de Frédéric pour reconnaître que les positions où il avait laissé son armée étaient fortes, très bien gardées (quoi qu'il en dît) et suffisantes pour assurer la défense, tandis que l'attaque était très mollement poussée et avec une répugnance visible chez les généraux autrichiens comme chez les soldats. Le prince Charles ne disposait même pas de toutes ses forces, la reine, qui voulait reprendre tout ce que la guerre lui avait enlevé, lui ayant enjoint aussi d'en détacher une partie vers la Bavière : on ne lui laissait que les levées hongroises, qui avaient fait à la vérité la principale force de l'armée autrichienne; mais ces troupes mal réglées, passant de l'ardeur à la défaillance avec cette mobilité d'impression propre aux hommes chez qui l'enthousiasme tient lieu d'expérience et de discipline, ne soupiraient plus qu'après le moment de rentrer dans leurs foyers et ne se prêtaient qu'à regret à toute entreprise qui les en éloignait. Des compagnies tout entières abandonnaient les drapeaux pour reprendre le chemin de la Hongrie. Quand Frédéric eut donné les ordres nécessaires pour prévenir toute surprise, il laissa sans inquiétude le commandement à son cousin, le vieux prince d'Anhalt, en qui il avait au fond toute confiance, et revint tranquille dans sa capitale (1).

Mais quoique son absence n'eût guère duré que quelques jours, pendant ce court intervalle, la première impression causée par l'arrestation de Belle-Isle s'était calmée. On avait eu le temps d'apprendre que le gouvernement anglais, tout en déclarant que le fait s'était accompli sans ses ordres, était très résolu à en tirer

(1) *Histoire de mon temps*, chap. XI. — D'Arneth, t. II, p. 444-560. — Valori au roi, 22 décembre 1744. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) — Frédéric à Podewils, 20 décembre 1744. *Pol. Corr.*, t. III, p. 370. — Droysen, t. II, p. 368-411.

parti. On s'estimait trop heureux à Londres d'avoir mis la main sur l'instigateur et le confident de tous les desseins ambitieux de la France, le perturbateur du repos public, l'auteur de tous les maux dans lesquels l'Europe se débattait. Non-seulement on ne le lâcherait pas, mais on allait s'assurer tout à fait de sa personne en le faisant conduire en Angleterre. « C'est mon ennemi personnel et celui de ma maison, avait dit le roi George ; je connais ses ruses et ses desseins, et je sais comment je dois le traiter. » Tous les ministres de ses alliés à sa cour, et particulièrement celui d'Autriche, insistaient vivement pour qu'il ne se dessaisît pas d'une si bonne prise. Il devenait très grave pour Frédéric de faire, par voie diplomatique, des réclamations qu'il savait repoussées d'avance. Aussi Valori eut-il le regret de trouver que le roi, qu'il avait laissé si désireux, si impatient de voir arriver Belle-Isle, prenait avec une froideur indifférente la déception qui le privait de sa présence. Loin de s'irriter ou de s'attendrir, il s'étendait avec une pointe de raillerie sur les circonstances étranges de l'incident. « Pourquoi donc avoir pris par le Hanovre quand tout le monde l'aurait averti de n'en rien faire ? Et pourquoi s'être déclaré prisonnier de guerre et s'être dépouillé ainsi soi-même du caractère diplomatique ? D'ailleurs, si Belle-Isle était ambassadeur de quelqu'un, c'était de l'empereur ; c'était à l'empereur à réclamer : lui, roi de Prusse, n'avait pas à s'en mêler, » et comme Valori, insistant avec chaleur, représentait que le maréchal prisonnier n'était encore qu'à quelques lieues de la frontière prussienne, et que, pour le conduire à un port d'embarquement, le gouvernement électoral ne disposait probablement que d'une faible escorte qu'il serait aisé d'arrêter au passage, ce qui ne serait, après tout, qu'user de représailles et opposer la force à la force : « J'ai bien assez d'affaires et d'ennemis, dit le roi d'un ton sec ; quand on n'est pas en état de frapper, il ne faut pas menacer. » A grand'peine put-on le décider à faire écrire une lettre de chancellerie, très froide et où le plus grand soin était apporté à ne blesser en rien le roi d'Angleterre ; mais en même temps il prenait la plume pour écrire lui-même au roi de France, afin de lui demander, à la place de Belle-Isle, l'envoi d'un autre officier supérieur avec qui il pût concerter leurs desseins communs. « Je suspends, d'ailleurs, mon jugement, sur l'affaire du maréchal de Belle-Isle ; Votre Majesté saura mieux que personne comment il lui convient de la prendre (1). »

(1) Valori au roi, 26 décembre 1744. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) — *Mémoires de Valori*, t. I, p. 208-209. — Frédéric à Louis XV, 26 décembre 1744. *Pol. Corr.*, t. III, p. 208-209. — Droysen, t. III, p. 402.

La tournure de cette dernière phrase était singulière, et Valori, qui, en transmettant la lettre, en prit certainement lecture, dut y voir la confirmation d'une idée bizarre qu'il n'hésite pas, dans sa correspondance, à prêter à Frédéric. Quand un acte d'un homme très en vue paraît étrange et ne s'explique pas de lui-même, au lieu de l'imputer tout simplement au hasard ou à l'imprévoyance, il ne manque jamais de profonds politiques pour y découvrir complaisamment un calcul machiavélique. Dans le cas présent, tout le monde s'était demandé pourquoi Belle-Isle s'était détourné de son chemin direct pour aller, comme à plaisir, se faire prendre en terre ennemie. Pour expliquer un acte d'imprudence qui paraissait si peu vraisemblable, plusieurs conjectures, qui l'étaient encore moins, furent mises en avant.

On s'était plu d'abord à supposer qu'en s'approchant du territoire de Hanovre, Belle-Isle avait eu le dessein de reconnaître sur quel point la frontière de ce petit état pourrait être le plus facilement accessible à l'attaque que préparait le maréchal de Maillebois, et des gens bien avisés prétendaient même qu'on avait reconnu, dans la suite si nombreuse du maréchal, des officiers et des ingénieurs déguisés prêts à lever des plans et à prendre des notes. Le lieu d'observation, en ce cas, aurait été singulièrement choisi, car de tous les chemins qu'une armée pouvait suivre, pour aborder le patrimoine chéri de George III, les défilés des montagnes du Hartz étaient assurément le moins commode. Aussi d'autres nouvellistes, plus ingénieux et doués surtout d'une bonne mémoire, en vinrent-ils à se rappeler que, quelque quarante années auparavant, un autre maréchal de France avait été fait prisonnier à la bataille d'Hochstedt, et conduit à Londres comme Belle-Isle allait l'être. Tallard avait profité de sa situation, qui n'inspirait pas d'ombrage, pour entrer en relation avec les principaux personnages de la cour et du parlement, et amener ainsi le revirement de partis qui, en éloignant Marlborough du pouvoir, prépara la paix d'Utrecht. Belle-Isle, instruit par cet exemple, n'avait-il pas conçu le dessein ou reçu l'ordre de le reproduire? Ce prisonnier bénévole n'était-il pas un négociateur occulte, chargé d'instructions secrètes? Ici encore la supposition ne supportait pas un instant d'examen. On oubliait tout simplement qu'avant d'être emmené captif en Angleterre, Tallard y avait résidé plusieurs années comme ambassadeur, et avait même rédigé, avec Guillaume, un projet de partage pour la succession espagnole. C'étaient donc des relations anciennes, faites de longue date, que Tallard avait mises à profit, genre d'avantages que Belle-Isle, qui n'avait jamais mis le pied sur le sol britannique, ne pouvait se flatter de trouver à son service. Il n'importe, l'idée fit for-

tune par sa singularité même, et trouva rapidement son chemin dans les gazettes de Londres et de Hollande (1).

Frédéric fut-il, comme Valori le suppose, accessible à un soupçon si peu justifié par le caractère de Belle-Isle, qui lui était si bien connu? On peut tout croire d'un esprit naturellement ombrageux et toujours prêt à supposer chez autrui les artifices dont lui-même se sentait capable. Il y a pourtant, à la froideur de son attitude, une explication plus naturelle. Attaqué en Silésie, il venait de faire appel à la garantie promise par l'Angleterre au traité de Breslau, et, par occasion, il avait laissé entendre que, si l'on pouvait remettre toutes choses sur le pied antérieur aux derniers événemens militaires, il était disposé à toutes les concessions pour le rétablissement de la paix. A la vérité, cette offre ne lui coûtait pas grand'-chose, puisqu'il n'avait rien gagné à la guerre; mais il s'offrait de plus à conseiller à son allié de France de renoncer à ses conquêtes des Pays-Bas. Une modification ministérielle, survenue récemment à Londres, dans un sens qu'on regardait généralement comme pacifique, lui donnait l'espérance de se faire écouter. Ce n'était pas le moment de chercher une nouvelle querelle à son oncle George, en paraissant contester ou menacer l'indépendance de son cher électorat (2).

La raison était bonne, et nul doute que, chez un souverain, l'intérêt politique ne doive l'emporter sur tous les souvenirs de reconnaissance et d'affection particulières. Belle-Isle, d'ailleurs, n'avait à s'en prendre qu'à lui-même de sa propre imprudence; mais, s'il était permis de l'abandonner, il n'était ni généreux ni même décent de se joindre à ceux qui se raillaient de son infortune. C'est pourtant ce que fit Frédéric, et même, si l'on en croit une dépêche anglaise, avec un éclat vraiment cruel. Peu de jours après l'incident, il y eut à la cour, à l'occasion de la nouvelle année, un de ces divertissemens qu'on appelle encore en Allemagne des redoutes, et auxquels les plus grands personnages prennent part sous des déguisemens qui rendent difficile de les reconnaître. Frédéric, affublé d'un domino, vint se promener au milieu des danseurs; et, apercevant un gentilhomme français, il l'arrêta au passage : « Me reconnaissez-vous, monsieur, dit-il? Je suis le bailli d'Elbingerode, celui qui a arrêté M. de Belle-Isle. » Puis, se tournant vers un officier de haute stature qui l'ac-

(1) Valori, *loc. cit.* Correspondance de Lanoue, ministre à Francfort, 21-24 janvier 1745. (Ministère des affaires étrangères.)

(2) Frédéric au roi d'Angleterre et à Andrié, ministre de Prusse à Londres, 20, 29 décembre 1744. *Pol. Corr.*, t. III, p. 366 et suiv.

compagnait : « Et voici, ajoute-t-il, le dragon qui le garde à Osterode. Demandez-le-lui plutôt, ne dis-je pas vrai (1) ? »

Si Frédéric, pourtant, avait pu prendre sur lui de faire trêve un seul jour à sa cruelle habitude de plaisanter de tout, même aux dépens de ses amis, il aurait réfléchi que l'incident où il ne voyait qu'une occasion de se divertir était un coup rude et presque mortel pour tout ce qui, en dehors de Berlin, portait intérêt à sa politique et à sa personne. En France, d'abord, tout le parti belliqueux, c'est-à-dire prussien, à qui la perspective d'une campagne nouvelle à entreprendre en Allemagne faisait perdre chaque jour du terrain dans l'opinion, s'en montra consterné. Belle-Isle était le héros de l'alliance prussienne, et la mauvaise chance qui, dorénavant, s'attachait à lui, semblait la condamnation de la cause elle-même. Le roi, qui, malgré ses tristes distractions, restait plus fidèle qu'il n'en avait l'air à la suite des idées qu'il avait une fois conçues, et dont le coup d'œil indifférent, mais toujours juste, démêlait très vite la conséquence des événemens, ne s'y trompa pas. Le soir du jour où la nouvelle de l'arrestation fut connue, comme on disait devant lui que ce qu'il y avait de plus grave dans ce malheur, c'était la prise par l'ennemi de papiers dont la connaissance pouvait tout compromettre : « Il s'agit de bien autre chose que des papiers, » dit-il. Mais le plus ému de tous fut le cardinal de Tencin, celui qui, dans les derniers conseils, avait opiné le plus résolument, et pour l'action la plus vive, et pour le choix de l'agent le plus actif. « C'est le plus grand malheur, disait-il à Chambrier, qui pût nous arriver, et la perte d'une bataille ne nous serait peut-être pas si fatale. » Et comme le ministre de Prusse paraissait croire qu'à défaut de Belle-Isle on pourrait encore compter sur le concours et le crédit du maréchal de Noailles, le nom de ce collègue, qui ne lui plaisait guère, parut accroître encore le chagrin du cardinal. « Ne vous y trompez pas, dit-il, le temps passé n'est plus : on se trompe si on croit que le roi a la même confiance dans ce maréchal qu'il a eue ci-devant... Le roi aurait cinq cents armées qu'il n'en donnerait pas une à conduire à M. de Noailles. — Le cardinal, ajoute Chambrier, me dit cela avec vivacité et du rouge sur les joues (2). »

Mais où la plaisanterie de Frédéric aurait été particulièrement mal reçue, c'était à Munich, où le souverain désolé perdait avec Belle-Isle son consolateur et sa suprême espérance. « Cet événement est un coup de foudre pour l'empereur, » écrivait Chavigny.

(1) Correspondance de Laurence, chargé d'affaires d'Angleterre. Berlin, 23 janvier 1745. (*Correspondance de Prusse.* — Record Office.)

(2) *Journal de Luynes*, t. VI, p. 257. — Chambrier à Frédéric, 5 janvier 1745. (Ministère des affaires étrangères.)

Aussi les réclamations que la chancellerie impériale s'empressa d'envoyer à l'adresse du cabinet britannique avaient-elles tout le caractère d'un véritable cri de douleur; mais en Bavière même, et jusque dans l'antichambre du prince, elles ne trouvaient aucun écho. Là comme ailleurs, peuple aussi bien que courtisans et ministres, non moins que généraux, la passion antifrançaise envahissait tout le monde, et on n'était pas éloigné de penser que Belle-Isle de moins, c'était une chance de plus en faveur de la paix, ardemment et à tout prix sollicitée. C'était chez les uns lassitude de souffrir et de combattre; et, chez les autres, sympathie pour des compatriotes gémissant sous le poids de l'invasion étrangère. L'empereur, assourdi de ces plaintes, qu'on ne se gênait pas pour faire arriver à ses oreilles, se voyait déjà voué à l'exécration de la postérité, comme le traître qui avait vendu sa patrie. « Il me montre, disait encore Chavigny, les notes véritablement empoisonnées qu'il reçoit. Lui et le comte de Torrins sont les seuls Français que nous ayons ici (1). »

Comment le trouble d'ailleurs n'eût-il pas été général, quand le plus empressé à le répandre était le commandant même de l'armée bavaroise, le maréchal Seckendorf, Autrichien de naissance, éloigné de son pays par une disgrâce, toujours désireux d'y rentrer et peu confiant (non sans raison), soit dans la valeur de ses troupes, soit dans les ressources qu'il pouvait trouver en lui-même pour en tirer parti. Celui-là poussait tout au noir et déclarait tout haut que tout était perdu et qu'il faudrait capituler sans merci, si le secours réclamé de la France n'arrivait pas à marches forcées. Ses pronostics durent paraître réalisés quand, dans les premiers jours de janvier, le général autrichien Thüngen avec un petit corps détaché, comme je l'ai dit, de l'armée du prince de Lorraine, passa la frontière bavaroise et vint mettre le siège devant la petite ville d'Amberg. Les forces dont disposait Thüngen, n'étant pas considérables, si Seckendorf s'était porté à sa rencontre, il l'aurait assez aisément fait reculer; mais se croyant nécessaire pour la défense de Munich, il laissa le marquis de Ségur, avec le petit corps français qu'il commandait, tenter seul de faire lever le siège. Ségur fut repoussé avec perte, et les Autrichiens restèrent maîtres d'Amberg et de la contrée environnante (2).

Ce premier revers, qui semblait justifier les plus sinistres pressentimens, fut appris à l'empereur au moment où une lettre

(1) Chavigny à d'Argenson, 26, 30 décembre 1744, 17 janvier 1745. (*Correspondance de Bavière.* — Ministère des affaires étrangères.)

(2) D'Arneth, t. II.

de Louis XV lui refusait positivement, en s'appuyant, il faut bien le dire, sur d'assez bonnes raisons, l'aide que Belle-Isle avait implorée en son nom. « Si j'écoutais, disait le roi, toutes les demandes qui me sont faites, je n'aurais plus d'armée au printemps prochain... Je ne dois pourtant pas négliger la sûreté de mes frontières, et quand j'en aurais écarté tous les moyens de défense, s'il arrivait quelque revers, elles demeureraient exposées aux effets de la fureur de mes ennemis... On n'a fait que trop souvent des pointes qui ont toutes mal réussi. Le roi de Prusse, notre allié, reconnaît qu'il vient de faire cette faute et projette de faire la guerre dans une autre méthode... J'entre dans la prédilection que Votre Majesté marque pour le séjour de sa capitale, mais je voudrais qu'elle n'en fût pas si absolument et si uniquement affectée. Les affections les plus fortes doivent quelquefois céder à ce qu'exigent les principes de guerre, de politique et les besoins pressans (1). »

Ce langage était un peu dur et touchait sans ménagement à la plaie sensible du cœur de l'empereur, en ne lui laissant apercevoir d'autre ressource que l'horrible extrémité d'une nouvelle fuite. Ce fut un coup trop rude, après tant d'autres, pour sa santé déjà ébranlée par ces émotions successives ; un accès de goutte dont il était atteint remonta violemment vers le cœur et présenta bientôt des caractères très alarmans. Bien que se sentant défaillir, il voulut encore, de son lit de souffrance, dicter une dernière prière au roi de France, afin d'arracher de sa compassion pour un mourant, ce qu'il n'avait pu obtenir même des conseils et de la puissante intervention de Belle-Isle.

« L'habitude, disait-il, où je suis de parler à cœur ouvert à Votre Majesté ne me permet pas de lui cacher la vérité. Les momens sont précieux, et si elle veut prévenir les conséquences affreuses de l'entreprise des ennemis, elle n'a pas un moment à perdre. Je prie Votre Majesté, au nom de son amitié pour moi, dont j'ai ressenti tant de fois les effets, de ne pas me refuser le secours que je lui demande. Je suis bien fâché que l'état de ma santé ne me permette pas d'écrire de ma main à Votre Majesté, je m'expliquerais encore avec une plus grande effusion. » Quand on lui présenta la plume pour apposer sa signature, il eut à peine la force de la prendre. Le lendemain, la mort approchant à grands pas, il fit venir près de lui son jeune fils à peine sorti de l'enfance ; il l'engagea à rester fidèle à l'alliance de la France; puis, se tournant vers son médecin,

(1) Louis XV à Charles VII, 31 janvier 1745. (*Correspondances diverses de Bavière.* — Bibliothèque nationale. Fonds de nouvelles acquisitions.)

il lui dit : « Allez trouver Chavigny et dites-lui, mais à lui seul, de se ressouvenir que j'ai mis toute ma confiance en lui et dans son cher roi, et que j'espère qu'il continuera à mon fils son attachement et ses conseils. »

Puis, il recommanda au prêtre qui lui donnait les derniers secours religieux de faire demander publiquement, du haut de la chaire, pardon pour lui, à ses peuples, des maux dont il n'avait pas su les défendre. Le 21 janvier au matin, il expira. Il n'avait pas achevé sa quarante-huitième année, et cette dignité impériale, objet depuis plus d'un siècle de l'ambition de sa race, il ne l'avait portée que trois ans, au travers des plus douloureuses épreuves (1).

Presque à la même heure, par une étrange et instructive coïncidence, celui qui avait posé sur son front cette couronne d'épines s'acheminait lentement, gardé à vue par des soldats, vers les côtes de la Baltique, où l'attendait un vaisseau de guerre sous pavillon britannique. Le voyage, bien que conduit cette fois avec convenance, grâce aux soins d'un seigneur anglais, lord Douglas, envoyé tout exprès pour y veiller, fut cependant encore long et pénible. On dut faire station toute une semaine dans la petite ville de Guttenberg, le maréchal souffrant d'un redoublement de sa goutte sciatique, dû aux mauvais traitemens qu'il avait subis, et qui l'empêchait de supporter le mouvement de la voiture. Arrivé à Neuhaus, petit port situé à l'embouchure de l'Elbe, un nouvel arrêt fut nécessaire : l'encombrement des glaces charriées par le fleuve rendit, pendant plusieurs jours, l'accès de la haute mer impossible. La traversée, qui eut lieu ensuite, ne dura pas moins de treize jours, par un temps détestable, et ne fut pas exempte de périls, car le bâtiment, avarié par le choc des glaçons, faisait eau de plusieurs côtés. Enfin on ne put entrer dans la Tamise ni atteindre le port de Greenwich, où le vaisseau de guerre était attendu : une embarcation fut mise à flot et alla prendre terre sur les côtes du comté d'Essex, dans le petit port d'Harwick. Les habitans, surpris de cette visite et ne sachant pas bien à qui ils avaient affaire, rendirent, par une courtoisie qui pouvait paraître dérisoire, les honneurs militaires au prisonnier.

Mais, averti de l'arrivée des voyageurs, le ministère anglais envoya sur-le-champ une escorte de cavalerie pour les conduire à

(1) Charles VII au roi, 17 janvier 1745. — Chavigny à d'Argenson, 20 janvier 1745. (*Correspondance de Bavière.* — Ministère des affaires étrangères.) Le ministre anglais à Vienne, Robinson, affirme que sur son lit de mort Charles VII recommanda à son fils de renoncer à l'ambition qui l'avait perdu et de se réconcilier avec l'Autriche. Le récit de Chavigny, présent à Munich, contredit cette opinion, et si elle avait été répandue autour de lui, il en aurait eu connaissance et l'aurait mentionnée dans sa correspondance, au moins pour la combattre.

Windsor, où leurs logemens étaient préparés. La précaution fut nécessaire encore plus pour protéger que pour garder leurs personnes; car dès que leur qualité fut connue, on vit ce jour-là, dit une correspondance du temps, *toute la férocité de la populace anglaise*. Dans toutes les petites villes où passait le cortège, et à Windsor à l'arrivée, la foule ameutée l'accueillit avec des huées et (suivant la mode anglaise) des grognemens sinistres. Des pierres, des ordures et de la boue étaient lancées contre les équipages, et dans le carrosse où était le maréchal, une glace fut brisée en morceaux. Les ministres, au nombre desquels figuraient, avec leur chef, le duc de Newcastle, plusieurs membres de l'aristocratie anglaise qui avaient connu Belle-Isle à Paris, honteux de ces manifestations indécentes, s'efforcèrent d'en atténuer le récit dans les journaux; mais eux-mêmes étaient intimidés par ce déchaînement de passions populaires. Le souvenir des intrigues de Tallard, si sottement rappelé, mais très facilement accepté par la crédulité publique, leur faisait craindre d'être accusés à leur tour, comme l'avaient été les conseillers de la reine Anne, de négociations clandestines avec l'ennemi de la patrie. C'était le thème favori de la presse opposante. « Belle-Isle arrive, disait l'un de ces écrits dont on se disputait la lecture, c'est le cheval de bois qui entre dans Troie et qui porte notre ruine dans ses flancs. — Point de ménagement pour l'espion, disait un autre; si l'honnête bailli qui l'a arrêté l'avait fait pendre au premier arbre du chemin, il n'aurait fait que justice. » Dans une caricature intitulée : *Cortège funèbre de l'empereur*, et où tous les souverains d'Europe paraissent ridiculement travestis, Belle-Isle est représenté montant un grand cheval de Hanovre dont son frère est occupé par derrière à couper la queue, et de sa bouche sort une bande portant ces mots : « Je saurai bien les *entallarder* » (*I'll entallard' them*), et au-dessous : « Belle-Isle est-il un assassin ou un espion? C'est ce qui n'est pas clair; mais ce qui est sûr, c'est que sa présence ne nous apporte rien de bon (1). »

On avait fait espérer au maréchal qu'une fois rendu à Windsor il serait mis en liberté sur parole; mais, dans la crainte de surexciter le sentiment public, on n'osa pas lui témoigner cette confiance. On le renferma, au contraire, très étroitement au secret dans la grosse tour du palais, dont la garde fut confiée à un officier qui

(1) Belle-Isle whether bravo or spy is not clear, but this is certain, he'll do no good here. (*Correspondance de Londres*, 26 février, 2, 5, 9 mars 1745. — Ministère des affaires étrangères.) — Il n'y a point, pour cette année, de dépêches d'Angleterre au ministère des affaires étrangères, la guerre étant déclarée et les communications diplomatiques interrompues; mais un agent secret, La Touche, faisait passer régulièrement à l'abbé de La Ville, en Hollande, un bulletin hebdomadaire relatant tous les événemens de la semaine.

ne le quittait ni jour ni nuit, et on l'avait choisi sachant le français, de manière que pas un mot ne fût perdu de tout ce que l'illustre captif pouvait dire, soit à son frère, soit à ses domestiques. Des fournisseurs de Londres, qu'il fit demander pour renouveler sa garde-robe fort endommagée par le voyage, durent se soumettre à être fouillés à l'entrée comme à la sortie. En revanche, on lui prodigua sous main tous les ménagemens qui pouvaient adoucir matériellement sa détention. Un crédit de 50 livres sterling par jour était alloué pour sa dépense et celle de ses gens.

La correspondance dans laquelle je lis ces détails affirme qu'en arrivant à Windsor Belle-Isle ne savait rien de ce qui s'était passé dans le monde depuis le 20 décembre, jour de son arrestation, et que la première faveur qu'il demanda fut d'avoir connaissance des papiers publics qui avaient paru à partir de cette date. Si le fait est vrai (et malgré la rareté et l'insuffisance des moyens de publicité d'alors, il paraît si peu croyable, que je ne voudrais pas le garantir), la première nouvelle qui dut frapper ses yeux fut celle de la mort du souverain qu'il avait placé sur le trône. Ainsi tout était dit, et c'en était fait de l'œuvre dont il attendait sa gloire.

Belle-Isle en captivité et Charles VII dans la tombe, la Bohême reconquise, la Bavière menacée, la dignité impériale de nouveau promise à l'ambition de Marie-Thérèse, que restait-il du grand dessein qui avait mis l'Europe en feu et coûté tant de sang à la France? A peine un souvenir dans l'esprit de celui qui l'avait conçu, et qui s'en allait maintenant, condamné à l'impuissance et rongeant son frein, languir sur la terre étrangère. Jamais naufrage ne fut plus complet; jamais erreur politique ne fut plus cruellement châtiée. Ceux qui remplaçaient Belle-Isle dans les conseils de la France sauraient-ils du moins profiter de la leçon (1)?

II.

La nuit du vingt au vingt et un,
Monsieur l'empereur est défunt.
Il est mort d'avoir rendu l'âme;
Et, par ce coup du sort malin,
Veuve est restée sa pauvre femme,
Et monsieur son fils orphelin.
Savoir s'il a bien ou mal fait,
On en jugera par l'effet.
S'il donne la paix à la France,
Il ne peut qu'en être approuvé;
Mais s'il nous remet en dépense,
C'est bien le tour d'un réprouvé.

(1) Journal de l'arrestation de Belle-Isle. (*Correspondances diverses.* — Ministère de la guerre.)

Il n'y a pas au fond grande différence entre cette burlesque oraison funèbre, due à la muse d'un chansonnier inconnu, et le jugement que porte un témoin sagace et bien informé sur l'impression que causa à Paris, aussi bien qu'à Versailles, la mort inattendue de Charles VII. « Ce grand événement, écrit à Frédéric le ministre de Prusse, Chambrier, a produit à peu près le même effet sur tous les Français, tant de la cour que de la ville : ils ont tous envisagé cette mort comme un moyen qui leur procurerait la paix et qui, par conséquent, leur était plus favorable que contraire. Tous les ministres pensent de la même manière, si on en excepte le cardinal de Tencin... Ils sont tous unanimes sur le sentiment que la France se trouve dégagée d'une alliance qui lui était infiniment onéreuse par la mauvaise conduite de l'empereur, de ses ministres et de ses généraux ; en sorte que tout le fardeau se trouvait sur les épaules de la France, qu'elle était obligée de soutenir avec des dépenses immenses, la plupart à pure perte, par le mauvais usage qui se faisait de l'argent qu'elle donnait et des troupes qu'elle fournissait. On croit donc avoir beaucoup gagné ici par la mort de l'empereur, et quelques-uns même penchent à croire que la France sera maîtresse de reprendre les premières idées qu'elle avait d'abord après la mort de Charles VI, mais dont elle fut dérangée, dit-elle, malheureusement, par l'entrée de Votre Majesté en Silésie, qui était de se tenir simple spectatrice sur les frontières, entretenir le feu qui serait allumé en Allemagne, et laisser en surplus l'empire se chamailler et s'affaiblir par ses divisions... L'état du jeune prince (le fils de l'empereur) excite une certaine compassion, mais la crainte qu'a ce ministère est de se jeter dans un gouffre aussi profond avec le fils qu'avec le père et de se trouver dans le même embarras... La détention du maréchal de Belle-Isle fait ici un vide immense pour les projets qu'il convient de prendre dans une conjoncture aussi capitale ; personne n'y peut suppléer avec la même supériorité. Ces gens-ci vont d'un jour à l'autre, sans plan ni principe ; aussi ne peut-on savoir ce qu'ils feront (1). »

La vérité, c'est que l'opinion publique, éclairée par l'expérience et revenue d'un premier enthousiasme, n'hésitait plus à reconnaître qu'en s'aventurant au fond de l'Allemagne pour y créer à grand'peine et y soutenir à grands frais un empereur de son choix, la politique française s'était engagée dans une voie contraire à ses intérêts, où les embarras et les périls de toute sorte renaissaient sans cesse sous ses pas. Combien n'eût-il pas été (chacun le sentait

(1) Chambrier à Frédéric, 27 janvier 1745. (Correspondance interceptée. — Ministère des affaires étrangères.) — Droysen, t. II, p. 423.

maintenant) à la fois plus simple et plus loyal, au lendemain de la mort de Charles VI, de tenir fidèlement parole à son héritière et au besoin même de lui venir en aide, sauf à réclamer d'elle, en retour, quelque témoignage de reconnaissance? Cette vérité, qui ressortait tardivement des faits, venait même de subir, comme par une opération mathématique, le contrôle de la preuve et de la contre-épreuve. En quatre ans, en effet, trois grandes armées expédiées ou plutôt engouffrées en Allemagne, s'y étaient fondues de misère et d'impuissance, et trois généraux estimés, Belle-Isle, Maillebois et Noailles, avaient consumé leurs forces et compromis leur renommée dans cette tâche ingrate. Et voilà qu'en moins de six mois, un jeune roi qui n'entendait rien à la guerre, et Maurice de Saxe, un étranger inconnu la veille, par le seul fait qu'ils combattaient aux portes de la France, avaient relevé l'honneur du nom français, mené à fin une série d'heureuses et brillantes opérations, et mis la main sur d'importantes conquêtes! Rien ne pouvait mieux démontrer que, s'il était dangereux pour la France de s'engager elle-même dans les divisions de l'Allemagne, il lui était aisé de profiter de la défaillance qui en était la suite pour étendre le rayon naturel de son action politique et militaire, et fortifier autour d'elle ses défenses nationales? Et c'est au moment même où le sentiment des fautes commises, comme le regret de s'y être laissé entraîner, était général, où la perspective de nouveaux sacrifices à faire, — probablement aussi peu payés de retour, — entretenait dans les esprits les plus sombres préoccupations, que, par un coup inattendu de la Providence, on se retrouvait subitement reporté de quatre ans en arrière, et la France pouvait se croire délivrée des liens dont elle s'était laissé si imprudemment enchaîner. Quoi d'étonnant, alors, que la fin de cet empereur inerte et impuissant, qu'il fallait, la veille encore, non-seulement faire régner, mais faire vivre, — non-seulement protéger, mais nourrir, — parut décharger la conscience publique d'un poids qui pesait sur elle? Puisque le trône impérial était de nouveau vacant, quoi de plus simple et de plus indiqué que de profiter de l'expérience, et de se tenir cette fois en dehors de toute compétition, en faisant payer à Marie-Thérèse, par une paix avantageuse, une abstention dont, plus que tout autre, le grand-duc, son cher époux, le candidat préféré de son orgueil et de son amour, serait en mesure de profiter!

A certains égards même, il semblait que, si on oubliait un instant le sang versé et l'or prodigué pendant quatre années de souffrances et de combats, la position de la France, pour entamer une négociation pacifique de ce genre, fût plus forte qu'au premier jour.

Bien que la fin de la dernière campagne n'eût pas complètement répondu à l'éclat du début, nos armées restaient cependant maîtresses d'une notable partie des Pays-Bas et de toutes les possessions autrichiennes du Rhin. La barrière de forteresses qu'un traité jaloux avait élevée autour de nous pour contenir l'ambition des successeurs de Louis XIV était entamée, et plusieurs des citadelles qui formaient comme les anneaux de cette chaîne continue restaient entre nos mains. A l'extrémité d'une autre frontière, la prise de Fribourg nous livrait les clés d'une des portes du saint-empire. Ces succès partiels étaient de peu d'importance et surtout de peu d'efficacité si on s'obstinait à vouloir régenter l'Allemagne : Frédéric avait raison de dire qu'on ne pouvait conquérir l'Autriche en faisant la guerre sur les bords du Rhin, et qu'on n'arriverait pas à Vienne en passant par Bruxelles. Mais si, au lieu de disputer à Marie-Thérèse le patrimoine de ses aïeux, on ne songeait qu'à traiter avec elle à des conditions honorables et fructueuses, ces conquêtes, en elles-mêmes insignifiantes, étaient pourtant d'excellens gages dont on se trouvait nanti d'avance et qui formaient des objets d'échange nullement à dédaigner. En Italie, les faits d'armes brillans du prince de Conti nous laissaient un avantage, sinon matériellement, au moins moralement égal. L'hiver, il est vrai, en avait interrompu le cours, et le prince avait dû repasser les Alpes sans pouvoir achever le siège de l'importante place de Coni ; mais ce n'était que partie remise, car il restait maître, à l'Argentière, d'une voie de communication ouverte qui lui permettait de reparaître, pour reprendre l'œuvre inachevée, au premier souffle du printemps; et, en attendant, les troupes françaises demeuraient campées dans le comté de Nice et les troupes espagnoles en Savoie, ayant peu souffert et pleines de confiance dans leur supériorité. Entamer une transaction diplomatique en offrant la paix avec des moyens d'action qui auraient pu permettre de l'imposer, c'était, pour emprunter à un politique du temps une expression juridique alors consacrée, plaider *les mains garnies*.

A la vérité, si on était plus fort qu'au point de départ, on était aussi moins libre. La France ne se présentait plus seule, pas plus sur le terrain diplomatique que sur le militaire. Elle avait lié sa partie avec des alliés et ne pouvait se retirer du jeu sans les prévenir : un traité spécial l'obligeait envers Frédéric ; l'honneur et la loyauté ne lui permettaient pas d'abandonner sans défense le jeune héritier de la Bavière, compromis pour la cause commune et menacé dans sa capitale; l'union des confédérés de Francfort avait été négociée par son ambassadeur et revêtue de sa garantie : c'était là une série

d'obligations solidaires l'une de l'autre et dont aucune ne pouvait être isolément répudiée. Mais quelque respectables que fussent ces engagemens, il était possible, cependant, d'en sortir avec honneur sans manquer de parole ni faire tort à personne, car après tout, en les contractant, personne, pas plus la France que ses alliés, n'avait promis autre chose que de défendre les droits de l'empereur contre ceux qui contestaient la légitimité de son élection.

L'union de Francfort n'était qu'une levée de boucliers de vassaux fidèles répondant à l'appel de leur suzerain légitime. Frédéric, lui-même, avait mis du prix à établir, dans tous ses manifestes, que, s'il entrait en armes sur le sol autrichien, ce n'était pas comme ennemi ni personnel ni déclaré de l'Autriche, mais en qualité de simple auxiliaire de l'empereur, et comme un membre loyal du corps germanique tenu de venir en aide à son chef. La gageure, j'en conviens, était assez difficile à soutenir, et personne ne la prenait tout à fait au sérieux ; mais la prétention n'en attestait que mieux le caractère qu'il voulait donner à sa prise d'armes, et c'est sur cette distinction même qu'il se fondait pour invoquer à Londres et à Pétersbourg les garanties du traité de Breslau, au moment où il en violait toutes les dispositions. On pouvait donc le prendre au mot, lui aussi bien que tous ses associés, et soutenir que, par la mort de l'empereur le litige étant clos, toutes les alliances tombaient avec l'objet même qu'elles poursuivaient. Pour se servir encore du langage technique des jurisconsultes, tous les contrats étant devenus nuls et caducs par défaut de cause, chacun pouvait se dire en droit de rentrer dans sa liberté.

Laissant même de côté ces questions de forme qui, devant les chancelleries diplomatiques comme devant les tribunaux, ont pourtant leur valeur, et en allant au fond des choses avec le coup d'œil juste de la politique, on eût aisément aperçu que la vraie difficulté pour la France n'était pas de se dégager des alliances qu'elle avait conclues, c'était, au contraire, de les maintenir et d'empêcher le lien qui les retenait de se dissoudre par une série de défections individuelles. La situation, en réalité, pesait sur tout le monde, et, le soulagement intérieur que causait aux politiques de Paris l'espoir de s'en affranchir, il n'était personne en Allemagne qui, au fond de l'âme, ne le partageât. Toute la question était de savoir qui serait le premier à confesser ce sentiment tout haut et à y donner libre cours. Il n'était pas un des confédérés de Francfort qui n'eût trouvé à l'épreuve très incommode de défendre un empereur si maladroit à se défendre lui-même, et qui, à peine sa tombe ouverte, ne fût tenté de porter ses regards du côté de l'horizon

si visiblement favorisé par ce coup de fortune. Tous allaient songer tout de suite (il fallait s'y attendre) au moyen de faire, chacun pour son compte et à son profit, sa paix particulière avec Marie-Thérèse. Ne disait-on pas que Charles VII lui-même, à la veille de sa mort, ouvrait l'oreille à quelque capitulation de ce genre, et Belle-Isle, à son passage à Munich, n'en avait-il pas conçu le soupçon et exprimé la crainte? Pouvait-on espérer plus de fidélité et de constance d'un enfant de dix-huit ans, soumis à l'influence maternelle d'une fille d'Autriche, entouré des plus lâches conseils, et pénétré lui-même des terreurs qui avaient assiégé le lit de mort de son père? La suite ne fera que trop voir qu'à Munich la France n'avait pas à craindre de n'être point suivie par le jeune électeur dans des voies pacifiques, mais, au contraire, à le détourner de s'y précipiter tête baissée et sans conditions. Restait Frédéric, de tous nos compagnons d'armes le plus exigeant, le plus impérieux, le plus âpre à sommer à tout moment Louis XV de sa parole, et le plus résolu, en général, à ne pas lâcher prise. Mais celui-là, non plus, si récemment éprouvé par le sort des armes, n'était pas cette fois inaccessible aux conseils de la prudence : là aussi, ce qu'on avait le plus à redouter du caractère qu'on lui connaissait, c'est que, pour peu qu'il y trouvât son avantage, il faussât compagnie à tout le monde sans prévenir personne; et ses correspondances qu'on va lire nous montreront, par des preuves irrécusables, que la France, en réclamant de lui sa liberté, aurait, non pas devancé, mais simplement pressenti et deviné l'exemple qu'en cachette et à son insu il avait déjà donné lui-même.

Il est donc permis d'affirmer que si, à ce moment critique, le cabinet français eût pris sans précipitation, sans défaillance, en réservant tous ses avantages, l'initiative d'une proposition de paix générale dont la base eût été l'abandon, de sa part, de toute prétention à intervenir dans le choix du nouvel empereur, cet acte d'abnégation eût été approuvé par tous les vrais politiques d'Europe, et sa voix généreuse eût trouvé de l'écho dans le cœur de toutes les populations souffrantes. Loin que la France eût à encourir le reproche d'un égoïste abandon, tous ses alliés lui auraient su gré de les diriger elle-même dans le sens où ils étaient pressés de se porter et d'acquérir, par un sacrifice personnel d'amour-propre, le droit de plaider la cause commune avec plus d'autorité. Ils l'eussent vue figurer bien plus volontiers à leur tête dans un congrès pacifique que sur un champ de bataille. Les conditions d'une telle paix semblaient d'ailleurs (une fois la question épineuse de l'élection impériale écartée) préparées et comme posées d'avance par les événemens mêmes de la guerre, et la situation respective des puis-

sances comme des armées belligérantes. La Prusse et l'Autriche restaient campées en face l'une de l'autre, après avoir éprouvé leur impuissance, celle-ci à conquérir la Bohême, et celle-là à reprendre la Silésie. La fortune des combats prenait soin ainsi de confirmer et de consacrer le partage fait entre elles par le traité de Breslau. C'était, pour parler le langage des chancelleries, un *uti possidetis*, tout naturellement préparé. En restituant à Marie-Thérèse Fribourg et l'Autriche antérieure, nul doute qu'on eût obtenu d'elle de respecter la sécurité et l'intégrité de la Bavière. On aurait eu plus de peine, sans doute, à trouver quelque satisfaction en Italie pour l'ambition maternelle d'Élisabeth Farnèse ; et ni l'Angleterre, ni la Hollande n'auraient accepté sans murmurer une extension de notre frontière de Flandre, que les succès de la dernière campagne nous donnaient pourtant le droit d'exiger. Mais de telles difficultés se rencontrent au début de toutes les négociations et finissent toujours par être surmontées quand ceux qui sont chargés de les résoudre savent apporter, à l'appui du droit et de l'intérêt commun, un suffisant degré d'adresse et de fermeté. Depuis le commencement du siècle, on avait vu à plusieurs reprises des complications bien plus graves dénouées par l'habileté des diplomates. Il n'était pas même nécessaire, pour trouver de tels exemples, de remonter jusqu'au souvenir des négociateurs d'Utrecht qui, à travers le feu des passions les plus ardentes et le jeu des intérêts les plus complexes, avaient pourtant su renouveler, par une série de transactions équitables, toute la répartition des territoires en Europe. Il suffisait de se rappeler la paix beaucoup plus modeste conclue dix années auparavant, après la guerre de la succession de Pologne, et qui avait assuré la Lorraine à la France ; ce souvenir, qui honorait la mémoire de Fleury, n'était pas fait pour décourager ses successeurs.

Si, cependant, le roi de France et ses conseillers, au lieu de suivre les avis de la raison, de la politique et même de l'humanité, n'écoutaient que le faux point d'honneur qui pouvait les détourner de reconnaître leur erreur, — s'ils persistaient à vouloir continuer ou plutôt renouveler la tentative que la mort, en se jouant, venait de mettre à néant ; — alors, un autre devoir bien plus sérieux encore leur était imposé : c'était d'envisager en face toutes les conséquences d'une résolution si hasardeuse pour les aborder ensuite avec fermeté. Pour en mesurer toute la gravité, il fallait commencer par se rappeler par quels efforts de courage, d'habileté et presque de génie, Belle-Isle était parvenu à déplacer pour un jour l'axe de l'empire germanique, et quels sacrifices d'hommes et d'argent il n'avait cessé de réclamer pour atteindre ce but, en se plaignant

toujours de ne les obtenir jamais dans une mesure suffisante. Puis, ce compte fait, il fallait se bien mettre en tête que tout ce labeur, maintenant dépensé en pure perte, n'était rien auprès de ce qu'allait coûter la même opération, reprise à nouveau dans des conditions bien moins favorables.

Le temps était passé, en effet, où Belle-Isle, faisant sa première tournée électorale dans le majestueux appareil de son ambassade, captivait tous les suffrages par le double ascendant de la force et de l'éloquence. Depuis lors, candidat aussi bien qu'électeurs avaient bien changé de situation comme de sentimens. Le prince, que Belle-Isle prenait ce jour-là par la main pour le porter au trône impérial, était dans la force de l'âge, préparé de longue date à cette haute prétention, issu d'une race illustre et guerrière dont on se plaisait encore à croire qu'il avait hérité le courage en même temps que l'ambition et le pouvoir. En face de lui se présentait timidement un jeune homme inconnu, étranger à l'Allemagne par sa naissance, n'ayant d'autres titres à invoquer que la tendresse et les larmes de son épouse; genre d'intercession plus propre à lui attirer la compassion que l'estime. Aujourd'hui, tous les rôles étaient renversés ; c'était le pupille de la France qui n'était qu'un enfant, et si François de Lorraine n'avait pas beaucoup grandi dans l'opinion de ses compatriotes, l'éclat des vertus viriles déployées par sa compagne rejaillissait sur lui; en plaçant la couronne sur son front, on pouvait être assuré de trouver, à ses côtés, une main ferme qui saurait l'y maintenir.

En se bornant même à établir matériellement un calcul de suffrages (très aisé à faire, dans l'auguste mais petit collège dont l'élection impériale dépendait), non-seulement l'unanimité obtenue par Charles VII ne pouvait plus être espérée, mais la majorité numérique semblait perdue d'avance. Les deux rois électeurs de Pologne et de Hanovre, — dont Belle-Isle avait arraché le concours en flattant l'ambition de l'un, en assurant à l'autre la sécurité de son patrimoine, — s'étaient décidément émancipés. Des conventions expresses les liaient à l'Autriche ; leurs armées réunies combattaient ensemble contre les nôtres, soit en Flandre soit en Bohême. Des trois sièges ecclésiastiques, Mayence, le plus important, puisque la présidence de la diète y était attachée, était dévolu à une créature de Marie-Thérèse : les titulaires des deux autres se renfermaient dans une neutralité de jour en jour plus malveillante et qui déguisait à peine l'hostilité ; la Bohême étant définitivement rentrée sous la main de ses anciens maîtres, il n'y avait plus de prétexte pour tenir en suspens la voix électorale de ce royaume, comme on s'y était décidé, non sans peine, à la précédente épreuve. Mais ce qui

était bien plus décourageant que le hasard d'une majorité toujours mobile, c'était la défaveur qui s'attachait désormais à toute recommandation de la France. Sa protection avait si mal servi ceux qui s'y étaient confiés, que personne ne se souciait plus d'y faire honneur et encore moins de s'en prévaloir. Les actes avaient si peu répondu aux paroles, que ni promesses ni menaces de sa part ne comptaient plus. L'idée même s'était généralement répandue que si la France retrouvait encore quelque trace de sa vertu guerrière quand elle combattait chez elle (*sur son fumier*, comme disait dédaigneusement l'évêque de Cologne), en Allemagne, ses armées avaient désespéré non-seulement de pouvoir vaincre, mais de pouvoir vivre, et loin de chercher à s'y maintenir avaient peine à s'y supporter. Le joug et même l'appui de la France avaient toujours été acceptés à regret en Allemagne, mais pour la première fois son nom y était méprisé. Tout avait contribué à ce discrédit, dont nos dernières victoires n'avaient pas réussi à nous relever : les souffrances prolongées de Prague, l'évacuation désastreuse et précipitée de la Bavière, les plaintes, les gémissemens de nos soldats dans leurs longues stations d'hiver, les récriminations et les lamentations de Charles VII, plus que tout, peut-être, les plaisanteries acérées dont Frédéric, à toute heure, devant tout le monde, à sa table, dans son camp, dans sa cour et par des lettres qui circulaient dans toute l'Europe, ne cessait de harceler les généraux, les politiques et même le souverain de la France.

Un puissant effort militaire, promptement suivi d'une rapide série de victoires, pouvait seul faire renaître la confiance perdue, en rabattant les discours orgueilleux des adversaires et en remontant le cœur des cliens découragés. S'emparer hardiment de Francfort pour retarder l'élection jusqu'à l'heure de sa convenance, monter la garde à la porte des petits électeurs rhénans qu'on avait sous la main pour les empêcher de bouger, puis marcher hardiment sur Vienne en tendant la main à Frédéric, faire trembler Marie-Thérèse à Schœnbrunn et enlever à la pointe de l'épée le désistement de son époux, c'était pour la France le violent, mais unique moyen de rétablir une situation si compromise, et de racheter par la vigueur de l'exécution la témérité de l'entreprise. Supposez Frédéric à la place de Louis XV, c'est avec cette hardiesse de main et ce défaut de scrupule qu'il n'eût pas manqué de procéder. Mais pour tenter une telle aventure et même pour en concevoir la pensée, la première disposition à prendre, c'était de concentrer sur l'Allemagne tout ce qu'on avait de forces et de ressources. La division des armées françaises en trois corps, agissant sur trois champs d'opération différens, prêtait déjà à de justes critiques et nous exposait,

même victorieux partout, à n'être maîtres nulle part. Mais si cette dispersion de forces pouvait encore se justifier quand on avait à défendre en Allemagne un souverain en possession, appuyé sur une puissance propre, au moins nominale, et rangeant autour de lui un parti d'amis et d'alliés tout constitué, c'était une imprudence inexcusable quand il s'agissait, au contraire, d'y créer de toutes pièces une souveraineté et des alliances nouvelles. A l'appui d'une telle prétention, il ne fallait épargner ni un bataillon ni un écu. Donc plus de regards tournés vers les Pays-Bas ou vers l'Italie, dût-on même abandonner les positions déjà prises. C'est sur le Rhin et le Danube qu'il fallait fondre avec tout ce qu'on avait de troupes à mettre en ligne, sous la conduite du meilleur général qu'on pût désigner.

Mais où était-il, le capitaine en état de commander une telle expédition? Où était-il, même le politique en état d'en concevoir le plan? Il est douteux que Belle-Isle lui-même, s'il eût été présent au conseil, au lieu d'être traîné en captif à cette heure décisive, sous la garde des dragons hanovriens, eût eu l'audace d'en réclamer l'honneur et d'en prendre la charge. En tout cas, il n'eût pas joué une telle partie, — éclairé comme il l'était par une douloureuse expérience, — sans se faire munir d'avance de tous les moyens suffisans pour ramener et dompter la fortune, c'est-à-dire sans exiger qu'on mît entre ses mains, à l'exclusion de tout autre objet, toutes les ressources pécuniaires et militaires que le trésor et la population de la France pouvaient fournir et que quatre années de guerre n'avaient point épuisées. Il n'aurait pas consenti à franchir de nouveau le Rhin sans qu'on lui eût promis de mettre sous ses ordres Saxe et Conti, ramenant avec eux tout ce qu'il y avait encore de soldats français dans les plaines de Flandre ou au-delà des Alpes. Peut-être qu'alors, effrayé de cette perspective, tout le conseil eût reculé devant l'étendue de l'effort et du sacrifice. Mais en l'absence du seul homme qui pût mesurer les difficultés de la tâche, personne ne se trouva pour mettre ainsi, en quelque sorte, le marché à la main à Louis XV et poser nettement l'alternative entre deux lignes de conduite qu'il n'était plus possible de concilier sans les compromettre l'une et l'autre. Ceux qui, au fond, désiraient la paix, n'osèrent pas dire tout haut que le seul moyen de l'acheter à bon compte de Marie-Thérèse, c'était de renoncer tout de suite à lui disputer l'empire; ceux qui persistaient à vouloir combattre la candidature autrichienne osèrent peut-être encore moins provoquer l'énergique concentration de forces, qui seule pouvait lui barrer le chemin. Comme, des deux parts, il y avait une responsabilité grave à assumer, personne, pas plus pacifiques que belliqueux, n'osa aller hardiment jusqu'au bout de sa pensée.

Le maréchal de Noailles assure bien, par exemple, dans ses mémoires, qu'il aperçut tout de suite la difficulté de trouver, en place de Charles VII, un autre candidat présentable pour l'empire et le profit qu'on pouvait tirer de cette impuissance même pour entrer en conversation avec Marie-Thérèse, et il cite une lettre par lui adressée au ministre de France à Munich, Chavigny, où ces considérations sont en effet assez judicieusement exposées. — « Il me paraît bien difficile, y est-il dit, de soutenir, sans avoir un empereur pour chef, un système dont le succès a rencontré de grands obstacles, lorsque l'électeur de Bavière était revêtu de la dignité impériale. Voici un jeune prince qu'on ne doit point abandonner, mais qui est sans troupes, sans argent, sans crédit et peut-être sans conseil. Peut-on espérer de lui former un parti capable de l'élever et de le maintenir sur le trône?.. Reste à examiner s'il ne vaudrait pas mieux concourir à ce qu'on ne pourrait empêcher, et la manière de le faire pour en tirer une paix convenable au roi et à ses alliés. » — C'était le langage du bon sens ; mais si Noailles le tint sous cette forme timide et dubitative, il n'est pas surprenant qu'il n'ait pas produit une grande impression sur l'esprit de ses auditeurs. A dire le vrai, pour faire prévaloir un bon conseil, Noailles n'avait plus ni l'assurance ni l'autorité nécessaires. Il ne sentait pas seulement son crédit diminué, il avait perdu la confiance en lui-même depuis que la mollesse de sa conduite en Alsace, si vertement incriminée par Frédéric, le rendait l'objet des railleries de tous les plaisans de Paris. Au moment de plaider une cause qui avait une couleur pacifique, il se souvint peut-être qu'en rentrant à l'hôtel de Noailles il avait trouvé à la porte une épée de bois suspendue, avec cette inscription burlesque : « Homicide point ne seras, » et s'attendant à être combattu par Tencin, qui restait fidèle à l'alliance et à la politique prussiennes, il craignit de paraître moins belliqueux qu'un cardinal.

Chez Tencin, qui défendit le parti opposé, ce fut la même défaillance en sens contraire. Fidèle au souvenir de Belle-Isle et suivant les conseils de l'envoyé de Frédéric, le prélat continua bien à soutenir que tout devait céder à l'intérêt de prévenir la résurrection de l'influence autrichienne en Allemagne ; mais du changement complet de stratégie et de tactique, que la vacance nouvelle de l'empire rendait nécessaire, la pensée même ne paraît pas l'avoir traversé. A la vérité, dès qu'il s'agissait d'opérations militaires, il sentait qu'il était ridicule à lui de s'en mêler et sa robe l'embarrassait. Eût-il proposé d'ailleurs au roi des mesures dont lui-même n'apercevait probablement pas bien la nécessité, il n'eût pas réussi à les faire agréer. C'était le roi, en effet, qui, plus que tout autre, flottait entre des partis contraires, ou plutôt entre des préférences et des répu-

gnances dont il n'avait pas le courage de faire le sacrifice. D'une part, sa fierté royale se sentait blessée à la seule pensée de voir un petit prince de Lorraine, la veille son humble voisin, presque son vassal, devenir empereur, et empereur malgré lui, et acquérir par là une dignité dont le titre était supérieur au sien. C'était comme si un des seigneurs de sa cour, qui portaient le manteau de son sacre, fût sorti du rang pour se placer auprès de lui et marcher son égal (1). Mais, d'un autre côté, rien ne lui tenait plus à cœur que de reprendre lui-même, à la tête de son armée de Flandre, la suite des opérations interrompues l'année précédente par sa maladie. De toutes les prétentions à une action personnelle qu'il avait conçues après la mort de Fleury, celle de commander les armées était la seule dont il ne fut pas découragé. L'assistance aux délibérations du conseil et plus encore le travail du cabinet avaient promptement fatigué son indolence. Mais au feu et dans les camps, le fils de tant de héros se sentait à son aise et comme chez lui. Il était donc très impatient de reparaître sur les champs de bataille. Peut-être aussi que le sentiment des justes censures qu'avaient méritées ses faiblesses, le désir de se réhabiliter aux yeux de ses sujets et d'entendre de nouveau le murmure flatteur des acclamations populaires, accroissaient secrètement son impatience. Mais d'aller guerroyer en Allemagne, c'est ce que ni ministre ni courtisan n'auraient osé conseiller au souverain de la France. La guerre de Flandre était la seule à laquelle il pût raisonnablement se proposer de prendre part, et lui demander d'y renoncer, c'eût été le condamner de nouveau à un régime d'obscurité et de repos où il n'était pas encore résigné à rentrer.

Le roi ne voulant ainsi se décider au sacrifice d'aucune prétention et ne trouvant personne devant lui pour lui montrer la nécessité de faire un choix, le parti fut pris tout naturellement, même sans être discuté, de poursuivre tous les genres de succès à la fois, au risque d'aller ainsi à la dérive au-devant de tous les échecs et de tous les périls. La lutte matérielle dut être continuée sur tous les théâtres, tandis qu'une nouvelle lutte électorale allait s'engager à Francfort. Seulement, ce plan ambitieux, adopté par complaisance plutôt que par conviction, n'était hardi qu'en apparence : on le vit bien à l'exécution, qui ne se trouva dirigée par aucune vue d'ensemble. En Flandre seulement, les préparatifs de guerre durent être poursuivis avec le soin et l'ardeur que mettent des serviteurs

(1) « L'aversion qu'on a ici pour le grand-duc est plus grande dans le maître que dans ses ministres; il y a dans le cœur du roi de France une jalousie et une haine telles que ces deux passions se font sentir dans un supérieur pour un inférieur. » (Chambrier à Frédéric, 20 février 1745.)

travaillant sous les yeux de leur maître à contenter ses passions personnelles; la campagne diplomatique et militaire d'Allemagne allait être menée, au contraire, avec mollesse, avec dégoût, par des agens mal secondés dans une tâche ingrate et que décourageait d'avance le sentiment de leur impuissance.

III.

Il y avait pourtant dans le conseil un ministre qui, par le devoir de sa charge, avait un avis à émettre, et dont l'autorité aurait dû être prépondérante, puisque c'était à lui d'appliquer les résolutions qu'on allait prendre : c'était celui qu'une nomination récente venait d'appeler à la direction des affaires étrangères. Si le marquis d'Argenson n'eut pas à ce moment décisif (comme il le confesse lui-même dans ses mémoires) toute l'influence qui appartenait à sa situation, ce n'est pas que, depuis le peu de temps qu'il avait pris possession de son ministère, il se fût montré aussi dépourvu de capacité propre et de jugement personnel qu'on l'avait cru à la première heure et quelques-uns peut-être l'avaient espéré. Si ceux qui l'avaient désigné au choix du roi avaient pensé s'assurer un écho de leur propre voix dans le conseil et un instrument aveugle de leurs volontés, ils devaient déjà être désabusés. Le marquis, sortant de sa retraite, apportait aux affaires des vues qui étaient le fruit de longues réflexions et dont le moindre défaut assurément était de manquer d'originalité. Comme le nom de d'Argenson est du petit nombre des ministres de Louis XV dont la postérité a gardé le souvenir, et que, de nos jours mêmes, des historiens de renom comme Michelet et des critiques sagaces tel que Sainte-Beuve lui ont fait un regain de popularité ; comme d'ailleurs un rôle important lui est réservé dans le cours des événemens dont le récit va suivre, le lecteur ne sera pas surpris qu'avant de le voir à l'œuvre, je m'arrête un instant pour essayer de pénétrer un caractère dont la singularité même présente une étude qui n'est pas sans intérêt.

J'ai dit quelle surprise avait causée la nomination, à un poste pour lequel la bonne grâce et la finesse d'esprit ont toujours paru nécessaires, d'un homme connu seulement par la rudesse de ses manières et son humeur sombre. L'étonnement eût été bien plus grand encore si l'on avait su que ce solitaire taciturne venait, depuis des années, de consacrer ses loisirs non-seulement à tenir un journal quotidien où tous les événemens et les personnages du

jour étaient jugés avec une sévérité mordante et chagrine, mais à rédiger un vaste plan de réforme politique, embrassant toutes les parties de l'état. La découverte aurait paru d'autant plus étrange que rien dans l'origine ou dans les antécédens du nouveau ministre n'était fait pour y préparer. Bien qu'issu d'une souche de bonne noblesse de Touraine, Louis-René de Voyer d'Argenson était surtout en relation, par ses alliances et par les derniers emplois qu'avait remplis sa famille, avec cette haute bourgeoisie, pépinière des secrétaires et des conseillers d'état, où, depuis longtemps, nos rois avaient coutume de recruter leurs instrumens les plus dociles et leurs serviteurs les plus dévoués. Son père, lieutenant de police avant d'être garde des sceaux, avait fait régner l'ordre dans la capitale en usant très largement de la Bastille et des lettres de cachet. Lui-même avait exercé quelque temps ce redoutable pouvoir de l'intendance qui tenait à sa discrétion la personne et les biens de tous les Français et réalisait l'idéal même de l'arbitraire. Depuis lors, appelé au conseil d'état, il s'y faisait remarquer par l'assiduité de son travail et la variété de ses connaissances, mais sans que jamais, dans les luttes déjà très fréquentes qui s'élevaient entre cette juridiction administrative et celle des parlemens, il eût paru incliner dans le sens de la résistance au pouvoir royal. Le seul symptôme d'un esprit d'indépendance ou d'opposition qu'il eût donné, c'était son assistance à de petites réunions de beaux esprits et de nouvellistes qui se tenaient chez un membre de l'Académie française, l'abbé Alary, et où l'on discutait assez librement des nouvelles du jour; mais sur un signe de mécontentement du cardinal de Fleury, la société de l'*Entresol*, comme on l'appelait, s'était séparée sans murmure, et d'Argenson, pas plus qu'aucun autre de ses amis, ne se l'était fait dire à deux fois.

Ce n'était pas là, on en conviendra, l'apprentissage de ce que nous appellerions aujourd'hui un révolutionnaire, ou seulement un libéral. C'était le fait pourtant : instruit peut-être par l'expérience des inconvéniens d'un pouvoir sans contrôle, l'ancien intendant du Hainaut avait conçu à lui seul, dans le silence du cabinet, un projet de constitution qui faisait passer la France, d'un saut et sans transition, de l'état de monarchie absolue à celui d'une démocratie pure, fondée sur la base de libertés municipales illimitées. Assurément, d'Argenson n'était pas le seul qui, frappé de l'affaiblissement visible de l'antique royauté, et craignant son effondrement prochain, eût médité de lui venir en aide en appuyant sa grandeur trop isolée sur des institutions qui auraient pu la soutenir en la contenant. Fénelon avait rêvé longtemps à cette restauration des

libertés publiques dans le mélancolique exil de Cambray, et pendant les jours trop rapides où son royal élève, le duc de Bourgogne, s'était cru à la veille de gouverner la France, il n'avait pas craint de lui soumettre les linéamens d'une nouvelle organisation politique, dont le but était de limiter la puissance royale et de rendre à la nation une part légitime dans le gouvernement de ses destinées. Mais, loin de vouloir rompre avec le passé de la France, Fénelon, dans ses plans, moins chimériques peut-être qu'on ne l'a dit, songeait, au contraire, à rattacher ses projets d'innovation à d'antiques franchises nationales, et, en particulier, à rendre à la noblesse le rôle politique dont elle s'était laissé dépouiller. Tout autre était le plan de d'Argenson, tel que nous le trouvons développé dans un document intitulé : *Considérations sur le gouvernement de la France*, déjà rédigé tout entier avant son entrée au ministère, bien qu'il n'ait vu le jour qu'après sa mort. Admirateur enthousiaste de l'œuvre de nivellement accomplie par la main vigoureuse de Richelieu, il ne s'y montre pressé que de l'achever. Il a hâte de balayer du sol tout ce qui survivait encore de distinctions, de classes et d'immunités privilégiées pour les remplacer par des libertés nouvelles largement puisées à des sources populaires. Assemblées de paroisses, de districts et de provinces librement élues par un suffrage très étendu, et chargées de percevoir les impôts, puis de les répartir proportionnellement entre tous les citoyens, — suppression de toute exemption ecclésiastique ou nobiliaire, — abolition de la vénalité des charges de la magistrature, — tous ces points sont abordés de front et toutes les questions tranchées sans hésitation par une solution radicale. En fait d'audace à fouler aux pieds toutes les traditions, en fait de confiance dans la valeur absolue et la puissance logique des principes, les constituans de 1789 n'auraient pu mieux dire et n'ont pas fait plus. Le mot lui-même ne fait pas peur au hardi novateur ; c'est bien la démocratie qu'il appelle par son nom et qu'il veut greffer sur la monarchie de Louis XIV. Seulement à un point qui pourrait paraître la conclusion du système, la pensée s'arrête et tourne court ; au-dessus des assemblées provinciales, on s'attend à voir élever une assemblée nationale provenant également de l'élection et décidant des intérêts généraux du pays. Ce couronnement manque à l'édifice, et le roi, dans l'écrit de d'Argenson, garde la prérogative de faire les lois en son conseil et de les promulguer sous forme impérative ; c'est lui aussi qui fixe le montant des contributions, et à qui même, en certains cas, est attribué le droit de casser les arrêts de la justice.

D'où vient cette inconséquence ? Est-ce défaut de logique ou timi-

dité d'esprit? On ne peut guère en soupçonner un penseur qui ne reculait pas devant des exécutions en apparence moins téméraires. Je croirais plutôt que ce fut chez d'Argenson une précaution prise pour rassurer le souverain sur la diminution que l'étendue et l'intégrité de son pouvoir pourraient souffrir de l'introduction du principe démocratique dans l'état; car, on a peine à le croire, mais il n'y a pas à en douter, ce plan gigantesque de réforme, qui touchait à la base de la société monarchique tout entière, ce n'était pas chez d'Argenson une œuvre d'imagination, une république de Salente ou d'Utopie destinée à rester toujours à l'état de rêve. Très sérieusement, il avait conçu le dessein et n'abandonnait pas l'espérance de le faire adopter de bonne grâce, non-seulement par Louis XV, mais par Fleury en personne, qui vivait encore quand le document fut écrit. Tout le travail, en effet, est préparé comme s'il devait être présenté le lendemain à la signature royale. C'est un édit en trente-cinq articles, portant en tête un préambule tout rédigé où Louis, quinzième du nom, roi de France et de Navarre, au nom de l'autorité qu'il tient de Dieu seul, fait connaître à ses peuples ses intentions pour assurer leur bonheur. Le lieu et l'heure de la promulgation solennelle sont également prévus; ce doit être à Reims, dans la cathédrale, avec tout l'éclat et toute la solennité des cérémonies du sacre. Puis une série de notes détachées indique la voie qu'il faudra suivre pour amener le roi, sans lui dire où on le conduit, à souhaiter lui-même l'émancipation de ses sujets. C'est par l'intérêt que le roi prend à l'agriculture qu'il faut le conduire insensiblement à des mesures dont l'effet sera de la faire fleurir. Viennent ensuite les objections prévues et leur réfutation : entre autres cette difficulté que l'auteur se pose consciencieusement à lui-même : un état quasi-républicain, établi sur la surface d'un pays, peut-il être compatible avec l'autorité souveraine d'un monarque héréditaire? A quoi l'auteur ne trouve guère à faire d'autre réponse que d'affirmer qu'un roi ne peut jamais souffrir de ce qui fait le bonheur de ses peuples, et que, pour qu'un règne soit florissant, il faut que

Rome soit toujours libre et César tout-puissant (1).

Ce qui prouverait d'ailleurs, au besoin, qu'en s'élevant par l'imagination dans ces régions d'une politique idéale, il n'entendait nul-

(1) *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*, par le marquis d'Argenson. Amsterdam, 1784, p. 196 à 200, et *passim*. — *Mémoires de d'Argenson*, publiés par son petit-neveu chez Janet, 1758, t. v, p. 301 et suiv. — Cette édition, assez fautive, et en général beaucoup moins complète que celle qui a été publiée par la Société de l'histoire de France, renferme pourtant des notes et des correspondances tirées d'archives de famille qui ne se trouvent pas dans cette dernière.

lement y passer sa vie, mais qu'il comptait bien, au contraire, en descendre le plus tôt possible pour arriver à l'application de ses idées, c'est le soin qu'il mettait en même temps à se tenir au fait, dans le moindre détail, des affaires courantes et des incidens de la cour. D'une part, grâce à une activité infatigable, il ne laissait passer devant ses yeux aucune question importante de diplomatie, d'administration ou de finance, — ni déclaration de guerre, ni traité de paix, — ni édit d'impôt, ni constitution de rente publique, — ni débats du parlement avec l'église ou la royauté, sans en faire l'objet d'un mémoire qu'on retrouve dans ses papiers. Ces documens présentent, comme son plan général, un mélange d'études sérieuses et de solutions aventurées; mais la forme est celle même qu'un commis donnerait à un mémoire destiné à éclairer un ministre en place sur une décision qu'il aurait à prendre. Puis, dans le journal qu'il tenait quotidiennement depuis plus de vingt années, on le voit attentif à toutes les nouvelles de Versailles et à l'affût de tous les changemens ministériels, comme s'il attendait à chaque instant qu'une porte s'ouvrît par où il pourrait passer lui-même. Dans cette espérance vague, mais toujours en éveil, malgré son humeur grave et frondeuse, il ne laisse fermer devant lui aucune des entrées de la faveur; il sait à un jour près ce que pense et pour qui penche le valet de chambre Bachelier, de quelles amours le roi s'éprend ou se lasse, et quelle beauté nouvelle réveille sa curiosité et ses sens. Sur ce dernier point, en particulier, il obtient des confidences d'une intimité surprenante qui figureraient à leur place dans les historiettes de Tallemant des Réaux, et qu'il exprime avec une crudité de termes que Rabelais n'eût pas désavouée; car c'est encore une des singularités de cette nature pleine de contrastes que, tandis que dans ses discours d'apparat il affectait volontiers le beau ton et s'élève même parfois jusqu'à l'emphase, dans ses conversations et dans ses correspondances privées, au contraire, on l'accusait de rechercher les expressions triviales et les gros mots. Probablement il pensait que la philosophie a partout son franc-parler et doit appeler les choses par leur nom. Cette attitude de liberté philosophique, il y tient non-seulement parce qu'elle l'honore, mais parce qu'elle peut être mise à profit pour l'état et au besoin pour lui-même. « Je passerai, dit-il quelque part, dans ce siècle-ci, pour un homme modéré, philosophe attaché à mes devoirs, éclairé cependant et capable, plus digne de places que ceux qui y sont. Ce rôle a sa beauté, et, si l'ambition le nourrissait, il pourrait aboutir à une grande élévation. » Quelques pages plus loin, il revient à cette considération, mais c'est pour la faire valoir auprès de son frère devenu ministre et lui faire sentir l'avantage qu'il trouverait à prendre un sage comme lui pour collègue. Je lui

ai dit : « Croyez-moi, je vous serai utile dans cette place ; je pourrai vous aider par les endroits qui peuvent vous manquer... Ma petite naïveté, ma petite vérité, dont j'ai même quelque réputation, manquent aujourd'hui à nos affaires : tout le monde nous attaque parce que toute confiance à la France manque aujourd'hui. » Et, un peu plus loin, vient un véritable rêve où il se voit appelé à gouverner la France et à jouer auprès de Louis XV (les noms y sont en toutes lettres) le rôle de Sully auprès d'Henri IV (1).

Par malheur, Louis XV ressemblait encore moins à Henri IV que d'Argenson à Sully, et ce n'était ni l'amitié ni la confiance réciproque, mais une rencontre fortuite qui avait rapproché cette fois le souverain et le ministre. Il est plus que douteux que Louis XV, s'il eût bien su à qui il avait affaire, eût fait un tel choix, à une telle date, et pour la tâche à laquelle il avait à pourvoir. Assurément, si l'on examine les écrits de d'Argenson avec nos sentimens d'aujourd'hui et à la lumière des événemens qui ont suivi, on y reconnaît des mérites qu'il serait injuste de contester. Ce n'était pas un esprit d'une portée commune que celui qui saluait, cinquante ans avant 89, et vingt-cinq ans avant le *Contrat social*, l'avènement de la démocratie, et qui condamnait d'avance toutes les institutions que la génération suivante devait voir disparaître. Savoir faire maison nette, dans son propre cerveau, de toutes ses habitudes d'enfance et de tous ses préjugés héréditaires ; offrir généreusement en sacrifice les privilèges dont sa naissance lui assurait une part, c'était aussi, de la part d'un homme bien né et pouvant aspirer à tout, faire preuve d'une largeur d'idées et d'un désintéressement personnel auxquels il convient de rendre hommage. Mais ces qualités, qu'on peut estimer chez le publiciste ou chez le philosophe, si elles ne sont pas incompatibles, n'ont pourtant rien de commun avec celles qui conviennent à l'homme d'état et surtout au négociateur. En dehors de là, que de signes et d'indications contraires ! Dans l'agencement même du plan de réforme conçu par d'Argenson, dans cette confusion d'élémens contradictoires, — liberté en bas, pouvoir absolu au sommet, — quelle inexpérience, quelle ignorance de la nature humaine, aussi bien de celle des peuples que de celle des princes ! Quel mélange de naïveté et de présomption ! S'imaginer gravement qu'on pourra amener en douceur, et par la voie de la persuasion, un souverain du tempérament de Louis XV à se lancer à l'aventure dans des voies inconnues ! Et un vieux routier comme Fleury, se flatter qu'on pourra le convertir sans même l'avertir ! Puis quelle facilité à se payer de mots et à se débarrasser des objections qui importunent, par des

(1) *Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 55, 75, 107.

considérations sentimentales doublées de citations classiques! Cette façon de terminer des débats sérieux par des effusions de sensibilité et d'emphase constitue un genre oratoire dont d'Argenson ne devait pas longtemps garder le monopole. On allait le retrouver chez la plupart des écrivains politiques de la fin du siècle : les Raynal, les Mably, chez Rousseau lui-même, et les derniers accens en viendront retentir à la tribune de nos assemblées révolutionnaires. En ce genre, et pour les formes de langage comme pour le tour des pensées, si l'on a voulu voir dans d'Argenson le précurseur de nos philosophes constituans et législateurs, c'est un titre qu'on ne peut pas lui refuser. Mais, en vérité, une chose, pour la beauté du fait, me paraît regrettable : c'est que d'Argenson n'ait pas eu l'occasion de mettre à exécution la pensée qu'il paraît avoir conçue de faire confidence à Fleury de ses vues novatrices. Entre le théoricien qui entreprenait de changer la face de la France avec des idées systématiques et le politique nonagénaire qui, traitant la monarchie comme lui-même, ne songeait qu'à prolonger son existence en la faisant vivre de régime, de silence et de repos, l'entretien, qui n'aurait pas été long, eût été des plus curieux. Depuis le renard et la cigogne de La Fontaine, jamais dialogue n'eût été engagé entre gens moins faits pour s'entendre; et la conclusion la moins sévère que Fleury en aurait tirée, c'est que, le sens pratique et la connaissance du monde étant des dons indispensables à un diplomate, un rêveur qui en était à ce point dépourvu était, de tous les hommes, le dernier à qui il fallût confier le ministère des affaires étrangères.

Au demeurant, sans qu'il fût besoin de cette communication, qui ne pouvait guère avoir lieu, Fleury, avec la divination instinctive, le flair, si on peut ainsi parler, qui était chez lui une qualité naturelle aiguisée par l'exercice jaloux du pouvoir, avait compris de bonne heure le caractère du personnage et s'était mis sans affectation sur ses gardes. Tandis qu'il traitait avec faveur le cadet des d'Argenson, qu'il fit même entrer au conseil, la veille de sa mort, il tenait l'aîné à distance avec une froideur malveillante. Un instant, le ministre Chauvelin, lié d'amitié et de parenté avec toute la famille, et trouvant chez le marquis une faculté de travail et des connaissances variées dont il faisait cas, l'avait fait désigner pour une ambassade; mais Chauvelin lui-même étant tombé en disgrâce, le protégé voulut partager la fortune de son patron, et nul effort ne fut fait pour le retenir. Depuis lors, toutes les fois qu'on prononçait son nom pour un emploi ou une dignité quelconque, le cardinal l'écartait dédaigneusement, et quand on lui demandait le motif de cette défaveur : « Il est l'ami de Voltaire, disait-il, et Voltaire est son digne ami. »

D'intimes relations avec Voltaire, tel était, en effet, le seul indice

extérieur que d'Argenson eût donné de son penchant pour les idées nouvelles, dont le travail souterrain agitait déjà la société. Comment cette intimité avait commencé, c'est ce qu'il serait difficile de savoir exactement, aucun biographe de d'Argenson ne donnant de détails à cet égard. Il avait fallu revenir de loin, puisque l'un des premiers poèmes du jeune Arouet, encore inconnu, contenait une satire virulente contre le lieutenant de police, qui, pour un méfait de jeunesse, l'avait fait claquemurer quelques jours à la Bastille. Il est vrai que, rendu à la liberté, le captif avait écrit à son persécuteur pour le remercier de lui avoir donné une leçon utile dont il promettait de profiter. Mais ces excuses banales faites au père n'expliquent pas l'amitié contractée avec le fils. Je n'oserais affirmer non plus que ce fût à Voltaire que d'Argenson dut la première inspiration de ses projets de réformes politiques. Rien ne le prouve, et je serais même disposé à penser le contraire : Voltaire était à cette époque, comme du reste dans tout le cours de sa vie, moins désireux de faire des révolutions en politique qu'en religion et de réformer l'état que de détruire l'église. Dans les écrits de d'Argenson, d'ailleurs, règnent un esprit égalitaire et comme une saveur démocratique qu'on ne retrouve nulle part dans ceux du gentilhomme de la chambre de Louis XV, nullement ennemi pour son compte de la cour et de ses grandeurs, et qui n'a jamais témoigné que peu d'attrait et même un certain dédain pour le populaire. Mais il est certain que le manuscrit du *Gouvernement de la France*, s'il ne fut pas dicté par Voltaire, lui fut communiqué de bonne heure, et que des lectures mystérieuses en furent faites à huis-clos, à Cirey, avec Mme du Châtelet. L'accueil était assuré d'avance. Dans la situation déjà très brillante, mais encore incertaine et menacée, où était Voltaire, trouver un marquis philosophe, fils et frère de ministre, qui le prenait pour conseiller et pour confident, c'était une bonne fortune qu'il ne pouvait laisser échapper; c'était acquérir, en même temps qu'une relation très flatteuse pour son amour-propre, le plus utile des auxiliaires pour ses idées et, au besoin même, un défenseur pour sa personne. Il n'aurait eu garde de lui chercher querelle sur des principes dont l'application très éloignée n'avait pas besoin d'être examinée de trop près. Aussi, dans les lettres datées de Cirey qui accusent réception du précieux dépôt, c'est d'abord une expression de reconnaissance, puis un élan d'admiration qui s'élève jusqu'à l'enthousiasme. Le marquis est un citoyen doué des vertus d'Aristide et un penseur qui égale le génie de Platon. On peut dire de cet ouvrage, à plus juste titre que du *Télémaque*, « que le bonheur du genre humain naîtrait de ce livre, si un livre pouvait le faire naître. »

Mais personne n'a jamais égalé, on le sait, Voltaire dans l'art de

comprendre les faiblesses humaines et de les caresser quand il voulait plaire. Aussi, avant de fermer la lettre, l'idée lui vient que ce souvenir de *Télémaque* pourrait ne sourire qu'à moitié à son noble ami, en paraissant mettre son œuvre sur le rang d'une simple vision poétique, sans rapport avec la réalité. Il faut se hâter de le rassurer et lui bien montrer qu'on voit en lui un homme d'état et un poète; aussi Voltaire se hâte d'ajouter :

« Ce ne sont point ici les rêves d'un homme de bien, comme les chimériques projets du bon abbé de Saint-Pierre... Ce n'est pas ici un projet de paix perpétuelle qu'Henri IV n'a jamais eue... Ce n'est pas non plus la colonie de Salente, où M. de Fénelon veut qu'il n'y ait pas de pâtissier et sept façons de s'habiller. C'est ici quelque chose de très réel et que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante; car, si vous en exceptez le pouvoir monarchique, auquel un homme de votre nom et de votre état ne peut que souhaiter un pouvoir immense, — aux bornes près, dis-je, de ce pouvoir monarchique aimé et respecté par nous, — l'Angleterre n'est-elle pas un témoignage subsistant de la sagesse de vos idées? Le roi avec son parlement est législateur comme il l'est ici avec son conseil; tout le reste de la nation se gouverne selon les lois municipales, aussi sacrées que celles du parlement même. »

Voltaire ayant vu à l'œuvre et très bien analysé dans d'autres écrits la constitution anglaise, je ne lui ferai pas l'injure de croire qu'il ne comprenait pas la différence du rôle imposé au roi d'Angleterre par un parlement élu et une chambre des pairs héréditaires, et celui que d'Argenson assignait au roi de France, législateur tout-puissant dans un conseil de magistrats nommés par lui. L'assimilation à ses yeux mêmes ne pouvait donc avoir aucune valeur. Mais d'Argenson voulait à tout prix passer pour un esprit pratique, tenant en poche un plan prêt à être mis en œuvre du soir au lendemain. Il fallait le flatter à ce point sensible, et dût-on feindre la confiance sans la partager, le rassurer, par un exemple bien ou mal choisi, sur le côté faible de son œuvre de prédilection.

D'autres complimens non moins vifs, portant sur la grandeur d'âme dont un seigneur faisait preuve en s'élevant au-dessus des préjugés de sa naissance, bien que mieux mérités, ne furent peut-être pas aussi sensibles à d'Argenson que celui-là; mais ce qui dut le toucher plus que toutes choses, ce furent des vœux discrètement exprimés pour que l'auteur d'un plan si généreux fût mis le plus tôt possible en mesure d'en poursuivre l'application. « Plût à Dieu que vous fussiez dans la place que vous méritez! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'état que je le désire... Soyez chancelier de France, monsieur, si vous voulez que j'y revienne. » — De telles exclamations

se retrouvent à toutes les lignes, dans une correspondance qui, de 1740 à 1745, ne cessa pas d'être très active entre l'auteur inconnu et son illustre confident. Une autre pensée paraît s'être aussi emparée de l'esprit de Voltaire et ne l'avait plus quitté : c'était de rapprocher, malgré la distance qui séparait Berlin de Paris, d'Argenson de Frédéric, et d'établir ainsi, sous les auspices des idées philosophiques qui leur étaient communes, un lien d'estime et de correspondance entre les deux grandes amitiés dont il s'honorait. Ce dessein paraît dater même chez lui de l'époque où Frédéric, encore prince royal, lui témoignait toute la déférence d'un écolier pour son professeur. Puis, quand le nouveau roi de Prusse lui fit, comme je l'ai raconté, la galanterie de lui adresser, avant toute autre visite, l'envoyé qui allait faire part à Louis XV de son avènement, Voltaire n'eut rien de plus pressé que de partager cette politesse avec d'Argenson.

« Il n'est pas juste, monsieur, lui écrivait-il, que je laisse partir le digne envoyé de Marc-Aurèle sans saisir cette occasion de dire encore combien je suis enchanté qu'il y ait un tel roi sur la terre, et sans le dire à vous, monsieur, qui étiez né pour être son premier ministre. Je crois que M. de Camas (l'envoyé de Frédéric) aimera mieux la France quand il vous aura vu. » — Un peu plus tard, revenu d'une entrevue avec Frédéric : « Le Salomon du Nord, écrit-il,.. m'a parlé souvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France : il a voulu connaître leur caractère et leur façon de penser. Je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher les suffrages; je voudrais que vous me marquassiez si on ne désire pas qu'après avoir écrit comme Antonin, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque chose que je pusse lui montrer. » — Valori, ami personnel de d'Argenson, entrait volontiers dans la pensée de ce rapprochement, et se fit à plus d'une reprise l'intermédiaire d'un échange de complimens entre ceux que Voltaire nommait ses protecteurs et qu'au fond de l'âme il regardait comme ses élèves. Il ne paraît pourtant pas que ce jugement du poète ait fait grande impression sur l'esprit de Frédéric : j'en ai du moins cherché vainement la trace dans ses mémoires et dans sa correspondance. Quant à d'Argenson, au contraire, il semble bien s'être laissé convaincre qu'avec Frédéric la vertu et le génie étaient montés sur le trône, et Chambrier, au moment de la nomination, rapporte qu'on lui avait entendu dire qu'il fallait vivre en intimité avec un si grand prince et le regarder comme un oracle (1).

(1) Voltaire à Frédéric, à d'Argenson. (*Correspondance générale*, 8 mai 1739, 8 janvier, 18 juin, 6 juillet 1740; 8 janvier 1741; 8 août 1743.) — Chambrier à Frédéric, 20 novembre 1744. (Ministère des affaires étrangères.) — Droysen, t. II, p. 399.

On peut aisément s'imaginer de quelle joie Voltaire fut comblé par le choix imprévu, pour lui comme pour tout le monde, qui chargeait d'Argenson de diriger la politique extérieure de la France. C'était le plus beau de ses rêves subitement réalisé; l'année précédente, il avait essayé, sans y réussir, de se faire l'intermédiaire d'une alliance entre la France et la Prusse, et il avait eu le désagrément de la voir conclure, dès le lendemain, sans lui et en quelque sorte par-dessus sa tête. Cette fois, les deux états se trouvant gouvernés par des hommes qui l'admettaient dans leur intimité, il devenait par là même leur lien naturel, et allait tenir entre ses mains le nœud de leur union. Ami du roi à Berlin, et d'un ministre dirigeant à Paris, quel rôle ne lui était pas réservé! Vainement lui aurait-on rappelé ce qu'il avait déjà pu éprouver, c'est que les disciples couronnés changent souvent d'humeur, et ne gardent pas longtemps l'oreille ouverte aux avis de leurs premiers maîtres. Sa joie était trop grande pour être tempérée même par ce fâcheux souvenir, et, d'ailleurs, l'amitié de d'Argenson (je dois le dire par avance) ne lui réservait pas de telles déceptions; aussi quel transport dans ce billet écrit à l'arrivée même de la bonne nouvelle: — « Vous voilà cocher, monseigneur, menez-nous à la paix tout droit par le chemin de la gloire; et quand vous verrez en passant votre ancien attaché dans les broussailles, donnez-lui un coup d'œil... Vous allez embrasser, être embrassé, remercier, promettre, vous installer, travailler comme un chien, mais surtout portez-vous bien et aimez toujours Voltaire. »

Sans partager l'enthousiasme de Voltaire, il est permis de trouver, comme lui, très curieuse la coïncidence inattendue qui livrait le pouvoir, dans deux grands états, à deux sectateurs des doctrines dont il était l'apôtre, avant même qu'elles eussent complètement prévalu dans l'esprit public; et il sera triste de constater que de ces deux apprentis philosophes, élevés à la même école, celui qui s'est tiré le mieux de l'épreuve toujours redoutable du pouvoir, c'est celui qui se piquait le moins de rester fidèle aux maximes de la philosophie.

DUC DE BROGLIE.

AU

MONT-CASSIN

J'avais lu quelque part qu'il existait dans les archives du Mont-Cassin, parmi tant d'autres richesses inédites, des leçons manuscrites du professeur Cremonini, un ami de Galilée, qui enseignait la philosophie à l'université de Padoue vers la fin du XVIe siècle. J'en connaissais seulement ces premiers mots du discours d'ouverture : « *Mundus nunquam est, nascitur semper et moritur,* — le monde n'est jamais, il ne fait que naître et mourir à chaque instant. » Cela me donnait grande envie d'en connaître davantage. J'étais curieux de savoir comment pensait un homme si sage, comment il professait, trois siècles avant que nous eussions inventé la philosophie de Hegel et retrouvé celle de Çâkya-Mouni, la doctrine de la métamorphose perpétuelle et de l'universelle illusion.

Ces jours passés, me trouvant de loisir et aux portes de l'Italie, je partis un matin pour aller lire au Mont-Cassin les cahiers du Cremonini. Le lendemain, le train de Rome à Naples me jetait à San-Germano; cette bourgade, de tout temps inféodée au monastère qui domine la montagne au-dessus d'elle, lui sert de succursale dans la plaine; les évêques-abbés y descendaient et y descendent encore pour tenir les plaids de leur diocèse. De San-Germano part le chemin, raide et rocailleux, qui mène là-haut à la

11.685

maison du renoncement. Un petit fainéant des Abbruzzes m'offrit son baudet, nous gravîmes les lacets de la vieille route, — c'est l'affaire d'environ cinq quarts d'heure, — jusqu'au porche de citadelle, ménagé sous une longue voûte dans les soubassemens colossaux de l'abbaye. La physionomie rébarbative de cette entrée est adoucie par le sourire serviable du frère custode, qui vous accueille sur le parvis du premier cloître. Il me conduisit à ma cellule, et me voici, depuis l'autre soir, l'hôte des fils de saint Benoît. Ils mettent toujours en pratique, j'en puis témoigner, la prescription touchante de leur fondateur, qui ordonne dans sa règle de recevoir chaque voyageur « comme s'il était le Christ, — *tanquam Christus.* »

I.

On a beaucoup visité le Mont-Cassin, on en a souvent et très bien parlé chez nous. Chacun connaît, au moins vaguement, la beauté, l'ancienneté, la grande signification historique et littéraire de ce lieu illustre. Cela me dispense d'une description méthodique, et je ne prétends pas être neuf en transcrivant mes impressions. Je passe, je m'asseois à la table commune des pèlerins, je prends ce qu'elle me donne.

On se rappelle que cette abbaye fut la mère de tout le peuple monastique d'Occident. Ses armes le disent : elles portent le fleuve qui s'épanche de la tour cassinienne. Saint Benoît y vint instituer sa famille en ces jours troubles et tristes du VIe siècle. C'était un de ces momens de l'histoire où les âmes lasses regardent vers le ciel, tant il leur semble qu'il n'y a plus rien à faire sur la terre, que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue ; et la tentation leur vient d'anticiper ici-bas sur la vie éternelle. Le vieux monde n'était plus, le nouveau n'était pas encore. Il n'y avait pas une patrie à défendre, pas une vérité à servir. La patrie romaine s'en était allée à Byzance ; les barbares se disputaient ses lambeaux, saccageant les lieux et les souvenirs augustes ; ce qui en restait était gouverné par des eunuques et amusé par des rhéteurs. Ceux qui pouvaient encore jouir jouissaient, éperdument et vite, dans l'insécurité du lendemain ; la masse des autres cherchait où fuir la grande misère de ce temps. L'espérance interrogeait en vain ces ruines, elle n'y apercevait qu'une seule étoile de primevère : la foi du Christ. Dans la sénilité, la mollesse et la menace universelles, c'était la seule chose jeune, sévère et sûre. Beaucoup s'y jetaient à

cœur perdu et la poussaient du premier coup à l'ascétisme monacal, surtout parmi les fils des maisons patriciennes; leur vieux sang romain demandait à s'employer encore à de fortes œuvres; rien ne lui offrait cet emploi; ils prenaient en dégoût la richesse, le plaisir, l'orgueil de la condition. C'est une erreur vulgaire de croire que les premiers moines furent des mendians et des ignorans. Elle naquit dans le patriciat de race et d'esprit, cette étrange soif d'obéissance et de pauvreté.

Benedictus de Nursia fut un de ceux-là. Il se réfugia d'abord dans sa grotte de Subiaco. Rome était trop près. L'ermite chercha plus loin dans les montagnes, en descendant vers le sud, et il choisit ce lieu. On aurait peine à trouver un site qui traduisît plus clairement pour les yeux tout le sens et les exigences de l'état monastique: les joies terrestres laissées en bas, les rudes cimes où il faut se maintenir, les grands horizons qui doivent occuper l'âme, le ciel proche vers lequel elle tend. Sommet solitaire, le Mont-Cassin se détache du massif des Apennins à l'entrée des plaines de la Campanie; elles se déroulent à ses pieds, de Ponte-Corvo à Capoue, tièdes et charmantes, arrosées par le Liri et ensuite par le Garigliano. De cet observatoire, on embrasse tout le vaste amphithéâtre de montagnes qui abaisse ses gradins autour de la vallée, depuis les crêtes neigeuses des Abruzzes jusqu'aux rameaux de la chaîne centrale, mollement infléchis vers le golfe de Gaëte. Une échancrure de ces derniers laisse apparaître un petit coin de mer à l'extrême horizon, par-delà Gaëte; on ne le voit que par les midis de grand soleil, brillant au bord du ciel comme un morceau de miroir brisé. Dans la plaine, le printemps de Naples sourit, avec ces premiers jours d'avril; l'air est chaud, la vie travaille, les pêchers fleuris mêlent partout un brouillard rose au brouillard gris des oliviers. A mesure qu'on s'élève vers le monastère, on sent fuir le printemps et revenir l'hiver; sur le plateau que l'abbaye couronne, un air vif souffle des neiges voisines, le froid du cloître vous saisit sous les voûtes nues des hautes galeries. Peu de végétation sur ces pentes rocheuses, des arbres plus tristes, le chêne vert et des buissons épineux; dans les jardins de la communauté seulement, quelques transfuges de la plaine se hasardent. De la terrasse où ils se promènent, les moines peuvent respirer encore, comme un faible rappel de la douce saison d'en bas, les fleurs pâles des amandiers.

De cette terrasse, ils voient sous leurs pieds toute la terre de Labour; on dirait une carte en relief, avec les détails distincts et l'éloignement irréparable des choses qu'on regarde dans le passé. Sur la place du marché de San-Germano, à pic au-dessous de nous,

un mouvement de fourmis, des points noirs qui sont des hommes. De temps en temps, un gros insecte annelé glisse sur le pays; c'est le train du chemin de fer, qui emporte la vie, la pensée, les préoccupations du siècle. Il n'en arrive ici qu'un peu de fumée et l'écho affaibli d'un bruit qui passe.

Quand les yeux se relèvent à niveau, ils n'aperçoivent plus que les joies pures de la lumière sur les flancs nus des Apennins. Elle a des jeux magnifiques, variés pour toutes les heures. Vers le soir, les plans décroissans des montagnes sont marqués par des lignes bleues, très sombres au-devant, de plus en plus claires à mesure qu'elles fuient dans l'étendue. La dernière est si blême qu'elle se confond presque avec l'outremer du ciel. Tel l'horizon de rêves et d'espérances où ces religieux attachent leur regard; les yeux trop faibles le tiennent pour un bleu chimérique; ce n'est pas qu'il n'existe point, c'est qu'il est plus lointain et plus haut.

Au temps de saint Benoît, la Campanie était encore païenne. Ce pays ne fut jamais austère; on sait quelle réputation les gens de Rome avaient faite à Capoue et à tous ces jardins de la Grande Grèce. Les dieux indulgens du vieux monde s'y défendaient dans leur dernier paradis. Cela enflamma le zèle de l'apôtre et décida son choix. Il y avait, dit-on, sur le Mont-Cassin une statue d'Apollon qu'il détruisit de sa main. En tout cas, des établissemens religieux occupèrent ce sommet depuis la plus haute antiquité. Les assises du couvent portent par endroits sur des lits de blocs cyclopéens, attribués aux Pélasges. Saint Benoît édifia sur ces ruines conquises la première maison de sa famille. Puis il s'occupa de lui donner la maison morale, la règle.

Je viens de lire cette règle bénédictine, qui servit de modèle à toutes les autres. Notre époque fait grand état et grande montre de la psychologie; ceux qui s'y plaisent devraient pratiquer ce petit livre, il en apprend long. L'homme qui l'a écrit avait une singulière expérience de l'âme humaine, des ressorts par lesquels on la meut et on la tient. Pour le politique, le chapitre consacré aux devoirs de l'abbé serait le meilleur des traités de gouvernement. L'esprit général de cette loi, c'est l'obéissance absolue de tous au pouvoir librement délégué par tous; obéissance tempérée par la charité dans les rapports communs, par la terrible responsabilité du supérieur devant Dieu. La pensée constante du législateur est de rendre l'homme dur à lui-même, doux à autrui; son objet final, d'assurer la paix extérieure de la communauté et la paix intérieure de chacun des membres par la remise de la volonté propre. A côté des dispositifs les plus sévères, on rencontre des prévisions d'une délicatesse maternelle; ainsi il est recommandé aux plus diligens,

quand ils se lèvent à l'heure prescrite, de ne pas trop se presser vers le chœur, afin que les paresseux puissent les rejoindre et que ceux-ci n'aient pas de confusion. Les religieux ne devraient manger que d'un seul plat ; mais on doit toujours en servir deux sur la table, pour ne pas forcer les répugnances des infirmes à l'endroit de tel ou tel mets. J'ai dit plus haut comment il était ordonné d'accueillir les hôtes. On pourrait citer bien d'autres exemples qui découvrent cette fleur de charité tendre sur l'arbre à la rude écorce. La partie pénitentiaire, si l'on en compare l'esprit à celui des institutions romaines et barbares au VIe siècle, marque un progrès incommensurable dans les idées de justice et de douceur ; il y a autant de distance entre le législateur bénédictin et ses contemporains qu'entre Beccaria et les juristes du moyen âge. J'éprouve quelque honte à répéter, dans ces observations rapides, ce qui a été si bien développé par M. Guizot et par tant d'autres historiens ; mais ce lieu-commun surprendra encore beaucoup de monde, mieux que le paradoxe le plus nouveau.

En rédigeant ce code très souple, destiné à se plier aux diverses formes et aux divers emplois de la vie religieuse, il ne semble pas que saint Benoît ait prévu la vocation spéciale de ses fils, appelés à représenter l'ordre des lettrés dans le peuple monastique. A mesure que leur vinrent la richesse et le loisir qui les dispensaient des travaux de la terre, ils modifièrent leur règlement et appliquèrent leur activité au labeur intellectuel. Sauf de courtes éclipses, cette tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours, et le seul nom de bénédictin en dit assez. Le Mont-Cassin fut la bibliothèque principale de l'Europe, à une époque où il n'y avait plus guère de bibliothèques, le grand atelier d'écritures et parfois de productions originales. Quand on regarde d'en bas cette abbaye, placée sur ce piton isolé, on pense à un phare sur son récif ; et ce fut bien un phare : durant dix siècles, à travers la nuit du moyen âge, il garda la pensée humaine réfugiée dans ce peu de latin où elle vivait ; elle a veillé là-haut, petite lampe trouble, vacillante, vingt fois près de périr dans les tempêtes qui s'élevaient des ténèbres environnantes.

II.

Et quelles tempêtes ! que d'histoire engouffrée sous ces arceaux ! Si les flots de la vie laissaient, comme ceux de l'Océan, un peu de leur grondement dans la coquille abandonnée, on entendrait remonter sous ces voûtes, avec l'amplitude et les sonorités d'une évocation

des Niebelungen, la symphonie continue du drame universel : un choral fait de tous les bruits morts depuis treize cents ans, écho de toutes les langues, de tous les chocs d'armes, de tous les noms illustres qui ont retenti dans l'épopée européenne. Devant la croix de ce carrefour, tous ont passé, pour l'abattre ou pour l'adorer; d'ici au pied de la montagne, on ferait une chaîne de gloire avec les personnages légendaires qui l'ont gravie, pour incliner sur la tombe de saint Benoît leur tiare, leur couronne ou leur épée. Tous les fléaux qui ont dévasté l'Italie sont venus s'abattre sur cette proie : Lombards, Sarrazins, Normands, Angevins, Allemands, Espagnols, et des soldats de toutes les Frances, pairs de la Table-Ronde, chevaliers de la Croisade, gendarmes de Louis XII, demi-brigades républicaines et dragons du roi Murat. Les nôtres s'appellent et se répondent ici sans interruption, de Charlemagne à Godefroy de Bouillon, de Bayard à Championnet.

Je parcours cette chronique dans la savante *Histoire du Mont-Cassin*, composée par dom Tosti, l'ancien archiviste du couvent, aujourd'hui retiré à la Vaticane. C'est une tragédie aux péripéties toujours nouvelles, qui ramènent sur l'étroite scène les acteurs les plus inattendus; on y voit la maison du salut sans cesse ruinée et renaissant de ses ruines, prenant parfois une part directrice dans les événemens du temps. Elle eut sa grande époque au XIe siècle, qu'on pourrait appeler avec justice le siècle du Mont-Cassin. A ce moment, l'abbaye traite de puissance à puissance avec les divers conquérans des Deux-Siciles, avec l'empire et la papauté; à côté de cette dernière, elle constitue un pouvoir subordonné, mais distinct, souvent plus solide que celui de Rome; quand la barque de saint Pierre est en détresse, on cherche au Mont-Cassin les pilotes qui peuvent la remettre à flot. Presque tous les papes du XIe siècle ont porté la robe de saint Benoît. C'est d'abord le plus grand de tous, le moine Hildebrand, qui fut Grégoire VII. Puis son ami l'abbé Didier, qu'on vint arracher de force au couvent, comme le seul homme capable de mettre fin aux embarras de l'église, et qui la gouverna sous le nom de Victor III. Cet abbé Didier reste la plus haute figure de la chronique cassinienne; nous le voyons mêlé à toutes les affaires du siècle, légat en Orient, négociant les accords entre l'empereur de Constantinople et le saint-siège, entre les princes normands et lombards, liguant ces derniers pour défendre Grégoire VII contre Henri IV d'Allemagne, tenant tête au César germanique et à l'antipape. L'église et les bâtimens de l'abbaye, tels qu'ils subsistèrent jusqu'au XVIIe siècle, avaient été reconstruits avec beaucoup de magnificence par Didier.

Ses successeurs continuent à jouer un rôle prépondérant, tantôt

belliqueux, tantôt pacificateur, dans la querelle des investitures. Au XIIe siècle, l'abbé Roffredo ne quitte guère la cuirasse : tour à tour Gibelin avec Henri VI, Guelfe avec Innocent III, combattant avec Gauthier de Brienne pour chasser les Allemands du royaume de Naples. Ce Roffredo fut un redoutable capitaine; l'ordre en avait déjà connu d'autres, depuis l'abbé Berthaire, un moine français qui se fit tuer au pied de l'autel en disputant son église aux Sarrasins. Avec la fin du moyen âge, ce tumulte d'armes va décroissant; de tout autres renommées traversent le monastère, Dante, saint Thomas, venu ici de ce petit village d'Aquino, qu'on voit tout proche dans la plaine. Après la renaissance et à partir du cardinal-abbé Jean de Médicis, le régime des grands seigneurs commendataires succède à celui des abbés batailleurs. Le Mont-Cassin perd sa signification politique, il garde son opulence, un domaine d'une étendue et d'une valeur royales. On peut lire encore, gravée en lettres d'argent sur les portes de bronze qui ferment l'église, la liste des fiefs et propriétés de Saint-Benoît au temps de l'abbé Didier. Ces portes avaient été forgées pour lui à Constantinople; un des vantaux, qui périt en mer avec le navire sur lequel il était chargé, fut remplacé par les fondeurs d'Amalfi.

Comment une communauté de solitaires, établie pour les intérêts spirituels et pour la vie au-dessus du monde, prit-elle rapidement une si grande place dans les affaires séculières? Il y eut là, si je ne me trompe, un phénomène inévitable qui confirme une loi générale. Chaque fois qu'un organisme très vigoureusement constitué apparaît dans une société en dissolution, il ne dépend pas de lui de rester étranger à cette société. Qu'elle le veuille ou non, cette force supérieure attire et subordonne les autres forces, tout s'agrège à elle, rien ne peut demeurer en dehors de sa sphère d'attraction. La république du Mont-Cassin, telle que saint Benoît l'avait façonnée, était un de ces organismes; deux siècles après sa naissance, tout venait aboutir à elle.

Maintenant, la vie est redescendue dans la plaine, la paix et la prière ont repris les lieux qui leur étaient voués. De toute cette histoire enfuie, il ne demeure d'autres témoins que ces minces feuillets, qu'on déploie avec respect dans les archives du couvent; bulles d'or, brefs pontificaux, depuis celui du pape Zacharie, en 748; rescrits impériaux des Carlovingiens et des Hohenstauffen, chartes, lettres, diplômes, portant ces signatures : Charlemagne, Lothaire, Othon, Frédéric, Hildebrand, Innocent, Robert Guiscard, René d'Anjou, et tant d'autres. La voici sur ces parchemins, la *Légende des siècles*, plus vivante qu'aucun poète ne saurait l'évoquer; chacun de ces pèlerins fabuleux y a collaboré d'une ligne ou d'un mot; c'est

bien sa chair évanouie qui s'est posée là, sur cette feuille tenace que mes doigts déroulent, que dérouleront après eux d'autres doigts encore à naître ; et c'est tout ce qui reste des œuvres de ces mains puissantes, quelques traits de plume s'annulant les uns les autres. Voilà un bon commentaire pour se préparer à lire la leçon du philosophe : « Le monde n'est jamais, il ne fait que naître et mourir à chaque instant. »

III.

Les souvenirs du passé m'entraînent en arrière ; c'est la physionomie du Mont-Cassin dans l'instant où nous sommes que je voulais fixer. Quand on approche de l'énorme carré de pierres, lourdement posé au sommet de ces pentes abruptes, on croit avoir devant soi un château féodal plutôt qu'une maison religieuse ; tout confirme cette impression, les assises pleines et sans jour pour l'attaque, le portail qui défend l'accès de la voûte, les petites fenêtres irrégulièrement percées dans les hauts étages. Vue du dehors, la forteresse raconte bien qu'elle est ancienne, qu'elle a défié le temps et les hommes. Dès qu'on pénètre dans l'intérieur, rien ne révèle plus sa vénérable antiquité. Les bâtimens actuels datent du XVIIe siècle. L'église qui remplaça alors celle de l'abbé Didier est construite dans le goût pompeux des Italiens de ce temps, avec un grand luxe de marbres de couleur, sous des voûtes peintes à fresques par Luca Giordano ou par ses élèves. Elle n'a de particulier que les stalles du chœur, d'un travail charmant et peu édifiant ; les figures païennes qui se tordent sur les accoudoirs ne sont pas pour faire méditer des moines. Rien de gothique non plus, mais un très grand air de magnificence dans les immenses corridors, larges comme des nefs d'église, qui règnent aux deux étages sur toute la longueur du monastère. Les uns desservent les cellules, les autres ont été transformés en dortoirs pour les élèves du collège. Les fenêtres ouvertes à leurs extrémités encadrent des vues plongeantes sur la vallée, de lointains horizons de montagnes ; merveilleux diorama qui change à chaque tournant et vient éblouir le regard dans la profonde perspective de ces galeries. Un peu partout, des cloîtres ; les trois principaux sont juxtaposés devant l'église ; leurs arcades supportent une terrasse, promenoir habituel des religieux. Sur cette face méridionale du couvent, une solution de continuité dans les bâtimens d'enceinte permet d'apercevoir toute la plaine par-dessus le parapet de la terrasse.

Près du portail d'entrée, un escalier descend à de petites chambres, pratiquées dans l'épaisseur des soubassemens cyclopéens; là se trouvaient, d'après la tradition, l'oratoire de saint Benoît et les cellules de ses premiers compagnons. On vient de restaurer ces chambres; des bénédictins allemands les ont décorées de fresques d'un style singulier. Ils ont combiné les traditions d'Overbeck avec des réminiscences égyptiennes, des emprunts faits aux hypogées de Thèbes et de Memphis; sous les frises de lotus, les personnages de l'hagiographie chrétienne sont emprisonnés dans les roides attitudes des Anubis ou des Ammon. L'idée n'est pas banale, l'exécution a de l'habileté.

Quinze profès et quelques frères convers habitent ce monastère, qui pourrait loger une armée. Démesurée pour leur petit nombre, la demeure le serait encore plus pour leurs modiques ressources, si le Mont-Cassin n'était aujourd'hui un monument de l'état. La sécularisation des biens monastiques a dépouillé la communauté de sa maison en même temps que de ses derniers domaines; les moines sont tolérés à titre de gardiens dans ce qui fut leur église, leur bibliothèque, leurs archives. Ce ne sont pas des moines fainéans, comme on va le voir. En plus des offices prescrits par la règle et des publications savantes qui sortent de leur imprimerie, ces quinze hommes ont sur les bras la direction d'un collège et d'un séminaire. Chacun de ces établissemens compte quatre-vingts élèves environ. Le gouvernement a confié à leurs soins l'observatoire météorologique installé sur ce sommet. Enfin, ils forment le chapitre de l'évêque-abbé et doivent vaquer aux affaires diocésaines. Par une anomalie peut-être unique aujourd'hui, les abbés du Mont-Cassin ont gardé tous les droits effectifs attachés à l'anneau; ils continuent d'administrer leur ancien diocèse, ils reçoivent de l'état la mense épiscopale, au même titre que leurs frères des sièges séculiers. Et la circonscription ecclésiastique du Mont-Cassin renferme 50,000 âmes, chiffre considérable pour l'Italie, où certains diocèses n'en comptent pas plus de 20,000; elle englobe des paroisses disséminées fort loin, jusqu'au fond des Calabres.

Hier, à la chute du jour, on a sonné la cloche, les religieux se sont précipités vers l'entrée pour recevoir leur père; le prélat revenait de San-Germano, où il descend le samedi pour donner audience à ses ouailles. Le successeur de tant d'abbés qui chevauchèrent sous la cuirasse était pacifiquement monté sur son âne; deux moines, ses grands vicaires, le suivaient sur des montures pareilles. Le cortège et la réception qu'on lui fit avaient un air naïf d'autrefois. Par un singulier enchaînement de fortunes, Mgr d'Orgemont appartient à une famille de protestans français,

émigrée après la révocation de l'édit de Nantes, passée au service de Naples, revenue au catholicisme. Un autre de nos compatriotes a pris ici l'habit de saint Benoît; ce jeune religieux m'a obligeamment servi de guide durant mon séjour. Il portait dans le siècle un nom connu chez nous, celui d'un prince de l'église qui suivit Charles X en exil; Chateaubriand a gravé ce nom dans une page inoubliable des *Mémoires d'outre-tombe*.

Les élèves du collège se recrutent parmi les enfans des familles napolitaines. Aux heures où on leur donne la volée, les cloîtres déserts se réveillent, emplis de cris et de gaîté; la bande joyeuse s'y répand, effarouchant les corbeaux qu'on nourrit sur le parvis, en souvenir des oiseaux familiers de saint Benoît. C'est le torrent de la vie qui remonte sur ces pierres moroses, rapportant son bruit et ses promesses, comme un défi à ces aînés qui n'espèrent plus rien d'elle. Les petits séminaristes ne sont pas moins turbulens; pourtant ils portent déjà la soutane et le tricorne; c'est étrange, ces garçonnets de douze ans qui rient à l'espoir de vivre, sous la livrée noire du renoncement.

Aujourd'hui, dimanche des Rameaux, d'autres hôtes viennent animer notre solitude. Dès l'aube, les paysans de la plaine sont montés en grand nombre, chargés de branches d'oliviers. Les femmes arborent le costume pittoresque de leur province, tabliers de drap bleu, rouge ou vert, corsages bas ourlés d'un galon d'or, grands mouchoirs de toile ou de dentelle rustique pliés en carrés sur la tête. Ces contadines s'accroupissent par petits groupes autour des piliers, sur les dalles de l'église. Par les portes toutes grandes ouvertes, la lumière de midi entre à flots; elle rejaillit sur les battans de bronze et sur les parois de marbre, elle promène ses jeux éclatans sur les nuances vives des jupes et des *fazzoletti*, tandis qu'arrive à nous, des fonds sombres du chœur, la psalmodie des religieux qui chantent le drame de la Passion.

Le soir venu, les gens du dehors sont redescendus dans la plaine, les dortoirs de l'aile orientale ont repris les enfans sous leurs voûtes sourdes, le silence rentre dans sa maison déserte. A peine si l'on entrevoit par instans, dans le lointain des cloîtres ou des longs corridors inondés par la clarté de la lune, quelques ombres rapides et muettes, des robes noires qui surgissent brusquement et s'évanouissent de même au fond de ces blanches perspectives.

J'observe avec intérêt mon entourage. Deux traits me frappent surtout. On s'imagine volontiers le moine, tristement occupé à attendre l'éternité, comme un homme d'allure oisive et de mine contemplative. Or les moines que je vois ici sont gais et actifs. Nulle inquiétude, nulle concentration sur leurs visages; ils ont la paix souriante. Il

faut croire qu'on sait bien l'étouffer, dans ce lieu, le grain d'amertume qui germe toujours, qui pourrit le bonheur dans le cœur du plus heureux. Avec cela, sans cesse en mouvement, pressés de quelque besogne: un chef d'industrie à son usine, un boursier à sa corbeille, ne sont pas plus affairés, plus ménagers du temps. J'éprouve d'abord quelque étonnement à voir les religieux regarder leur montre à chaque instant. Que signifient-elles pour eux, ces petites lances de fer, d'argent ou d'or, qui lacèrent notre vie, à nous? Notre pensée les tire sans relâche en arrière ou en avant, soit qu'elles emportent trop vite des lambeaux de joie, soit qu'elles courent trop lentement vers des promesses attendues. Mais les moines ne perdent ni n'attendent rien au jeu des heures. Elles leur ramènent les mêmes devoirs, aucune n'est menaçante ou souhaitée; une seule compte pour eux, la dernière, celle sur laquelle ils ont fondé tous leurs calculs. Je les entends ce soir qui tombent de la grande horloge et roulent dans le vide des cloîtres, monotones, mortes en naissant; et je leur retrouve le son étrange des heures qui descendent parfois d'un clocher sur le cercueil qu'on emporte hors de l'église; gouttes d'éternité, inutiles et de nulle signification pour celui-là qui a plongé dans l'océan; parcelles absurdes du tout indivisible où il est entré.

Et pourtant les cénobites regardent leurs montres. Ceux-ci, il est vrai, ne sont pas des contemplatifs; par ce que j'ai dit de leurs occupations, on peut deviner que les heures sont trop courtes pour tout ce qu'ils ont à faire. Dom Piccicelli, le savant directeur des archives, me mène visiter son imprimerie. L'outillage est bien modeste; il ferait sourire de pitié nos maîtres imprimeurs. Une humble presse à bras, quelques casses, dans un coin de la bibliothèque; trois ou quatre jeunes garçons, recueillis et formés au couvent, composent et tirent sous la direction du père. Avec ces moyens rudimentaires, dom Piccicelli accomplit des tours de force; il imprime de volumineuses collations des anciens textes; sur des pierres qu'il grave lui-même, il tire des planches chromolithographiques, où il reproduit les plus délicates miniatures des psautiers et des évangéliaires. Ce bénédictin milanais est un artiste, et des plus inventifs; il a imaginé d'emprunter aux caractères lombards, sur les manuscrits des xe et xie siècles, tout un ordre de motifs nouveaux pour l'art ornemental. En s'inspirant des lettres capitales et des têtes de chapitres, il a composé un album de dessins qui figurait à l'exposition de Turin. Ce sont des modèles d'un même style pour le céramiste, l'orfèvre, le verrier, la dentellière. Ces motifs sont peut-être moins nouveaux que le bon père ne le croit; beaucoup se rapprochent sensiblement de l'ornementation byzan-

tine adoptée chez les Russes. La tentative est néanmoins d'un réel intérêt. Je feuillète un autre album qui reproduit en *fac-simile* des manuscrits de tous les âges, les plus précieux diplômes conservés dans ces archives. On voit que la mine d'or est en bonnes mains, en pleine et intelligente exploitation.

IV.

Me voici dans la place, et dans les bonnes grâces du directeur des archives; c'est le moment de lier connaissance avec le Cremonini. On cherche, on m'apporte le codex qui renferme les leçons sur la nature du monde; et j'entame le déchiffrement de ces hiéroglyphes. Oh! les exécrables copistes du XVIe siècle! Nous voilà loin des calligraphes gothiques et lombards, des nobles onciales, des belles écritures lapidaires qu'on mettait tout à l'heure sous mes yeux. C'est un curieux phénomène, cette loi constante en paléographie, d'après laquelle le signe de la pensée s'altère et se néglige à mesure que la pensée se fait plus riche et plus libre. Dans les textes des âges enfantins, l'idée est absente ou sommeille, la langue balbutie, la main est ferme et patiemment appliquée à son œuvre matérielle. Dès que l'esprit humain devient adulte, les idées s'éveillent, fécondent la langue, la main tremble et court, le travail remonte des doigts dans le cerveau; le scribe, promu écrivain, méprise l'instrument dont il tirait naguère toute sa gloire.

J'avance péniblement, et je me demande si la lecture vaut toute cette peine. Des idées banales sous du beau latin fleuri. Un averroïsme dissimulé, destiné à faire valoir l'éloquence du discoureur et son audace de pensée. Il développe son texte à grand renfort de périodes cicéroniennes, en invoquant toute la nature à l'appui de sa thèse, avec des argumens choisis pour démontrer que toutes choses sont caduques, hormis l'esprit d'un savant qui a fait d'aussi bonnes études. Voici une description du printemps et une de l'hiver; la rhétorique d'un sermonnaire qui s'enfle pour nous prouver cette vérité assez évidente : le néant de tout. On voit les jolis ruisseaux fuir dans la vallée, l'herbe se flétrir, les feuilles tomber, l'homme très petit et très sujet à périr sous les étoiles très grosses et qui changent pourtant, elles aussi. On voit cent autres redondances du même ordre, un peu usées depuis l'Ecclésiaste. On voit surtout le professeur, confortablement installé dans sa chaire de Padoue, désireux d'attirer les doctes, les sénateurs, le beau monde, de charmer les oreilles délicates et de recueillir des applaudissemens.

Deux petites lettres que je trouve un peu plus loin dans le manuscrit achèvent de me mettre en garde. C'est une correspondance entre le philosophe suspect de matérialisme et l'inquisiteur du saint-office à Padoue. Ce dernier signale au brillant universitaire les thèses qui ont ému la congrégation, il l'invite à les expliquer ou à les retirer; c'est dit en quelques mots péremptoires, clairs et secs comme un pétillement de fagots. Cremonini répond en phrases embarrassées, il explique, il commente, il rétracte sans rétracter. On devine les deux sentimens qui l'agitent, nous les connaissons bien! Qu'on suppose un professeur populaire du Collège de France, sous un régime de compression, mis en cause par son ministre pour avoir taquiné le pouvoir, flatté la jeunesse libérale et libre penseuse; il veut garder la faveur et les ovations de celle-ci, mais il n'entend pas perdre sa place et sa feuille au budget; le pauvre homme écrirait du même style au grand-maître de l'Université. Décidément, ce Cremonini n'est qu'un habile et un disert. Toujours l'odeur d'homme, toujours les belles idées pures changées en grosse monnaie ou en paillon, dans la main du saltimbanque intelligent qui les exploite pour en tirer profit ou vanité! Ce n'était pas la peine de venir jusqu'au Mont-Cassin pour y chercher un nouveau cas de cette simonie.

Je rends le manuscrit à la poudre où il moisissait, et je vais sur la terrasse. Le soleil qui décline embrase le cirque des montagnes, la plaine s'endort dans une ombre chaude d'où montent des bruits calmés. Quelques moines regardent en bas, accoudés sur le parapet. A quoi pensent-ils, ces noirs compagnons, les yeux fixés sur le petit coin de mer qui brille là-bas, ouvrant à l'imagination les chemins du monde? Comment leur esprit est-il fait, pour demeurer toujours au port sur une ancre immobile? Il n'a donc pas ces voiles folles, brusquement gonflées par tous les vents du large, qui arrachent le nôtre au repos? Parmi ceux que le soir trouve là, il y en a de vieux, il y en a de jeunes. Passe encore pour les vieux; s'ils ont quelque regret de la jeunesse perdue sans avoir connu la vie, de la sainte avarice qui leur a fait placer tout leur bonheur sur les biens célestes, ils peuvent se dire qu'à cette heure le gain de la partie serait égal dans toute autre condition; à leur âge, qu'on soit du siècle ou du cloître, l'ardeur de vivre et les illusions s'affaissent, comme tombent, la nuit venue, les pavillons et les flammes d'un vaisseau de combat. Mais ce jeune religieux qui est à côté d'eux? Il respire les parfums que les fleurs d'avril envoient timidement sur la terrasse. Est-il possible que sa jeunesse, prisonnière inutile, ne remue pas dans son cœur, et qu'il ne regrette pas ces amours d'attente, pauvre apprentissage de l'amour éternel? Je ne sais. Si

quelque défaillance lui est venue, rien ne la trahit; la souffrance est enfouie dans ce cœur comme une chair morte sous le marbre. La cloche sonne l'office; d'un geste rapide, il ramène le capuchon du froc sur ses yeux, qui erraient dans la plaine; il les relève, les tourne vers son église et, au-dessus, vers le ciel. La prière l'appelle, il s'empresse, il sourit.

Et tous ces gens-là n'ont pas lu le Cremonini. Mais la vérité que le professeur commente médiocrement, ils la savaient avant lui, ils la démontrent et la pratiquent. Je ne m'étais pas trompé en venant chercher au Mont-Cassin cette leçon philosophique : je m'étais seulement trompé de livre. Voici les philosophes qui la donnent, et depuis bien des siècles, depuis leur premier instituteur. Dans le préambule de sa règle, saint Benoît passe en revue les diverses classes de moines. Il met au premier rang la forte milice des cénobites; il mentionne au dernier les *gyrovagues*, ces moines vagabonds qui errent d'un monastère à l'autre et ne peuvent se fixer, parce qu'ils sont indisciplinés de cœur et d'esprit. Le Cremonini, et moi qui viens de le lire, et nos pareils qui me liront, nous sommes tous des gyrovagues, dispersés sur les choses vaines. Pour sentir notre infériorité, il suffit de regarder vivre les cénobites, comme je l'ai fait ici durant quelques jours. Ceux-là ne formulent pas en beau langage la théorie du grand rien et de la grande fuite des apparences; ils la prouvent en renonçant au néant du monde. Et ils ne concluent pas au pessimisme. L'aphorisme du rhéteur de Padoue, cruel et mélancolique pour nous, est pour eux un motif de joie; il justifie leur sacrifice, il confirme leur espoir. Ce que nous professons tristement, ils le pratiquent avec allégresse, ayant établi leur demeure au-dessus de ce monde « qui n'est jamais, qui ne fait que naître et mourir à chaque instant. »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES

COMMENCEMENS D'UNE CONQUÊTE

X[1].

LA RUPTURE DU TRAITÉ DE LA TAFNA. — LE COL DE MOUZAIA. — MÉDÉA. — MILIANA.

I.

Comment le maréchal Valée allait-il faire la guerre? D'après quels principes? Entre la méthode qu'il préconisait et celle que soutenait le général Bugeaud, il y avait toute la distance de la défensive à l'offensive. Il le reconnaissait volontiers et s'en faisait gloire. « Mon opinion sur le système à suivre pour soumettre le pays, écrivait-il, le 31 août 1839, au maréchal Soult, diffère de celle émise par plusieurs généraux. La guerre offensive a de nombreux partisans, et on répète encore qu'il faut avoir en Afrique de nombreuses colonnes mobiles qui aillent chercher partout l'ennemi, qui le combattent et le détruisent; l'on assure qu'on arrivera ainsi à la domination générale. Je ne le crois pas, car l'expérience des Turcs est là pour montrer les résultats d'un semblable système. Mon avis, au contraire, est que désormais en Afrique la guerre doit être défensive. L'Arabe fuira constamment devant nos colonnes; il les laissera s'avancer aussi loin que la nécessité de nourrir les soldats le

(1) Voyez la *Revue* des 1er janvier, 1er février, 1er mars, 1er avril, 15 mai 1885, du 1er janvier, du 1er février, du 1er mars et du 1er avril 1887.

permettra, et il reviendra ensuite en donnant à leur retraite l'apparence d'un revers. L'habileté, en Afrique, consiste à attirer les Arabes au combat. Pour atteindre ce but, il faut se tenir habituellement sur la défensive, s'emparer à l'improviste des portions du territoire qu'on veut occuper et y former des établissemens permanens qui excitent la susceptibilité nationale des Arabes. Ces établissemens ne tarderont pas à être attaqués. Le succès du combat sur une position choisie à l'avance sera certain, et la terreur qui suivra une défaite amènera la soumission des tribus voisines. »

Cependant, le 20 novembre 1839, quand la Métidja fut inondée par la cavalerie d'Abd-el-Kader, une colonne mobile aurait apparemment mieux servi que tous les camps retranchés du maréchal, qui ne servirent de rien. Sans vouloir avouer que sa théorie avait tort, il ne laissa pas, dans la pratique, de faire comme s'il le reconnaissait; car il se hâta de se créer une colonne mobile en faisant évacuer la moitié de ses postes retranchés. Ainsi furent abandonnés, du 27 novembre au 7 décembre, le camp inférieur de Blida, les camps d'Oued-el-Alleg et de l'Harrach, en même temps qu'une douzaine de redoutes et de blockhaus. L'évacuation fut si vite menée qu'on fut réduit à livrer aux flammes, faute de temps et de moyens de transport, le foin en meules d'Oued-el-Alleg; il y en avait pour une somme importante. Des garnisons retirées le général Rullière composa une colonne de 2,500 hommes destinée surtout à la protection du Sahel, où la terreur était grande. « C'est, lui écrivait le gouverneur, la défense du Sahel qui doit vivement nous préoccuper, et dans toutes les opérations que vous croirez utile d'entreprendre, c'est toujours le Sahel dont il ne faut pas permettre l'entrée à l'ennemi. C'est à cet effet qu'un corps mobile est formé, et si, en le portant en avant ou à droite, vous vous apercevez qu'un corps ennemi manœuvre vers le Sahel, c'est ce corps qu'il faut suivre, attaquer et détruire, s'il est possible. » Dans Alger même, la population était assez inquiète pour que l'ordre fût donné d'armer les batteries de l'enceinte et d'exercer sur l'entrée et la sortie des indigènes la plus active surveillance; peu s'en fallut même que la ville ne fût mise en état de siège.

Tout en prenant un peu tard ces mesures de protection et de défense, le maréchal Valée réclamait du gouvernement un renfort considérable et immédiat. Les états de situation ne donnaient pour toute l'armée d'Afrique, au 1er décembre, qu'un total de 39,624 hommes présens sous les armes. « L'ennemi, disait le gouverneur dans une dépêche du 23 novembre, l'ennemi nous appelle à la guerre. Il ne veut même plus nous laisser l'étroit espace dans lequel nous étions resserrés. La France doit lui faire une éclatante réponse; notre armée doit le refouler à son tour et assurer par un vaste établisse-

ment au sud et à l'ouest la sécurité du territoire livré à la colonisation. L'issue de la convention de la Tafna a prononcé sur le système d'occupation restreinte. Je ne me dissimule pas que de grands sacrifices doivent être la suite de la position dans laquelle la force des choses nous a placés. Ces sacrifices, je viens, au nom de la colonie, les demander au roi et au pays; 12,000 hommes de plus sont indispensables; j'en fais au gouvernement du roi la demande formelle. Je demande surtout qu'il n'y ait aucune hésitation et que, dès l'ouverture de la session, un vote non équivoque de la législature, un crédit de 20 ou 30 millions, s'il le faut, vienne enlever à l'émir sa dernière espérance. » Avant le 17 décembre, près de 5,800 hommes d'infanterie étaient déjà réunis à Toulon.

« Le roi et son conseil, écrivait au maréchal le duc d'Orléans, ont accepté sans hésitation, sans récrimination, la situation actuelle de l'Algérie. L'opinion publique, la presse, ont suivi cet exemple; les chambres seront entraînées de même. Jamais général en chef n'aura été soutenu et traité comme vous l'êtes: appui moral, récompenses pour vos troupes, pouvoir d'agir, liberté de mouvemens, renforts immédiats et abondans en hommes, chevaux, mulets, matériel, approvisionnemens de tout genre, vous aurez tous les élémens d'un succès que garantit votre habileté et que réclame un pays qui a droit d'être jaloux de son honneur, lorsqu'il se montre prodigue de ses ressources. La juste confiance du roi et de son gouvernement a dû laisser au général en chef, qui est sur les lieux et qui est le seul juge de l'opportunité et de la possibilité des opérations, le choix des coups que, dans cette lutte critique et décisive, il s'agit de porter à la puissance d'Abd-el-Kader; cependant, la pensée du roi et du conseil serait d'opérer principalement par Alger dans la province de Titteri, de s'y établir fortement, en occupant, s'il y a lieu, Médéa, Miliana, Cherchel, et de se relier par la vallée du Chélif avec les troupes qui d'Oran auraient fait une diversion vers ce fleuve, sans occuper, dans une première campagne, Mascara, ni surtout Tlemcen. Reprendre, pour une lutte solennelle, une place encore chaude, si je puis m'exprimer ainsi, parmi ces troupes que je viens de commander dans une expédition presque pacifique, répondre à l'appel que l'Afrique fait à ses défenseurs, c'est plus qu'un droit pour moi, c'est à mes yeux un devoir d'honneur qui fait taire toute autre considération et qui a été apprécié par le roi et son conseil. J'ai écarté l'offre d'un commandement distinct du vôtre; le service en eût souffert. Je n'ai d'autre ambition que le bien général. Je partirai d'ici avec mon frère d'Aumale, qui fera ses premières armes sous vos ordres. L'opinion publique et la presse se préoccupent vivement de mon départ, et, tant que cela ne va pas jusqu'à des manifestations qui trouble-

raient ma liberté, je ne puis qu'être touché d'une sollicitude qui me prouve que mes efforts pour me tenir à hauteur de ma position n'ont pas été complètement perdus ; mais ni les motifs qu'on allègue, ni aucune considération d'intérêt, ni aucun calcul d'avenir ne pourront me retenir ici lorsque, dans mes inflexibles idées de point d'honneur, je crois avoir un devoir à remplir. Le cri de ma conscience me conduira en Afrique ; Dieu réglera l'avenir. »

II.

En attendant l'arrivée des renforts demandés et promis, le maréchal Valée ne pouvait que se tenir sur ses gardes. Des trop nombreux camps retranchés qui avaient été complètement inutiles, ceux qui restaient occupés étaient plutôt un embarras qu'autre chose ; car, bloqués comme ils étaient, il fallait, pour les ravitailler seulement, livrer presque tous les jours de petits combats où l'on perdait du monde sans avancer en rien les affaires. Le 30 novembre, le maréchal avait envoyé à Boufarik le colonel Changarnier avec deux bataillons de son régiment, 250 chasseurs d'Afrique et deux pièces de campagne commandées par le capitaine Bosquet ; le troisième bataillon du 2e léger était au camp de l'Arba. Les zouaves du colonel de La Moricière continuaient d'occuper le camp de Koléa. La Moricière et Changarnier relevaient du général de Rostolan, qui se tenait en arrière, à Douéra, avec 1,500 ou 1,600 hommes. Les ménagemens qui, l'année précédente, avaient fait différer l'occupation effective de Blida, n'étaient plus de saison. Duvivier, récemment promu maréchal de camp, y avait établi son quartier-général et commandait à la fois la ville et le camp supérieur. Le général de Rostolan et lui avaient pour chef direct le général Rullière ; enfin, les garnisons de Kara-Moustafa et du Fondouk recevaient les ordres du général de Dampierre.

Situé à distance à peu près égale de ces divers postes retranchés, Boufarik avait une grande importance stratégique. C'était de ce point central que devait rayonner la colonne dont le commandement mit tout de suite en vedette le colonel Changarnier, son chef. Attentif à tout ce qui se passait aux alentours et très alerte, il était résolu à ne laisser jamais sans réponse les provocations de l'ennemi. Le 3 décembre, le khalifa de Miliana, Mohammed-ben-Allal-ben-Sidi-Mbarek, plus brièvement connu sous le nom de Ben-Allal ou de Sidi-Mbarek, le plus habile et le plus vaillant des lieutenans d'Abd-el-Kader, était descendu en plaine avec trois ou quatre mille chevaux, et, s'approchant de Beni-Mered, manœuvrait de façon à envelopper le troupeau de l'administration ; les deux bataillons du 2e léger, de front, en colonne double à distance de peloton, l'artil-

lerie et la cavalerie dans l'intervalle, marchèrent à lui d'une si belle allure qu'il n'attendit pas leur approche, et, suivi à coups de canon, rentra prudemment dans la montagne.

Le 14, une division de 5,000 hommes, composée en grande partie des troupes de Douéra et de Boufarik, partit de ce dernier camp, sous le commandement du général Rullière, pour ravitailler Blida et le camp supérieur. Telle était la vigilance des Kabyles, qui, avec l'assistance d'un bataillon d'askers, en faisaient étroitement le blocus, que ces deux postes si rapprochés ne pouvaient même plus communiquer entre eux. A 4 kilomètres de Blida, au-delà de Méred, la division aperçut sur sa gauche les réguliers formés en bataille et la cavalerie arabe prête à fondre sur l'arrière-garde. Une double charge des chasseurs d'Afrique, conduite par le colonel de Bourjoly d'un côté, par le commandant Bouscaren de l'autre, prévint la double attaque et dégagea, la mitraille aidant, les abords du camp supérieur. Depuis trois jours, on y criait la soif, les Kabyles ayant obstrué la rigole qui l'alimentait. Le lendemain, le convoi fut conduit à Blida, sous la protection du 2e léger, dont les tirailleurs, embusqués sur la berge de l'Oued-Kébir, tenaient l'ennemi à distance. Quand la colonne reprit le chemin de Boufarik, réguliers et cavaliers essayèrent d'un retour offensif qui ne réussit pas mieux que leur tentative de la veille. Dans ces petites affaires, la division française eut dix hommes tués et quatre-vingts blessés, dont cinq officiers. Ce fut la dernière opération menée par le général Rullière, qui, n'étant pas toujours d'accord avec le maréchal Valée, demanda son rappel en France.

Dans le même temps, les généraux de Rostolan et de Dampierre s'occupaient de ravitailler, l'un Koléa, l'autre les camps de l'Arba, de Kara-Moustafa et du Fondouk. L'état des affaires, à l'orient de la plaine, n'était pas brillant: Ben-Salem y régnait en maître et partageait justement, avec Sidi-Mbarek, la confiance d'Abd-el-Kader.

Aussitôt après le départ de la colonne, qui, le 14 et le 15 décembre, venait de débloquer, pour un moment, Blida et le camp supérieur, Sidi-Mbarek avait repris et resserré plus étroitement le blocus; il lui était arrivé de Médéa un canon et un obusier qu'il mit en batterie contre la ville; mais ce n'était pas le feu de cette artillerie mal servie qui inquiétait la garnison, c'était le manque d'eau. Maîtres du cours supérieur de l'Oued-Kébir, les Kabyles espéraient réduire leurs adversaires par la soif. Il y avait dans Blida des citernes, et, pendant un temps donné, la garnison pouvait se passer du torrent; mais, au camp supérieur, le 24e n'avait pas cette ressource. Deux fois, le colonel Changarnier, venu de Boufarik, réussit à déblayer la rigole du camp; lui parti, le barrage était aussitôt refait par les Kabyles. Averti de la détresse du 24e,

le maréchal Valée prit à Douéra les troupes du général de Rostolan et se rendit le 30 décembre à Boufarik. Il y arriva triste, préoccupé, impatient des retards qui retenaient à Toulon la plus grosse part des renforts promis de France, humilié de l'attitude passive qu'en attendant il était contraint de subir. « On nous oublie, dit-il en arrivant au colonel Changarnier; notre situation est déplorable; elle est honteuse. Ces trois ou quatre mille hommes sont tout ce que j'ai pu réunir pour voir ce qui se passe autour de Blida et de Koléa. » Le lendemain, au point du jour, la colonne se mit en marche, grossie de la garnison de Boufarik. Le convoi, venu d'Alger à la suite du maréchal, fut laissé provisoirement à l'abri des parapets du camp retranché.

Après une avant-garde de spahis et de voltigeurs marchaient, à hauteur égale, deux bataillons du 2e léger, puis deux bataillons du 23e de ligne, les uns et les autres encadrant quatre cents chevaux du 1er chasseurs d'Afrique et quatre pièces de campagne, puis un bataillon du 17e léger et cent chasseurs à l'arrière-garde. La direction était donnée, non sur Blida, mais sur l'ancien camp d'Oued-el-Alleg. L'espoir du maréchal était d'attirer l'ennemi en plaine. Vers neuf heures, on vit un gros de cavalerie, détaché du blocus de Blida, défiler parallèlement au flanc gauche de la colonne, mais à rebours, contourner l'arrière-garde, reparaître sur le flanc droit et faire, deux heures plus tard, sa jonction avec un autre corps qui venait de traverser la Chiffa; mais d'infanterie on n'apercevait pas trace encore. Deux fois cette masse de cavalerie fit mine d'attaquer; deux fois elle s'arrêta devant le feu des tirailleurs. Après une longue halte près de l'ancien camp d'Oued-el-Alleg, la marche fut reprise au sud, vers Blida. Il était trois heures; la journée, bien avancée dans cette saison, semblait perdue. On approchait du ravin herbu qui marque l'ancien lit de l'Oued-Kébir, quand un lieutenant des gendarmes maures, employés comme éclaireurs, vint dire au colonel Changarnier qu'il avait vu, de l'autre côté du ravin, en avant de la nouvelle direction que suivait la colonne, briller une ligne de baïonnettes. Se porter au galop vers le point indiqué par le guide fut pour le colonel l'affaire d'un instant; alors il vit de ses yeux un gros corps d'infanterie marchant sur un grand front. Pendant qu'un de ses officiers courait à toute bride vers le maréchal, Changarnier tirait le 2e léger de la colonne et déployait, sur la berge droite du ravin, ses deux bataillons. Sur l'autre berge, l'infanterie signalée faisait aussi son déploiement. Il y avait là trois bataillons de réguliers, un seul déployé selon les règles, les deux autres divisés par pelotons entre lesquels étaient intercalés des groupes de Kabyles : l'uniforme de ceux-là, le burnous de ceux-ci marquaient, par des bandes alternées, grises et blanches, la composition singulière de

cette longue ligne de bataille. Pendant le déploiement de l'ennemi, lentement fait, le colonel Changarnier donnait pour instructions, aux officiers, de ne pas laisser tirer un coup de fusil, aux soldats de marcher résolument, la baïonnette au canon, mais, jusqu'à nouvel ordre, l'arme sur l'épaule droite, au tambour-major, de ne le pas perdre de vue et de se tenir prêt, au signal de son épée, à faire battre la charge. En ce moment, le maréchal arriva, non plus triste et morne comme la veille, mais rayonnant de joie et de bon espoir.

L'épée tendue, Changarnier commençait à lui indiquer les dispositions faites, quand, le tambour-major prenant pour le signal convenu le geste de son colonel, tout à coup la charge battit. Tandis que le 2e léger, d'un pas allègre, franchissait le ravin, le maréchal donnait ses ordres au 23e de suivre le mouvement, aux chasseurs d'Afrique de se porter en avant et de se rabattre sur le flanc droit de l'ennemi, au 17e léger et à l'artillerie de faire un feu nourri sur la cavalerie arabe. Quand le 2e léger, le ravin franchi, parut au sommet de la berge, une salve l'accueillit, une seule ; ceux qui venaient de la fournir n'eurent pas le temps d'en préparer une seconde. Abordée, percée, rompue en tronçons épars, l'infanterie si laborieusement alignée par Sidi-Mbarek fuyait vers la Chiffa, Kabyles et askers confondus, rejetés de la baïonnette sur le sabre et du sabre sur la baïonnette. Côte à côte avec le colonel de Bourjoly, le maréchal Valée menait la charge des chasseurs d'Afrique ; mais tel était l'élan du 2e léger qu'après 3 kilomètres parcourus tout d'une haleine, quand il fit halte aux broussailles de la Chiffa, les chasseurs n'avaient pas sur lui d'avance. Il avait laissé au 23e de ligne, qui venait après lui, le soin de glaner sur le champ de bataille les prisonniers qu'il n'avait pas le temps de faire. « Jamais, dans toutes mes campagnes, disait le maréchal, jamais je n'ai vu un aussi beau mouvement d'infanterie. » Le succès était complet ; sur le terrain jonché de morts et de blessés, l'ennemi avait abandonné une pièce de canon, trois drapeaux, des caisses de tambour, des fusils par centaines. Du côté du vainqueur, la perte était de quatre-vingt-douze blessés et de treize morts. Le combat d'Oued-el-Alleg acheva pour la fortune de Changarnier ce qu'avait ébauché la retraite de Constantine. Déjà bien vu du maréchal Valée depuis l'expédition des Biban, la confiance du gouverneur lui fut de ce jour-là tout à fait acquise.

Le 1er janvier 1840, le général de Rostolan amena de Boufarik à Blida le convoi de ravitaillement, et, le 4, la division reprit, en passant par Koléa, le chemin d'Alger. Boufarik était occupé par le 23e de ligne et le 2e bataillon d'Afrique. La garde de Blida était confiée au 24e de ligne et celle du camp supérieur au 2e léger, qui fut rallié par son troisième bataillon.

Sous le commandement énergique et l'initiative hardie de son colonel, le 2e léger fut bientôt un modèle pour les troupes d'Algérie. La marche du régiment, la première où la sonnerie du clairon ait accompagné le battement du tambour, devint célèbre et n'eut quelque temps après pour rivale que celle des zouaves; le sac de campement décousu et soutenu par des piquets fut le premier type de la tente-abri; la couverture que les hommes trouvaient trop lourde à porter sur un sac déjà lourd, coupée en deux, devint la demi-couverture réglementaire. Nulle troupe n'était plus alerte à se rassembler sous les armes. Si le clairon de garde à la baraque du colonel sonnait la marche du régiment, en trois minutes il était formé en colonne, les hommes ayant dans le sac le pain, le biscuit, le riz, le sucre et le café pour trois jours; si la sonnerie, suivie d'un certain refrain, indiquait qu'il ne fallait prendre que la couverture, une chemise et les vivres, trois minutes et demie suffisaient pour modifier le paquetage; si un autre refrain prescrivait de ne prendre que le fusil et la cartouchière, en deux minutes la colonne était prête. L'appel se faisait pendant la marche ou à la première halte. Sévère, acerbe pour les négligens, impitoyable pour les poltrons, « car, a dit expressément Changarnier, il y en a dans les meilleures troupes, même en plus grand nombre que ne croit le vulgaire, si prodigue de courage en paroles, » il était obligeant pour les zélés et les braves. En tout ce qui intéressait la subordination et la discipline, il avait une main de fer.

Peu de jours après l'installation du régiment au camp supérieur, un matin, au moment de la soupe, on entend des cris, des coups de feu des appels; c'est le troupeau du camp qui est enlevé par les Arabes; aussitôt, d'instinct, les hommes se jettent sur leurs fusils et, sans ordres, s'élancent hors du camp à la poursuite des maraudeurs; le bétail est repris : victoire! En arrière, sur les parapets du camp, les clairons ont depuis longtemps sonné la retraite; les héros de l'escapade reviennent, joyeux de la recouvrance, quand, au milieu de la route, ils voient se dresser devant eux, à cheval, le colonel pâle de colère, les lèvres serrées, l'œil plein de menaces. On est rentré dans le camp, on a formé le carré; le colonel est au centre : « Soldats du 2e léger, dit-il d'une voix frémissante, allez vous vanter de vos exploits! Tout un régiment pour combattre une centaine de mauvais Arabes contre lesquels il m'aurait suffi d'envoyer une escouade! J'en rougis pour notre drapeau. » Les officiers sont mis aux arrêts, les sous-officiers à la garde du camp. Tout le monde est saisi; l'humiliation est grande, mais elle est méritée : on ne s'y exposera plus.

Depuis la journée du 31 décembre, l'ennemi ne faisait plus que de temps à autre des apparitions timides; du haut de la position

de Mimich, leurs vedettes se bornaient à surveiller Blida. Entre la ville et le camp supérieur, le général Duvivier faisait ouvrir une route à travers les jardins et les orangeries. Chaque jour, un millier d'hommes sortaient du camp et de Blida, employés alternativement au travail et à la surveillance. Le 29 janvier 1840, ils venaient d'arriver à l'ordinaire, quand, à huit heures, d'une futaie d'oliviers, appelée communément le Bois-Sacré, une violente fusillade éclata sur eux; puis apparurent des compagnies d'askers et des bandes de Kabyles. D'abord surpris, les travailleurs se rallièrent sous la protection de leurs camarades armés, reprirent leurs fusils, et, commandés par le lieutenant-colonel Drolenvaux, du 2e léger, se formèrent, prêts à combattre. Aux premiers coups de feu, le général Duvivier avait fait sortir de Blida un bataillon du 24e; plus rapidement encore, le colonel Changarnier était accouru avec ses deux bataillons disponibles et quatre obusiers de montagne. En passant, il avait posté, dans un jardin entouré de cactus, sous les ordres du capitaine Leflô, deux cents hommes et deux obusiers, pour tenir à distance un gros corps de cavalerie qui venait de la Chiffa; puis il s'était jeté dans le flanc gauche de l'infanterie ennemie, que les troupes de Drolenvaux attaquaient de front. En peu d'instans, le Bois-Sacré fut repris, et il ne fallut pas beaucoup plus de temps pour refouler au-delà de l'Oued-kebir l'assaillant qui avait compté faire de cette surprise la revanche de l'Oued-el-Alleg. Dans cette affaire, qui découragea définitivement l'ennemi et rendit la sécurité à Blida, le 2e léger eut soixante-cinq hommes tués ou blessés.

Autant le gouverneur était satisfait de la prestesse de Changarnier, autant il blâmait l'extrême circonspection du général Duvivier, qui, d'ailleurs, avait eu le tort de se laisser surprendre. « Le général Duvivier, écrivait-il au général d'Houdetot, le 1er février, me paraît trop exclusivement occupé de la défense de Blida; quatre mille cinq cents hommes y sont réunis contre un ennemi beaucoup moins fort, en admettant même qu'il y eût deux bataillons réguliers. Ce point, fort par lui-même, fort par l'existence du camp supérieur, que le général regarde comme un inconvénient, et qui cependant empêche Blida d'être bloqué de près, en prenant des revers contre les attaques et la base d'opération de l'ennemi, s'il veut sortir des montagnes, ce point ne devrait pas faire oublier au général l'ensemble des opérations de l'armée et le concours qu'il doit prêter à leur exécution. »

III.

Il y avait près d'un mois que la guerre avait envahi la province d'Alger, alors qu'autour d'Oran tout restait tranquille encore; c'est

qu'Abd-el-Kader avait concentré ses forces entre Médéa et Miliana, dans le Titteri. Le 13 décembre, pour la première fois, le khalifa de Mascara, Ben-Tami, fit une démonstration contre Mazagran, puis, le 17, une autre contre Arzeu. Le 23, ce fut le khalifa de Tlemcen, Bou-Hamedi, qui se présenta devant Misserghine. Deux mois s'écoulèrent ensuite sans autres incidens que des vols de bétail faits par les Gharaba, et des représailles infligées aux voleurs par le général Moustafa-ben-Ismaïl : le vieux guerrier avait reçu du gouvernement français le grade de maréchal de camp au titre étranger. Au mois de février 1840, des attaques simultanées furent dirigées par les Arabes contre Misserghine, Arzeu et Mazagran. La dernière, seule, vaut la peine qu'on s'y arrête, moins pour son importance réelle que pour la renommée excessive qui lui a été faite inopinément par la légende.

Mazagran, petite ville aux trois quarts ruinée, désertée par ses habitans, était pourvue d'une redoute bien construite où 123 hommes du 1er bataillon d'Afrique tenaient garnison, sous les ordres du capitaine Lelièvre ; ils avaient une pièce de canon, des cartouches, de l'eau et des vivres ; rien ne leur manquait. Le 2 février, 500 ou 600 Arabes, dirigés par Moustafa-ben-Tami, se logèrent dans les ruines, tandis que, du côté de la plaine, un nombre de cavaliers à peu près double investissait la redoute. Le khalifa avait amené de Mascara une vieille bouche à feu qui ne put tirer qu'un seul coup. Après quatre journées de fusillade, inquiété sur ses derrières par le lieutenant-colonel Du Barail, commandant de la petite garnison de Mostaganem, et menacé d'être abandonné de ses hommes, qui, leurs maigres provisions consommées, ne pensaient plus qu'à regagner leurs douars, Ben-Tami essaya, le 6 au matin, d'une tentative d'assaut que la défense repoussa sans beaucoup de peine ni beaucoup de pertes ; dans ces cinq jours, elle n'eut que trois morts et seize blessés ; après quoi, les Arabes se retirèrent. Réduite à ses proportions exactes, l'affaire faisait assez d'honneur aux défenseurs de Mazagran ; mais que dire de ces exagérations prodigieuses, de tous ces détails imaginés ou grossis à plaisir, disproportionnés, hors de mesure : présence d'Abd-el-Kader, multitude d'assaillans, canonnade furieuse, carnage de l'ennemi, silos comblés de cadavres? Que penser de ces éclats de fanfare lancés par les journaux de Toulon et de Marseille pour étourdir les gens de bon sens, égarer l'opinion publique, abuser le gouvernement, donner le change à l'histoire? Oui, malgré la protestation des *Annales algériennes*, l'histoire est encore encombrée de ces faussetés voulues. Était-elle bonne pour l'armée, cette glorification, cette apothéose des *zéphyrs*, l'écume de la société militaire? « Les exemples qu'ils donnent aux autres troupes sont pernicieux, écrivait le général Trézel ; il faut regretter même d'avoir quelquefois des éloges à leur accorder pour

leur bravoure, dans la crainte que ces éloges n'accréditent l'opinion très fausse, très dangereuse, qu'un mauvais sujet, un homme adonné à toute sorte de vices, peut être un bon soldat et mérite alors la même considération et les mêmes récompenses. »

Cinq semaines après l'affaire de Mazagran, le 12 mars, 300 ou 400 Arabes viennent, sous le canon du camp de Misserghine, menacer les troupeaux des Douair. Le lieutenant-colonel des spahis d'Oran, Jusuf, qui commande le camp, sort avec 250 de ses hommes, quatre compagnies du 1er de ligne, sous les ordres du chef de bataillon Mermet, et deux obusiers de montagne. Les spahis s'avancent sur un large front dans la plaine, suivis de deux compagnies déployées en tirailleurs; les deux autres en colonne forment la réserve. A leur approche, les Arabes se retirent et les attirent; on est déjà loin du camp. Tout à coup, du ravin de Ten-Salmet, débouche à grand bruit, à grands cris, une masse de cavaliers: c'est Bou-Hamedi qui a dressé l'embuscade; c'est lui qui va diriger le combat. La ligne trop étendue des spahis est enfoncée, coupée, mise en déroute. Les tirailleurs d'infanterie, traversés eux-mêmes, se pelotonnent par petits groupes, cinq ou six ensemble, la pointe de la baïonnette au poitrail des chevaux, et peu à peu se replient sur la réserve. Voilà quatre compagnies, 300 hommes environ, noyées dans des flots d'ennemis en rase campagne. Heureusement, quatre autres compagnies, mises en éveil par les fuyards, sont accourues du camp avec le commandant d'Anthouard. Au lieu de les laisser se former en carré comme les premières, et d'avoir ainsi deux petites redoutes mobiles échelonnées pour la retraite et flanquées l'une par l'autre, le lieutenant-colonel Jusuf a la fâcheuse idée de donner au commandant Mermet l'ordre de faire entrer dans sa formation les nouveau-venus. C'est un mouvement et c'est un moment critique d'où peut résulter la destruction des uns et des autres. Par une bonne chance, les Arabes ne savent pas mettre l'occasion à profit. Enfin, les huit compagnies forment un carré unique de 600 hommes qui rétrograde lentement, la baïonnette croisée, s'arrêtant quelquefois pour fournir des feux de salve. Après sept heures de combat, il est rejoint par quelques pelotons de spahis ralliés, par des secours envoyés d'Oran, et rentre enfin derrière les parapets de Misserghine. Si, au lieu de s'acharner uniquement sur cette faible troupe, Bou-Hamedi s'était porté en avant avec une partie de son monde, ce n'est pas le camp à peu près dégarni qui aurait pu arrêter ses ravages. Tel quel, son succès lui paraissait suffire : il emportait trente-deux têtes de spahis et neuf de soldats français; si tous les blessés étaient tombés entre ses mains, c'eût été une centaine de têtes qu'il aurait envoyées à Mascara. Mauvaise pour le lieutenant-colonel Jusuf et pour les spahis, la journée du

12 mars était glorieuse pour le 1er de ligne et pour les commandans Mermet et d'Anthouard. Les Arabes disaient de ce carré : « C'était un blockhaus de feu. » Et maintenant, quand on sait que jamais les Arabes n'ont pu forcer un poste retranché, que l'on compare à la défense de Mazagran le combat de Ten-Salmet ! C'est celui-ci qui est vraiment un beau fait d'armes ; mais qui le connaît? Qui donc en a jamais entendu parler? La renommée est allée tout entière à l'autre.

Djémila nous a montré, dans les derniers jours de l'année 1838, un poste ouvert bien défendu ; la même province de Constantine va nous fournir encore, en 1840, l'exemple d'une défense aussi mémorable; mais, auparavant, il convient de signaler un fait considérable accompli dans le sud par Ben-Gana, le Cheikh-el-Arab. Bel-Azouz, khalifa d'Abd-el-Kader pour le Zab, était entré dans le Djérid avec un bataillon de réguliers, deux pièces d'artillerie et mille cavaliers. Attaqué, le 24 mars, par le Cheikh-el-Arab, et complètement battu, il perdit ses canons, ses tambours, trois drapeaux, la moitié de ses fantassins et le tiers de ses cavaliers. En témoignage de son succès, Ben-Gana envoya au général Galbois son propre yatagan tout ébréché des coups qu'il avait portés, les trois drapeaux et cinq cents oreilles droites proprement coupées sur les morts. A la réception de cet étrange et sanglant trophée, la population de Constantine se mit en fête, comme au temps du bey Ahmed, quand elle allait voir les têtes des Français accrochées à la kasba. Ben-Gana fut fait officier de la Légion d'honneur et reçut une indemnité de 40,000 francs pour les primes qu'il avait dû payer de sa bourse aux coupeurs d'oreilles. « Cet événement, écrivait le maréchal Valée au ministre de la guerre, a une grande importance. Pour la première fois depuis dix ans, un chef institué par nous marche seul contre les troupes d'Abd-el-Kader et obtient sur elles un succès constaté. Désormais le petit désert nous appartient. Ben-Gana, soutenu par nos troupes qui vont se rapprocher des Portes de fer, soumettra toutes les tribus du Djérid et appuiera Tedjini. Je prescris de lui rembourser les dépenses qu'il a faites. »

Puisque le gouverneur et le gouvernement, d'après son avis, acceptaient, dans la province de Constantine, le concours des grands chefs, il fallait bien accepter aussi, dans une certaine mesure, leurs façons de faire qui chez eux étaient de tradition : ainsi les oreilles coupées, ainsi, en dépit du maréchal Valée, la responsabilité collective et la razzia. Cernés, au mois d'avril, par trois colonnes parties de Constantine, de Sidi-Tamtam et de Ghelma, les turbulens Harakta se virent enlever en un jour 80,000 têtes de bétail ; il est vrai que le lendemain, quand on fit, au camp d'Aïn-Babouch, le recensement de la capture, il ne se trouva plus que 230 chameaux,

550 bœufs et 22,700 moutons; les Arabes auxiliaires s'étaient honnêtement attribué, pendant la marche, les 56,000 bêtes qui manquaient. L'effet de cette grande razzia fut de rendre les Harakta plus humbles et de rétablir la tranquillité dans toute la partie orientale de la province.

A l'ouest, l'occupation définitive de Sétif, après l'expédition des Biban, paraissait avoir eu un résultat pareil. Dans la Medjana néanmoins, Abd-el-Salem et Ben-Omar, lieutenans d'Abd-el-Kader, disputaient encore au khalifa Mokrani la possession de la plaine. Afin de relever et de soutenir l'influence du grand chef allié des Français, le général Galbois prescrivit l'établissement d'une redoute sur la position d'Aïn-Turco. Le 3 mai, un bataillon du 62e y fut conduit par le commandant de La Cipière. A peine les travaux de terrassement étaient-ils ébauchés que, dès le 4, Ben-Omar vint à l'attaque avec un bataillon de réguliers et de nombreuses bandes de Kabyles. Pendant cinq jours, tout autant qu'à Mazagran, le commandant de La Cipière sut se maintenir dans un poste absolument ouvert. Ravitaillée de vivres et de munitions par le colonel Lafontaine, commandant de Sétif, qui lui laissa un canon et quelques fusils de rempart, la petite garnison d'Aïn-Turco se vit, après son départ, investie et attaquée derechef, jusqu'à ce que le camp d'Abd-el-Salem eût été emporté par le général Galbois et ce qui restait des bandes de Ben-Omar mis en déroute par les Arabes de Mokrani. Pour perpétuer le souvenir de la belle défense d'Aïn-Turco, le général décida que l'ouvrage construit sur la position porterait le nom de Redoute du 62e. En France, il en fut d'Aïn-Turco comme de Djémila : on n'y sut rien d'un des plus beaux faits de guerre qui aient été accomplis en Afrique. Il convient cependant d'ajouter, à titre de circonstance atténuante, qu'en ce mois de mai tout ce que le public avait d'attention était absorbé par les événemens militaires de la province d'Alger.

IV.

Au mois de février 1840, le maréchal Valée avait reçu la plus grande partie des renforts réclamés et promis. Sans parler des nombreux détachemens envoyés par les dépôts des corps qui servaient en Afrique, le ministre de la guerre avait fait partir de France deux nouveaux régimens d'infanterie, le 3e léger et le 58e de ligne, un bataillon de tirailleurs, armé d'une carabine à longue portée, créé l'année précédente à Vincennes et type des futurs chasseurs à pied, douze escadrons de chasseurs à cheval et de hussards formant deux régimens de marche, trois batteries de campagne, trois compagnies de sapeurs, un escadron du train des équipages et quinze

cents mulets de bât. L'effectif général de l'armée d'Afrique, au 1er mars, approchait de 60,000 hommes répartis en quatre divisions, affectées, les deux premières avec une réserve à la province d'Alger, la troisième à la province d'Oran, la quatrième à la province de Constantine. L'effectif des divisions d'Alger et de la réserve dépassait 33,000 hommes.

L'heure était venue d'exécuter le plan de campagne proposé par le maréchal, accepté par le gouvernement, et dont le prologue devait être l'occupation de Cherchel. Il y avait pour commencer par là une raison urgente, la même qui, l'année précédente, avait décidé l'occupation de Djidjeli. Le 26 décembre, un bâtiment de commerce français avait été capturé par une tartane de Cherchel ; était-ce donc, après dix années, la renaissance de la piraterie barbaresque? Le bruit courait que des corsaires musulmans avaient été signalés dans les parages de Barcelone.

Pour cette opération préliminaire, trois brigades furent organisées, sous les ordres des généraux d'Houdetot, de Dampierre, Duvivier, et sous le commandement supérieur du maréchal Valée en personne. Le rendez-vous général était indiqué à Bordj-el-Arba. Le 12 mars, les trois colonnes commencèrent, chacune de son côté, le mouvement, se réunirent le 13 au soir et arrivèrent le 15 devant Cherchel, après avoir échangé quelques balles avec les Arabes. La ville était déserte ; il n'y restait qu'un mendiant aveugle et un idiot contrefait. Les trois journées suivantes furent employées à construire quelques ouvrages avancés, dans lesquels on planta des blockhaus, et à creuser un fossé autour du mur en pisé qui formait le corps de place. Le 19, l'expédition quitta Cherchel, dont le commandement fut confié au colonel Bedeau, et la garnison formée du 2e bataillon d'Afrique, dont le chef était alors le commandant Cavaignac. Le 21, les troupes rentrèrent dans leurs cantonnemens ; elles ramenaient une soixantaine de blessés, mais elles n'avaient à regretter que deux morts, dont un noyé au passage de la Chiffa.

Pendant que le maréchal Valée préparait l'occupation de Cherchel, un changement politique dans le gouvernement avait ramené M. Thiers au pouvoir ; depuis le 1er mars, il était pour la seconde fois président du conseil. Sa haute situation était assurément un gage de faveur pour les affaires algériennes ; cependant tous ses collègues ne paraissaient pas aussi bien disposés à leur égard. « Ce brusque changement, écrivait le duc d'Orléans au gouverneur, devait réagir naturellement sur l'Algérie. Tout fut remis en question, les hommes et les choses. On attaqua avec une ardeur, contenue par la seule influence du roi et, j'ose le dire, par mes efforts, le système que vous avez appliqué avec tant de succès et dont vous êtes le pivot, même aux yeux de ceux qui le combattent aujour-

d'hui. » Le 17 mars, le général Despans-Cubières, ministre de la guerre, fit porter par un de ses aides-de-camp au gouverneur l'ordre d'attendre de nouvelles instructions et de renforcer d'abord la division d'Oran qu'il trouvait sacrifiée. Cette crise, qui ne laissa pas d'ébranler l'autorité du maréchal, dura quinze jours; enfin, le 2 avril, le ministre autorisa l'exécution du plan de campagne agréé par son prédécesseur; le 1er avril, le duc d'Orléans put écrire au maréchal Valée : « Je pars satisfait de voir se dissiper toutes les préventions dont le nouveau cabinet n'avait pas d'abord été tout à fait exempt dans son premier jugement sur l'Afrique. Le président du conseil et ses collègues vous rendent aujourd'hui pleine justice. Vous le verrez par les communications que j'ai à vous faire et, dès auparavant, par les instructions qui vont vous être transmises pour les opérations premières de la campagne et qui ne sont guère que la confirmation de vos propositions au gouvernement du roi. Mon départ a été laborieux, car personne que moi ne pouvait vouloir sacrifier à la voix inflexible de ma conscience toutes les considérations auxquelles j'ai dû préférer le sentiment qui me ramène dans les rangs de vos troupes. »

Le 13 avril, la population d'Alger fit au duc d'Orléans le plus chaleureux accueil; au premier rang de son état-major, on se montrait avec une curiosité sympathique un chef de bataillon au 4e léger, le plus jeune de ses officiers d'ordonnance; c'était le duc d'Aumale, son troisième frère.

Avant d'attaquer Abd-el-Kader corps à corps, il importait de savoir aussi exactement que possible quelles étaient ses ressources. D'après les notes et les informations rapportées de Mascara par le capitaine Daumas, le trésor renfermé dans ses coffres pouvait être évalué à 1,500,000 francs, et l'entretien de ses troupes régulières à 54,000 francs par mois. Il avait sur pied 4,800 fantassins askers, 1,000 cavaliers khiélas et 150 topjis qui servaient quatorze pièces de campagne. Ces forces réglées étaient inégalement réparties entre ses huit khalifas, Mohammed-Bou-Hamedi à Tlemcen, Moustafa-ben-Tami à Mascara, Ben-Allal-ben-Sidi-Mbarek à Miliana, Mohammed-el-Barkani à Médéa, Ahmed-ben-Salem au Sebaou, Ahmed-ben-Omar dans la Medjana, Bel-Azouz dans le Zab, Kaddour-ben-Abd-el-Baki dans le Sahara; mais chacun d'eux pouvait appeler aux armes les goums de sa circonscription, de sorte qu'on estimait à 50,000 chevaux pour le moins le chiffre de cette force irrégulière. Les magasins militaires de toute sorte, les ateliers, les fabriques étaient dans le fond du Tell, à Takdemt, Boghar, Taza, Saïda, Tafraoua.

Dans sa lutte pour le triomphe de l'islamisme, c'était à l'âge glorieux de Saladin que l'émir demandait les plus hautes inspirations de son zèle. Hanté par les grands souvenirs du temps héroïque des

croisades, il adressa, le 15 avril, au maréchal Valée ou plutôt à la France entière, ce défi superbe : « J'ai appris que vous voulez m'attaquer avec cinquante mille hommes ou plus. Je ne crains pas, avec l'aide de Dieu, le nombre de vos soldats. Vous savez que mon royaume n'a que huit ans d'âge, tandis que le vôtre dure depuis près de deux mille ans, que vous avez des troupes nombreuses et de nombreux instrumens de guerre. Eh bien! donnez-moi des instrumens de guerre que je vous paierai avec de l'argent; alors, je réunirai des troupes, la moitié seulement des vôtres, et nous combattrons. Ou bien, restons chacun dans les pays qui sont dans nos mains d'ici à douze ans; alors mon royaume aura vingt ans d'âge; chaque année de mon royaume comptera pour un siècle du vôtre, et nous combattrons. Envoyez un homme de chez vous qui comptera mes soldats; opposez-moi deux hommes contre un, je vous jure que je n'augmenterai pas d'un guerrier le nombre qui sera compté. Que le maréchal vienne sur le champ de bataille : j'enverrai contre lui un de mes khalifas. Si mon ami est le plus fort, alors vous m'abandonnerez l'intérieur du pays et vous resterez dans les villes maritimes; si votre ami est le plus fort, alors, moi, je ne vous disputerai pas le chemin depuis Alger jusqu'à Constantine. Que le duc d'Orléans vienne sur le champ de bataille; moi, l'esclave de Dieu, j'y viendrai aussi. Si je parviens à le vaincre, alors vous retournerez tous dans votre pays, et vous laisserez dans les villes tout ce qui appartient au beylik; vous partirez seulement avec vos biens et vos têtes. Si, au contraire, lui parvient à me vaincre, vous serez débarrassés de moi et la province sera pour vous. Si vous acceptez une de ces propositions, faites réunir les consuls des nations pour qu'ils soient témoins. Quoique vous nous regardiez comme faibles, nous sommes forts par Dieu, qui est notre maître et notre victoire. Je vous jure, au nom de Dieu qui nous a honorés par l'islam, qui nous a chéris pour avoir suivi notre seigneur Mohammed, — que le salut soit sur lui! — que vous ne posséderez pas la régence, que vous n'y serez jamais en repos et que vous n'en jouirez pas. Celui de vous qui restera vivant me verra un jour sur le trône d'Alger, et celui de vous qui sera alors à Alger sera sous le sabre des croyans. » Que répondre à ce fier cartel, à cette provocation d'un autre âge? Évidemment rien selon la raison. Mais le sentiment chevaleresque s'indignait qu'on n'y pût rien répondre, et l'honneur trouvait humiliant que la raison silencieuse laissât le beau rôle avec le dernier mot à l'émir.

Puisqu'il était interdit de parler, il fallait au plus tôt substituer l'action à la parole. Le corps d'armée qui allait faire campagne sous le commandement du maréchal-gouverneur était formé de deux divisions et d'une réserve commandées, la première division par le

duc d'Orléans, la seconde par le général de Rumigny, la réserve par le général de Dampierre. Il comprenait quinze bataillons, treize escadrons, quatre batteries, quatre compagnies de sapeurs, un nombre de soldats du train suffisant pour conduire un convoi de six cents mulets; l'effectif total était de dix mille hommes. Douze bataillons, quatre escadrons et huit bouches à feu restaient dans la province d'Alger, sous les ordres du général de Rostolan. Avant de s'engager à l'ouest au-delà de la Chiffa, le maréchal voulut assurer la tranquillité de la Métidja orientale que menaçait un rassemblement d'Arabes et de Kabyles commandés par Ben-Salem. Une colonne, formée au camp du Fondouk, de sept bataillons, de six escadrons et de quatre obusiers de montagne, se porta, le 19 avril, sur le campement de l'ennemi, qui, refusant le combat, se mit en retraite et disparut derrière les montagnes des Isser. En revenant au Fondouk, le maréchal y laissa le général de Rostolan avec quatre bataillons, prescrivit l'évacuation du camp de l'Arba, passa deux jours à Alger pour régler l'administration des affaires pendant son absence, et se rendit, le 25, à Blida, où l'attendait le corps expéditionnaire.

Le 27 avril, il passa la Chiffa. La plaine des Hadjoutes s'étendait devant lui; au fond, sur la droite, on apercevait le bois des Kareza, à gauche, sur les hauteurs d'El-Afroun, les tentes d'un campement arabe. Le soir, vers quatre heures, la première division commençait à installer son bivouac au bord du lac Halloula quand les avant-postes signalèrent un gros corps de cavalerie qui débouchait par la gorge de l'Oued-Djer. C'était la cavalerie de Sidi-Mbarek. Aussitôt, les marmites renversées, les faisceaux rompus, les troupes sous les armes, le duc d'Orléans se dirigea rapidement sur l'aile gauche de l'ennemi que l'artillerie de la réserve canonnait au centre. Quand il voulut faire porter aux chasseurs d'Afrique l'ordre de charger sans retard, ce fut le duc d'Aumale qui se présenta, et quand le régiment s'ébranla pour la charge, ce fut le jeune officier d'ordonnance qui partit en avant, botte à botte avec le colonel. A gauche, les deux régimens de marche s'étaient pareillement engagés. Traversée par les escadrons français, la ligne arabe s'était reformée derrière; il fallut d'un autre élan la repercer au retour, puis la charger deux fois encore et de front et de revers avant de la décider à la retraite. Dans le va-et-vient de ces heurts de cavalerie, semblables au choc des vagues dans une mer démontée, le lieutenant-colonel Miltgen, commandant le 1er régiment de marche, fut atteint d'une blessure mortelle. Débarrassés de leurs sacs, les zouaves et le 2e léger achevèrent la défaite des Arabes, qui, la nuit venue, disparurent par le ravin du Bou-Roumi. Tel fut le combat d'El-Afroun, prologue heureux de la campagne ouverte ce jour-là même, et pour le duc d'Aumale, vaillant début, joyeux élan dans la carrière qu'il se préparait à fournir.

Le lendemain et le jour d'après, l'armée ne fit que des mouvemens indécis; le maréchal Valée paraissait attendre qu'Abd-el-Kader descendît dans la plaine. Il y descendit en effet, le 29, au milieu du jour, avec dix mille cavaliers en bel ordre. On eût dit vraiment qu'il passait en revue les troupes françaises, tant il mit d'insolence à parader en avant d'elles. On pouvait aisément le distinguer, au milieu de la longue colonne, précédé de ses étendards, suivi de ses cavaliers rouges. Tout à coup, par un mouvement absolument inattendu, on le vit s'engager entre le lac Halloula et la droite de l'armée. Une marche de flanc, dans un défilé, quelle audace! mais pour le maréchal quelle occasion magnifique! On attendait un ordre, un coup de canon, un signal; rien ne vint. Au bout d'une heure, d'une longue heure, le maréchal commanda face en arrière et ce fut tout; l'émir était déjà loin. Inquiet pour le Sahel qu'il semblait menacer, le maréchal se contentait de le suivre. Dans tous les rangs, la déception fut grande : « Ah! se disaient les vieux *africains*, ce n'est pas le maréchal Clauzel qui eût manqué la chance! Comme il aurait eu bientôt fait de bousculer cette parade! » D'autres, au souvenir de la Sikak, rappelaient le général Bugeaud. Cette journée malheureuse devait faire à l'autorité morale du maréchal Valée un tort irréparable. On ne cessa pas de respecter son caractère, on continua de rendre justice aux qualités solides de « ce bronze vivant, de ce lanceur de bombes, de cet obusier de vingt-quatre, » comme disaient entre eux les jeunes officiers, mais on lui contesta les mérites d'un manieur d'armée, d'un capitaine de champ de bataille, et la confiance des troupes s'éloigna instinctivement de lui. « On n'a pas d'idée de ce que c'est que 10,000 hommes conduits de la sorte, écrivait La Moricière; cela dépasse de beaucoup tout ce que je pouvais imaginer. Il est impossible de prévoir ce qui pourrait arriver dans une affaire un peu sérieuse. »

Le lendemain 30 avril, pendant que l'armée rétrogradait vers la Chiffa, il y eut, au passage de l'Oued-Djer, un combat d'arrière-garde où se distingua particulièrement un bataillon de la légion étrangère. Le 2 mai, le corps expéditionnaire bivouaqua autour de Haouch-Mouzaïa; c'était là que le maréchal avait résolu de faire construire, avant de s'engager dans la montagne, une vaste redoute destinée à recevoir les blessés, les malades, un grand dépôt de munitions et de vivres. Lorsque les travaux lui parurent assez avancés, il laissa pour les achever les sapeurs du génie avec un bataillon du 48e, et se remit, le 7 mai, en mouvement, non pas dans la direction de Médéa, mais encore une fois à travers la plaine. Contraint naguère par les ordres du ministre d'envoyer un renfort à la division d'Oran, l'entêté gouverneur n'en avait pas pris son parti;

c'était l'équivalent de ce renfort qu'il s'était fait renvoyer d'Oran et qu'il allait recevoir à Cherchel.

Le 8, dans l'après-midi, le corps expéditionnaire n'en était plus qu'à trois lieues; il venait d'entrer sur le territoire de la belliqueuse tribu des Beni-Menacer. La route, belle et large, était dominée, sur la rive gauche de l'Oued-Hachem, par une suite de hauteurs peu élevées, mais très abruptes; afin de protéger le passage de la colonne, le colonel Changarnier reçut du général Duvivier l'ordre de les faire occuper par trois compagnies de son régiment. Le détachement parti, le colonel, qui le jugeait un peu faible, voulut le rejoindre et le commander lui-même. Quand il fut au sommet de l'escarpement, il aperçut à quelque distance une grande masse de Kabyles, dix fois supérieurs en nombre, qui se disposait pour l'attaque. Une sorte d'isthme séparait les deux troupes. Couchés derrière un pli de terrain, les hommes du 2e léger attendaient; seuls, le colonel Changarnier et le commandant Levaillant, à cheval, apparaissaient au-dessus des broussailles; derrière eux, les clairons étaient prêts à sonner la charge. Au moment où les Kabyles, resserrés par l'étranglement du terrain, abordaient l'isthme sur un front plus étroit, au signe du colonel, la sonnerie éclata, les trois compagnies se dressèrent et d'un feu à bout portant foudroyèrent les rangs pressés de la colonne ennemie; puis, sans lui donner le temps de se reconnaître, elles se jetèrent, tête baissée, baïonnette en avant, sur la masse ahurie, qui s'enfuit à la hâte et se dispersa dans le dernier désordre. « Cette attaque, a dit Changarnier, fut irrésistible parce qu'elle était imprévue; elle eût été moins impétueuse et moins franche si nos soldats n'eussent été placés de manière à ne pas voir, avant le choc, les masses contre lesquelles ils allaient se heurter. Ils furent étonnés de leur victoire en voyant les Beni-Menacer, éparpillés par la fuite, couvrir au loin le plateau. » Dans cette lutte corps à corps, les trois compagnies eurent douze tués, dont un officier, et huit blessés. Quelques heures après, le 17e léger eut avec d'autres bandes kabyles une affaire d'arrière-garde.

A Cherchel étaient arrivés d'Oran trois bataillons détachés du 15e léger, du 1er et du 41e de ligne, et d'Alger un gros approvisionnement de munitions et de vivres. Le 10, le corps expéditionnaire, grossi du renfort, mais alourdi par le convoi, reprit le chemin de la Métidja. Tant qu'on fut en pays de montagne, la fusillade ne cessa pas à l'arrière-garde et sur les flancs; le lendemain, journée plus calme, ramena de bonne heure la colonne à la redoute de Haouch-Mouzaïa, son point de départ. Le bivouac établi, le duc d'Orléans convoqua dans sa tente les deux généraux de brigade avec tous les chefs de corps de la première division et leur annonça pour le lendemain, 12 mai, l'attaque du col de Mouzaïa. Il ajouta que toutes

les forces d'Abd-el-Kader, réunies derrière des retranchemens construits à l'européenne, préparaient à l'assaillant une résistance qu'il serait d'autant plus glorieux de vaincre.

V.

La nuit était venue. Étagés de gradin en gradin sur l'amphithéâtre de montagnes au fond duquel s'ouvre le col, les feux de l'ennemi donnaient à l'armée le spectacle d'une illumination splendide; ainsi s'annonçait la fête. Au bivouac, on ne dormit guère; la veillée des armes se fit comme il convient dans l'attente d'un grand jour. Les hommes avaient ordre de n'emporter que les cartouches, le biscuit, la ration de viande cuite et le bidon plein d'eau; une heure avant l'aube, ils mangèrent la soupe; puis, aux premières lueurs du crépuscule, le mouvement commença. L'immense convoi restait parqué dans la redoute, gardé par la cavalerie et le bataillon du 1er de ligne. Pendant deux ou trois heures, à la fraîcheur du jour naissant, la marche eut tout le charme d'une promenade matinale; pas un coup de feu; aucun indice ne signalait encore le voisinage de l'ennemi. Au plateau du *Déjeuner*, on fit halte. Là se formèrent les colonnes d'attaque. Il y en eut trois : la première, forte de dix-sept cents hommes et composée du 2e léger, d'un bataillon du 24e de ligne et d'un bataillon du 41e, devait, sous le commandement du général Duvivier, s'élever à l'extrême gauche par un large mouvement tournant jusqu'au Djebel-Enfous, qui est le grand pic de Mouzaïa, et se rabattre ensuite sur le col; la deuxième, forte de dix-huit cents hommes et composée des zouaves, des tirailleurs de Vincennes et d'un bataillon du 15e léger, sous les ordres du colonel de La Moricière, avait sa direction moins à gauche, de façon à rejoindre la première entre le grand pic et le col; la troisième, composée du 23e de ligne et d'un bataillon du 48e, sous les ordres du général d'Houdetot, devait suivre la route carrossable ouverte, en 1836, par le maréchal Clauzel et marcher directement au col, quand les deux autres se seraient rendues maîtresses des crêtes supérieures. Le maréchal Valée, le duc d'Orléans et tout l'état-major se tenaient avec la troisième colonne. La deuxième division et le 17e léger avaient pour mission de couvrir les mouvemens de la première et de repousser toute diversion qui pourrait venir du côté de la plaine.

Pendant que le corps d'armée se préparait à prendre ses formations de combat, l'ennemi achevait de prendre les siennes; l'air était si calme qu'on entendait distinctement les commandemens des réguliers, et comme ils avaient adopté les intonations françaises, c'était parfois à s'y méprendre. Il arriva qu'au moment où le 2e léger, qui s'en allait à la colonne de gauche, passait

auprès du duc d'Orléans, un tambour des askers commença de battre aux sergens-majors : « Eh bien! messieurs du 2e léger, dit en souriant le prince, est-ce que vous n'allez pas répondre? » Aussitôt le sergent-major de la compagnie la plus voisine, se faisant un porte-voix de ses deux mains, se mit à crier : « Minute! minute! colonel, on y va! » et le duc d'Orléans, et ses officiers, et tout le bataillon de partir d'un éclat de rire, et les hommes, mis par cette saillie en belle humeur, de marcher d'un pas plus allègre au combat. C'était à eux, placés en tête de la colonne, d'affronter les premiers coups.

Il était midi ; la première division s'était échelonnée sur la route du col pour céder le plateau à la seconde. Le 2e léger, suivi du 24e de ligne et du 41e, commençait à gravir les pentes de gauche ; les zouaves attendaient que le mouvement fût assez prononcé pour s'ébranler à leur tour. Tout à coup, la fusillade éclata; ce n'était pas encore le feu des réguliers. Derrière chaque pointe de roc, chaque pierre éboulée, chaque touffe de broussailles, les Kabyles, embusqués avec intelligence, l'arme bien appuyée, tiraient comme à la cible sur le 2e léger qui ne répondait pas. Officiers et soldats avaient bien assez à faire de lutter avec les difficultés du terrain qu'il fallait d'abord vaincre. On y allait des pieds et des mains, grimpant à la paroi, s'accrochant aux saillies, aux branchages, les hommes, le fusil en bandoulière, s'aidant mutuellement, se faisant la courte échelle ; on ne s'arrêtait pas pour les blessés que les bataillons suivans devaient recueillir. A l'abri d'un saillant qui défilait à peu près ses hommes, le colonel Changarnier leur donna dix minutes pour reprendre haleine. Au-dessus s'étageaient trois retranchemens gardés par les réguliers. Le premier n'avait qu'un faible relief; il fut emporté sans trop de peine ; le profil du second était un peu plus marqué; il fut emporté aussi, mais avec plus d'efforts. Reste à prendre, au sommet du grand pic, une grande redoute, clé de la position. Afin de réduire ses pertes autant que possible, le colonel en fait serrer la base et se dirige à gauche vers un ravin dont l'origine doit être apparemment au niveau de la redoute. A ce moment, un nuage entoure le régiment, arrête sa marche, mais le dérobe aussi aux coups de ses adversaires. « Semblables, a dit un des acteurs de cette grande scène, à ces héros de l'*Iliade* et de l'*Énéide* que des divinités enveloppaient de nuées pour les protéger, nous attendions, et les coups des réguliers, sans but précis, incertains, sifflaient sans nous atteindre au-dessus de nos têtes. »

Pendant ce temps, la deuxième colonne, partie plus tard, mais cheminant sur des pentes moins raides, avait gagné du terrain, tandis que la troisième, suivant lentement les lacets de la route, servait de point de mire à deux pièces de petit calibre qu'Abd-el-

Kader avait établies à droite du col, et dont le feu, peu efficace d'ailleurs, fut bientôt éteint par celui d'une batterie de campagne que le maréchal Valée, toujours artilleur de prédilection, se donna le plaisir de mettre en position lui-même. En tête de la colonne s'avançait le duc d'Orléans et, près de lui, à pied, le duc d'Aumale, qui avait donné son cheval au colonel Gueswiller, du 23e de ligne. Répercutées par les échos des montagnes, la canonnade et la fusillade roulaient avec des grondemens de tonnerre. Parfois, comme si le combat se rapprochait, le retentissement éclatait plus net et plus fort. Dans un de ces momens, le maréchal, silencieux, immobile, les mains croisées sur les fontes de la selle, crut entendre derrière lui ces deux mots chuchotés : « Nous reculons. — Non! dit-il, en se retournant, le front sévère; non, c'est l'effet du vent. Silence! » Tout à coup, le bruit lointain cessa, on n'entendait plus que les coups de feu les plus rapprochés; que se passait-il donc au fond du champ de bataille? Pendant un quart d'heure, l'anxiété fut grande. Enfin, une sonnerie de clairon apportée par la brise de l'est fit tressaillir de joie tous les cœurs; c'était la fanfare du 2e léger qui sonnait avec entrain la marche bien connue du régiment. « A ce moment, a dit le maréchal Valée, toutes les poitrines se dilatèrent, soulagées de l'oppression qui les accablait lorsque, ne voyant plus nos bataillons cachés dans les replis de la montagne, on n'entendait que le roulement de la fusillade arabe à laquelle pas un coup de fusil français ne répondait, roulement si formidable qu'on l'entendait même de Blida, à huit lieues de distance. »

Ce quart d'heure de silence et d'angoisse, c'était le temps que le 2e léger avait passé sous la brume du nuage protecteur. Quand il fut revenu à la lumière, ce fut pour recevoir à bout portant le feu d'un bataillon d'askers sorti de la redoute. Quarante hommes tombèrent, mais les autres, bondissant comme des fauves, rompirent le bataillon, en poursuivirent les débris et franchirent après eux le fossé de l'ouvrage. Le premier qu'on vit sur le parapet, le lieutenant Guyon, tomba mort; le duc d'Orléans l'avait décoré le matin même. Au plus haut sommet du Djebel-Enfous, le drapeau du 2e léger flotta déployé sur la redoute conquise, et les clairons à perte d'haleine sonnèrent la marche du régiment. C'était pour le maréchal et pour l'armée l'annonce de la victoire. Du point où l'avait porté son élan, le colonel Changarnier embrassait le panorama de la bataille; à l'ouest, les restes du bataillon qu'il venait de défaire s'éloignaient avec un millier de Kabyles en suivant une arête qui devait aboutir au col; à l'est, d'autres bandes descendaient vers la Chiffa; au sud, une colonne, presque entièrement composée d'infanterie régulière, semblait se retirer vers Médéa.

Aussitôt que le 24e eut remplacé le 2e léger dans la redoute, le

colonel Changarnier prit la direction du col; à mi-chemin, La Moricière le rejoignit, et tous deux s'arrêtèrent pour attendre le général Duvivier, qui, retardé par l'âpreté du terrain, avait laissé jusqu'alors ses deux lieutenans mener l'action d'eux-mêmes. La jonction s'était faite dans un site ravissant, au bord d'un petit lac aux eaux limpides, encadré par des bouquets de chênes d'une rare beauté. Au-delà, la prévoyance des ingénieurs, déserteurs ou autres, qui s'étaient mis au service d'Abd-el-Kader, avait coupé par une redoute l'arête qui mettait en communication le pic de Djebel-Enfous avec le col. Deux compagnies de réguliers l'occupaient encore. Carabiniers du 2e léger, zouaves, tirailleurs de Vincennes, s'y élancèrent à l'envi et l'emportèrent en commun. Vif et court, ce combat fut le dernier. Les deux premières colonnes réunies descendirent au col que la troisième atteignit dans le même temps, sous le feu d'un demi-bataillon d'askers qui fit sa retraite, après avoir fourni régulièrement la salve. Dans le lointain, au pied des pentes que les colonnes triomphantes venaient de gravir, on entendait encore quelques détonations; c'était la fin d'un combat que la deuxième division avait soutenu contre une partie de la cavalerie de Sidi-Mbarek et quelques centaines de Kabyles.

Le succès était grand, car Abd-el-Kader avait rassemblé pour la défense du Ténia toutes ses forces; mais quand il avait vu le progrès du 2e léger sur sa droite, il n'avait pas voulu, en homme habile, s'entêter au combat, et, sauf pour les corps destinés à faire l'arrière-garde, il avait de bonne heure donné les ordres de retraite. En fait, il était battu, mais non hors de combat, et ses pertes étaient relativement peu importantes. Celles de son adversaire dépassaient trois cents hommes; elles portaient, pour les deux tiers, sur le 2e léger, qui comptait quarante-deux morts, dont trois officiers, et cent quarante-cinq blessés; après lui venait le 24e, avec une perte d'une quarantaine d'hommes; la deuxième et la troisième colonne, moins longtemps et moins sérieusement engagées, avaient beaucoup moins souffert.

Dans la journée du 13 mai, les blessés furent évacués sur Haouch-Mouzaïa; parmi eux, on comptait les généraux de Rumigny et Marbot, et le commandant Grobon, des tirailleurs de Vincennes. L'escorte qui les conduisit ramena, le lendemain, avec le concours de la cavalerie, l'énorme convoi parqué, depuis le 11, dans la redoute. Le 16, l'armée descendit à Médéa; le lieutenant-colonel Drolenvaux gardait, avec deux bataillons, le col où le maréchal avait fait faire quelques travaux défensifs. La marche fut peu inquiétée; cependant, avant d'arriver au bivouac, l'avant-garde eut à débusquer des vieux oliviers de Zeboudj-Azara un bataillon d'askers qui, sans s'éloigner beaucoup, alla s'établir, de l'autre côté du ravin, en face

des mines de cuivre, sur un plateau qui prit dès lors le nom de plateau des Réguliers. Le lendemain, après un court engagement en avant de Médéa, la ville fut occupée; elle était absolument déserte. Le maréchal la fit mettre en état de défense, autant qu'il était possible de faire en trois jours, l'arma d'artillerie, la pourvut de munitions et de vivres pour deux mois, et en confia le commandement au général Duvivier, avec une garnison de deux mille quatre cents hommes formée du 23e de ligne, d'un bataillon du 24e, d'un bataillon du 58e et de détachemens d'artillerie et du génie. Dans la nuit du 17 au 18, la cavalerie venue de France, qui se croyait bien en sûreté dans l'angle compris entre le mur de la ville et l'aqueduc, se laissa surprendre par une bande de partisans heureusement peu nombreuse; autrement la surprise eût pu avoir des résultats funestes, car la panique fut grande, et sans l'infanterie qui vint à la rescousse, les régimens de marche n'en auraient pas été seulement pour une trentaine de chevaux blessés ou enlevés.

Le 20 mai, l'armée reprit le chemin du col. La première division marchait en tête, puis le convoi escorté par la cavalerie; l'arrière-garde était faite par ce qui restait de la deuxième division, c'est-à-dire un bataillon du 15e léger, un du 48e et les trois bataillons du 17e léger. C'est à ce moment-là que l'émir attendait la revanche. A droite de la route, un bataillon d'askers se dissimulait dans le ravin de la haute Chiffa; à gauche, deux autres bataillons occupaient le plateau des Réguliers; en arrière, une colonne de cinq mille cavaliers se prolongeait sur le chemin de Miliana. Le mouvement des troupes françaises avait commencé tard et se faisait lentement; quand, après le défilé de l'interminable convoi, l'arrière-garde s'engagea dans le bois des Oliviers, ce fut sur elle que, selon l'usage traditionnel des Arabes, s'abattit l'orage. La vieille futaie devint le théâtre d'un des combats les plus acharnés qu'on eût encore vus en Afrique. Pendant longtemps le 17e léger presque seul en supporta l'effort; car les deux autres bataillons avaient assez à faire de protéger le convoi menacé par des Kabyles embusqués dans la montagne. Abd-el-Kader dirigeait habilement ses troupes; les cavaliers avaient mis pied à terre et fournissaient un feu plus meurtrier que s'ils étaient demeurés à cheval. On voyait des cheiks richement vêtus s'avancer à vingt pas des tirailleurs français et aligner les leurs sur les hampes des drapeaux fichés en terre. Les réguliers de droite essayèrent de couper derrière le 17e léger la route du col en gagnant du terrain vers la mine de cuivre, mais un détachement de chasseurs d'Afrique, démontés comme les cavaliers de l'émir, leur barra le passage. Que faisait cependant le maréchal? Toujours plus préoccupé du convoi que de la bataille, il se borna d'abord à faire mettre en batterie deux pièces de mon-

tagne dont la mitraille fit peu d'effet. Témoins éloignés de la lutte dont ils n'entendaient que le grondement, les six bataillons d'avant-garde frémissaient d'impatience. Enfin, sur la demande réitérée du duc d'Orléans, le maréchal consentit à lâcher la bride au 2e bataillon de zouaves. Ils s'élancèrent, le colonel de La Moricière et le commandant Renault en avant, chargeant de front avec les compagnies décimées du 17e, que le colonel Bedeau, couvert de sang, entraînait l'épée à la main, ne voulant pas se laisser dépasser par ses généreux camarades. Abd-el-Kader recula, mais menaçant encore; si la nuit ne fût intervenue, le combat eût recommencé sans doute.

Pour lui, c'était presque un succès; quoiqu'il eût perdu beaucoup plus de monde qu'au col de Mouzaïa, il en avait aussi fait perdre davantage à son adversaire; il lui avait tué plus de cinquante hommes et blessé plus de trois cents; un trop grand nombre étaient atteints de blessures mortelles et quelques-uns n'avaient pas pu être sauvés de l'ennemi. Enfin, remarque pénible à faire: la journée du 20 mai, revanche en quelque sorte de la journée du 12, rehaussait autant, parmi les soldats de l'émir, l'éclat de son prestige qu'elle achevait d'abaisser, parmi les Français, l'autorité morale du maréchal Valée. Le 21, le corps d'armée, suivi des deux bataillons qu'il avait laissés au col, descendit à la redoute de Haouch-Mouzaïa, et le lendemain, les troupes qui le composaient rentrèrent dans leurs cantonnemens, tandis qu'une longue colonne de voitures d'ambulance et de cacolets amenait aux hôpitaux d'Alger le douloureux contingent des blessés et des malades. Quelques jours après, les princes firent leurs adieux à leurs compagnons d'armes et s'embarquèrent pour France.

VI.

Pendant l'absence du maréchal, Alger avait mené une vie inquiète; le général de Rostolan n'avait pas dormi tranquille. Les Hadjoutes d'un côté, Ben-Salem de l'autre, infestaient la Métidja; le Sahel même n'était pas à l'abri de leurs coups de main. A Birkhadem, le 27 avril, on avait signalé leurs coureurs; deux maisons de campagne étaient brûlées, trois personnes enlevées près de la Ferme modèle; le lendemain, c'était Hussein-Dey qui recevait leur visite. Le général multipliait les postes, les rondes, les patrouilles; il faisait marcher la milice; il armait les condamnés militaires. Pendant quelques jours, l'ennemi se tint à distance; mais tout à coup, le 15 mai, on le vit de plus près qu'on ne l'avait jamais vu depuis 1830, dans le Hamma, au café des Platanes. Il y eut ce jour-là un épisode émouvant, renouvelé d'Hercule, de Nessus et de Déjanire.

Hercule était un maraîcher du Hamma, Déjanire sa jeune femme, le Centaure un cavalier de Ben-Salem. Emportée au galop par Nessus, Déjanire se débattait en poussant des cris; Hercule, qui mieux aimait la voir morte qu'abandonnée au ravisseur, tira sur le groupe, et Nessus tomba mort. L'histoire ne dit pas si le burnous de l'Arabe dont le colon s'empara lui devint aussi funeste qu'à l'époux de Déjanire la tunique empoisonnée du Centaure.

Le retour de l'armée allait mettre pour quelques jours un terme à ces insultes, mais Alger ne pouvait pas compter beaucoup sur sa protection immédiate; car, dès le 4 juin, elle était de nouveau en campagne. D'après des informations qui paraissaient au moins probables, Abd-el-Kader aurait divisé ses forces et renvoyé même une partie de ses réguliers à leurs dépôts pour se refaire; il ne serait resté que le bataillon de Barkani devant Médéa, celui de Sidi-Mbarek à Miliana et celui de Ben-Tami à quelque distance de cette ville, au pont du Chélif. C'était à Miliana qu'en voulait le maréchal. Il partit le 4 de Blida, traversa la plaine hadjoute, bivouaqua le 5 à Karoubet-el-Ouzri, sur le territoire des Beni-Menad, qui, le lendemain, pour lui avoir cherché noise, virent brûler leurs moissons, passa le défilé de Chab-el-Keta et s'arrêta, dans la soirée du 6, au confluent de l'Oued-Hammam et de l'Oued-Djer. Le 7, le corps d'armée rejoignit, au marabout de Sidi-Riar, le chemin direct d'Alger à Miliana, remonta la vallée de l'Oued-Adelia, franchit sans difficulté le col du Gontas et descendit dans la plaine du Chélif. Pendant la nuit, la lueur d'un grand incendie éclaira de ses reflets rougeâtres les sommets du Zaccar, et, le jour venu, des tourbillons de fumée servirent à la colonne de point de repère et de guide dans la direction de Miliana livrée aux flammes.

Suspendue au flanc méridional du Zaccar, qui lui prodigue ses eaux bienfaisantes, la ville est reliée à la plaine du Chélif, qu'elle domine de très haut, par un couloir à pente raide au fond duquel court, pendant deux lieues et plus, l'Oued-Boutane, rapide et limpide. C'est au marabout de Sidi-Abd-el-Kader qu'est le seuil du défilé. C'est de là que le maréchal Valée fit ses dispositions pour aborder la ville et combattre l'ennemi, s'il était possible. Les deux brigades de la première division, composées, l'une des zouaves et du 2e léger, l'autre des tirailleurs de Vincennes, du 17e léger, d'un bataillon du 23e et d'un bataillon du 24e de ligne, avaient pour chefs les colonels Changarnier et Bedeau. A ces deux brigades était confiée l'action de vigueur; la seconde division, formée du 3e léger, d'un bataillon du 1er de ligne, du 48e et de la légion étrangère, demeurait en réserve, ainsi que le 1er régiment de chasseurs d'Afrique, le 1er régiment de marche et les gendarmes maures. A l'ouest de la ville, sur un plateau, on apercevait un bataillon de réguliers et

trois petites pièces d'artillerie que le feu d'une section de campagne eut bientôt fait disparaître ; à part quelques groupes de cavaliers qui se tenaient en observation sur les hauteurs, le gros de la cavalerie arabe était massé dans la vallée du Chélif.

La première brigade par les crêtes de droite, la seconde par les crêtes de gauche, avançaient lentement, réglant leur pas sur le convoi qui gravissait péniblement la pente accidentée du vallon. Quand elles arrivèrent à portée de l'ennemi, les réguliers les honorèrent d'une salve, puis firent demi-tour et se mirent en retraite par le chemin de Cherchel. Le premier soin des troupes, après leur entrée dans Miliana, fut de courir aux incendies; l'eau ne manquant pas, elles en eurent assez facilement raison ; mais c'était une désolation que cette ville aux maisons croulantes, aux ruelles encombrées de ruines. Au dehors, dans le ravin de l'est, les ingénieurs à la solde d'Abd-el-Kader avaient commencé l'établissement d'une fonderie et d'une forge à la catalane. Pendant trois jours, le maréchal fit réparer les brèches de l'enceinte, construire en avant des jardins quelques ouvrages défensifs, et approprier pour le logement des troupes les maisons les plus habitables. Deux mosquées furent occupées, l'une par l'hôpital, l'autre par le service des vivres. Après cette installation hâtive, la garde de la place fut confiée au lieutenant-colonel d'Illens, du 3e léger, avec un bataillon de son régiment, un bataillon de la légion étrangère et deux détachemens du génie et de l'artillerie; l'effectif de la garnison était de 1,236 hommes.

Le 12 juin, le corps d'armée quitta Miliana; comme d'habitude, il fut sérieusement inquiété au départ. Les réguliers avaient reparu; il y en avait trois bataillons et beaucoup de Kabyles; l'infanterie des colonels Changarnier et Bedeau repoussa leurs attaques, et lorsque la colonne eut débouché dans la vallée du Chélif, la cavalerie ne s'épargna pas. Deux belles charges furent poussées par le commandant Bouscaren, à la tête des gendarmes maures, et par le commandant Morris, à la tête des chasseurs d'Afrique. La perte de cette journée fut de quatorze morts et de cent dix blessés. Le soir, le bivouac fut établi sur les deux bords du Chélif, au gué de Souk-el-Arba. Selon les ordres du maréchal, l'arrière-garde avait brûlé tous les gourbis, toutes les moissons sur son passage. Constamment observé, mais à distance, par la cavalerie arabe, le corps d'armée traversa, le 13, la plaine des Djendel et les ravins des Ouamri, passa, dans la matinée du 14, en vue de Médéa, et bivouaqua, l'après-midi, au bois des Oliviers. On apercevait au loin, de l'autre côté du Bou-Roumi, la cavalerie d'Abd-el-Kader; mais son infanterie, qu'était-elle devenue? N'avait-elle pas occupé le col? Si elle n'y était pas, il importait de l'y prévenir. ou, si elle y était, de l'y surprendre.

A minuit, une colonne, composée des zouaves, du 2e léger et du 24e, quitta le bivouac, sous le commandement du colonel Changarnier. On cheminait en silence, l'œil au guet, l'oreille ouverte; défense de tirer un coup de fusil; les armes étaient chargées, mais les bassinets n'avaient pas d'amorce. Sur le ciel, d'une sérénité splendide, deux nuages passèrent, colorés en rouge par les reflets d'un grand feu. Ce grand feu reflété, c'était assurément celui des réguliers au bivouac. Une détonation retentit, puis une autre, puis un cri d'appel. La colonne montait toujours, silencieuse, attentive. Quand elle arriva au col, elle n'y trouva personne et rien que trois ou quatre tisons fumans. Il n'y avait évidemment eu là qu'un petit poste qui venait de s'enfuir, et ce n'était pas ce foyer chétif qui avait pu donner aux nuages une coloration si intense. On eut, le lendemain, l'explication du phénomène, quand, tout à côté de la redoute de Haouch-Mouzaïa, on vit l'emplacement noirci d'une grande meule de foin toute brûlée.

Quoi qu'il en soit, le col était libre, et, dès l'aube, le maréchal avait mis en mouvement la cavalerie, le convoi, et l'infanterie à l'arrière-garde; mais aussitôt ces réguliers qu'on avait cherchés où ils n'étaient pas étaient apparus, et avec eux les cavaliers et les Kabyles. C'était à peu près sur le même terrain et dans les mêmes conditions la répétition prévue et voulue par Abd-el-Kader du combat si émouvant du 20 mai. L'arrière-garde, que commandait le général d'Houdetot, se composait du 48e, d'un bataillon du 3e léger et d'un bataillon de la légion étrangère. A peine eut-elle dépassé le bois des Oliviers que les réguliers s'y logèrent et ouvrirent contre elle un feu nourri. En même temps, le convoi était attaqué sur ses deux flancs par des Kabyles qui le mirent en désordre. D'un petit plateau situé au niveau des mines de cuivre, une batterie de campagne canonnait le bois. Un peu en arrière et au-dessus se tenaient, l'arme au pied, les carabiniers et les voltigeurs du 2e léger, spectateurs du combat, impatiens d'y prendre part. Abrité des ardeurs du soleil par un bouquet de lentisques, le colonel Changarnier attendait. Le maréchal le fit chercher par le capitaine Lebœuf, un de ses officiers d'ordonnance. « On ne me fait là-bas que des sottises; allez-y, lui dit-il, et donnez à l'affaire une meilleure allure. » Comment se récuser? Mais aussi comment enlever au général commandant l'arrière-garde la direction du combat? Avec une habileté rare et sans manquer à l'ordre hiérarchique, Changarnier sut faire agréer des avis que le général s'appropria le plus naturellement du monde; puis, du conseil passant à l'action, il mena ses compagnies d'élite au soutien du 48e, qui tint avec honneur, ce jour-là, le rôle difficile qu'avait joué le 17e léger dans le drame du 20 mai. Un dernier retour offensif rejeta l'ennemi

hors du bois des Oliviers et mit fin à la lutte; dans l'après-midi, tout le corps d'armée bivouaqua aux environs du col. Les nombreux blessés, — il n'y en avait pas moins de trois cent quatre-vingts, — furent transportés à l'ambulance de Haouch-Mouzaïa, et, le lendemain, de l'ambulance à l'hôpital de Blida. La cavalerie qui les avait escortés ramena, au retour, un convoi énorme destiné au ravitaillement de Médéa et de Miliana.

Le 19 juin, à huit heures du matin, des berges ombragées du lac de Mouzaïa, sous le couvert des chênes, la première brigade au repos voyait serpenter au-dessous d'elle, par toutes les sinuosités de la route, la file interminable des mulets chargés qui remontaient lentement au col; à l'ombre, le colonel Changarnier attendait le moment de faire prendre les armes aux bataillons d'escorte, lorsqu'un officier d'ordonnance vint, comme dans la matinée du 15, le chercher de la part du maréchal. Il le trouva préoccupé, soucieux; les généraux et la plupart des colonels étaient venus lui représenter qu'il était urgent de ménager les effectifs réduits, harassés de marches et de combats, épuisés surtout par l'ardeur d'un soleil implacable, et que de nouvelles opérations, en présence d'un ennemi acharné, nombreux, fait au climat, pourraient avoir un échec, sinon un désastre, pour conséquence. D'autre part, pour approvisionner du nécessaire Médéa, Miliana surtout, ces opérations, jugées si périlleuses, n'en étaient pas moins indispensables. C'était sur ce dilemme embarrassant que le maréchal avait voulu consulter le colonel du 2e léger. Toujours prêt à l'action, Changarnier opina sans hésitation pour une expédition sans retard. Revenu à sa brigade, dès que les derniers mulets du convoi eurent défilé, il la mit en marche. Le soir, à quatre heures, au bivouac du bois des Oliviers, le maréchal le fit appeler derechef : « Votre opinion, lui dit-il, est-elle toujours la même? — La réflexion l'a confirmée. Vous avez encore assez de troupes pour passer partout, et si Abd-el-Kader veut vous barrer le chemin, vous le battrez. — Mon estomac et mes entrailles m'ennuient; je serai obligé de rester à Médéa pour régler le système de fortification que Duvivier veut trop étendre. — Nous vous regretterons, monsieur le maréchal; mais nous seconderons si énergiquement le général Schramm que... — Est-ce que je pense à lui? C'est vous qui commanderez. C'est vous qui comprenez ce qu'il faut faire; c'est vous qui avez la résolution nécessaire; c'est vous qui commanderez. » Et, laissant le colonel ravi, mais stupéfait, le maréchal rentra dans sa tente.

Le 20 juin, les troupes étaient de bonne heure sous les murs de Médéa. Depuis l'occupation, la ville n'avait pas subi d'attaques sérieuses; les pertes de la garnison n'étaient que de quatre tués et

onze blessés; mais Duvivier, mécontent de son inaction, réclamait ou des renforts qui le missent en état d'agir au dehors, ou sa mise en disponibilité. C'était encore un dilemme. Par un mélange d'autorité, de promesses et d'éloges, le commandant de Médéa se laissa persuader de patienter encore; mais quelle dut être l'amertume de ses réflexions quand, le lendemain matin, il apprit par l'ordre du jour la fortune inouïe de Changarnier, son rival! Un corps expéditionnaire était ainsi constitué : 350 zouaves, 900 hommes du 2e léger, 400 du 17e léger, 1,000 du 23e de ligne, 1,000 du 24e, 400 du 58e, 400 chasseurs d'Afrique, deux compagnies du génie, une batterie de montagne, soit 4,600 hommes, tout ce qu'il y avait de valide dans le rang, et le commandant de ce corps était Changarnier! Tous les généraux, tous les colonels plus anciens que lui étaient retenus sous Médéa; seuls, les colonels Bedeau et Drolenvaux, moins anciens, étaient appelés à marcher sous ses ordres avec les lieutenans-colonels.

Le 22 juin, vingt minutes avant l'aube, la cavalerie, suivie de la moitié des bataillons, prit la direction du col de Mouzaïa; aussitôt les vedettes arabes coururent en donner avis à l'émir, qui, comme au 20 mai et comme au 15 juin, envoya toutes ses forces, réguliers et cavaliers, occuper les ravins autour des oliviers de Zeboudj-Azara. Cependant, tandis que Changarnier longeait, avec une lenteur calculée, les pentes du Nador, derrière lui, le reste de ses bataillons, l'artillerie et le convoi gagnaient le plus de terrain possible sur le chemin de Miliana; puis, lorsqu'il jugea qu'ils avaient pris assez d'avance, il les rejoignit par une marche en diagonale avec l'avant-garde du matin, qui allait devenir l'arrière-garde du soir. C'était le pareil stratagème qui avait réussi deux fois au général Bugeaud avant la Sikak; Abd-el-Kader s'y laissa prendre encore; quand il s'avisa de son erreur, il était trop tard et son infanterie trop loin. Changarnier lui avait habilement dérobé une marche. Au plus fort de la chaleur, les troupes se rafraîchirent à la charmante fontaine de Sidi-Ali-Tamjiret; dans la futaie qui l'entoure, on se montrait avec admiration trois arbres à la ramure si étendue que chacun d'eux pouvait abriter du soleil tout un bataillon sous son ombre. Le soir, à six heures, la colonne bivouaquait au bord du Chélif, au Souk-el-Arba des Djendel; le lendemain matin, avant huit heures, elle s'arrêtait à l'entrée du vallon de Miliana. Les crêtes fortement occupées à droite et à gauche, le seuil du défilé gardé par le 24e et par l'artillerie, le convoi, précédé d'un bataillon, monta vers la ville; c'était un supplément de 60,000 rations qui allait entrer dans les magasins aux vivres et suffire, avec ce qu'ils devaient contenir encore, selon les calculs de l'intendance, aux besoins de la garnison jusqu'au 20 septembre. Pendant que le

colonel Changarnier pressait le déchargement des mulets de bât, une vive fusillade, appuyée de coups de canon, le rappela en hâte au seuil du vallon, attaqué par la cavalerie de l'émir, mais si bien défendu par le colonel Gentil, du 24e, que l'ennemi ne parvint pas à le forcer. A trois heures, tout était fini, et les mulets haut le pied ralliaient le bivouac sous le marabout de Sidi-Abd-el-Kader. Vers cinq heures, on aperçut les réguliers, qui, du Djebel-Mouzaïa, étaient revenus à marches forcées au Djebel-Gontas.

Autant le colonel Changarnier avait pris soin, la veille, d'éviter une rencontre, autant, allégé du convoi, il attendait, il espérait, il recherchait une affaire générale; mais il en fut pour son vain espoir. Suivi de loin par les bataillons d'Abd-el-Kader, qui longeaient prudemment le pied des montagnes, escorté de plus près par la cavalerie, très nombreuse, mais presque aussi prudente que l'infanterie, le colonel faisait des haltes fréquentes afin de donner à l'ennemi des tentations d'attaque. Une seule fois il parut mordre à l'appât; mais la charge, rompue par un feu de deux rangs, n'arriva même pas jusqu'aux carrés hérissés de baïonnettes. La colonne revit avec plaisir, le 24 et le 25, les bons bivouacs de Souk-el-Arba et de Sidi-Ali-Tamjiret, et le 26, au pied du Nador, elle fit sa jonction avec les troupes restées sous Médéa.

Du 27 juin au 2 juillet, cavaliers et fantassins ne cessèrent pas de faire la navette de Médéa à Blida et réciproquement, pour amener de celle-ci les chargemens de munitions et de vivres destinés à celle-là. Le 2 juillet, pendant que le corps d'armée quittait définitivement le col, le 2e léger et le 24e de ligne d'un côté, les zouaves et le 17e léger de l'autre, brûlaient et détruisaient tout ce qu'ils pouvaient atteindre, moissons, gourbis, jardins, vergers, dans les montagnes des Mouzaïa et des Soumata. Le 3 juillet, au camp supérieur de Blida, La Moricière et Changarnier reçurent des mains du gouverneur leur brevet de maréchal de camp, signé à Paris le 21 juin, le même jour où, sous Blida, la confiance du maréchal Valée avait conféré au colonel du 2e léger un commandement d'officier-général. En quatre ans, cinq mois et vingt jours, Changarnier avait franchi, du grade de capitaine à celui de maréchal de camp, la distance que La Moricière et Duvivier avaient parcourue, celui-ci en neuf ans, celui-là en six ans et huit mois. Pour avoir été plus long que celui de leur heureux émule, l'avancement de Duvivier et de La Moricière n'en était pas moins exceptionnellement rapide.

VII.

Les troupes regagnaient leurs cantonnemens; les grandes opérations avaient pris fin. « Le plan de campagne est exécuté, disait

le maréchal Valée dans son rapport au ministre; la France est fortement établie dans la vallée du Chélif; de grandes communications lient à la Métidja Médéa et Miliana. Le moment approche où les tribus se sépareront de l'émir. » N'était-ce pas montrer beaucoup de satisfaction et beaucoup de confiance? Le maréchal Clauzel, qu'on blâmait tant, en avait-il naguère montré davantage? A Paris, on était loin d'être aussi rassuré. C'était le moment où les affaires d'Égypte mettaient la France en contradiction avec la plus grande partie de l'Europe. Les adversaires de l'Algérie ne pouvaient pas manquer de tirer parti pour leur thèse des inquiétudes de l'opinion publique.

Au mois de mai, une commission parlementaire avait proposé la résolution suivante: « Dans le cours de la prochaine session, le gouvernement soumettra aux chambres les conditions de la domination et de l'occupation françaises en Algérie. » M. Thiers s'y opposa énergiquement. « Si la proposition, dit le président du conseil, n'est que l'expression détournée d'un système qui aurait pour résultat d'affaiblir aux yeux de l'étranger ou des Arabes la ferme résolution du gouvernement français de posséder l'Algérie et d'employer toutes les forces du pays, si cela est nécessaire, pour triompher des résistances qu'il y rencontre, je la combattrai de toutes mes forces. Un système d'occupation restreinte, je le déclare impossible. Le traité de la Tafna est la réponse la plus victorieuse au système de l'occupation restreinte. Je crains que la commission n'ait contribué, contre sa volonté, à affaiblir la force morale dont nous avons besoin en Afrique. Tout se sait en Afrique, tout ce qui se dit ici a du retentissement. Je le dis encore, l'occupation restreinte serait une résolution funeste; ce serait un rêve, une chimère de gens qui ne connaissent ni les hommes ni les choses. » Devant cette déclaration si nette, le plus fougueux des antialgériens, M. Piscatory, ne se contint plus: « L'Afrique, s'écria-t-il, c'est la ruine pendant la paix, l'affaiblissement pendant la guerre. Je croyais à la possibilité d'une occupation restreinte; j'y croirais encore sans M. le président du conseil; mais, puisqu'il veut tout conquérir, tout soumettre, tout occuper, je le dis hautement: l'Afrique est un malheur, une folie, et si on doit la pousser hors de toute limite, sans hésiter je suis pour l'abandon. » Avec moins de violence, le général Sébastiani exprima le même sentiment: « Jusqu'à ce que l'on me démontre qu'on est en état de conserver Alger dans le cas d'une guerre en Europe, que l'influence de la France ne serait pas plus grande lorsqu'elle aura la libre disposition de ses forces et de son argent, je persisterai dans mon opinion. »

On attendait le général Bugeaud; quand il parut à la tribune, l'attention devint grande. Il fut comme toujours énergique, absolu. « Voulez-vous, dit-il, rester imperturbablement en Afrique? Eh

bien! il faut y rester pour y faire quelque chose; jusqu'à présent, on n'a rien fait, absolument rien. Voulez-vous recommencer ces dix ans de sacrifices infructueux, ces expéditions qui n'aboutissent qu'à brûler des maisons et à envoyer bon nombre de soldats à l'hôpital? Vous ne pouvez continuer quelque chose d'aussi absurde. Messieurs, puisque vous êtes condamnés à rester en Afrique, il faut une grande invasion, qui ressemble à celles que faisaient les Francs, à celles que faisaient les Goths; sans cela vous n'arriverez à rien. » Serrant de plus près la question militaire, à propos des faits de guerre qui étaient en train de s'accomplir, il blâma l'occupation de Cherchel; à Médéa, selon lui, ce n'était pas deux mille quatre cents hommes qu'il aurait fallu mettre, c'était huit mille hommes. « Il y a, dit-il encore, un système qu'il faut abandonner: c'est le système de la multiplication des postes retranchés. Je n'en connais pas de plus déplorable; il nous a fait un mal affreux. C'est le système de la mobilité qui doit soumettre l'Afrique. Il y a entre le système de l'occupation restreinte par les postes retranchés et celui de la mobilité toute la différence qu'il y a entre la portée du fusil et la portée des jambes. Les postes retranchés commandent seulement à la portée du fusil, tandis que la mobilité commande le pays à 25 ou 30 lieues. Il faut donc être avare de retranchemens et n'établir un poste que quand la nécessité en est dix fois démontrée. » Il était impossible de viser plus droit et plus juste; le coup devait atteindre le maréchal Valée en pleine poitrine.

Cependant le maréchal se complaisait dans l'excellence de sa méthode. « L'armée, écrivait-il au général Corbin, le 2 juillet, a besoin d'un repos honorablement gagné, et l'ennemi est suffisamment occupé à lécher ses plaies. Tous les renseignemens s'accordent à dire qu'il a fait des pertes extrêmement considérables. Il n'était pas accoutumé à deux mois de campagne consécutive au sein de ses provinces. Les Kabyles eux-mêmes, peu portés naturellement à prendre part aux affaires d'Abd-el-Kader, contraints de marcher et poussés par les troupes régulières, désirent vivement la fin d'un état de choses qui les ruine et les rend très malheureux. »

Les troupes ont besoin de repos, disait le maréchal; mais ce repos, où le trouver? Était-ce dans ces postes multipliés dont la chaîne presque ininterrompue embrassait le Sahel? Terrassés par la fièvre, les hommes y tombaient, suivant l'expression vulgaire, comme des mouches. En veut-on un exemple? Voici ce qu'écrivait, le 28 août, un officier du 1er de ligne, le capitaine de Montagnac: « Dispersés dans six ou huit postes, nous occupons les endroits les plus malsains en ce moment; ce sont les postes avancés qui bordent le Sahel du côté de la plaine, où l'on est sous l'influence des miasmes de cette infernale Métidja où personne ne peut vivre.

Aussi sommes-nous minés par les maladies d'une façon déplorable. Notre pauvre bataillon, qui était de 760 hommes à notre départ d'Oran, se trouve réduit à 210; depuis que nous sommes ici, — il n'y a qu'un mois, — il est entré plus de 500 hommes à l'hôpital. Ma compagnie, qui était de 86 hommes le 26 juillet, lorsque nous sommes partis de Boufarik, est aujourd'hui de vingt-six grenadiers, trois caporaux et un sergent; plus de sergent-major, plus de fourrier, plus de tambour. Des compagnies de cent vingt hommes réduites à trente, c'est effrayant! Ces malheureux sont frappés de la fièvre comme de la foudre; ils tombent, et l'on n'a que le temps de les porter à l'hôpital. J'ai été détaché, le 6 de ce mois, avec cent et un hommes de mon bataillon au camp de Bouderba, le plus important de tout le Sahel, car il en est la clé. Mes cent et un hommes sont aujourd'hui réduits à cinquante-deux. On a réuni dans ce malheureux camp les débris d'un bataillon du 58e et un détachement de cent hommes du 48e. J'ai le commandement de tous ces corps, avec un personnel de sept officiers du 58e, — reste des cadres d'un bataillon, — deux officiers du 48e et un de chez nous. Cela me donne un effectif de 240 hommes avec deux pièces d'artillerie. Sur ces 240 hommes, il nous faut en fournir 100 chaque jour pour la garde de six postes, dont quatre redoutes avancées. Voyez ce qu'il reste pour faire des sorties, lorsque les Arabes s'approchent de trop près, ce qui arrive souvent; c'est pourtant avec cette poignée d'hommes que je suis appelé à fermer l'entrée du Sahel aux bandes de sauvages qui essaient à chaque instant de traverser nos lignes. Dernièrement, le 12 août, ils ont fait, du côté de Koléa, un coup qui a dû leur donner bien de l'orgueil : un détachement composé de 40 chasseurs à cheval, de 15 indigènes et de 150 hommes du 3e léger, sorti, les uns disent pour relever un blockhaus, les autres disent pour pousser une reconnaissance, est tombé dans une embuscade et a perdu 103 hommes: 60 ont eu la tête coupée; le reste fut fait prisonnier. Un voltigeur qui avait été pris s'est échappé; il a rejoint son corps et a raconté que le capitaine qui commandait l'infanterie avait été emmené avec un certain nombre d'hommes; l'officier de cavalerie a été tué. Sept ou huit cents cavaliers, soutenus par un bataillon de réguliers, les ont surpris et enveloppés tout d'un coup. Vous voyez comme les Arabes sont atterrés par les coups que nous leur portons! Leur violence et leur audace augmentent chaque jour. Nous ne sommes maîtres nulle part. Ils nous attaquent de tous les côtés : Miliana attaqué, Cherchel attaqué, nos convois attaqués, nos correspondances attaquées tous les jours. Le maréchal ne pourrait pas mettre 4,000 hommes sur pied; il y a en ce moment, dans la province d'Alger, plus de 6,000 malades. Moi, je vais toujours bien; tout tombe autour de moi et je reste de-

bout, quoique je ne me sois pas déshabillé depuis *le 6 mai* et que je n'aie pas couché autrement que par terre, rongé par les puces et les poux. Je suis tout en guenilles. »

Y avait-il beaucoup d'exagération dans ce tableau poussé au noir? Non, par malheur; les documens officiels ne le démentent pas, au contraire. Dans toute l'armée, au 1er novembre 1840, il y avait tout près de 15,000 malades ou malingres, incapables d'aucun service. Sur un effectif de 71,703 hommes, la situation à cette date porte en effet 14,812 absens et 56,891 présens, indigènes compris. Depuis le 1er juin, 4,200 hommes étaient morts dans les hôpitaux; 2,700 hommes avaient été évacués sur France; 745 étaient en congé de convalescence. Dans les seuls hôpitaux d'Alger, il y avait 3,600 malades, sans compter les malingres traités dans les infirmeries régimentaires. Le nombre des hommes présens sous les armes se réduisait à 150 pour un bataillon du 3e léger, à 500 pour le 53e de ligne, à 200 pour tout le 58e.

L'effrayante réduction des effectifs dans les troupes françaises eut pour effet d'incliner le maréchal à plus d'indulgence pour les corps indigènes. Le bataillon des tirailleurs de Constantine fut organisé définitivement à huit compagnies; il y eut un demi-bataillon de trois compagnies à Bône, un bataillon de six compagnies à Alger. L'effectif de la gendarmerie maure, des spahis réguliers et des irréguliers reçut une augmentation notable. En somme, à la fin de l'année 1840, le nombre des indigènes soldés par la France était de 2,300 fantassins et de 3,300 cavaliers.

VIII.

S'il était vrai, comme s'en vantait le maréchal, qu'il eût fortement établi dans la vallée du Chélif la domination française, que de grandes communications fussent désormais ouvertes entre Alger d'une part, Médéa et Miliana de l'autre, comment se faisait-il qu'on n'eût reçu, depuis les premiers jours de juillet, aucune nouvelle ni de l'une ni de l'autre? Pour Médéa, notamment, le fait était inexplicable, car, à défaut de la correspondance postale, Duvivier avait à sa disposition la correspondance télégraphique. En effet, dès le 4 juillet, le général Changarnier, à peine reconnu de la veille et nommé commandant supérieur de Blida, avait reçu du maréchal la mission d'installer au point culminant des montagnes visibles de Médéa un télégraphe, et non content de lui en donner l'ordre, le maréchal avait voulu de sa personne aller reconnaître avec lui l'emplacement le plus favorable à l'exécution de ce dessein. Il le trouva chez les Beni-Sala, au Djema-Dra, à plus de 1,200 mètres de hauteur, au-dessus d'une belle source d'où le nouvel établissement prit

son nom, Aïn-Tailazid. Aussitôt le terrain choisi, on y avait construit d'abord la redoute du télégraphe, puis un vrai camp retranché. Des dix bataillons que le général Changarnier avait immédiatement sous la main, quatre occupaient avec lui Aïn-Tailazid; les six autres, qui étaient à Blida, venaient à tour de rôle relever les premiers.

Dans la seconde quinzaine de juillet, le télégraphe avait reçu tous ses apparaux; les employés étaient à leur poste. Le 28, par un temps superbe, on se mit en mesure d'échanger avec Médéa les premiers complimens. Les grands bras de la machine aérienne s'agitèrent : « Attention! » Médéa n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Deux fois, trois fois, on répéta le signal : Médéa ne répondit pas. Les jours suivans, Aïn-Tailazid continua de gesticuler : peine perdue. Enfin, le 2 août, le général Changarnier eut l'idée malicieuse d'intercaler, parmi des signaux hors de sens, trois mots : « Ordonnance... Avancement... Lieutenant-général. » O miracle! Aussitôt les bras de Médéa s'agitèrent : « Signal pas compris; répétez. » A quoi ceux d'Aïn-Tailazid ayant répliqué : « Gouverneur très mécontent de n'avoir pas de vos nouvelles, » Médéa redevint inerte; mais on avait désormais le mot de l'énigme : la paralysie n'était que volontaire. C'était un entêtement du général Duvivier : commandant d'une place bloquée, il ne voulait plus communiquer avec le dehors. « La position de Médéa n'était pas fâcheuse, écrivait un peu plus tard le maréchal Valée à M. Thiers; le manque de communications tenait à l'esprit de système, bien connu dans l'armée, du général Duvivier. Plusieurs Arabes que j'ai laissés près de lui porteraient volontiers des dépêches à Médéa; par système, il s'isole et ne fait aucun usage des moyens mis à sa disposition. L'année dernière, lorsqu'il commandait à Blida, je ne pouvais avoir de rapports de lui qu'en envoyant le général d'Houdetot les chercher. »

Le maréchal avait, lui aussi, ses entêtemens; il s'était mis dans l'idée qu'entre Blida et Médéa, par la région tourmentée des Beni-Sala, des Beni-Meçaoud et des Ouzra, il devait y avoir nécessairement un chemin direct, et ce chemin-là, il avait donné au général Changarnier l'ordre formel de le découvrir. Le 26 août, le 2e léger, le 24e de ligne, les tirailleurs de Vincennes, un escadron de chasseurs d'Afrique, une batterie de montagne, un convoi de cent dix mulets chargés de munitions et de vivres, se formèrent en colonne au-dessous d'Aïn-Tailazid; deux bataillons demeurèrent pour la garde du camp. Le 27 commença le voyage d'exploration; il dura deux jours, sans autre résultat qu'un excès de travail et de fatigue au-delà de ce que les plus déterminés grimpeurs de montagnes auraient pu imaginer ou prévoir. Les Kabyles eux-mêmes étaient si loin de s'attendre à pareille visite qu'à peine essayèrent-ils d'y faire obstacle; s'ils avaient eu le temps de se réunir, la colonne, surprise

dans des gorges où le soldat étouffait de chaleur, se serait trouvée plus d'une fois en mauvaise passe. Le 28 au matin, l'ennemi était déjà plus nombreux; mais on apercevait la crête du Djebel-Dakla, et Médéa n'était pas loin. « L'ardeur du combat, a dit l'un des vieux soldats de Changarnier, la poudre que nous brûlions, celle qui restait sur nos lèvres en déchirant la cartouche, avaient enflammé nos gosiers; nos bidons étaient vides et tous les torrens à sec. Nous atteignîmes enfin les vignes qui entourent Médéa; notre soif était si grande que les tirailleurs se précipitaient vers les puits et s'y disputaient un bidon d'eau, sans s'inquiéter des Kabyles qui nous suivaient en nous fusillant de crête en crête. »

Arrivé sous les murs de la ville que l'apparition imprévue de la colonne avait débloquée, le général dut attendre un certain temps devant la porte. Son aide-de-camp, le capitaine de Mac-Mahon, qui l'avait précédé d'un quart d'heure, n'avait pas pu obtenir qu'elle fût ouverte, quand Duvivier parut enfin, grave et solennel : « Soyez le bienvenu, dit-il, mais vous savez, mon cher général, qu'une place assiégée ne doit pas avoir de relations avec l'extérieur. » Il lui fallut bien pourtant recevoir le convoi qu'on lui amenait et permettre à Changarnier de visiter la place, dont la bonne tenue ne pouvait que faire honneur à son commandant. Il n'y avait eu qu'une seule attaque vraiment sérieuse, le 3 juillet, trois jours après le dernier ravitaillement. Ce jour-là, sous la direction d'Abd-el-Kader, Barkani, avec deux bataillons de réguliers et de nombreux contingens kakyles, avait surpris les travailleurs de la garnison occupés à la construction d'une redoute extérieure. La réserve accourue avait rétabli le combat, qui ne s'était terminé que le soir, par la retraite de l'ennemi, très maltraité. Les pertes avouées par Duvivier étaient sérieuses : 62 morts, 86 blessés; selon les informations recueillies par Changarnier, elles auraient été plus graves encore. Quoi qu'il en soit, l'attaque ne s'était pas renouvelée; Barkani et les Kabyles avaient seulement resserré le blocus. Dans le journal tenu régulièrement par Duvivier, on lisait, à la date du 13 août, cette page d'une forme un peu plus qu'originale : « La ville prend tous les jours une situation plus imposante. Si M. d'Abd-el-Kader veut faire enterrer son monde, son plus court parti est de venir nous attaquer ici. Je doute qu'il en ait le cœur; il se contente de nous bloquer, croyant probablement que nous mourrons bientôt de faim. S'il était homme à conversation, je lui proposerais de venir faire un tour dans nos magasins de vivres et de liquides; mais il ne vient pas plus à conversation qu'il ne vient de près, de sa personne, dans les combats qu'il livre lui-même, se tenant à trois quarts de lieue en arrière des siens. » Excessif en tout, Duvivier était ici beaucoup trop injuste pour son grand adversaire.

Quand le général Changarnier eut tout vu dans Médéa, les fortifications, l'hôpital, les magasins, les casernes, même le télégraphe, qui était en parfait état, il se remit en chemin, le 29 août, aux premières lueurs du jour. Au moment où Duvivier recevait ses adieux : « Vos troupes se trompent, dit tout à coup celui-ci ; elles vont passer sous l'aqueduc. — Elles ne se trompent pas ; nous retournons par le col de Mouzaïa. — Pourquoi pas par la route que vous avez prise en venant? — Je la connais assez, et le gouverneur approuvera ma résolution quand il aura lu mon rapport. Persuadé que si nos colonnes fréquentent ce pays, l'une d'elles aura quelque jour à s'en repentir, je ne veux pas que ce soit celle que je commande. — Votre résolution est bien subite ! — Ma résolution est prise depuis avant-hier, à neuf heures du matin. Les chefs de corps et mes deux aides-de-camp, Mac-Mahon et Pourcet, ne l'ont apprise qu'hier soir, après la fermeture des portes de Médéa, dont les habitans ont les oreilles très ouvertes. »

Comme Duvivier, Barkani s'était imaginé que la colonne allait refaire la dangereuse exploration qu'elle avait hasardée l'avant-veille, et il avait embusqué le gros de ses forces au-dessous d'Aïn-Tailazid, dans le coupe-gorge. Vers dix heures seulement, Changarnier vit descendre rapidement du Djebel-Dakla les premières compagnies des réguliers rappelés à la hâte. A cette heure, l'avant-garde, la cavalerie, l'artillerie et les bagages avaient assez d'avance sur le chemin du Ténia pour ne laisser au général aucune inquiétude. Arrêté derrière un pli de terrain auprès des mines de cuivre, avec les tirailleurs de Vincennes et le 2e léger, il attendit l'approche de l'ennemi ; quand il le vit à moins de deux cents pas, il fit rapidement replier les tirailleurs. Encouragés par cette fuite apparente, les réguliers se lancèrent à la poursuite ; mais, au premier tournant, ce furent les baïonnettes du 2e léger qu'ils rencontrèrent. Le choc fut terrible, la mêlée courte : l'ennemi en déroute, laissant la pente jonchée d'une centaine de cadavres, courut chercher asile dans le bois des Oliviers. Le lendemain, les troupes expéditionnaires regagnèrent, les unes Blida, les autres Aïn-Tailazid. Depuis l'établissement de ce dernier poste, le camp supérieur n'était plus occupé.

L'année d'après, Duvivier se mit en tête de chercher à son tour et de découvrir enfin cette communication de Blida à Médéa, ce chemin direct rêvé naguère par le maréchal Valée, qui n'était plus alors gouverneur-général. Il n'y réussit pas mieux que Changarnier, il y perdit même plus de temps et de monde, ce qui lui attira les sarcasmes du général Bugeaud et le décida, pour s'y soustraire, à demander peu de temps après son rappel en France. Un jour que devant un cercle de généraux et de colonels, Bedeau

faisait au gouverneur le récit de cette fâcheuse opération à laquelle il avait pris part, quelqu'un rappela l'expédition de Changarnier et son retour par le col de Mouzaïa. « Moi, dit à ce propos le général Baraguey-d'Hilliers, qui n'était pas aimé des troupes, moi, à votre place, je serais revenu par le même chemin, quand j'aurais été sûr d'y rester avec tout mon monde. » A quoi Changarnier répondit doucement : « Vous ne paraissez pas comprendre qu'en ayant assez vu pour faire un rapport concluant, ma mission était remplie. J'ai ramené mes troupes, je leur ai procuré un beau succès, je suis revenu sain et sauf, et l'armée en a été bien aise. Vous, vous y seriez resté, et elle n'en aurait pas été fâchée peut-être. » Là-dessus, le général Bugeaud fut saisi d'un fou rire qui gagna tout le monde, sauf Baraguey-d'Hilliers.

IX.

Le ministre de la guerre n'était pas aussi satisfait du maréchal Valée que le maréchal l'était de lui-même : « La situation générale ne s'est pas améliorée depuis le commencement de la campagne, disait le ministre ; nous occupons, il est vrai, Médéa et Miliana, mais dans des conditions jusqu'ici peu favorables. Les partis arabes n'en demeurent pas moins à peu près maîtres de la plaine, et les communications entre nos postes sont difficiles et rares. Il est urgent de remédier, par des opérations *heureuses* et *décisives*, à un tel état de choses dont il y aurait bientôt à s'alarmer. » Il est certain que nulle part dans la Métidja, pas même dans le Sahel, les communications n'étaient sûres. Un jour, la diligence d'Alger à Douéra était attaquée, un voyageur tué, le sous-intendant Massot pris et emmené chez les Hadjoutes ; le lendemain, c'étaient trois carabiniers du 17e léger qui étaient enlevés tout près de Boufarik. Cependant, à l'est de la plaine, un heureux coup de main du général Changarnier venait de donner une sévère leçon à l'ennemi.

Le 18 septembre, comme il se trouvait à Alger pour l'inspection des troupes, il avait appris que Ben-Salem, avec des forces considérables, tenait assiégés dans le réduit de Kara-Moustafa cinquante hommes du 58e, et que le commandant du Fondouk ne se croyait pas en état de leur porter secours. « Allez vite chasser ces gens-là, lui dit le maréchal, avant que nous n'ayons la honte d'une capitulation. » Aussitôt, sous couleur d'inspection, les zouaves du commandant Leflô à Birkhadem, les tirailleurs à Koubba, les chasseurs d'Afrique à Hussein-Dey, la compagnie du génie, la batterie de montagne et la section d'ambulance à Moustafa-Pacha, reçurent l'ordre de se rendre immédiatement à la Maison-Carrée. Les hommes, en petite

tenue, ne devaient prendre avec eux que les cartouches et trois rations de vivres. Le soir, entre huit et neuf heures, le général se mit en route avec sa colonne légère. Après un bataillon de 550 zouaves venaient trois escadrons du 1er chasseurs d'Afrique, un bataillon de 290 tirailleurs, 40 sapeurs du génie, quatre obusiers, une section d'ambulance, enfin 480 hommes du 17e léger de la garnison de la Maison-Carrée, au total : 1,800 hommes. On marcha toute la nuit; avant l'aube, on fit halte au pied des collines de Kara-Moustafa. L'ancien camp, occupé par un poste kabyle, fut enlevé tout de suite, puis ce fut l'infanterie de Ben-Salem, qui, surprise au bivouac, ne fit pas longue résistance. Restait la cavalerie; au lever du soleil, on la vit, sur l'autre rive du Boudouaou, en ligne de bataille : au centre, un escadron rouge; sur les ailes, 1,200 cavaliers du Sebaou et de l'Isser. Couverts à droite par les tirailleurs, à gauche par les zouaves, les chasseurs d'Afrique franchirent la rivière, poussèrent droit aux rouges, les rompirent, et, l'infanterie aidant, mirent toute la ligne en déroute. Les Arabes laissèrent sur le terrain 129 morts, 200 fusils, des pistolets, des yatagans; on leur prit 17 hommes, 44 chevaux, 35 mulets; dans la tente de Ben-Salem, on trouva ses tapis, ses éperons, son cachet. Parmi les morts, on reconnut un vaillant chef, le kaïd des Isser, tué d'un coup de sabre par le lieutenant-colonel Tartas. Du côté des vainqueurs, la perte en tués ou blessés ne fut que d'une vingtaine d'hommes. Le soir même, tandis que les troupes se reposaient au bivouac avant de reprendre, le lendemain, le chemin de leurs cantonnemens, le général Changarnier entrait chez le maréchal, tout surpris de le revoir sitôt, victorieux en vingt-quatre heures.

« Il y a ici, écrivait le capitaine de Montagnac, un général qui est tous les généraux d'Afrique : c'est Changarnier. Y a-t-il une expédition à organiser? Vite on ramasse des fractions de tous les corps et l'on prend mon Changarnier. Y a-t-il une razzia à faire? Changarnier. S'agit-il d'établir un télégraphe dans les nuages? Encore Changarnier, toujours Changarnier! Changarnier est donc le *factotum*, l'homme universel, indispensable, de toutes les affaires africaines. Du reste, il répond à la confiance qu'on a en lui : il se bat bien. Sa réputation va toujours grandissant, et bientôt la terre ne sera plus assez vaste pour le contenir. Voici les opérations de ravitaillement qui vont commencer; Changarnier commande l'expédition. Il a dû traverser le col, aujourd'hui 3 octobre, car on a entendu une canonnade assez nourrie toute la journée. Ils auront encore un fameux pavé à arracher pour franchir cette barrière infernale où tant de Français ont péri et qui nous coûtera encore bien du monde. Quel système, grand Dieu! que celui qu'on a adopté pour occuper ce pays! Ces horribles villes, véritables prisons, dans les-

quelles on a jeté trois mille individus, sont autant de gouffres où disparaissent ces malheureux abandonnés. Déjà l'on sait qu'à Médéa le général Duvivier a été obligé de faire de la gélatine avec ses bœufs, qui, tous les jours, mouraient de faim. L'officier supérieur qui commande à Miliana aura-t-il su tirer parti des carcasses des malheureux animaux desséchés par les privations de tout genre? Nous avons appris, dans le courant d'août, par un espion, qu'au commencement du mois deux cent quatre-vingt-neuf hommes avaient péri, que beaucoup d'hommes de la légion étrangère avaient déserté, que la garnison, réduite à un très faible effectif, avait été obligée de construire un réduit dans l'intérieur de la ville, pour s'y réfugier en cas d'attaque. Nous ne savons plus ce qui s'est passé depuis cette époque, et je crains bien qu'on ne trouve nos malheureux soldats morts ou mourans. » Lugubre prophétie! vérité lugubre!

Le capitaine de Montagnac ne se trompait que sur un point : le canon qu'il entendait de Birkhadem était bien celui de Changarnier; mais ce n'était pas au col de Mouzaïa qu'on se battait, c'était au col du Gontas. Changarnier allait au secours de Miliana, non de Médéa; il y allait, le 3 octobre; c'était bien tard. Le dernier ravitaillement datait du 23 juin, et les magasins n'avaient reçu de vivres que pour un trimestre. Dès le 1er septembre, le maréchal avait fait avertir le commandant par un espion qu'il se préparait à lui envoyer prochainement un convoi; cependant, les jours et les semaines passaient, et le convoi ne se faisait pas. Pourquoi ce retard? Changarnier, qui s'en inquiétait et qui était en situation d'en parler au maréchal, l'expliquait, sans le justifier, par la difficulté de mobiliser une colonne d'une certaine force, tant il y avait de petits postes à garder et tant la fièvre d'automne y propageait ses ravages! Enfin, dans la nuit du 27 au 28 septembre, un homme vêtu en Arabe se présenta au palais du gouvernement; c'était un échappé de Miliana, ancien soldat de la légion étrangère, ancien ouvrier des arsenaux de l'émir. Les nouvelles qu'il apportait *in extremis* étaient de telle sorte qu'il n'y avait plus un jour à perdre. Appelé avant l'aube, le général Changarnier reçut les instructions du maréchal. Le soir même, il était à Blida, donnant ses ordres pour le rassemblement des troupes et l'organisation d'un convoi destiné, selon le bruit public, au ravitaillement de Médéa. Personne, même dans l'état-major du général, n'avait reçu ni pénétré son secret. Ce ne fut qu'au bivouac, près de Haouch-Mouzaïa, dans la soirée du 1er octobre, que les troupes apprirent où on les menait.

Il y avait, avec les zouaves, trois petits bataillons détachés du 17e léger, du 24e et du 48e de ligne, quatre cents chasseurs d'Afrique, deux compagnies de sapeurs, une batterie de montagne. Les

mulets du convoi portaient cent cinquante mille rations, farine, riz, sel, sucre, café. La colonne traversa la plaine hadjoute et pénétra, le 2, dans les montagnes des Beni-Menad. Il y eut des engagemens assez vifs au passage de l'Oued-Bou-Rkika, à Karoubet-el-Ouzri, au défilé de Chaba-el-Keta, et, le lendemain, au col du Gontas. Le 4, la cavalerie arabe parut vouloir défendre le seuil du vallon de l'Oued-Boutane, qui fut aisément forcé. Pendant que les zouaves, l'artillerie, le génie, s'établissaient à l'entrée de la gorge, et les autres bataillons sur les hauteurs de droite et de gauche, le convoi, précédé d'une petite avant-garde, montait vers la ville. Quand le général y entra, ce qu'il vit tout d'abord dépassa sa plus douloureuse attente. L'état des troupes était navrant. Il y avait encore une certaine quantité de vivres dans les magasins, mais ces vivres étaient avariés, et si le nombre des rationnaires n'avait pas été depuis longtemps réduit par la mort, la faim aurait assurément fait des survivans ses victimes. La nostalgie, l'ennui, la dysenterie, la fièvre, la maladie morale et les maladies physiques, tout concourait à les abattre. « La moitié de la garnison, a dit le général Changarnier, était dans le cimetière, un quart dans les hôpitaux; le reste se traînait sans force et sans courage, incapable de défendre les remparts que l'ennemi, mal informé, n'avait heureusement pas attaqués. » Cette malheureuse garnison fut relevée tout entière, à l'exception d'un seul homme, le capitaine du génie Tripier, qui demanda comme une faveur de rester dans ce poste abhorré. Le commandant Brunet, du 48e, remplaça le lieutenant-colonel d'Illens; le général Changarnier lui composa un effectif de douze cents hommes. Réduite d'autant, car les survivans de Miliana ne pouvaient pas compter, la colonne dut être conduite, pendant la retraite, avec une sûreté de coup d'œil, une habileté tactique et une décision qui firent à son chef, au jugement des hommes du métier, plus d'honneur que le succès d'une offensive heureuse. Observée, suivie, côtoyée par la cavalerie arabe, attendue par les montagnards aux passages difficiles, sans se laisser entamer ni retarder même, elle rentra, le 7 octobre, à Blida, avec une perte de quarante-deux tués et de deux cent soixante blessés. Le capitaine de Mac-Mahon, aide-de-camp de Changarnier, fut cité particulièrement pour sa bravoure et son intelligence de la guerre.

Victimes d'une fatalité impitoyable, les tristes débris qu'on croyait avoir sauvés des horreurs de Miliana avaient été suivis par la mort ; ils lui appartenaient: elle les reprit presque jusqu'au dernier tour à tour. Des douze cent trente-six hommes laissés au mois de juin dans la ville maudite, soixante-dix survivaient seuls au 31 décembre. Étonnée de ce grand désastre, émue par la poésie frémissante de Joseph Autran, l'opinion publique fut sévère pour

le maréchal Valée. Le maréchal, homme de conscience et de probité, n'essaya de dissimuler, pas plus à autrui qu'à soi-même, la gravité de la catastrophe dont ses lenteurs étaient la cause, et comme il y allait de son honneur d'en prévenir un second exemple, il voulut, sans plus de retard, diriger en personne le ravitaillement des garnisons bloquées.

Le 27 octobre, un corps de sept mille combattans, escortant un convoi de huit cents mulets, quittait Blida, et le lendemain s'établissait au col de Mouzaïa sans opposition. Le 29, au bois des Oliviers, l'arrière-garde, un moment compromise, fut dégagée par un retour offensif du général Changarnier. Après Médéa, ce fut Miliana qui reçut la visite du maréchal; il y arriva le 8 novembre, compléta pour un semestre l'approvisionnement de la place, substitua au 3e léger, qui n'y était que depuis un mois, le 2e bataillon d'Afrique, et revint sur Blida par un nouvel itinéraire, en châtiant les Beni-Menad au passage. Du 15 au 20 novembre, un convoi supplémentaire acheva de remplir les magasins de Médéa, dont la garnison fut intégralement renouvelée; les zouaves y relevèrent le 23e de ligne, et Cavaignac, leur lieutenant-colonel, le stoïque bloqué de Tlemcen, remplaça Duvivier, qui reprit avec satisfaction le commandement d'une brigade active. La campagne d'automne ainsi terminée, les troupes rentrèrent dans leurs cantonnemens.

X.

Presque uniquement absorbé par les opérations sur Médéa et Miliana, le maréchal Valée avait à peu près négligé la province de Constantine et tout à fait la province d'Oran. Dans une dépêche qui ne lui fut pas agréable, le ministre de la guerre crut devoir lui rappeler, le 25 septembre, l'importance de l'une et de l'autre. « Vous aurez, disait le ministre, à considérer quels résultats a déjà produits sur les Arabes de l'intérieur et sur la fidélité de nos alliés la longue défensive dans laquelle la province d'Oran a été tenue, et à examiner s'il est, en effet, sans danger de la prolonger... D'un autre côté, Abd-el-Kader, après une suite de combats glorieux pour nos armes, a pu cependant envahir, par ses lieutenans, la Medjana et porter la guerre dans la province de Constantine, où nous n'avions que quelques embarras intérieurs. »

Il est certain que, dans la Medjana, El-Hadji-Moustafa, le propre frère d'Abd-el-Kader, avait provoqué, au mois d'août, une insurrection générale et bloqué, ou peu s'en faut, la garnison de Sétif; mais il faut ajouter qu'un beau combat de cavalerie, livré le 1er septembre aux environs de cette place, à Medzerga, par les chasseurs d'Afrique du colonel de Bourgon, dissipa la ligue insurrectionnelle et contrai-

gnit le frère de l'émir à se retirer dans la montagne, d'où il ne tarda même pas à regagner le Titteri. La tranquillité parut même assez bien rétablie pour que le général Galbois, qui avait porté son quartier-général à Sétif, pût retourner à Constantine. Son attention était appelée sur un autre point de la province, du côté de Bône, où le capitaine d'état-major Saget, officier de la plus grande distinction, et le kaïd de La Calle, venaient d'être assassinés en trahison par un cheik des Beni-Sala. Commis au mois d'octobre, le crime fut sévèrement puni, six semaines plus tard, par le général Guingret, qui mit à feu et à sang le territoire de la tribu coupable; malheureusement, le cheik assassin put échapper à toutes les recherches, mais soixante de ses complices payèrent de leur tête l'assistance qu'ils avaient prêtée au guet-apens.

Dans la province d'Oran, il semblait qu'on eût rétrogradé de cinq ans, au lendemain de la Macta, au temps fâcheux où les garnisons, retenues en arrière des blockhaus, laissaient les Arabes parader triomphalement en plaine. Telle était la détresse des Douair et des Sméla, resserrés entre les murs d'Oran, le Figuier et Misserghine, que l'intendance était obligée de pourvoir à la nourriture des hommes et des chevaux, à raison d'un demi-kilogramme de blé et de trois kilogrammes d'orge par jour. Heureusement l'heure approchait où, les affaires prenant une autre allure, la division d'Oran allait sortir de cet état de marasme. Au mois d'août, le général Guéhéneuc fut remplacé par La Moricière. Ce changement, décidé à Paris, ne plut pas au gouverneur, qui ne l'avait pas provoqué : mauvais symptôme. Afin de remettre les troupes en haleine, La Moricière commença par faire des razzias. Avec les chasseurs d'Afrique du colonel Randon, les spahis du commandant Montauban, les 13e et 15e léger, le 1er et le 41e de ligne, il était toujours prêt à déboucher du Figuier ou de Misserghine, et décidé à ne plus laisser Bou-Hamedi ou Ben-Tami courir impunément du Sig au Rio-Salado. Le temps n'était plus où le maréchal Valée dictait ses volontés au gouvernement; obligé de se plier aux instructions du ministre, voici ce qu'il écrivait, lui, l'ennemi de la razzia, lui, l'adversaire des colonnes mobiles, le 11 octobre, à La Moricière : « Le rôle de la division d'Oran devra être de tenir la campagne, de manière à inquiéter sérieusement l'ennemi, à lui faire éprouver des pertes considérables, à attirer dans notre alliance les tribus, à faire peser sur celles qui resteront hostiles le poids de la guerre. Vos opérations devront commencer par une attaque, tenue autant que possible secrète, contre les Gharaba et les Beni-Amer. Ravager le pays au sud du lac, enlever les troupeaux, amener Bou-Hamedi à un combat décisif, puis, si on le pouvait, se porter dans la plaine de l'Habra, empêcher les tribus d'ensemencer les terres, tel est le but qu'il conviendrait d'atteindre. »

Le 21 octobre, sous prétexte d'une revue, 3,000 hommes d'infanterie, une batterie de montagne, 700 chevaux du 2e chasseurs d'Afrique, 400 spahis, 500 Douair et Sméla étaient rassemblés au Figuier. Dans la nuit, La Moricière les porta rapidement sur le haut Tlelate. Il devait y avoir là, d'après le capitaine Daumas, un grand campement de Gharaba et de Beni-Amer, sous les ordres de leurs aghas Ben-Yacoub et Sidi-Zine. La surprise, au point du jour, fut complète et le butin énorme : un millier de bœufs, 3,000 moutons et chèvres, 60 chevaux, 30 chameaux, 300 ânes, de l'orge, des poules, du blé, des tentes, des tapis, des bijoux, des boudjous, etc. Les femmes de Ben-Yacoub avaient été prises; l'agha offrit de payer largement leur rançon, à condition qu'elles n'eussent pas subi d'insultes; autrement il les abandonnait « pour être salées et mangées. » C'était, selon le capitaine Daumas, l'expression courante chez les Arabes en pareil cas. Le 2 novembre, visite de la colonne mobile aux silos des Beni-Amer; le 8 et le 9, visite aux silos des Gharaba. Dans cette dernière affaire, il y eut un assez vif engagement à l'arrière-garde. A la tête d'un escadron de chasseurs d'Afrique, côte à côte avec le général de La Moricière, le colonel de Maussion, son chef d'état-major, tomba frappé de trois balles, en pleine charge. « Nous avons perdu un homme qu'on ne remplacera jamais ici, écrivait, quelques jours après, le capitaine de Montagnac; il emporte non-seulement les regrets de l'armée, mais encore ceux de toute la population. Le colonel de Maussion est mort au bivouac, deux heures après avoir été blessé; le 11, nous l'avons enterré. Les derniers adieux à cet honnête homme ont été touchans, et quelques paroles prononcées sur sa tombe par le commandant de Crény ont fait couler bien des larmes. » Ce fut le lieutenant-colonel Pélissier qui prit l'emploi de chef d'état-major de la division d'Oran.

La guerre ne donne pas de loisir aux longs attendrissemens, et ceux qu'elle passionne lui pardonnent ses rigueurs en faveur de ses mâles jouissances. Encore et sincèrement ému de la mort héroïque du colonel de Maussion, le capitaine de Montagnac esquissait d'une plume allègre, en dilettante, le combat du lendemain : « Il faisait un temps superbe, le soleil était brillant; le terrain, pas trop accidenté, laissait apercevoir tous les mouvemens des deux partis. Ces nuées de cavaliers, légers comme des oiseaux, se croisant, voltigeant sur tous les points, ces *hourras*, ces coups de fusil dominés, de temps à autre, par la voix majestueuse du canon, tout cela présentait un panorama délicieux et une scène enivrante. Il paraît que demain nous allons nous mettre encore en course. Le petit La Moricière ne nous laisse pas beaucoup de repos, et il a raison, s'il veut avoir des troupes aguerries et faites à la fatigue pour les expéditions du printemps prochain. »

Les expéditions du printemps prochain, qui donc allait les diriger en chef? La nomination de La Moricière à la division d'Oran n'était-elle pas l'indice d'un changement plus considérable? La Moricière n'était-il pas un précurseur? Pendant trois années, le maréchal Valée avait donné sa mesure; l'expérience de sa méthode était largement faite; qu'avait-elle produit? Sauf un cas unique d'offensive, l'assaut du col de Mouzaïa, toutes ses opérations militaires n'étaient qu'escortes de convois et ravitaillemens. On savait de reste ce que valaient les postes retranchés et le système d'attente. N'était-ce pas au tour des colonnes mobiles et du système d'action de faire leurs preuves? C'était de ce côté-là qu'inclinait visiblement déjà le cabinet que présidait M. Thiers. Celui qui lui succéda, le 29 octobre 1840, sous la présidence nominale du maréchal Soult, sous l'autorité réelle de M. Guizot, ministre des affaires étrangères, et du comte Duchâtel, ministre de l'intérieur, décida la question en tranchant résolument dans le vif. Le 29 décembre, une ordonnance royale releva de ses fonctions le maréchal Valée et nomma le général Bugeaud à sa place. L'affaire d'Algérie allait entrer dans une phase absolument nouvelle.

L'Algérie, comme l'ancienne Grèce, a eu ses *Temps héroïques*, son âge légendaire. J'appelle de ce nom les dix années, de 1830 à 1840, dont la période s'achève avec ces lignes. C'est une ère confuse, incohérente, pleine de disparates, mais qui, ce me semble, ne manque ni d'originalité ni de grandeur. Les hommes y sont livrés à eux-mêmes, dans le libre jeu de leurs qualités et de leurs défauts, sans direction, sans contrôle, aux prises avec des difficultés de toute sorte. La France hésite; dix fois, elle semble près de renoncer à cette lutte ingrate, d'abandonner cette Afrique dévorante: l'honneur la retient cependant, et ce sont des défaites à venger qui l'enracinent dans un sol imprégné de son sang. En face d'elle et par elle a grandi un Arabe de génie; lui seul a de la persévérance, un dessein suivi, une volonté que rien ne décourage: c'est un caractère. Mais voici qu'en face de lui va se dresser, à son tour, un homme de guerre à sa taille, aussi persévérant, énergique, résolu, qui, après avoir d'abord hésité lui-même, entraînera dans son élan les hésitations de la France. Avec lui, tout se range, tout s'organise, tout se règle.

Chez les Grecs, les *Temps héroïques* ont pris fin quand s'est ouverte la grande histoire. La grande histoire en Algérie s'ouvre avec le général Bugeaud. Son avènement clot décidément pour nous les *Commencemens d'une conquête*.

CAMILLE ROUSSET.

L'INCONNU

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a trois mois environ, je publiai, dans une petite Revue, un travail sur *les Raisons des fous*. Certes, mon étude ne prétendait à aucun caractère scientifique, et n'était qu'un plaidoyer psychologique et fantaisiste au bout duquel je tendais à réhabiliter les âmes condamnées de ma clientèle. Je dois ajouter qu'au-dessus de mes arguties dominait le ton d'une sympathie douloureuse et surtout craintive.

La vérité est que le destin m'a donné, parmi les fous, un grand nombre d'amis, encore en liberté, près desquels je m'aperçois anxieusement que je partage trop de leurs imaginations, et dont j'ai peut-être un peu bien pris les façons d'être et de sentir. En tout cas, le mystère de leurs prunelles si claires me tourmente excessivement. On jurerait qu'elles sont à l'envers, et qu'au lieu de vous regarder, elles contemplent un intérieur invisible pour les autres, surnaturel, et qui les effare.

Plusieurs semaines après ce premier article, j'étais à corriger les épreuves d'un second, dans un bureau de la même Revue. J'étais, ce jour-là, plus déprimé qu'à l'ordinaire ; et j'ai conservé le sentiment que je venais de m'assoupir, lorsque le garçon accourut me prévenir qu'une dame, tenant à l'incognito, réclamait de moi quelques instans d'audience.

Je consultai ma montre : l'heure d'un rendez-vous, pour une affaire qui m'importait, était proche. Déjà, j'ébauchais un de ces gestes négligens qui indiquent l'intention d'esquiver un contretemps auquel on n'est point tenu de s'exposer. Oh ! je me souviens bien de cette inspiration, car elle était heureuse ; et, à la suivre, je me fusse épargné beaucoup de tracas...

— Tenez, poursuivit le garçon en se déplaçant un peu, vous pouvez la reluquer d'ici...

Au-dessus de son épaule, j'allai regarder de biais, par la fente que la porte entre-bâillée laissait entre ses deux charnières. Au bout du couloir sombre, au-delà d'une seconde porte grande ouverte, dans la pleine lumière de l'antichambre, quelque chose de blanc accroché à hauteur d'homme, ou plutôt à hauteur de femme, vibrait suivant une tension presque verticale. A force d'attention, je constatai que la visiteuse devait être debout, derrière un battant qui masquait presque en totalité le profil de sa silhouette. Le bout d'une chaussure vernie, hors de l'angle sombre d'un bas de jupe, pointait au ras du plancher. Plus haut, une main gantée, sous l'extrême lisière d'un corsage fort bombé, tirait par saccades cet objet blanc dont l'agitation m'avait d'abord frappé. C'était un mouchoir tordu en cordelette, retenu à la morsure des dents, subissant ainsi les secousses d'un poignet dénué de manchette et perpétuellement mû par l'impatience ou l'émotion, ou mieux encore par l'un de ces sentimens multiformes et plus complexes qui, pour être innomés, ne sont pas les moins impérieux. Surmontant ce buste aux trois quarts invisible, la saillie d'un menton assez proéminent et celle d'un nez mince et busqué; puis l'auvent d'un chapeau élevé, dont le faîte, en arrière, se dérobait à mes investigations.

Les particularités de ce spectacle, dans lequel je m'attardai, transformèrent mes dispositions primitives; et j'ordonnai d'introduire cette dame.

Celle qui pénétra dans le cabinet de rédaction était fort élégante, et embaumait. Très brune, son aspect était d'une femme de trente ans, petite, assez grasse, mais avec une taille exactement ronde et bien centrale. Loin d'être laid, son visage était pourtant autre chose que joli. La dimension des yeux était telle qu'on ne distinguait guère que leur noir et leur blanc parmi toute la pâleur étrange, ou plutôt étrangère, si je puis m'exprimer ainsi, d'un teint mat. Sur le front, deux bandeaux, départagés par une raie médiane, se composaient de cheveux si fins, si lustrés, si fondus ensemble, qu'on eût dit les ailes d'un oiseau à plumes très foncées... En avançant à ma rencontre, cette personne cambrait si fort son buste; sa queue de robe (en losanges blancs et noir bleuté) frémissait tant sous les saccades de la tournure; son port de tête était si hautain et vraisemblablement léger de cervelle, que je fus tenté de la prendre pour une de ces figurantes dont les comparses saluent l'entrée en scène par des : « Bonjour, madame la Pie! » ou des : « Tiens! voici venir la Fée des Merles! »

— Monsieur, prononça-t-elle avec un accent italien, vous ne sa-

vez point qui je suis, et cependant je viens vous demander votre appui dans une affaire très grave, très difficile...

En offrant un siège, je dissimulai la grimace à laquelle avaient abouti mes tentatives immédiates de sourire.

— Un hasard miraculeux, continua-t-elle, — car je ne lis jamais de journaux, — m'a mis sous les yeux un article de vous, monsieur, sur les fous, si charmant,.. si estimable...

Je rougis de vanité, tout en me confondant en protestations d'une modestie mensongère.

— Oh! oui, murmurait-elle,.. si charmant!.. Mon Dieu! que cela était donc estimable!..

J'avais bien l'assurance que cette jeune dame désirait m'honorer de ses meilleurs complimens; mais, dans une mesquinerie exigeante, j'aurais souhaité que les termes flatteurs se succédassent sur ses lèvres avec plus de facilité, plus d'abondance.

Juste alors, elle soupira :

— Certainement, à toute autre époque, je n'aurais pas attaché d'importance à cette lecture de hasard.

A ces mots, ma rougeur dut se dissiper aux dépens de ma gravité, tandis que la voix de mon interlocutrice s'animait :

— Voyez-vous, monsieur, pour le moment, je suis sous l'influence d'événemens incroyables... Les sentimens que vous avez exprimés tellement à propos... Vous m'avez profondément émue. Si vous saviez quelle coïncidence!.. Je vous le jure, monsieur, vous m'êtes apparu, c'est-à-dire que j'ai deviné en vous le sauveur providentiel!.. Car moi, moi! qu'est-ce que je puis?.. Vous seul êtes capable d'empêcher l'accomplissement d'une action affreuse... Mais comment vous expliquer?..

Une angoisse subite convulsa les traits de sa figure. Durant quelques minutes, toute son attention parut s'absorber dans la batiste fripée de son mouchoir, où ses doigts pointus s'occupaient à faire et à défaire des nœuds.

Puis, comme si elle se fût décidée à un grand parti :

— J'aime mieux tout vous révéler, monsieur, tout de suite... Je suis... Non, j'ai été... Hélas! jugez de ma confiance, de ma franchise. Il faut que ce soit ainsi. Voilà : j'étais devenue...

Sa phrase fut interrompue par une contraction nerveuse de la bouche. Une rangée de ses dents parfaites venait de se planter dans l'épaisseur rouge et charnue de sa lèvre inférieure.

Aussitôt, elle changea de ton, en levant son regard au ciel; mais le désordre de son langage ne fit que croître.

— Qu'ai-je à parler de moi, lorsqu'il s'agit de *lui?*.. Monsieur, à l'heure actuelle, dans votre pays, il existe un homme... Dieu sait s'il est aimant et bon!... Et même existe-t-il encore? Dieu aussi

peut seul le savoir!.. Oui, monsieur, un homme admirable, un vrai gentilhomme, pour qui je... Eh bien! depuis vingt-sept jours, on l'a enfermé, sans justice, dans la prison des fous!..

Elle eut une peine excessive à terminer cette période. Elle étouffait. Un éclat de sanglots échappa à sa nature exceptionnellement démonstrative. Un certain malaise s'était emparé de moi.

Un peu plus tard, la séduisante créature chevrota :

— On l'a fait disparaître, monsieur!... Comment cette infamie a-t-elle pu s'accomplir? Oh! Sainte Vierge! On le tue, de force!.. Vous, monsieur! un Français! Tolérerez-vous cela chez vous?.. Je vous dis qu'il n'est pas fou! Je vous jure qu'il n'est pas fou!

J'étais tout désorienté. Je dis à cette dame que je me mettais à sa disposition pour ce qu'il me serait possible de tenter utilement, selon ses désirs. Mais j'ajoutai qu'elle devrait ordonner un peu mieux ses propos, car je ne comprenais point ce qu'elle pouvait espérer de mon zèle. Sans répliquer, elle écarquilla ses yeux noirs, en arrondissant leurs longues paupières, et me dévisagea.

— Vous affirmez, fis-je, madame, qu'un homme a été interné, depuis plus d'un mois, dans un asile français d'aliénés?

Elle inclina affirmativement la tête.

— Et que cet homme est tout à fait sain d'esprit?

— Mon Dieu, il est peut-être un peu *excentrique*; mais, la veille encore de son emprisonnement, j'ai passé plusieurs heures en sa compagnie, et il raisonnait avec autant de calme qu'à l'ordinaire.

A cette qualification d'excentrique, un petit frisson m'avait couru à fleur de peau; et je m'étais de nouveau senti sous l'influence pénible de cette inexplicable attraction que les fous exercent sur moi. Je balbutiai :

— Appartenez-vous, madame, à la famille du séquestré?

Elle hésita :

— Je suis,.. c'est-à-dire... Je le voyais très souvent...

Néanmoins, ma foi instinctive dans le bon fonctionnement des mœurs civilisées me rendait circonspect. J'insinuai :

— Vous n'ignorez sans doute pas, madame, qu'un directeur d'asile ne reçoit le pensionnaire que sous la garantie de plusieurs formalités?

— Quelles formalités? demanda-t-elle sèchement.

— On exige : primo, *une pièce propre à constater l'individualité;* secundo...

— Attendez, s'il vous plaît, cria-t-elle en répétant ma formule syllabes par syllabes... Et elle se prit à deux mains le front, dont la pure clarté resplendissait derrière la claire-voie de ses dix doigts surchargés de bagues multicolores et d'une singularité exotique.

— En deuxième lieu, la *demande d'admission* doit être formée

par une personne qui joint à sa signature la désignation des liens par lesquels elle est unie au malade...

La jeune femme était très attentive. Elle chuchota :

— Bon! La comtesse aura rempli ce papier.

— Troisièmement, il faut un *certificat de médecin*.

— Très bien! Le docteur Corail était là!.. Et ensuite?

— Ensuite, c'est tout.

— Comment! cela suffit pour supprimer la liberté d'un individu?

— Mais oui!

Et, poussé par une envie indiscrète, je me permis d'ajouter :

— Qui est donc ce docteur Corail?

Elle repartit doucement :

— L'amant de la comtesse.

— Et qui est la comtesse? insistai-je.

— C'est la femme du prisonnier...

La curiosité, qui s'était mise à m'aiguillonner, allait peut-être m'arracher un indécent : « Et vous-même, qui donc êtes-vous? » quand la jeune femme, devançant mon interrogation avec une impudence spontanée, se leva toute droite. Elle effectua vers moi quelques brusques pas, à la manière des pies, qui firent superbement onduler la queue de sa robe; et, le port de la tête très fier :

— Moi, dit-elle, je suis la maîtresse du comte!

J'étais ahuri par le spectacle, dans le fond du tableau, du quadrille infernal de ce double adultère. Mais, en même temps, une foule d'hésitations soupçonneuses me venaient à l'esprit. J'étais mis en éveil par l'aisance d'allures qui avait si cavalièrement remplacé, chez ma visiteuse, son récent accès de chagrin. J'entrevoyais de ténébreux dessous, des manœuvres redoutables sous cette surface d'immoralités qui venait de m'être si brutalement étalée. L'idée aussi d'une vague machination de chantage s'y mêlait; et maintenant encore, j'inclinerais à soutenir l'exactitude de cette supposition. Quoi qu'il en fût, j'avais hâte de m'éclairer.

— Ah çà! observai-je, et les parens du séquestré, ils n'interviennent donc pas?

— S'il en a, ils sont loin. Il est Russe...

Mon cœur s'était serré. Mes tempes s'échauffaient à la pensée que j'allais avoir une résolution immédiate à prendre. J'avais peur d'être dupé; et, d'autre part, le besoin naturel qu'il y eût une justice sociale me tracassait. Enfin, je soufflai :

— Que voulez-vous que je fasse?

La Pie se redressa majestueusement :

— Vous êtes journaliste, dit-elle. Je vais vous fournir tous les noms, tous les renseignemens. Vous, vous ferez du tapage...

Ce plan ne convenait nullement à mes mœurs et fournissait

de nouveaux indices à mes doutes prudens. Néanmoins, je demandai :

— Où est détenu votre... la personne?

— A Z..., dans le département de la Somme, je crois bien...

— Allons donc! En êtes-vous bien sûre?.. Mais alors le directeur est cet excellent M. Dupont!..

Elle s'écria, dans un son rauque :

— Vous êtes l'ami de son gardien?

— C'est-à-dire qu'à l'automne dernier je me suis trouvé avec lui dans une partie de chasse. Il m'a même offert de visiter son établissement, si l'occasion m'amenait dans ses parages...

Je devais bientôt regretter cette intempérance de langage. Rigidement, sévèrement, l'Italienne s'était avancée contre moi. Elle m'empoigna par les revers de mon habit; et, me fixant du regard comme un sujet à hypnotiser :

— Monsieur, vous allez aller à Z...!

— Moi?.. quelle idée! m'exclamai-je, en essayant de me dégager pour me soustraire à l'autorité de ses prunelles.

— Entendez-vous?.. Vous irez!.. Demain matin!..

— Pourquoi?

— Pour réclamer du geôlier la délivrance de son captif... Mais non, au fait! Toutes ces canailles sont complices... On a dû lui promettre beaucoup d'argent, à votre Dupont, une somme énorme!.. Surtout, ne lui dites pas un mot; ne lui confiez rien!

— Alors, à quoi bon ce voyage?

Et je tentai, je ne sais pourquoi, — car elle était bien légitimement captivante, — de me délivrer de son étreinte. Mais ses mains m'avaient agrippé comme des crampons de fer...

— Vous vous arrangerez, fit-elle, pour approcher du comte en cachette. Vous lui commanderez de ma part, tout bas, de ne point se désespérer, de patienter jusqu'à ce que nous ayons agi...

Depuis quelques minutes, depuis que cet être singulier s'était appliqué à me magnétiser, je me sentais comme sous un charme. Déjà mon concours lui était irrésistiblement acquis dans son entreprise. Je hasardai seulement cette remarque :

— Mais je ne le connais même pas de vue!

— C'est vrai... Attendez!..

Mon adversaire m'avait lâché subitement. Maintenant, elle tenait un mignon porte-cartes dont son ongle rata plusieurs fois le fermoir dans la fièvre de la hâte. Enfin, l'objet s'ouvrit.

— Regardez ça, dit-elle.

A l'intérieur d'un des compartimens, une miniature oblongue m'apparut. Au premier aspect, cela ne présentait qu'une teinte d'ombre presque uniforme; mais je ne tardai pas à distinguer un

remarquable portrait d'homme. Le personnage avait de fortes et sombres moustaches sur un teint olivâtre, et des yeux ronds, ténébreux et fiers. Il était grand et nu-tête. Ses cheveux bruns, coupés ras contre la surface supérieure du crâne, capitonnaient abondamment chaque oreille, ainsi que celle des king-charles, d'une touffe de poils. Un habit de drap noir sanglait la taille. Une culotte noire descendait jusqu'au luisant d'une paire de bottes. Les mains, gantées de noir, ployaient en cerceau une cravache noire, dont le bout de mèche seul était blanc et papillotait comme un minuscule papillon.

— Étudiez bien ces traits, me recommanda la jeune femme. Il faut que vous les reteniez!

A présent que je n'étais plus sous l'empire de son regard électrique, je me crus affranchi de ma soumission récente. J'étais aussi très énervé et à court d'expressions pour affirmer mon indépendance. Par timidité plutôt que par audace, je tombai dans une exagération de grossièreté familière dont je sens encore la honte.

— C'est cela, votre amant? fis-je avec une moue.

Pour toute réponse et sans s'effaroucher, la dame, ayant séché du revers de la main ses lèvres charnues et pourpres, embrassa longuement l'image de carton glacé. Pourquoi ce sans-gêne m'exaspéra-t-il autant qu'une provocation? Et quel droit avais-je de me formaliser? On n'est pas à ce point absurde! Toujours est-il que mon insolence augmenta encore.

— Dites donc? hasardai-je, je trouve qu'il est bien où il est...

Avec l'instantanée furie d'un éclair, elle me lança la décharge d'un regard brûlant, qui piqua le mien de deux étincelles. Et, me ressaisissant par les épaules:

— Je veux que vous partiez pour Z... demain matin!

Je baissai humblement le front. Pourtant, le cours normal du sentiment qui venait de m'inspirer, sans que je l'eusse défini, me fit encore ajouter, tandis que mes yeux fixaient le parquet:

— Soit! Mais vous me récompenserez?

J'entendis immédiatement un petit rire contenu et continu. Ce rire était si étrange, que je relevai la tête, voulant aussi le voir. Il était invisible, tout en continuant de bruire. Aucun muscle ne bougeait, à ce moment, parmi la figure mate de l'Italienne. Ses dents restaient serrées, et ses prunelles étaient devenues si ternes et si mortes que, malgré mon malaise, j'avais une tentation de les toucher pour me convaincre qu'elles étaient froides...

Enfin, elle articula lentement:

— Je vais vous donner une lettre pour lui, où je l'avertirai que vous viendrez rechercher la réponse. Vous lui glisserez, par la même occasion, de quoi écrire. Cela n'est pas bien compliqué,

j'imagine? Puisque vous êtes en relations avec Dupont, les prétextes d'introduction ne vous manqueront pas...

— Et après?

— Dans trois jours, je viendrai m'informer ici des résultats.

— Et si je ne suis pas de retour?

— J'attendrai, je reviendrai.

— Mais si...

— Chut!

Son ton était si péremptoire, que je ne me risquai point à raisonner davantage ni à lui demander son adresse ou son nom. Quand elle m'eut confié un pli sous enveloppe cachetée, l'étrangère prit congé en me tendant son poignet à baiser. La fraîcheur de sa peau, à ma bouche, me laissa le picotement d'un fruit savoureux qu'on aurait saupoudré de poivre.

... Sur le coup de dix heures du matin, je descendis à la petite station de Saint-Erf...-sur-Al... Quatre lieues de route départementale me séparaient encore du but de mon voyage. Je perdis beaucoup de temps et de patience avant de m'être procuré un mauvais véhicule. Enfin, un fermier podagre consentit à me conduire.

L'attelage roulait avec un lamentable grincement de roues. La rosse qui nous traînait était cornarde, et un de ses sabots, au trois quarts déferré, sonnant mélancoliquement, la faisait boiter très bas. Cet appareil m'avait communiqué une impression d'angoisse qui ne fit qu'augmenter de poids à mesure que la succession des bornes kilométriques m'avertissait des progrès de l'étape. Le bidet, cahin-caha, dépassant la lisière d'une forêt, finit par aborder une de ces vastes plaines de Picardie, ensoleillées, quadrillées en jaune et en vert par les cultures de cent petits héritages. A l'extrémité de cette étendue déserte, un triangle sombre était formé par un groupe d'arbres, qu'à son élévation et à l'aspect des cimes, je supposai être un parc de hêtres.

Mon conducteur, avec lequel je n'avais pas échangé une seule parole depuis notre départ, m'enfonça alors rudement son coude dans les côtes; et, sans desserrer les dents, il tendit vers cette direction le bout de son fouet. J'exhalai un « Déjà! » avec une oppression subite. Et, dès lors, malgré moi, mes regards s'attachèrent à ce point de l'horizon, qui se dressait comme un îlot escarpé au milieu de l'océan des seigles et des blés mouvans sous la brise. Bientôt nous tournâmes à angle aigu pour nous engager dans une impasse toute droite, allongée, obscure et creuse comme un défilé, grâce aux abrupts talus de gazon qui surélevaient, sur chaque bord, le tronc grisâtre d'arbres gigantesques. La pente en était assez accentuée pour accélérer le trot de la rosse, de telle sorte que

la cornemuse de ses poumons poussifs et les ferrailles de l'équipage me consternaient de leur affreux orchestre.

Au bout du chemin, une large grille, hérissant ses crocs de métal rouillé, précédait un bâtiment central, couvert d'ardoises moussues et flanqué de deux ailes plus hautes.

Aucun être humain ne se montrait.

La voiture s'arrêta contre un saut-de-loup, vers le fond duquel le dernier pilier de la clôture dardait une multitude de piques, et où quelques grenouilles crevèrent simultanément la vase liquide de leurs bonds effarouchés. Je tirai une première fois, mais trop mollement, sans doute, la poignée d'une sonnerie en laiton si tortillé que cela s'agrafait aux anneaux de conduite. Je recommençai avec aussi peu d'ardeur. Rien n'en résulta. J'éprouvai un soulagement. Les bras croisés, je m'attardais à examiner les circuits d'allées en sable rouge, parfaitement ratissé, autour d'une pelouse qu'ornaient, dans les coins, des corbeilles de géranium. A son centre, un petit bassin, d'où jaillissait un jet d'eau mince comme un fil de la Vierge, était endigué par des tuileaux multicolores. Soudain, une sorte de jardinier s'élança d'un massif de lauriers touffus.

— Que demandez-vous? me cria-t-il rudement à travers les barreaux.

— M. Dupont?

Vrai! j'aurais été bien content, je me serais confondu en excuses et en remerciemens, si la mâle franchise de cet artisan avait pu seulement me répliquer :

— Allez au diable!.. Ce n'est pas ici.

Mais, hélas! au simple prononcé d'un nom qui était bien celui de son patron, il ôta son chapeau de paille, tourna l'espagnolette de la grande grille, me livra passage et me pria de l'accompagner. Ce à quoi j'obtempérai en soupirant. Mon esprit était, à cette heure-là, si tendu, qu'aucune espèce d'incidens ne m'a échappé.

Le jardinier, donc, côtoya la bordure du gazon, jetant parfois en arrière, à la dérobée, un regard attristé et timide (qui pourtant m'intimidait) sur les empreintes dont mes semelles défloraient l'œuvre de son râteau. Je me décidai à emboîter ses traces. Devant le seuil de l'habitation, il déchaussa ses sabots. Puis, m'ayant introduit dans une petite pièce aux volets clos, dont l'atmosphère était légèrement moisie, il me prévint que j'aurais à y patienter un peu, parce que M. le directeur devait être occupé à finir son repas. J'acquiesçai par un signe. La perspective de ce délai de grâce était propre à me plaire.

On m'incriminera peut-être de ce manque d'énergie que j'étale aussi complaisamment. Mais, depuis vingt-quatre heures, ainsi que dit le vulgaire, je n'étais plus tout à fait dans mon assiette; et c'est

sans doute à cause de cela que je ne m'avisais point de ce que mes intentions avaient d'incorrect, en somme. Pour la centième fois, je me mis à ressasser mentalement ma phrase de préambule :

— Il est probable, monsieur, que vous ne me reconnaissez pas?..

Bon! Et s'il me répondait qu'il ne me reconnaissait pas?

Alors, je sourirais poliment, comme ceci... Devant une glace, ajustée dans un cadre de sapin lisse, je m'évertuai à composer le vrai sourire de la situation. Après avoir diminué de moitié l'étendue d'un premier modèle, je renouvelai l'opération pour en arriver à un très convenable quart de sourire, et je marmottai :

— Votre oubli n'est pas étonnant, mon cher monsieur Dupont, vous devez voir tant de physionomies, chaque jour, et qui sont bien plus attachantes que la mienne...

Là-dessus je me mirai encore une fois, avec une humilité craintive : j'étais blême, verdâtre... autant que je le pus distinguer dans le peu de lumière.

Soudain, un bruit de pas résonna sur les dalles de l'antichambre immédiate... Le bouton de la porte vivement tourné céda pour livrer passage à un grand individu, d'une cinquantaine d'années, en redingote grise. C'était bien mon M. Dupont, à moi. Impossible de me méprendre sur sa barbe laineuse, ni sur l'ovale et l'axe busqué de sa face de mouton. Son abord m'inspira aussitôt une insurmontable méfiance, que néanmoins j'aurais mieux fait de combattre. Je ne pus, sur sa mine instantanée, le considérer autrement que comme un adversaire devant lequel il importait de dissimuler. Rien, par la suite, n'a justifié, d'une façon absolue et précise, cette opinion témérairement conçue, qui toutefois détermina ma conduite ultérieure et dont le présent récit gardera partout les marques. Si la petite somme de clairvoyance dont je dispose à l'ordinaire a subi là quelques altérations, j'en rendrai responsable le pouvoir lointain et usurpateur qui s'était mis à régenter mon moral par une violente persuasion.

Le nouveau venu s'excusa de son retard, et s'empressa de donner du jour au local. Après un échange de saluts, je dominai mon émoi et j'articulai, conformément à mon programme :

— Tout me porte à croire, monsieur, que vous ne vous rappelez pas qui je suis?..

M. Dupont écarquilla les yeux et manifesta une certaine obligeance à chercher dans ses souvenirs. Il était entre moi et la glace, dont il m'interceptait les secours. Je lâchai néanmoins la bride au sourire que j'avais préalablement dressé, et que je ramenai tant bien que mal à l'allure voulue...

— Parbleu, repris-je aimablement, les physionomies variées qui défilent devant vous sont faites pour égarer votre mémoire!..

M. Dupont souleva un peu les épaules et exprima son ignorance en écartant les deux coudes loin de ses flancs. Sa sincérité était admissible en somme; mais, sans y croire, j'insistai cependant :

— Monsieur, j'ai eu le plaisir, un dimanche de l'automne passé, de me trouver, en même temps que vous, à Neuville, chez les frères G***.

— Ah! oui, grommela-t-il, les raffineurs!.. En effet, ce sont mes bons amis, et même presque mes parens, car l'un d'eux a épousé ma cousine...

Sa voix me produisit un drôle d'effet. Elle était faible, bégayante, étouffée, plaintive. J'ajoutai par contenance :

— Quels charmans garçons cela fait!

— Oh! certes... Et Mmes G***! Comme elles sont gracieuses! Voilà des personnes gracieuses!..

J'envisageai le ciel avec componction. Mais la conversation ne prenant pas ainsi le chemin d'aboutir, je résolus, non sans inquiétude, d'aller droit au but :

— Eh bien! monsieur, durant cette rencontre, trop courte à mon gré, vous avez eu la galanterie de m'engager à visiter, à l'occasion, votre si curieux établissement...

M. Dupont ne broncha point. Il resta même plus froid qu'une politesse élémentaire ne le permettait. Sans me décourager, je persévérai. Je lui exposai libéralement un projet de roman imaginaire sur les aliénés, l'étourdissant et m'étourdissant moi-même de mon abondance. Pendant ce temps, lui ne cessait de renifler et de presser les deux côtés de son nez plat, avec les ongles, dos à dos, de ses pouces.

— En vérité, monsieur, dit-il, je suis charmé... Mais comment donc!.. J'aurai, je vous assure, beaucoup de... Seriez-vous assez bon pour me rappeler votre nom?

Je lui tendis ma carte de visite.

Les prunelles errantes comme à la poursuite d'une idée en l'air, il allongea une main, au hasard, vers ce carré de carton, tandis que son autre main ajustait un pince-nez sur la grosse arête qui, départageant ses rayons visuels, descendait en pente douce jusqu'à son faux col droit et empesé. Ses gencives pâles et les rangées de ses dents jaunes se montrèrent comme celles d'un bélier prudent qu'un passant relance dans sa pâture en lui tendant une poignée d'herbes inconnues. Bientôt il me restitua ma carte, sans avoir sourcillé; puis, retirant ses verres concaves après avoir encore reniflé en me regardant de profil, d'un seul œil, il bêla plus bas que jamais :

— J'entends bien!.. Votre serviteur, monsieur!.. Votre démarche est des plus naturelles... Pour ma part, c'est évident; je vous ai

convié, l'année dernière. Remarquez bien : l'année dernière!.. Hum! hum! l'année dernière n'est pas l'année présente... Plaît-il?.. Cela, n'est-ce pas? ne crée point de doute?.. Je vous fais juge de notre situation, à nous autres qui relevons de l'administration, ainsi que vous le savez... Moi, en ce qui dépend de moi, je suis tout prêt... Mais notre dépendance, cher monsieur, vous la compterez bien pour quelque chose? Nous sommes, dans une certaine mesure, astreints... Comment dirai-je?.. Hé! c'est bien cela : nous sommes astreints. Oh! mais vous ne soupçonneriez pas à quel point nous le sommes...

Son embarras me fournissait de l'aplomb, ainsi que cela arrive toujours entre deux timides. Je lui objectai posément que le règlement n'avait pas été modifié depuis la saison précédente. D'ailleurs, je n'en savais rien; mais je prétendis être à l'affût de tout ce qui paraissait en ces matières, et, de plus, avoir d'intimes relations avec M. X***, directeur au ministère, dont je n'avais rien appris sur ce sujet.

Or, aucun lien ne m'unissait à cet important fonctionnaire. Seulement, je me lançais à bien mentir. Maintenant que je me sentais en présence d'un caractère aussi irrésolu, j'étais en veine de charger effrontément, sans m'arrêter. Le nom officiel, que j'avais retenu par hasard et cité à propos, produisit son effet.

M. Dupont changea de ton. Par un rire subit et muet, il desserra ses mâchoires étroites et qui tournaient court :

— Comment donc! fit-il, cher monsieur!.. Et surtout ne vous méprenez pas sur le sens exact de mes paroles... Voyez-y, je vous prie, une petite coquetterie de ma part. J'ai voulu vous prévenir que ce n'était point une faveur banale dont j'aurais la satisfaction de vous faire profiter...

De nouveau, il comprima entre deux pouces son espèce de naseau; et, comme s'il eût pris son parti d'en plus tôt terminer :

— Je vais, moi-même, vous conduire tout de suite...

Puis, se ravisant :

— Dans un moment, je suis à vous. Veuillez vous asseoir.

Et il se dirigea vers la porte.

A tort ou à raison, ce brusque changement dans sa résolution m'inspira la crainte qu'il ne méditât quelque mesure propre à contrarier mon entreprise. Je feignis de ne pas avoir entendu son dernier avertissement, et je le suivis. Oh! quelle confiance j'avais acquise de ma vigueur, en pénétrant cette nature encore plus molle que la mienne. Le dos tourné, il supplia :

— Rien qu'une minute de patience, une toute petite minute!

Moi, j'avais toussé très bruyamment, de manière à presque étouffer son murmure. M. Dupont voulut repousser le battant derrière

lui et contre moi. Mais mon bras s'y opposa; et je m'exclamai avec une jovialité simulée :

— Pardon!

— Oh! pardon! répéta-t-il, ébahi, avec sa douceur moutonnière.

M. Dupont se munit d'un lourd trousseau de clés accroché dans le vestibule, et me fit visiter tour à tour un parloir, une lingerie, des cuisines et une série de chambres vides. Partout il insistait sur la propreté de la tenue, sur les avantages du matériel et de l'aération. Il m'ennuyait considérablement. Je brûlais du désir d'apercevoir des *êtres*; et lui, par calcul ou non, s'éternisait dans des locaux déserts. Une seconde fois, il essaya encore de me quitter, en me perdant au fond d'une ténébreuse buanderie. Mais je prévins sa tactique en l'empoignant par une basque de redingote, sous prétexte de me faire diriger. Et, sortis de l'obscurité, je continuai à le maintenir ainsi, durant quelques instans, par une distraction ridicule, contre laquelle il s'abstint de protester. Enfin le directeur ne put différer davantage l'inspection des lieux habités.

— Je vais maintenant, mon cher hôte, me dit-il, vous montrer mes autres hôtes... involontaires, ceux-là!

La façon dont il avait prononcé chaque fois et rapproché ce mot « hôte » me causa une peine indéfinissable. Et je faillis lâcher une réplique stupidement aigre, dont il aurait eu le droit de s'étonner.

Nous traversâmes, d'abord, une étroite ruelle, entre de hautes murailles, où plusieurs hommes en blouse pratiquaient un manège de pompes et de seaux pour emplir une énorme cuve.

— Voici déjà, fit M. Dupont, quelques spécimens...

Mes artères battirent plus vite; et, sans parvenir à rendre mon ton négligent :

— Alors, dis-je, ces gens sont... fous?

L'affirmation me fut fournie par un simple signe de tête.

Les malades contemplèrent notre passage. Quelques-uns ôtèrent la casquette. Leurs physionomies n'offraient rien de notable, sinon cet air de consternation servile, commun à tous les ouvriers, pendant le travail.

— Ces gaillards-là, observa M. Dupont, ne sont pas à plaindre. Voyez un peu leurs mines!.. Hein? On ne se douterait pas que ce sont des indigens placés par le département?..

Il manœuvra une serrure fermée à double tour, et nous pénétrâmes, de plain-pied, dans une chambre du rez-de-chaussée, où un vieillard dormait tout habillé sous les draps de son lit, avec le sourire aux lèvres et le calme d'un petit nourrisson.

Il me sembla que j'avais connu cette figure aux bains de mer. Je marchai sur la pointe de mes chaussures. M. Dupont souffla :

— Un noble!.. L'ancien conseiller-général du canton...

A l'autre bout de ce logis, par une autre porte ouverte à deux battans, entrait un air assez frais, humide même.

Après avoir gagné par là un perron de cinq marches, nous descendîmes dans un petit jardin polygonal et clos de tous les côtés par des bâtimens très élevés. Dans une ombre perpétuelle, les touffes d'hortensias s'y étiolaient; et, autour de leur cœur rosé encore, les pétales étaient verdis et décolorés...

Cet endroit eût été bien morne, si une dizaine de garçonnets ne l'eussent empli de rumeurs et d'ébats. Tous jouaient au cerceau, sous la surveillance d'un gardien âgé qui grommelait :

— Sapristi! sapristi! ne nous faisons pas trop chaud!

Les gamins, arrachant leurs chapeaux de paille d'un sou, se précipitèrent à notre rencontre. Ils s'alignèrent sur deux rangs, après s'être tous bousculés pour être en premier...

— Tendez les doigts! leur ordonna paternellement M. Dupont.

Aussitôt les cerceaux lâchés plaquèrent leurs ronds par terre, et les petits s'empressèrent de se cacher les mains sous leurs tabliers.

— Ah! gronda leur maître en caressant sa barbe filasse et en roulant des yeux qui n'étaient point méchans, vous avez donc encore les ongles sales? Gare à la privation de confitures!..

— Ha! ha! ha! Des rires pétillèrent, comme si l'inanité de la menace fût établie par l'expérience. Ces rires étaient naïfs et bien francs. Mais comme ils duraient! N'allaient-ils donc point s'éteindre?

M. Dupont s'éloignait. Douloureusement atteint par les échos de cette gaîté, je murmurai en le rattrapant :

— Quoi! ces enfans... aussi?..

Il fit un : oui! très grave, presque imperceptible pourtant, rien qu'en abaissant ses paupières.

... Ensuite, nous gravîmes un escalier en plein air, raide comme une échelle, qui conduisait à un pont de bois couvert, parallèlement éclairé de vitres et fermé à chaque extrémité par une porte en fer où de petits carreaux rouges étaient enchâssés. Sous l'arche unique courait une rivière rapide.

M. Dupont m'appela vers l'extrême limite du pont pour m'indiquer, à travers la couleur intense des carreaux, un vaste préau, fort au-dessous de notre observatoire, que plus d'une centaine d'individus se partageaient à leur guise.

Certains étaient accroupis sur leurs talons. D'autres, par groupes, marchaient très vite. Des solitaires étaient couchés sur le dos, ou à plat ventre, les bras en croix. Le désœuvrement de la captivité, plus que l'aliénation encore, me semblait devoir inspirer ces attitudes anormales. Par-ci par-là des surveillans faisaient leur ronde.

J'exprimai à M. Dupont le désir d'approcher ses pensionnaires, et même de causer avec quelques-uns d'entre eux.

Il avait froncé la laine de ses sourcils écrus; mais sans résister ni protester, le crâne incliné comme un bélier qui va porter un coup de cornes, il poussa la porte dont la lueur d'incandescence étincela. Cet incident détermina, en bas, une attention générale. Presque tous les fronts se levèrent, garnis de paumes en abat-jour.

Nous descendîmes la spirale d'un escalier extérieur, défendu encore par une grille, à sa base. Pendant que nous enjambions les marches difficiles, une quantité de curieux étaient survenus et se pressaient contre l'issue. L'un battit des mains, un autre siffla.

— Paix donc! gare donc! jurait le directeur, en s'évertuant à forcer le passage.

A part cette petite démonstration, l'ordre était resté parfait. L'assistance réunissait des gens de tous les âges et de manières les plus variées. En examinant chacun, avec le soin le plus minutieux, je remarquai un adolescent monstrueusement obèse et un vieux maigre, qui, assis face à face dans un coin, échangeaient des poignées de sable en chantonnant.

Nonobstant, ce monde avait l'apparence la plus calme et la plus avisée. Un pensionnaire vint présenter à M. Dupont, sur un ton très convenable, des réclamations contre le cuisinier. En longeant un banc, j'entendis deux personnages à barbe blanche discuter, à voix basse, sur les ordonnances du ministère Polignac... Étaient-ce là des insensés? Et n'en verrais-je point de plus caractéristiques?

Soudain, j'aperçus un homme dont les allures trahissaient le plus farouche égarement. Toujours, il se détournait à mon approche, me tendant le dos lorsque je tentais de le dévisager. Son manège m'intrigua. Je m'obstinai, et je réussis enfin à l'acculer dans un angle de la cour, malgré les recommandations de l'aliéniste... J'étouffai un cri! C'était *lui!* c'étaient ses inoubliables tempes velues d'énormes touffes, ainsi que celles d'un bichon.

Sous ses yeux, où la peau avait une sorte de transparence, de petits points brillaient, comme des paillettes de mica, dans un teint gris de pierre. Son regard était éperdu. A l'inverse de ses compagnons, tous ses mouvemens étaient détraqués. Lui seul, au milieu de ces fous, avait l'air fou!

J'eus alors l'intuition subite que c'était ainsi parce que cet être seul se trouvait dépaysé dans cette atmosphère, et que, par conséquent, l'Italienne ne m'avait point menti, et que, moi aussi, et vous, et tous, nous aurions ce regard et ce désordre des membres, après un mois de séquestration en une aussi lugubre ménagerie.

Maintenant, il m'inspectait avec une fixité étrange. Discrètement, je posai un doigt sur ma bouche. Une flamme de sa prunelle répondit à ce signe d'intelligence. Il marcha vers moi; et, la vue portée

ailleurs, comme en se promenant, il prit, de son coude, contact avec le mien. Désormais, nous étions liés. Mais quel moyen d'opérer?

M. Dupont, qu'un surveillant avait, une minute, accaparé pour un rapport, était déjà sur mes talons. Déjà, il m'emmenait à la « ferme, » pour m'édifier sur les travaux agricoles de son personnel...

A cet instant, par une fatalité prodigieuse, sans que ni lui ni moi nous eussions été avertis par la finesse d'aucun de nos sens... Oui! cette attaque fut perpétrée avec une dextérité merveilleuse, à peine croyable, folle...

M. Dupont avait lâché un cri terrible, et chancelé... Deux biceps lui enlaçaient le cou. Un énergumène (justement le vieux maigre qui tout à l'heure faisait un trafic de sable en chantonnant) avait enfourché les reins de son directeur, lui broyant les côtes sous l'étreinte des genoux et hurlant sans trêve : — A dada! à dada!

Très alarmé pour ma propre sécurité, et, je le confesse, indifférent au sort de M. Dupont, j'avais bondi à l'écart.

Car, sans une seconde de délai, une nuée de maniaques, de monomanes, d'épileptiques et d'alcoolisans avaient fondu sur ce pauvre diable, qui galopait ou tâchait de se rouler par terre, comme une monture rouée de coups.

Les subordonnés accouraient bien à la rescousse ; mais ils n'étaient point en nombre efficace. Du moins, la mêlée devint générale et horriblement tapageuse.

De spectateurs oisifs, il ne restait plus que *lui* et moi. Dans une démarche prudente et simultanée, nous nous rejoignîmes. Je lui glissai ma lettre, qu'il enfouit silencieusement dans sa poche, dominant sa curiosité immédiate, ce que n'aurait point su faire un dément. Il dissimula de même, avec une égale prestesse, le calepin et le crayon que je lui remis. J'apposai encore mon index sur mes lèvres ; le sien était déjà sur les siennes. Tout entier à mon œuvre, je puis me vanter d'avoir, en ce dernier instant, ignoré l'appréhension de ce que l'émeute voisine m'eût réservé en cas de triomphe. Dorénavant, j'appartenais à l'amitié charmante d'une belle âme, qui m'était apparue dans le regard humide de reconnaissance où m'avait remercié mon protégé... Quand je fis volte-face, il en était temps.

A présent, M. Dupont et ses auxiliaires s'étaient rendus maîtres du terrain. Leurs inconsistans adversaires, dispersés vers les quatre points cardinaux, fuyaient comme les bêtes d'un troupeau épouvanté, et se cognaient l'occiput contre des palissades. Vers le centre de la cour, le jeune homme obèse exhalait des psaumes à genoux.

— Filons! souffla brièvement le directeur.

Dès que nous fûmes à l'abri de toute reprise d'hostilité, M. Dupont me demanda, avec un sourire forcé :

— J'espère que vous voici satisfait! Rien n'a manqué à votre excursion; pas même l'accident traditionnel...

Je crus devoir me confondre en témoignages de gratitude et d'apitoiement à son égard. Une griffure ensanglantait les ailes de son nez. Il déplorait deux larges trous dans l'étoffe de son pantalon.

Une de ses phalanges avait été si cruellement mordue par une bouche très gloutonne (car les dents avaient comprimé l'attache de l'annulaire), qu'une lourde bague de sang extravasé s'y dessinait sous l'anneau tordu d'une alliance.

— Qu'est-ce que cela? grognait le personnage... J'en ai souvent vu bien d'autres, dans la section des agités!..

— Au fait! interrompis-je avec empressement, ce si intéressant quartier me reste à visiter...

Et sur un soubresaut de mécontentement chez mon interlocuteur, je me dépêchai de conclure :

— Mais aujourd'hui, j'ai déjà trop abusé de votre courtoisie. D'ailleurs, il se fait tard... Si vous le permettez, nous achèverons la promenade une autre fois, demain, par exemple...

Je préparais ainsi un retour nécessaire.

M. Dupont eut manifestement du mal à contenir une irritation. Il retrouva pourtant son bêlement patelin, dont le son allait toujours s'appauvrissant :

— J'en suis bien fâché, cher monsieur, mais mon établissement, pour le quart d'heure, ne renferme pas le plus petit agité .. Pas le moindre, hélas! ou plutôt, Dieu merci! Car cet état de souffrance est atroce! Ça se trouve comme ça, pour le quart d'heure... Pas de chance pour vous! Oui, bien sûr! Une fatalité... Mais l'occasion ne tardera pas à se produire. Comptez sur moi pour vous prévenir...

M. Dupont cherchait à me tromper. Depuis mon arrivée, à plusieurs reprises, j'avais perçu, dans les environs, des cris inhumains, ou mieux : surhumains, tels que n'en jette aucune bête, tels que n'en arrache à la matière nul phénomène physique. Je sentais la supercherie; et, de plus, je sentis qu'il sentait que je la sentais. Ce qui m'enhardit.

J'affirmai l'intention de revenir au cas probable où l'abondance de mes rapides observations comporterait des lacunes. Une rédaction de notes m'édifierait le soir même sur les imperfections à corriger. Le directeur s'inclina, de profil, me surveillant d'un seul œil, inexpressif et oblique; et, après m'avoir reconduit jusqu'à mon équipage, il me congédia dans ces termes :

— Bien des amitiés de ma part aux frères G***, je vous prie, quand vous leur écrirez. De mon côté, je leur exprimerai toute ma gratitude pour m'avoir procuré l'aubaine de votre visite...

Je me retirai très perplexe, aussi peu renseigné qu'auparavant sur

son rôle, sur celui de l'Italienne et de son amant, et sur le mien, dans cette pièce improvisée qui risquait encore autant de tourner en farce qu'en tragédie.

... Le lendemain, à midi, je resonnais à la grille de l'asile.

Comme la veille, j'avais été accueilli par les clapotemens lugubres des grenouilles en déroute. Mais, à l'inverse de ce que j'avais remarqué durant la précédente attente, le jet d'eau était coupé. Et cette modification futile m'impressionna avec une vivacité hors de tout rapport saisissable entre la cause et l'effet.

Le même jardinier accourut; mais, à ce qu'il me sembla, sa façon de m'envisager était, je ne sais comment dire?.. toute chose... Peut-être le vague effroi de mille conséquences bravées avait-il complètement remplacé en moi l'influence déjà ancienne de mon inspiratrice inconnue? Peut-être cette crainte intime m'illusionnait-elle d'un mirage là où d'autres n'eussent rien vu?.. Ou bien la tension spéciale de ma nervosité coutumière me douait momentanément d'une clairvoyance presciente?

En tout cas, secoué par une brusque inquiétude, la gorge haletante, je rebroussai chemin, à grands pas, jusqu'à mon cocher podagre. J'escaladai le rayon d'une roue, et je lui dis à l'oreille :

— Si, dans deux heures... Regardez votre montre... Bien! Si, dans deux heures, je ne suis pas revenu, faites-en la déclaration à la gendarmerie...

Il me contempla stupidement.. Je rougis; j'essayai de pouffer de rire. Puis je suivis le jardinier.

Ce jour-là, je n'eus pas à languir avant l'entrevue. On m'introduisit, non plus dans le sombre petit salon d'attente, mais dans un cabinet trop éclairé pour ses dimensions, par deux fenêtres tendues de perse verte. L'ameublement sévère était en vieux noyer.

M. Dupont était à son bureau. Il se leva quand on m'annonça, et parla plus doucereusement que jamais :

— Je vous attendais. Comment n'êtes-vous pas venu plus tôt me demander à déjeuner, sans cérémonie?.. Au surplus, je sais ce qui vous amène. Vous venez réclamer votre crayon, n'est-ce pas?..

Il tira l'objet de son gousset, et reprit :

— Le voici... Mais quelle figure vous me faites? Ne serait-ce pas à vous? Si, n'est-ce pas, cher monsieur?.. Oh! je me suis douté tout de suite que cela vous appartenait; un joli crayon, ma foi! C'est de l'or, hein? Vous devez y tenir?.. Vous l'aurez sans doute perdu dans la bagarre d'hier, ou on vous l'aura arraché?.. Quoi qu'il en soit, ce petit bijou a été trouvé sur un de mes pensionnaires... Veuillez lui pardonner ce larcin; je vous certifie son absolue inconscience... Oui, je vous la certifie!

Au ton intentionnel qu'il eut pour répéter cette affirmation, je

compris qu'il était instruit de tout, et que le message de l'Italienne était saisi. Alors je payai d'audace :

— J'ai aussi, dis-je, égaré un petit cahier de notes. Vos fouilles ne l'auraient-elles point découvert?

Le directeur eut une seconde d'hésitation, mon aplomb imprévu lui donnant à réfléchir. Puis il se décida à plonger les doigts dans une poche de sa redingote pour en extraire mon carnet :

— Serait-ce ceci?

Je m'en emparai aussitôt et je le feuilletai avec prestesse : plusieurs pages venaient d'en être déchirées dans la partie que j'avais laissée blanche. On avait indubitablement supprimé, par cette détérioration, une communication compromettante du prisonnier.

Je me taisais, pensif. M. Dupont, de même. Nous étions tous deux sur la défensive, nous sentant bien ennemis, mais également désireux d'éviter un éclat, à la recherche commune d'un terrain de conciliation...

A la fin, mon adversaire se hasarda à sonder mes dispositions :

— *Il* a la manie de griffonner, fit-il avec son œil de côté... Où se procure-t-*il* les matériaux pour écrire? C'est un mystère. Du moins, vous avez constaté qu'*il* volait les crayons... *Il* a, depuis qu'*il* est ici, composé la valeur d'un tome... On confisque ses productions sans le décourager d'un labeur qui l'épuise...

Je murmurai un « Ah! » qui était d'une cordialité assez engageante. M. Dupont tendait de plus en plus à un armistice. Il mut dans un secrétaire le ressort secret d'un tiroir, et exhibant une liasse de pages noircies :

— Aimeriez-vous consulter cela?.. Les mémoires d'un fou! c'est un document précieux pour un romancier!.. Je ne vous garantis pas que ce soit un chef-d'œuvre de suite, au contraire! Mais, en définitive, cela instruit, cela forme une conviction...

L'aliéniste avait prononcé le mot juste. J'avais besoin d'une conviction; depuis assez longtemps, je courais après elle. Et je croyais naïvement que j'allais enfin la puiser dans cette lecture offerte et acceptée. Mais le vieux routier des chemins et traverses de l'âme humaine, auquel j'avais affaire, savait bien dans quels méandres le novice que j'étais ne tarderait pas à s'égarer. Peut-être aussi son coup d'œil expérimenté en la matière lui avait-il révélé les tendances dont j'ai primitivement entretenu le lecteur, et qui ont toujours porté ma raison à faire des tours d'équilibre sur les pentes de la déraison.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce sournois de M. Dupont sourit énigmatiquement dans sa barbe en me remettant le volume inédit...

Comme je faisais mine de me retirer avec ce butin :

— Non pas! objecta-t-il... Ces pièces sont un dépôt. Mais, sur cette table, je vous autorise à les déchiffrer à votre aise...

Je pris place. Lui s'installa vis-à-vis de moi.

L'écriture était fine, distinguée, serrée, serrée... Au bout de quelques minutes d'attention, ce qui m'était communiqué avait déjà surexcité jusqu'à la passion mon goût naturel pour l'excentrique. Je demandai :

— Puis-je prendre une copie?

— Parfaitement! répliqua M. Dupont avec un second sourire, en voulez-vous encore, des gribouillages?.. En voilà! Et en voilà!..

Sur ces exclamations, il sortait, de son tiroir machiné, de nouveaux cahiers, plusieurs ardoises où une pointe dure avait tracé des lignes. Et dans une sorte d'ostentation de possesseur joyeux, dont il parut se repentir plus tard, il compléta cet ensemble par un lot de bandes de linge couvertes de caractères rouge sang.

Ceux qui prendront la peine de parcourir l'œuvre ici reproduite réussiront peut-être à se former une opinion parfaite sur l'état mental d'un héros dont personne n'élucidera jamais le nom.

I.

« Ceci est le récit de ma propre existence, que je vais me raconter à moi-même pour essayer de la comprendre, pour essayer de définir d'où vient et où va ce que je ne suis même pas sûr d'être.

Quand s'accomplirent les événemens qui ont gravé sur mon intelligence l'empreinte initiale, j'avais treize ans. J'étais maigre, pâle, fiévreux, malingre, sous le climat de Pétersbourg. Je vivais avec un vieux pope, tristement. En ce temps-là, je traversais de longues périodes pendant lesquelles tout me faisait pleurer, surtout les consolations de mon précepteur. Et, durant ces états de larmes, ma tête était affligée d'une telle sensibilité physique que j'éprouvais une répulsion invincible à me laisser couper les cheveux, ou rien qu'à les peigner. De sorte que, le plus souvent, l'active végétation de mes touffes brunes formait une inextricable tignasse, dont s'amusaient certains passans et où certains autres trouvaient matière à des propos dégoûtés qui me faisaient encore pleurer davantage. J'avais aussi, comme les chiens ou les chats que le plus furtif craquement met en éveil, le besoin de me rendre compte de tout ce qui se passait dans mon voisinage. C'était alors le prélude d'une fureur de curiosité qui devait constamment croître par la suite, et exercer, en se spécialisant, une véritable tyrannie sur ma destinée...

... Au début d'un printemps, le pope m'avait installé avec lui dans un gentil logement du péréoulok Vilennski. Notre nouvel escalier de bois blanc, fermé par une balustrade, aboutissait à une entrée par la cuisine. Au-delà, une étroite salle à manger séparait ma chambre de celle de mon bon pope.

Ah! que cet éloignement relatif, entre nous deux, m'avait donc enchanté, durant toute la journée de notre emménagement. Car le pope avait coutume de ronfler avec une puissance qui m'avait, au cours de bien des nuits précédentes, tant oppressé, dans une chambre commune... Mais, dès qu'était venu le soir, et qu'à l'heure de m'endormir je m'étais trouvé, pour la première fois, dans le *noir*, isolé par des portes closes, entre quatre murs inconnus ; Dieu!.. j'avais éclaté en sanglots!..

... Bientôt, à travers le plancher très mince du domicile que j'étrennais, j'entendis des individus marcher, causer, commander à boire, tapoter des choses, choquer des verres, dans un maudit cabaret, établi juste au-dessous de ma couche.

Tout à coup s'éleva un chœur de voix si étouffées et si confuses qu'elles me semblèrent gronder dans les régions souterraines. Des mots orduriers s'échangeaient sur un ton de réserve. On chuchotait des défis, des protestations furieuses comme les rudoiemens en arrachent. Une vibration de secousses réitérées, mais très brèves, montait par le mur de mon chevet...

Les injonctions du tavernier se perdaient dans l'impuissance.

— Après? objectait-il... Quand vous m'aurez valu la fermeture?.. Où vous abriterez-vous après le couvre-feu? Hein? tas de brigands! Hein? vous le savez bien? gare la prison!..

Tandis que je demeurais terrifié, des pas lourds s'approchèrent de la maison, et le cabaretier proféra vivement :

— Dieu merci! ce n'est pas trop tôt. Voici Chinois!

Un timbre, au seuil du bouge, eut un léger tintement. Le tapage immédiatement s'apaisa. Seules, deux voix persévérèrent dans une aigreur égale et contenue, annihilant leur double effet par une prolixité réciproque.

... Ensuite, un silence absolu se fit. Puis, s'exprimant à tour de rôle, plusieurs personnes répondirent sans que j'eusse perçu aucune interrogation : — Oui, Chinois! — Non, Chinois!

Après quoi, le colloque général s'étant ranimé, je n'y pus distinguer que cette interpellation permanente :

— Chinois! Chinois! Chinois!

Et tout le monde se tut encore une fois.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être, Chinois?.. Depuis que ce surnom avait été prononcé, une violente curiosité avait dissipé mon épouvante. D'où tirait-il tant de prestige, Chinois, que son apparition avait suffi pour créer une paix magique?.. Et, moi-même, pourquoi donc étais-je ainsi raffermi, depuis que sa volonté agissait et que je le savais là?.. Quelques minutes s'étant écoulées, un tapage vite refréné recommença. Il y avait eu une imprécation. Un objet s'abattit sur le sol et y fut traîné contre la poussière qui

grinça du frottement. La porte ouverte et repoussée à de nombreuses reprises sonnait sans discontinuer. Drelin din din ! Drelin! Drelin! Drelin din din !.. Quelqu'un cria : — Hardi ! Chinois !

Cette fois, la nouvelle audition de ce nom mystérieux avait eu sur moi une action décisive. Instinctivement, je sautai du lit. Je me dirigeai à tâtons vers ma fenêtre, dont je tournai l'espagnolette, et je me penchai en dehors...

J'avais vu une ombre qui, poursuivie par une autre ombre, s'enfuyait vers le péréoulok Podgorny...

... Bientôt une des ombres avait reparu, revenant en une allure ferme et tranquille. Pour saluer ce retour, un tout petit brouhaha d'approbations cordiales et empressées partit d'une compagnie alignée au-dessous de mon observatoire, et chez laquelle mon regard vertical ne pouvait discerner que le relief intermittent de membres noirs se mouvant sur un fond de ténèbres.

— Bravo, Chinois ! insinuait-on... Tu as bien fait, Chinois !

C'était donc ça, Chinois?.. Je m'étais courbé contre mon appui, au point de manquer de choir sur le pavé... Lorsque Chinois franchit, entre la haie de ses acolytes, le carré de lumière tracé en bas par le cadre de la porte, je discernai autour de ses joues, que gonflaient des aspirations fières et brèves, un collier de barbe court, touffu, jaune, et par place écrasé comme la bande d'un gazon mort sous le talon des passans. Son buste cambré était vêtu d'une blouse rouge de moujik. Il marchait le front haut, les jambes écartées, en s'appuyant sur un gourdin énorme, évasé du bout, que j'estimai être la portion inférieure d'un aviron cassé en deux... Derrière lui, six hommes rentrèrent dans le cabaret à la queue-leu-leu.

Après cela, je n'entendis plus rien.

... Vers le milieu de la matinée suivante, les paternelles gronderies du pope m'éveillèrent en sursaut.

— Oh ! le paresseux ! dit-il... J'espère que tu en as fait, un somme ! Jésus ! quel somme !

Après m'être longtemps frotté les cils, dont la frange avait un poids de plomb, à peine sorti d'un cauchemar qui n'était que le prolongement de ma veillée, je m'écriai avec effarement :

— Est-ce qu'il est encore là ?

— Qui ça ?

— Chinois !

— Hi ! hi ! hi ! mon bonhomme !.. Tu rêves donc encore ! Ah ! mon Dieu ! regarde un peu la paire d'yeux que tu me lances !..

Le bon pope me traîna de force devant un miroir. J'ouvris aussitôt la bouche pour m'expliquer ; mais, incapable de trouver un mot, je restai ainsi béant et taciturne.

— Ho! ho! ho! recommença-t-il, ha! ha! ha!.. Mais ris donc, petit âne!.. N'es-tu pas à l'âge où l'on est heureux?

Là-dessus, je fondis en larmes. Cet incident le rendit grave. Sans doute qu'il réfléchit soudain aux choses connues de lui seul, sur les mystères de ma naissance et de mes sorts possibles. Le vieil ami m'embrassa, en murmurant :

— Calme-toi... Traverser la vie n'est pas traverser une plaine!..

... A divers momens de cette journée, je fus sur le point de lui confesser mon secret. Mais, à chaque fois, mes lèvres ne furent pas plutôt desserrées, pour tout dire, que je les resserrai avec la force mécanique d'un étau. Et, du reste, comment, quoi, *tout dire?* qu'avais-je matériellement à dire? Les ressources de mon langage étaient encore trop rudimentaires pour traduire la complexité des sensations auxquelles mon jeune être était en proie...

... Une angoisse aiguë me saisit, après ma prière du soir, que j'avais articulée avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire. Une espèce de remords, pour ce que j'avais dissimulé à mon tendre maître, me fit palpiter et soupirer sans fin sur ma couche.

Dans le quartier, les manifestations coutumières de l'activité humaine s'atténuèrent peu à peu...

Alors, *mes* voix de la veille recommencèrent à me harceler. Malgré ma volonté contraire, j'écoutai attentivement le ronron des conversations inférieures. Tout de suite, j'acquis la certitude qu'on s'entretenait de Chinois... Toujours Chinois! même en son absence.

Parmi les buveurs, ceux-ci soutenaient qu'il avait quitté Pétersbourg; mais ceux-là contredisaient cette assertion.

Tour à tour, je m'abandonnais à partager l'assurance du dernier opinant. Tantôt, je me réjouissais, la poitrine délivrée à la nouvelle de ce départ; et tantôt, envahi par l'accablement, il me semblait que, si je ne devais plus revoir Chinois, rien ne me rattachait plus à la vie. J'en étais là, lorsqu'une exclamation se produisit en bas.

— Tenez donc!.. La preuve!.. Ha! ha! ha! quelle façon de se présenter il a, Chinois!.. Ha! ha! ha!..

Un remue-ménage, des ricanemens comprimés me mirent sens dessus dessous. Une impulsion irréfléchie, comme la nuit d'avant, me jeta vers ma croisée... En m'étendant presque aux trois quarts dehors, je fus frappé d'un spectacle des plus insolites et d'abord indéfinissable.

Un être, debout sur ses mains, dans l'éclairage de la porte, en cognait avec délicatesse le panneau transparent de la pointe de ses souliers... L'accès lui ayant été consenti, cette tête à l'envers s'introduisit aussitôt, en imitant le croassement du corbeau...

J'étais définitivement hors de moi. Après un délai de silence durant lequel je ne respirai point, une exigence unanime fut formulée en ces termes :

— Chinois, vas-y de ton grand morceau !..

Cette réclamation fut répétée jusqu'à l'éclosion d'un chant bizarre, dont une musique plus bizarre encore accompagnait les onomatopées. C'était une sonorité médiocre et qui variait, comme si des ongles eussent gratté les bords de verres inégalement pourvus de liquide. Des chiquenaudes aussi tintaient avec des forces différentes. Et l'air était si pénétrant et les paroles tellement inouïes que, sous leurs charmes, mon corps subissait un balancé, et que je devenais incertain d'être vivant ou ressuscité dans un monde nouveau.

— Encore, Chinois ! encore ! implora-t-on dès que la mélodie eut cessé. Et les applaudissemens n'avaient pas encore interrompu leurs claques menues, lorsque ceci fut prononcé :

— Ça, Chinois ! si tu l'avales, je te paie des concombres !

Un concert de louanges suivit de près ce défi...

Oh ! si seulement j'avais pu *voir*, pendant un millième de seconde ! Qu'était-ce donc que Chinois avait avalé ?.. Mais j'eus beau me ployer en deux sur la rampe qui m'écrasait les entrailles et tirer démesurément la langue, je n'appris rien de plus, cette nuit-là.

... Pendant un mois entier, Chinois fut ma perpétuelle hantise. Pourquoi l'appelait-on Chinois ? Lui, qui n'avait pas seulement une queue nattée pour lui pendre de l'occiput aux talons !..

Je dépérissais. Je ne travaillais plus. J'étais indifférent aux propos de mon maître et à ses remontrances. Je n'avais plus, à son égard, mon ancienne affection. Oh ! que j'aurais voulu posséder un père ou une mère auxquels m'ouvrir de ma misère morale, un vrai père et une vraie mère, comme en avait mon ami Yégor, du gymnase de M. Babikof, qui souvent le promenaient en voiture et souvent aussi le battaient.

... Longtemps après l'heure de la brune, je me postais aux aguets. Là, je frémissais d'impatience jusqu'à ce que Chinois arrivât de sa démarche souveraine et sûre, quoiqu'elle procédât souvent sur les mains. Chaque fois, j'étais tenté de révéler ma présence voisine à ce véritable héros de roman dont l'incarnation s'était révélée à mon étrange mysticisme. Je souhaitais de l'assurer de mon dévoûment à toute épreuve, de lui crier : — Chinois ! je suis là !

... Une nuit donc résulta ce qui devait fatalement résulter. C'était la trentième nuit de veille. Une vilaine nuit de dégel ! L'odieux canon de Galerna-Gavanne multipliait, depuis plusieurs heures, ses décharges d'alarme, pour annoncer aux riverains la crue menaçante de la Néva... Il pleuvait ! Dieu sait comme il pleuvait ! et comme les eaux clapotaient dans la ruelle !

Tout à coup, au rez-de-chaussée diabolique, un corps pesant culbuta. Aussitôt des voix se prononcèrent ainsi :

— Çà, Chinois!.. çà, pour ça, tu l'as fait exprès!.. On t'avait pourtant bien prévenu, Chinois!..

Une altercation s'ensuivit, au cours de laquelle mon idole gronda :

— Tout beau!.. sinon, c'est moi qui irai tout raconter!..

Des grognemens protestèrent.

— Oui! répéta Chinois, j'en ai assez à la fin de vos histoires!.. J'irai tout raconter à cette vieille canaille d'intendant de police!

Une série d'imprécations encadrèrent ces mots, repris avec ensemble : — L'intendant de police!.. l'intendant de police!..

Puis, instantanément, Chinois jaillit au dehors du bouge, malgré une chaîne de bras qui l'enserrait. Sa vigueur était tellement superbe que je trépignai d'admiration et que je faillis applaudir.

... Trois individus roulèrent, par une secousse unique, sur le pavé glissant; et Chinois, avec la vitesse et l'irrésistible élan d'une locomotive, détala vers le tournant du péréoulok. Il emportait, sur le creux de l'épaule, une immense caisse en zinc qui devait être vide, car ses parois frémissaient et tintaient comme un glas.

... Ses adversaires, éparpillés parmi la crotte, s'étaient relevés; et ils se concertaient, dans l'obscurité presque opaque, sous ma croisée. D'autres les avaient rejoints. Tous causaient très bas; mais j'écoutais très finement. On disait :

— Lui réglons-nous son compte? — Oui! — En es-tu aussi? — Oui! — Et toi, la Tante?.. et toi, la Nièce? — Nous en sommes!..

Je contenais, de ma respiration, le peu qui ne s'en fût pas suspendu... La tante? la nièce? Il n'y avait pourtant là que des hommes. Celui qui devait être l'instigateur du complot continua :

— On se mettra trois, là-bas, au coin de la place, et trois à ce bout-ci... La Nièce, as-tu ton outil?

Ceux qui répondaient au surnom de la Tante et de la Nièce ripostèrent :

— Nous avons nos tranchets... Et toi?

— Ceci, c'est mon affaire.

Le groupe se sépara. Quand le dernier qui eut parlé traversa la zone lumineuse que créait la chandelle du cabaret, un éclair courut sur la lame d'un couteau emmanché dans son poing.

On allait tuer Chinois!.. Et j'en étais prévenu à temps, moi, son ange gardien! moi, qui avais tant de fois formulé le vœu de me sacrifier pour cet être prestigieux!.. Non! cela ne sera pas!

... Par une impulsion magique, je me dirige vers l'issue de ma chambre. En proie à une sorte de délire somnambulique, d'autant plus atroce que j'en ai la notion, je manie sans bruit la serrure. Je parcours, sans rien y heurter, les ténèbres de la salle à manger. D'ailleurs, l'instinct prodigieux qui m'anime dégage une phosphorescence devant mes prunelles... Mon Dieu! comme le pope ronfle,

à côté!.. En quelques enjambées, je franchis la cuisine et l'escalier de sapin sur la pointe de mes orteils nus, et je ne m'aperçois d'avoir passé dehors qu'après que la plante de mes pieds a trempé dans une flaque glacée.

... Ah! Chinois n'était pas loin... Voici sa silhouette qui débouche là-bas, plus sombre que la nuit ambiante. Je ne le reconnais pas : je le devine. Il s'avance au pas de course... Encore un peu, Chinois, et tu es mort...

Je ne remue ni les bras, ni les paupières, ni les lèvres : je suis pétrifié. Ainsi qu'une borne, je me plante en ligne droite avec la trajectoire de Chinois. Ses yeux, qui étincellent de lueurs félines, discernent mon attitude avant que son choc m'ait atteint...

Sans s'arrêter, il fait dévier son élan vers la gauche. Je me transplante aussitôt vis-à-vis de lui.

Chinois saute à droite. Je surgis à droite, le front à la hauteur de son thorax, mes bras croisés. Je pense simplement, sans être en mesure de l'exprimer : « Chinois, tu ne passeras pas! »

Tout à coup, ce dernier a poussé un cri rauque et incomparable avec aucune des vociférations humaines ni de celles que pratiquent les animaux connus... Il recule d'une quantité de pas brusques, ploie ses reins jusqu'à tendre son buste parallèlement au sol... Alors, puissant comme un engin actionné par la vapeur, Chinois fond sur moi. Le projectile de son crâne m'atteint au creux de l'estomac, me soulève à une certaine altitude où j'oscille un instant, comme un mannequin en baudruche; et, enfin, projeté à une distance énorme, je vais choir sur les reins, sur la nuque, suffoqué, assommé, évanoui. . . . . .

. . . . . .

... Dès que je repris un peu de sentiment, une cruelle douleur me tortura derrière la tête. Du sang poissa ma main tremblante quand je l'eus dirigée vers le siège de mon mal...

Quelles affreuses bourrasques chevauchaient dans le ciel nocturne! Par instans, une lugubre clarté tombait de la lune sur ma figure. Puis une violente rafale amenait des nuages monstrueux et noirs comme des crapauds, dont les ignobles masses, en franchissant d'un bond l'astre blanc, lâchaient sur moi des trombes d'eau.

Soudain, un rat, échappé d'une gargouille, en filant sur le trottoir au bord duquel j'étais allongé, frôla de ses moustaches mon oreille droite. J'eus peur de crier. Comme pour ajouter au sinistre de ma position, le canon de Galerna-Gavanne continuait à tonner, de quart d'heure en quart d'heure. La tempête emportait des toits un grincement de girouettes et le fracas des ardoises brisées. Seigneur! Seigneur! Je frissonnais de froid et plus encore d'épouvante...

Tous les bruits humains se taisaient. Je me signai et je balbu-

tiai une prière. Aussitôt un petit chien, que j'accueillis comme l'intervention divine, survint et s'arrêta à me flairer. Je voulus l'étreindre, comme si une réalité salutaire s'incarnait en lui pour dissiper un mauvais rêve. Mais lorsque j'avançai mes faibles bras pour le saisir, le maudit animal se replia brusquement sur ses pattes de derrière et me mordit au pouce, très fort.

Dieu ! que ce petit chien me fit mal !.. D'un soubresaut, je m'assis. Mon occiput meurtri me sollicitait en arrière par son anormale pesanteur ; et, pour ne pas retomber, je dus empoigner à pleine poignée la pointe de mes rotules. Alors, je m'aperçus que mes pieds étaient nus et presque gelés. Et, en même temps, une douleur sourde et nouvelle se déclarait dans le creux de mon estomac, opprimant le cœur et farfouillant les interstices de mes côtes avec une lenteur continue.

Cela secoua l'engourdissement de ma mémoire. Au fond de ma conscience, des mots chuchotèrent entre eux ; et, au travers des larmes qui obscurcissaient mes prunelles, je distinguai à une vingtaine de pas, de mes chétifs pas, l'angle du péréoulok Vilennski. Sur les vitres du débit de liqueurs, un seul volet manquait : le volet de la porte derrière laquelle une langue rouge de chandelle buait ténébreusement. A ce moment, une tête coiffée d'un béret verdâtre approcha son profil du flambeau pour y allumer sa pipe. Une boucle de métal étincela au bas d'une oreille...

— Ah ! m'écriai-je désespérément, Chinois !..

Mais alors, on ne l'avait donc pas assassiné ?

— Tant pis ! grommelai-je, dans la rage de mon âme désabusée.

Je me relevai péniblement... Mon crâne, dont la peau s'était crevée sur les cailloux de la chaussée, saignait toujours. L'écrasement de mes poumons emplissait ma bouche d'une salive sanguinolente ; et un de mes doigts ensanglantés portait la morsure du petit chien errant que j'avais voulu caresser.

Que de sang me coûtait Chinois ! Et, maintenant, combien je le haïssais !

Je me mis en marche, d'un pas timide et entrecoupé... En me faufilant, au long du cabaret, pour regagner ma chambrette, par un coup d'œil, je surpris Chinois en train de ripailler et de chanter la réconciliation avec ses prétendus ennemis.

En rentrant, sur la pointe de mes pieds, je constatai que le pope continuait de ronfler. Tressaillant d'un malaise inquiet qui ne se dissipa jamais complètement depuis cette aventure, je m'ensevelis sous l'ouate de mes couvertures, et je finis tout de même par m'y assoupir, en suçant mon doigt blessé...

... Le lendemain, sans que j'aie pu m'instruire du motif, l'autorité fit précisément fermer la funeste taverne.

Que devint alors Chinois?.. Où s'en alla-t-il?.. Peut-être en Chine?.. Je vécus longtemps sans le revoir. Heureusement pour lui! Hélas! heureusement pour moi aussi!.. Mais ma rancune ne cessa de grandir avec les années, jusqu'au jour où elle aboutit à l'heure la plus néfaste de mon existence.

Mon cher pope ne sut jamais rien de ces événemens. Une seule fois cependant, intrigué d'une manière exorbitante par un propos qui m'avait particulièrement frappé durant la nuit mémorable, malgré son apparente simplicité, je hasardai cette question :

— Petit père, dis-moi, quels sont les gens qui peuvent avoir à raconter des choses? et quelles choses? à l'intendant de police?..

Le pope était alors distrait. Je revins à la charge, en accentuant ma phrase par le terme injurieux qui avait été exactement employé. Et, plus haut, jugeant qu'ainsi je serais mieux compris :

— Dis?.. à cette *canaille* d'intendant de police?..

Il tressauta ; et, obstruant mes lèvres sous la paume de sa main :

— Tais-toi ! s'écria-t-il... Petit malheureux ! ne blasphème pas! Dieu châtie les fils qui...

C'est la seule fois où une allusion à mes origines lui ait été arrachée. Il s'interrompit net, et me fit partager sa prière... »

II.

« Lorsque le testament paternel et une toute-puissante faveur eurent corrigé ma bâtardise par la concession des titre et fortune héréditaires, je ne tardai pas néamoins à m'apercevoir de l'excessive réserve avec laquelle on m'accueillait dans la société de Pétersbourg. J'attribuai cette malveillance à la fâcheuse réputation de mon père, à la tare originelle de ma naissance, plutôt qu'à des défauts personnels. Quoi qu'il en fût, je me déterminai à quitter le pays natal, pour parcourir l'Europe.

J'avais alors près de vingt-cinq ans, et une des particularités les plus vivaces de ma nature se développait alors en moi. Je veux parler de mon goût précoce pour l'observation physiognomoniste des caractères humains.

A cet égard, je puis affirmer que, depuis l'âge viril, pas un mouvement dans les membres d'autrui, pas un tressaillement dans sa face, ne se sont manifestés en ma présence sans que je me sois aussitôt appliqué à définir le sentiment de provenance. Que de fois aussi suis-je parvenu à reconstituer le passé de certaines gens, rien qu'à examiner les rides qui, par la répétition des mêmes émotions, avaient sillonné leurs visages de plis permanens !

Bien souvent encore, j'ai pratiqué un divertissement ingénieux, dont je me flatte d'être l'inventeur, et qui consistait à jouer avec le masque facial de mes semblables, à y tenter des *réussites*. Quoi de plus facile que de pétrir en quelque sorte les physionomies étrangères en leur infligeant, selon la fantaisie de ses conceptions artistiques, les aspects les plus inattendus et les plus variés ! Pour communiquer à ces physionomies les expressions qui leur seyaient le mieux ou qui les défiguraient de la pire manière, j'opérais tantôt par le moyen des récits, des allusions, des attitudes, et tantôt par celui des promesses, des menaces, des insinuations inquiétantes ou enorgueillissantes. Pour de courts instans, j'ai embelli des têtes en les contraignant à modifier leur profil naturel ; et j'ai créé aussi, en pleine chair humaine, de fugitives caricatures...

Cette prédisposition physiognomoniste s'était déjà depuis quelque temps déclarée en moi, lorsque j'entrai en relations avec cette Laura qui, comme « Chinois » et comme deux autres personnes encore dont je m'entretiendrai tout à l'heure, ont eu, sur ma destinée, une influence décisive.

J'étais alors aux eaux d'Ems, où je m'étais nécessairement lié avec quelques compagnons temporaires, plus âgés que moi pour la plupart, monde abruti, cosmopolite, et rencontré au Kurhaus, quand arriva, dans mon hôtel, une jeune et jolie femme que j'avais maintes fois croisée à Berlin. J'avais subi la grâce conquérante de sa beauté brune, tandis qu'elle parcourait les allées du Thiergarten, au pas de ses deux superbes carrossiers, élégamment disposée dans une toilette lâche où s'épanouissait la fleur de ses formes. En plusieurs circonstances, notamment en dînant au théâtre de Kroll, sur une table voisine de la sienne, j'avais pu apprécier aussi le charme reposant de ses propos toujours vides, durant lesquels elle promenait la tête autour d'elle, dans une sécurité fière de créature désirée, avec un sourire riche de dents perlées. Pour ma part, je n'avais jamais manqué, dans ce cas, de charger mon regard d'une puissante gravité pour l'instant où il rencontrerait le sien. Et ce choc, préparé par moi, imprévu pour elle, distendait aussitôt ses lèvres et rendait toute sa figure sérieuse.

Laura était donc, à mon égard, comme une vieille connaissance, quoiqu'elle fût extrêmement jeune ; et, le premier soir, je manquai la saluer, machinalement, en passant près d'elle, sur l'Esplanade, où la colonie circulait, au son voisin des schotichs. Mon hésitation fut remarquée par mes compagnons de table d'hôte ; et ce fut pour eux un sujet immédiat de taquineries réitérées. Je protestai de mon innocence. Eux répliquèrent par des doutes poliment exprimés, qui n'avaient d'autres motifs d'être que la disette commune de sujets de dialogue. Forcé dans mes derniers retran-

chemens, j'avouai qu'une invincible timidité m'avait jusque-là tenu à l'écart de toutes les femmes. Cela égaya beaucoup mon auditoire. Et, d'ailleurs, comme Laura n'avait plus de secrets pour certains de ces messieurs, et comme elle confirma mon dire, ils se décidèrent, le lendemain, à accorder à sa parole le crédit qu'ils avaient refusé à la mienne.

Probablement, ils se concertèrent à la suite de cet incident. Car bientôt leur conversation de chaque jour, à la buvette, au restaurant, dans les salons de danse ou de jeu, fut unanime à me répéter :

— Comte, mettez-vous donc avec Laura !.. Pourquoi est-ce, mon cher, que vous ne vous mettez pas avec la Lauretta ?..

Quels imbéciles ! Mais les imbéciles ont la patience et la force des bœufs. Ceux-ci allaient de Laura à moi, et réciproquement, se plaisant à lui conter que je l'aimais, m'apportant l'assurance qu'elle était non moins amoureuse de moi. Quels imbéciles ! C'était leur tour de se jouer de mon air. Ainsi, quoique ces propos fussent absurdes, je faisais maintenant très attention à Laura; et elle, à mon individu. Notre double façon de nous manifester consistait : pour moi, à la considérer fixement, au passage, selon le mode des mâles de mon espèce ; pour elle, à éviter de me fixer, selon la tradition féminine. Ces péripéties eurent pour conclusion un dîner organisé en notre honneur, et pour notre mutuelle présentation, dans un chalet sur les rives de la Lahn.

Nous étions bien une douzaine de convives. Dès le début de l'entretien, la jeune femme plaça un de ses récits préférés qui roulait sur le suicide, à cause d'elle, d'un officier de Victor-Emmanuel, un grand gaillard, avec des moustaches comme son roi.

— C'est vrai, me dit-elle dans une moue amicale, ce que je vous dis là... Vous n'avez pas l'air de le croire...

— Moi ?.. quoi ?..

J'étais mal à l'aise. Toutes mes idées s'effaraient.

— Oui, reprit-elle, qu'il s'est noyé pour moi !

Elle rougit légèrement. Je ne cherchai point si c'était de vanité ou d'un reste de pudeur. Je remarquai seulement le phénomène de sa rougeur même, de sa délicieuse rougeur, dont les mille atomes n'étaient point solubles dans la pâleur mate de son teint. Ils en mouchetaient la peau de leurs microscopiques essaims.

Peu à peu, le prestige de la *femme* s'empara de mon être, où tous les buts de la vie se brouillaient pour se fondre vers Laura. Pour la première fois, je sentais en mon âme un possesseur étranger de ce que l'égoïsme instinctif et l'expérience intéressée y avaient accumulé de propre amour. Je ne concevais d'autre état que le présent. J'étais bien, j'étais mal. Surtout, je ne savais que dire.

Enfin, je montrai de l'index une minuscule cicatrice que ma voisine avait à la joue gauche.

— Qu'est-ce que cela? interrogeai-je tout bas, avec embarras.

Elle s'empressa de m'expliquer que jadis elle était tombée, toute petite fille, sur une aiguille à tricoter de sa nourrice...

Pendant cette anecdote, un des dîneurs s'était levé, le plus enragé pour le succès du plan général ; et, derrière moi, il vint me chuchoter, tandis que les autres l'incitaient par des clignemens d'yeux auxquels Laura et moi feignions de ne pas prendre garde :

— Eh bien?.. cher ! il faut vous mettre avec!..

Mon front était brûlant, ma langue desséchée. Tous mes dons d'élocution ordinaire continuant à me faire défaut, je contemplais Laura dans un silence dont j'avais honte. La petite marque, gravée dans une fossette, me fascinait et sollicitait de plus en plus fort mon attouchement involontaire. Je suppose à présent que chaque molécule de la fine chair de Laura attirait également mon corps entier, et que j'étais dirigé vers l'un plutôt que vers les autres, par la seule indication du signe. En tout cas, le bout de mon ongle, comme celui d'un aimant, vint se poser sur ce point dont l'infime reflet d'un gris métallique servait de mire à toute ma virilité. Laura éclata de rire d'abord, en essayant de se dérober. Mais l'adhérence de mon doigt ne la lâchait point. Elle roula de beaux yeux sévères, m'interpella, en ployant le col comme un cygne indigné. Mais vainement. J'étais impuissant à me détacher. L'assistance applaudissait, criait, et choquait les couverts. Les serviteurs accoururent en hâte pour demander si l'on avait sonné. Personne ne comprenait rien à la durée de ma pantomime. Moi non plus...

... Le même soir, vers onze heures, je sortis de mon appartement pour me rendre, à l'autre bout de l'hôtel, dans celui de Laura, où j'avais lieu de me croire attendu. Arrivé presque à sa porte, j'arrêtai mes pas depuis longtemps ralentis. Puis je rebroussai chemin inconsciemment; et, sans mobile, je descendis un escalier jusqu'au vestibule de l'hôtel. Là, une bouquetière terminait ses préparatifs de départ quotidien. Une botte d'héliotropes blancs lui restait encore à emballer. Je les achetai. Et, soudain, je remontai l'étage, enhardi, grisé par le parfum de ces fleurs, dont un sachet au corsage de Laura m'avait donné l'avant-goût, et qui, devant moi, s'envolait d'elles capricieusement vers une destination que je ne m'avouais pas.

... Les deux pièces louées à la nouvelle venue étaient, par leur forme, leur ameublement et leur dimension, identiques à celles de mon logement. Et, néanmoins, lorsque sa camériste m'eut introduit dans le petit salon d'entrée, j'eus l'impression d'être en un endroit mystérieux et d'aspect extraordinaire. L'art de la courtisane, ses mille bibelots de cristal, d'ivoire et de cuir odorant avaient imprimé un cachet particulier à ce banal intérieur d'hôtel. Son âme

aussi régnait dans l'atmosphère publique qu'y avaient laissée les précédens voyageurs. Était-ce l'effet de mon imagination? Mais ces murs, dont le papier rose partageait avec celui des miens une vulgarité criarde, me semblaient dégager des rayons d'une chaleur douce que je n'avais jamais ressentie.

Une voilette de gaze bleue, tombée sur un coin des nattes dont le parquet était couvert, suffit pour m'empêcher de reconnaître le même dessin de paille tressée que, du matin au soir, je piétinais dans ma résidence actuelle. Ici, plein d'émoi, je ne marchais plus que sur la pointe des pieds. Les sièges, au nombre égal d'un canapé, de deux fauteuils et de trois chaises, étaient garnis de ce drap historié sur lequel j'avais, non loin de là, tant de fois étendu mes bottes boueuses, au retour d'une chevauchée. Mais chez Laura, sans doute, ces meubles étaient disposés avec une ingéniosité spéciale dans leurs façons d'être rapprochés ou répartis. Seule, la table, dont le tapis bleu était semblablement maculé, au centre, du rond d'un plateau supprimé, occupait, dans le salon, une place correspondante à celle de la mienne. J'y jetai nerveusement mon chapeau, ainsi que j'en avais l'habitude quand je rentrais chez moi... Mais, d'ailleurs, est-ce qu'ici je n'étais point *chez moi?..*

En même temps que cette considération réconfortante, Laura survint, toute rieuse et frétillante sous une sorte de déshabillé galant. Ses cheveux, dont la torsade noire pendait d'un peigne d'écaille sur son échine, étaient relevés très haut au-dessus de son front, dont le pur éclat m'éblouit.

Par contenance, je lui offris hâtivement mon bouquet, qu'elle s'empressa de respirer avec une aimable satisfaction. Et tandis qu'elle savourait cet arome, ses paupières s'abaissèrent, dans un spasme subit de l'odorat; l'arc de sa bouche se releva, les ailes de ses narines se dilatèrent, un frisson courut par tout son corps, et les grains extraordinaires de son incarnat poudrèrent délicatement son visage mat. Je la contemplais ardemment, quand, elle, brusquement, interrompant le manège facile de sa sensualité, tourna vers moi sa figure assagie et rassérénée :

— Vous voyez, fit-elle, comme je suis contente de peu... Je passerais toutes les heures de ma vie à sentir ainsi des fleurs...

— Quoi! m'écriai-je,.. n'importe lesquelles?.. Et si vite que cela? Avec cette ardeur universelle de tempérament?..

Elle me regarda, très étonnée de mon emportement sans cause apparente; et, moi-même, je répugnais à m'expliquer ma propre pensée. Ce n'était pourtant point un accès de jalousie qui m'avait animé. On ne le croirait pas : j'avais uniquement cédé à un dépit de physiognomoniste longtemps mis en défaut. Si médiocres que fussent les autres capacités de Laura, du moins j'avais maintenant

découvert l'artiste qui était en elle pour jouer les expressions physiques de la passion. J'étais prodigieusement vexé d'avoir failli de si près devenir sa dupe. Et désormais mon amour-propre éveillé allait me tenir sur mes gardes et bientôt me conduire à l'offensive. J'avais dépouillé le soupirant de hasard, pour rentrer dans ma peau d'observateur professionnel et ferré.

En possession d'un calme revenu, je m'étais assis. A côté de moi, Laura disposait la gerbe d'héliotropes dans un cornet de porcelaine où elle vidait une carafe. Elle parlait tranquillement, au-dessus des glouglous du liquide, sans une gêne, comme si nous eussions constitué un vieux ménage. L'impassibilité actuelle de son visage m'agaçait; mais je ne tenais pas encore les ficelles propres à le faire mouvoir selon mon gré. Agir sur l'orgueil de sa beauté me paraissait un moyen commun. Je hasardai toutefois sur le mode tendre :

— Que vous êtes jolie !..

Elle répliqua, sans me regarder, en ébauchant une mignonne grimace, soit de ce que je lui disais, soit de ce que l'eau du bouquet roulât sur ses mains en gouttes comme des perles :

— Voulez-vous bien vous taire !..

— Oui ! répétai-je négligemment, tandis que mes yeux cherchaient un plan d'attaque au milieu des lignes du plafond, oui ! ma chère amie, vous êtes la plus jolie femme que j'aie encore rencontrée...

J'achevais à peine ces mots qu'une sensation de douleur m'arracha une légère plainte...

— M'obéirez-vous à présent? fit Laura, qui replantait dans les dentelles, au bord de son corsage flottant, la tige en or d'une longue épingle dont elle s'était servie pour me piquer rudement au coude.

Impressionnable et douillet comme je le suis, j'eus une tentation de lui sauter à la gorge. Dieu ! que cette fille était idiote ! Elle affectait de froncer les sourcils, avec un air exagéré de menace frivole.

A cet air qui lui était bien personnel, je brûlais d'en substituer un de ma fabrication. Mais j'errai encore quelque temps à la découverte d'un expédient. De là, cette série de banalités, pour entretenir la conversation :

— Figurez-vous, ma chère, qu'un de mes amis est amoureux de vous à en perdre l'appétit et le sommeil !..

— Vraiment ! s'exclama-t-elle avec une étourderie naïve... Et qui est-ce donc ?.. Est-il à Ems ?..

— Pas encore. Mais il vient de m'annoncer sa prochaine arrivée.

Alors je lui rapportai mille propos imaginaires que ce comparse aurait tenus sur elle. C'étaient des louanges fantastiques dont je ne pouvais m'empêcher de rire intérieurement, mais qui avaient l'utilité d'assouplir ses muscles faciaux par la chaleur des coquet-

teries allumées. Laura m'écouta avec une attention modèle. A en juger par les précédens, m'aurait-elle assez lardé si je lui eusse débité ces complimens en mon propre nom? Pourquoi cette différence de traitement? Ah! que les complications, qui déterminent ou retiennent les mouvemens des femmes les moins compliquées, sont donc compliquées!

A mesure que je causais librement, les joues de mon écouteuse s'étaient un peu gonflées. Elle respirait souvent et avec force, redressant la tête, ainsi qu'une paonne flattée par des voix admiratrices. Toujours debout, elle faisait saillir, en des ondulations imperceptibles, le triangle de soie blanche dont la pointe descendait, entre les hanches, sur une pente cintrée de son jeune corps.

De ces divers indices, je conclus que celui-ci approchait de l'état de température et d'élasticité convenables pour mes expériences de physiognomonie transcendantale.

Juste à ce moment, la persévérance de mes méditations fut récompensée par l'invention d'un procédé efficace et décent.

Je m'appliquai d'abord à compléter la préparation du sujet, en lui faisant absorber une certaine dose d'illusions qui achevèrent de le surexciter.

— Comment, dis-je, charmante et douée comme vous l'êtes, ne débutez-vous pas au théâtre?

— Ah! soupira Laura,.. parce que,.. parce que...

Elle vint s'installer auprès de moi, sur le canapé. Au-dessus du croisement de ses genoux, elle croisa ses doigts minces et resta à contempler le parquet de biais.

— Vous serait-il agréable, continuai-je, que je vous fasse engager quelque part?

— Est-ce possible?.. (Ses yeux étincelèrent)... Vous? vous le pourriez?..

— Rien de plus aisé! Et dans la ville qui vous plaira le mieux : à Vienne, à La Haye, à Varsovie, à Munich!..

— Pour jouer la comédie?

— Comédie, drame, opéra, ballet!.. A votre choix.

Laura s'était levée, droite, frémissante; le lobe rose de sa petite oreille remuait. Un rayonnement humide filtrait de son regard d'ordinaire opaque. Elle heurta les paumes de ses mains, sauta d'un pied sur l'autre. Je vis poindre, dans un tressaillement de sa lèvre supérieure, l'envie, une envie frénétique d'embrasser n'importe quoi : homme ou bête, ou même une chose inanimée. Et c'est, j'en jure bien, à cette dernière catégorie qu'appartenait ma bouche lorsque y tomba son baiser vagabond.

Je la repoussai avec un peu de dureté involontaire, dont elle ne se formalisa point. Pourquoi avais-je aussitôt songé à des circon-

stances qui auraient dû m'être indifférentes? Que m'importait, en somme, si une partie de mes compagnons d'Ems m'avait ou non précédé dans la réception de ces caresses spontanées? Comment me rappelai-je le grand officier romanesque qui s'était noyé jadis pour Laura, lui et ses grandes moustaches?

En tout cas, ces souvenirs accélérèrent l'éclosion du projet diabolique qui m'était venu. Je ne pouvais résister davantage à la tentation de faire naître sur le visage de Laura des aspects neufs, des mines insolites dont le spectacle artificiel et la vue nouvelle n'eussent encore été profanés par aucun viveur international, ni même par cet amant forcené jusqu'au suicide.

— Au moins, articulai-je gravement, votre santé est-elle bonne?..

Pour toute réponse, elle éclata de rire.

Je m'emparai de son poignet, qu'elle m'abandonna gaîment, et où je sentis battre la force pure de son jeune sang. Je feignis un soin méticuleux pour inspecter les veines bleu ciel qui couraient sous la surface interne. A diverses reprises, je hochai la tête avec commisération. Puis, d'un coup d'œil rapide et mécontent, j'enveloppai toute la personne de Laura.

— Êtes-vous donc médecin? fit-elle en plaisantant encore un peu, mais pas bien haut.

Car, tandis que je relevais jusqu'à l'épaule une de ses manches flottantes, une inquiétude lui était née. Du bout du pouce, je fouillai méchamment, comme avec une vrille, et d'un air entendu, dans la tiède cavité de son coude...

— Aïe! aïe! répéta-t-elle... Mais est-ce que vous êtes médecin?

Je fis un signe affirmatif et mélancolique. A présent, la patiente scrutait mes actes, muette, la gorge oppressée, les yeux agrandis, les cils érigés. Elle n'était plus d'humeur à rire, non, pour cela : non!

Ensuite, j'examinai ses longs ongles, je les ployai, je les fis craquer, je les comprimai ainsi que pour les écraser. Je ne m'appartenais plus, vous dis-je : j'appartenais tout entier à ma ferveur idolâtre pour la physiognomonie.

—Diable! proférai-je enfin, sans m'expliquer davantage... Diable!..

Malgré la distance entre nous deux, je perçus dans sa poitrine une augmentation notable des bonds de son cœur. Elle bâilla plusieurs fois. Très déprimées, ses lèvres s'étaient un peu décolorées et s'agitaient sans parvenir à formuler une interrogation.

— Ma pauvre enfant! murmurai-je, je pourrais bien encore vous ausculter... Mais à quoi bon?..

— Pourquoi dites-vous cela? s'écria-t-elle avec une impétuosité que je fus tout fier d'avoir prévue... Je veux que vous m'auscultiez, entendez-vous? Je le veux! je le veux!

Et m'enlaçant dans une étreinte frénétique, sa bouche collée à mon oreille comme pour y exhaler toute l'aspiration de son être :

— Ausculte-moi ! s'écria-t-elle... Vite !..

Après m'être fait beaucoup prier, je cédai. J'adaptai mon ouïe tout autour de son buste, en maints endroits, par ces approches brusques et d'allures inspirées dont les véritables praticiens donnent l'exemple.

Ce tour fait, je gardai un effrayant silence.

— Quoi ! cria Laura... Qu'avez-vous ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Je l'engageai doucement à ne point désirer savoir. Mais, tour à tour, elle m'implora et me commanda de parler, pendant que les mèches de ses cheveux frissonnaient dans une moiteur des tempes.

— Eh bien ! chère petite ! prononçai-je en mâchant mes paroles comme on mâche les balles pour les empoisonner, pauvre chère petite, puisque vous ne voulez point m'écouter !..

— Ne me trompez pas ! interrompit-elle fébrilement... Surtout ne me dissimulez rien !

— Eh bien ! mon enfant, vous êtes... poi-tri-naire...

— Oh ! gémit-elle seulement.

Ces filles galantes sont, au fond, crédules comme on ne l'est pas !

Des contractions musculaires bouleversèrent la face de celle-ci. Je pris ses deux mains dans les miennes et, sondant tous ses traits du regard, je continuai à lui décrire les ravages épouvantables et sans remède de la phtisie du même ton que si j'eusse professé devant un auditoire désintéressé. Et j'évoquai successivement l'appareil d'une agonie solitaire et d'obsèques presques furtives...

Bientôt Laura s'écarta de moi avec horreur, comme du contact d'un démon. Mais je n'étais pas encore complètement satisfait. Je m'ingérai de battre, par la rudesse d'une dernière phrase, et de mêler en sa cervelle tous les sentimens que je venais d'y jeter.

— Notez bien, repris-je, que si ma proposition d'entrée au théâtre vous séduit, je la maintiens. Mais, raisonnablement, serait-il opportun de goûter au bonheur des succès et du luxe, de multiplier les liens qui rattachent à la vie, je vous le demande, quand on est, comme vous, à bref délai, hélas ! condamnée à... *mourir ?..*

J'avais articulé ce verbe terrible dans une intonation pénétrante et en étendant les bras avec une ampleur prophétique.

— Taisez-vous ! hurla Laura, dont la chevelure s'était hérissée.

Sans doute, l'idée de la mort, de sa mort, ne s'était jamais présentée à cette folle jeunesse, qui ne put la supporter.

Elle s'abattit à la renverse sur le canapé. Des convulsions tétaniques resserraient ses mâchoires ; ses oreilles vibraient par saccades, et une congestion sanguine violaçait le bord de ses yeux, dont le

noir central et fixe avait une telle profondeur d'abîme qu'aucune lueur n'en remontait à la surface. Sous la chaleur des impressions actuelles, son teint s'était uniformément empourpré, et la petite cicatrice étoilait sa joue d'un seul point impassible.

Alors je couvris la victime de ma manie psychologique et physiologique d'un regard tendre et compatissant. J'avais momentanément effacé sur son visage les formes personnelles de sa naturelle beauté, dont tant d'autres s'étaient délectés avant moi. Mais j'avais su y substituer d'autres formes (hideuses peut-être) que je préférais pourtant, parce qu'elles étaient impolluées et filles de mon art. Et il y avait comme une reconstitution de virginité dans le type que j'avais créé en courtisant Laura par ces sensations exceptionnelles et inconnues dont elle était transfigurée.

Peu à peu, malgré son geste de répulsion, je m'approchai d'elle, bien près, tout près, plus près encore. Et le front uni au sien, je persistai à admirer mon œuvre.

L'expression hostile diminua graduellement chez elle. Ses lèvres remuèrent, dans un sourire délicieux, comme pour dire : « Oh ! j'aime la vie ! » En même temps, ses sourcils se froncèrent, tandis que ses épaules admirablement rondes se tordaient au ressouvenir probable d'une vision de la mort détestée... Enfin, un cri suprême de volupté. Et le globe de ses yeux se renversa en arrière, comme si j'allais recevoir son dernier souffle. Pauvre petite Laura ! ses larmes m'inondèrent en se mêlant aux miennes... Une migraine authentique fut pour elle le résultat de notre entrevue. Hélas ! hélas ! ce fut mon premier amour ! Nous étions alors deux enfans et, l'un et l'autre, nous avions suivi, nous allions suivre l'impulsion souveraine de nos natures et de nos destinées...

. . . . . .

III.

« Rien n'est plus rare qu'un être humain dont la bouche et les muscles faciaux soient conformés de manière à produire ce phénomène du rictus sardonique que la science explique par un retour atavique à une grimace primitive, alors que nos ancêtres devaient employer leurs mâchoires comme armes d'attaque ou de défense. Pour ma part, je n'avais jamais rencontré de pareil spécimen avant l'occasion que j'eus de repêcher aux bains froids un jeune homme qui se noyait dans la Seine. Celui-ci, après s'être remis, séché et rhabillé, crut bon de se confondre en protestations de gratitude auxquelles j'avais hâte de me dérober.

Tout à coup, à l'échappée d'une de ses périodes les plus chaleureuses « ... d'éternelle reconnaissance, » il eut un rictus de la lèvre

supérieure, en forme d'M, qui découvrit exclusivement ses deux canines. Je ne pus réprimer un tressaillement d'amateur. Je dévisageai aussitôt mon obligé avec une attention que je ne lui accordais point précédemment.

C'était un garçon de mine intelligente, d'assez bonne tournure, très brun, avec une grande barbe. Il avait achevé sa toilette, en se recoiffant d'un large feutre à bords mous, après avoir renoué, d'un nœud lâche, sa cravate flottante.

— Si vous le voulez bien, lui dis-je sympathiquement, nos relations n'en resteront pas là... Veuillez accepter ma carte.

Il me remercia d'un air indifférent, et affecta de chercher l'objet d'échange dans les poches de son veston effiloché. Puis :

— Moi, prétendit-il, je n'ai point de carte sur moi. Mais voudriez-vous me prêter un crayon?.. Je m'appelle Corail, étudiant en médecine. Voici mon numéro, carrefour de la Croix-Rouge.

Je quittai cette nouvelle connaissance, en l'avertissant qu'il me trouverait à mon domicile tous les matins.

... Au bout d'une semaine, il n'avait pas encore déféré à mon invitation. Je n'y tins plus. Une incessante curiosité me poussait à revoir la structure merveilleuse de cette physionomie, de même qu'un collectionneur est attiré vers l'endroit où l'existence d'un bibelot unique lui a été révélée.

... Carrefour de la Croix-Rouge, la maison de Corail débouchait, entre la boutique d'un fruitier et une sale mercerie, par une allée noire. A l'entresol, je trouvai une portière rébarbative, qui, du seuil de son logis obscur et délétère, me toisa, sans interrompre une indéfinissable occupation de ses mains.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, grogna-t-elle, à M. Corail?.. Lui apporteriez-vous l'argent de son loyer?..

— Justement, ripostai-je à tout hasard, sans délibération préalable, par simple désir d'être péremptoire, et probablement aussi par habitude physiognomoniste, pour voir la figure que ferait cette portière devant une déclaration si imprévue.

— Vous arrivez à propos, reprit-elle... Il est en retard de deux termes, M. Corail... J'allais lui flanquer son congé!..

Je réglai la dette, qui était modique, et ayant laissé mon nom à cette brave femme, je rentrai très guilleret, et d'abord enchanté de mon initiative. Mais bientôt une perplexité me troubla sur les suites possibles de mon sans-gêne étourdi et passablement incorrect. Je ne tardai pas à me demander, avec une certaine anxiété, comment mon obligé involontaire apprécierait ma récidive dans les bienfaits. Ne pourrait-il avoir sa fierté? A la longue, je fus conduit à déplorer de n'avoir pas recommandé le silence à la concierge; puis d'avoir payé; puis même (au bout de mes regrets rétrospec-

tifs), oui! même d'avoir repêché ce Corail, lorsqu'il m'était si simple de le laisser noyer, sans plus d'explications. Bref, ma nervosité, toujours prompte à détruire l'équilibre de mon jugement, me fit passer une très mauvaise nuit.

Ce malaise prit les proportions d'une véritable crise, dès que mon domestique, le lendemain matin, vint m'annoncer, avant neuf heures, la visite de Corail. Je n'osai pas ordonner qu'on le congédiât; mais il dut faire assez longtemps antichambre. Enfin, ayant préparé des excuses pour le cas où Corail prendrait les choses de haut, et (dans l'hypothèse opposée) d'immédiates exigences à faire valoir, je me sentis en état de rejoindre celui-ci au salon.

Un seul regard suffit à ma perspicacité. Instantanément, je vis dans l'attitude de mon visiteur, nettement, entre ses ronds de bras et le flageolement de ses jambes, autour de sa bouche et de son nez, sous ses sourcils, partout et nulle part, je vis qu'il venait pour m'emprunter de l'argent.

Il s'avança à ma rencontre, les mains brandies :

— Ah! s'écriait-il... Monsieur!.. monsieur le comte!..

Et me broyant les doigts dans son effusion, il répétait :

— Je suis honteux!.. Non, vraiment, là... je suis honteux!..

Mais, moi, je ne lisais que de l'audace et de la cupidité au fond de ses yeux noirs. Peut-être un millième d'embarras se dessinait-il à chaque coin de sa bouche hermétiquement close, où je guettais avec impatience la manifestation du féroce atavisme.

Je le priai de ne pas insister sur un misérable service que j'étais trop heureux d'avoir pu lui rendre, et je l'invitai à s'asseoir. Ce qu'il fit, en tortillant les larges bords de son feutre mou, selon des méthodes variables. Mais son rictus sardonique faisait relâche, pour mon grand dépit. J'aurais voulu entamer la conversation, à l'emporte-pièce; mais je ne savais où frapper le mieux.

— Vous êtes étudiant, lui dis-je, mon cher monsieur Corail... En médecine, n'est-ce pas?.. Je soupçonne ce que ce genre d'existence comporte de difficultés. On est jeune. On emploie ses ressources à s'amuser, à faire l'élégant (*il était vêtu comme un tire-laine*)... On aime la bonne chère, à quatre repas par jour (*sa mine était maigre, hâve et affamée*)... Bref, on jette l'argent par les fenêtres!.. Ou bien encore on n'a pas d'argent du tout!..

— Ce dernier cas est le mien, murmura-t-il un peu sèchement, mais sans que le revêtement de ses canines en fût soulevé.

— A côté de cela, mon cher monsieur Corail, d'autres gens sont riches à ne savoir que faire de leur fortune!.. Ainsi, moi, par exemple, mes revenus sont tels que... En vérité, est-ce que ces inégalités ne vous révoltent pas? Soyez franc, allez!.. Je ne vous le cacherai pas : j'en suis révolté moi-même!..

Hélas! mes incitations envers les plus bas instincts se dépensaient en pure perte. Corail m'entendait, à coup sûr; mais je m'apercevais bien qu'il s'absorbait dans son projet d'emprunt. Je commençais à craindre d'avoir été, lors de notre première entrée en relations, dupe d'une erreur sur sa conformation...

— Je dois vous avouer, risqua alors Corail, que mes études sont très avancées. J'ai déjà abordé le doctorat; et si les frais d'inscriptions, d'examens... Ajoutez que, d'autre part, j'ai à ma charge...

— Combien, interrompis-je, avez-vous décidé de me demander?

— Moi! s'écria-t-il avec un soubresaut, moi!..

Ses bras se décollèrent du buste, et s'enlevèrent pour protester; mais, dans ses yeux noirs, l'espérance faisait en même temps courir des rayures sombres où je m'amusais à déchiffrer l'inscription supposée du chiffre qu'il était en train de se fixer. Ensuite il balbutia :

— Du moins, je désirerais, monsieur... monsieur le comte,.. que vous soyez bien convaincu...

Et prenant son parti :

— Pourriez-vous m'avancer... quand ce ne serait que deux, trois, quatre ou, à la rigueur, cinq cents francs!..

Corail était très ému. Sa gorge devait avoir séché; tous les tendons en saillissaient. Mais toujours point de rictus sardonique! Cela devenait exaspérant. Je m'absentai, pour bientôt revenir avec mon portefeuille, en disant :

— Veuillez m'accorder quelques instans de réflexion. Je ne sais encore quelle somme j'ai là disponible.

Quand j'eus extrait une liasse de mille francs en dix billets, j'ôtai lentement leur épingle sans perdre de vue le partenaire. Durant ce manège préparatoire, un coin de sa bouche, en haut, s'était enfin relevé, en une sorte de vé à l'envers (Λ)... Je comptai les dix billets, rien qu'en leur faisant faire froufrou entre le pouce et l'index, et en arrondissant un coude comme si je m'apprêtais à tendre toute la liasse. De son côté, Corail avançait déjà la main. Je le regardai fixement : son abominable et typique sourire allait, au lieu de se compléter, s'effacer dans une détente générale. Je recommençai à recompter : un billet, deux billets... Revenu ainsi au minimum sollicité, je pliai ce double papier et je le déposai sur un guéridon, comme si ç'eût été la part définitive de mon sacrifice. Puis je reliai les huit autres billets... Et de nouveau je regardai fixement Corail. Enfin! enfin!.. Tandis que ses yeux exorbités ne lâchaient point le gros lot qu'il avait cru gagner, un contournement de sa lèvre supérieure avait tout à fait dénudé jusqu'à l'alvéole des deux dents pointues. Oui! à ce moment, l'homme dont j'avais sauvé la vie et payé la dette, l'homme dont je consentais encore à exaucer un souhait impudent, cet homme-là semblait bien être

sur le point de se précipiter contre son bienfaiteur et d'en déchirer les chairs, avec l'arme atavique de sa dent sauvage...

Je prolongeai l'épreuve jusqu'à ce qu'elle me fît peur. Puis, je donnai le paquet des huit cents francs à Corail. Il les avait, à mon gré, mérités. Il se jeta à mes genoux. Il s'exclamait. Il suffoquait. Je lui déclarai que mes fonds seraient toujours à sa disposition, mais que je le priais, en retour, de vouloir bien venir, chaque matin, déjeuner avec moi. Bientôt, je lui offris le logement et le défrayai de tout. De cette façon, Corail put terminer facilement son doctorat, et, par suite, devenir ce qu'il est aujourd'hui, un médecin à la mode.

Pour ma part, sa société m'a valu une de mes meilleures délices physiognomoniques. Je me plaisais à tenir, avec ce commensal quotidien, d'interminables conversations sur la politique, les arts ou la science. Tandis que ma fatuité s'abandonnait à d'interminables bavardages, lui, très digne sous la coupe irréprochable de vêtemens que j'avais soldés, la bouche pleine des douceurs de ma table, il me prodiguait les approbations et les complimens; mais soudain, sans qu'il s'en doutât, une démonstration de ses énergiques canines me rappelait comment il eût coupé court à mes sottises, en me mangeant sans sauce à l'époque du grand ours des cavernes.

... J'avais provoqué l'M de son rictus sardonique aux exercices d'une gymnastique continuelle, par divers moyens dont le plus propice était de parler de moi, et encore de moi! Surtout lorsqu'il m'était advenu quoi que ce fût d'heureux ou de flatteur. J'en narrais à profusion les détails : aventures féminines, floraisons de santé, emplettes d'un bon cheval ou d'un joli tableau, succès de salons, etc... Alors les deux dents pointaient, aiguës, démesurées, implacables... Un jour, je m'en souviens, c'était pendant le récit d'une spéculation de bourse qui promettait de bien tourner. L'air de Corail, tout en me congratulant, devint si carnassier que, machinalement, naïvement, affectueusement même :

— Je t'en prie, dis-je en lui livrant mon poing, mords-moi!.. ça te soulagera...

Bref, il constituait la seule amitié que j'aie eue. C'était mon intime, mon inséparable. Il me devait son salut, et en partie sa carrière. Je ne lui réclamais, en échange, que de rire sardoniquement, le plus souvent possible, chaque fois qu'il aurait à réprimer un sentiment de haine envers moi. Corail s'est acquitté avec largesse. Personne n'a jamais pu détester son ami davantage. Drôle de type!..

PAUL HERVIEU.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

UN

PAMPHLET ANGLAIS

CONTRE

LES PRÉJUGÉS ANGLAIS

Quiconque a couru le monde, quiconque a comme Ulysse visité les cités étrangères et connu leurs mœurs et leurs pensées, a pu se convaincre que des Chinois et des Arabes jusqu'aux Monténégrins, aux Serbes, aux Bulgares, il n'est pas un seul peuple, grand ou petit, qui ne soit disposé à se regarder comme le premier peuple de l'univers. Il n'y a pas grand mal à cela; il ne suffit pas d'aimer son pays, il est bon d'en être amoureux, et l'amour n'est jamais exempt de chimères et d'illusions; c'est le royaume des aveugles. Mais les vanités nationales n'ont pas toutes le même caractère; il en est d'ingénues, qui désarment la critique par leur candeur; d'autres sont dures, agressives, irritantes. La nôtre a paru plus d'une fois insupportable, et, dans le temps de nos prospérités et de nos grandeurs, elle nous a fait bien des ennemis; nous y mêlions pourtant beaucoup de bonnes intentions; nous nous croyions chargés de faire le bonheur de tous les peuples, et comme nous étions fort contens de nous-mêmes, il nous semblait tout naturel qu'ils le fussent aussi. L'orgueil moscovite est sans borne; on s'y perd comme dans l'immensité d'une steppe; mais le slavophile en voyage s'entend à tout sauver par les complaisances de son esprit et les grâces de son ironie. L'orgueil britannique, trop souvent, s'épargne la peine de rien sauver et de dissimuler ses mépris pour tout ce qui n'est pas anglais; il n'accepte aucun compromis, il

est aussi immuable qu'un article de foi, aussi raide, aussi tenace qu'un dogme, et les dogmes ne transigent jamais.

Si l'Anglo-Saxon du commun est le plus dogmatique des hommes, le plus obstinément attaché à ses préjugés, qui font partie intégrante de sa personne et qu'il ne saurait perdre sans cesser d'être lui-même, l'Angleterre, par un heureux contraste, a toujours été un pays de libre examen, de libre discussion, et, dans tous les temps, des Anglais d'humeur franche, d'esprit indépendant, se sont fait un devoir ou un plaisir de dire à leur pays toutes ses vérités. Les uns sont des philosophes, tels que M. Matthew Arnold, ce disciple de Platon, qui a appris de son maître l'art de tout dire sans jamais déplaire. N'a-t-il pas eu l'audace d'avancer que la population de la Grande-Bretagne se composait de trois classes, les barbares, les philistins et la vile populace? Il a assaisonné sa démonstration de tant de sel et d'agrément que personne ne lui en garde rancune (1).

D'autres sont moins philosophes que lui; ils ne possèdent ni son enjouement, ni ses rares connaissances, ni sa bonté d'esprit. Ils ne raillent pas, ils se fâchent, ils censurent, et leur zèle est amer. M. Sidney Whitman, par exemple, qui vient de publier un pamphlet contre les préjugés anglais, n'a jamais lu Platon, et son livre, composé sans méthode et sans art, écrit d'un style âpre, dur et chagrin, est plus curieux qu'agréable à lire (2). Il y prend à partie, sans ménagemens, « le pharisaïsme propre aux classes moyennes de l'Angleterre, » qu'il déclare « plus sot, plus impertinent, plus répugnant que le chauvinisme français, que le philistinisme germanique, que l'orgueil agressif du Slave, que l'arrogance naïve de l'Espagnol, lequel n'a peur que de sa redoutable personne quand il la contemple dans son miroir. » — « L'estime pharisaïque que nous professons pour nous-mêmes est vraiment unique: il n'y a point de gouvernement comparable à notre gouvernement parlementaire, point de vie de famille qu'on puisse rapprocher de la nôtre, point de propreté comme celle que procure le savon anglais... Dire qu'une chose est anglaise, c'est dire qu'elle est excellente, et nous passons notre vie à savourer un mets délicieux, à nous repaître du sentiment de notre propre supériorité. »

Toutes les nations ont leurs philistins, qui se ressemblent par certains côtés, diffèrent par d'autres et qu'on peut regarder comme des variétés distinctes de la même espèce. Le philistin anglais n'oublie jamais qu'il a eu le bonheur de naître sur une terre entourée de toutes parts de grands fossés pleins d'eau. On a dit de lui qu'il n'était pas

(1) *Culture and anarchy*, an essay in political and social criticism, by Matthew Arnold, 3e édition. Londres, 1882; Smith, Elder et Co.

(2) *Conventional Cant, its results and remedy*, by Sidney Whitman. Londres, 1887.

seulement un insulaire, qu'il était une île. Grâce à la Manche, à la Mer du Nord, il peut tenir ses voisins à distance, il ne sent pas leurs coudes, et il ne dépend que de lui de considérer tour à tour l'Angleterre comme une partie de l'Europe ou comme un monde à part. Aussi garde-t-il en toute rencontre son hautain quant à soi, et c'est par pure condescendance qu'il consent à s'intéresser quelquefois aux affaires des autres peuples.

Cet océan qui, jour et nuit, monte la garde autour de l'Angleterre, la préserve de beaucoup d'embarras, de beaucoup de dangers. Quand elle rêva jadis de s'étendre sur le continent, elle connut ces décevans triomphes que suivent les grandes catastrophes. Depuis que, renonçant aux vaines entreprises, elle a consacré toutes ses ressources, tous ses efforts à conquérir l'empire des mers, elle ne se mêle des affaires de l'Europe que lorsque ses intérêts le lui commandent, et selon les cas, tantôt elle s'applique à y maintenir la paix, tantôt elle souffle sur des tisons trop lents à s'enflammer, et souvent elle trouve son bonheur dans le malheur d'autrui. Le philistin anglais attribue volontiers à son mérite, à sa vertu, à sa haute raison, à son infaillible bon sens, les avantages dont jouit son île natale et dont elle est surtout redevable aux bienveillantes dispensations de la nature ou aux faveurs de la fortune. Les calamités, les désastres qu'essuient les autres peuples lui inspirent une orgueilleuse pitié ; il tient les malheureux pour des pécheurs qui ont attiré sur eux la colère céleste, et comme le pharisien de l'évangile, la narine gonflée, croisant ses larges mains sur sa puissante poitrine, il s'écrie : « Seigneur, je te remercie de ce que les Anglo-Saxons ne ressemblent pas aux autres hommes ! »

Il y a plus de huit cents ans que l'Angleterre n'a pas connu le fléau d'une invasion étrangère, et, depuis deux siècles, elle est le seul pays qui ait été à l'abri des révolutions intérieures. C'est encore un sujet d'orgueil pour le philistin anglais; il est fier de la durée de ses institutions comme s'il les avait inventées. — « Nous nous consolons de beaucoup de choses, dit M. Whitman, par la pensée que nous possédons l'inestimable avantage d'une constitution qui, fondée dans les âges les plus reculés, a su s'accommoder heureusement de siècle en siècle aux exigences des temps nouveaux par l'action persévérante d'un peuple aussi libre qu'éclairé. » Comment le philistin ne serait-il pas fier de sa constitution? Tous les publicistes du continent l'ont vantée à l'envi, et il n'est guère de peuple qui n'ait tenté de l'introduire, de l'acclimater chez lui.

Ces essais ne furent pas tous heureux, quelques-uns ont misérablement échoué. Le philistin se rengorge en pensant que toutes les autres nations cherchent encore, que l'Angleterre seule a trouvé, que seule elle possède cet esprit de conduite et ces vertus civiques qui font prospérer les états. Les historiens qui flattent sa manie, reportant très haut dans le

passé les origines de la monarchie parlementaire, l'envisagent comme une invention propre à la noble race anglo-saxonne, un instant viciée dans son sang par l'invasion normande, mais qui a su s'affranchir bientôt de cette greffe impure. « Freeman, lisons-nous dans le remarquable livre de M. Boutmy sur l'histoire de la constitution anglaise, a dû singulièrement aventurer ses inductions et forcer les analogies pour établir non-seulement le lien d'une tradition, mais une sorte d'identité entre le witenagemot anglo-saxon et la chambre des lords actuelle, et Stubbs lui-même paraît s'être trop complu à considérer la cour de comté, institution d'avant la conquête, comme l'œuf vivant d'où est sortie spontanément la représentation parlementaire. Witenagemot et cour de comté languissaient et se mouraient au XIe siècle, et les institutions correspondantes qui paraissent après 1066 diffèrent par tant de points de leurs prétendus originaux qu'on peut les considérer comme des créations nouvelles. Elles doivent évidemment beaucoup plus au grand événement qui vient de s'accomplir qu'à l'édifice ruiné dont elles ont utilisé plus ou moins la distribution et les matériaux (1). » Mais les philistins anglais ne daigneront jamais lire le livre de M. Boutmy. Il faut être Anglais pour apprécier les institutions anglaises, et l'étranger qui les admire est aussi incapable de les comprendre que celui qui les critique.

Toujours plein de la grandeur de son pays, le philistin d'outre-Manche se souvient sans cesse que la Grande-Bretagne occupe la première place parmi les nations commerçantes, et qu'elle a fondé un immense empire colonial où le soleil ne se couche jamais, et il faut convenir que cet empire est la plus étonnante création qu'ait vue le monde depuis le temps de la domination romaine. Le philistin en rapporte tout le mérite, toute la gloire aux qualités supérieures de sa race. En vain M. Seeley a-t-il démontré, dans ses éloquentes conférences, que les ambitions anglaises furent secondées et heureusement servies par les circonstances, par les événemens, par les guerres continentales, le philistin est un de ces sourds qui n'entendent que ce qu'il leur plaît d'entendre. Il a décidé depuis longtemps que l'Anglo-Saxon possède seul le génie de la colonisation, qui manque entièrement aux autres peuples. On perdrait son temps à lui représenter que les grands Anglais qui ont fondé l'empire des Indes avaient eu des précurseurs, qu'ils ont appliqué avec bonheur et avec génie les procédés inventés par Dupleix; quand un fait dérange, incommode le philistin, il a bientôt fait de le supprimer. Il ne se résoudra jamais à confesser que si les Anglais ont porté très loin l'art du gouvernement, d'autres nations s'entendent mieux à s'assimiler leurs sujets, à les réconcilier avec leur sort, à leur faire

(1) *Le Développement de la constitution et de la société politique en Angleterre*, par E. Boutmy, membre de l'Institut. Paris, 1887; Plon.

aimer leur joug. « L'exemple de l'Irlande, dit M. Whitman, est toujours devant nous pour nous rappeler combien nous sommes impuissans à nous concilier l'affection. C'est une vieille histoire : il nous est difficile de plaire à nos amis, il nous est plus difficile encore de gagner le cœur de nos ennemis. Nous nous y prenons gauchement, nous faisons de grimaçans efforts pour mettre un sourire sur nos lèvres... Quand les principaux représentans de nos colonies viennent parmi nous, nous les blessons souvent par notre manque de tact. Nous conférons des distinctions de rebut à des hommes qui occupent chez eux une situation analogue à celle de nos ministres. Nous leur offrons des colifichets que nos hommes de science dédaignent et refusent, et qui ne sont acceptés avec plaisir que par nos illustrations municipales... Tandis que la France honorait Abd-el-Kader et que la Russie a su fêter Schamyl, nous traitons le premier ministre d'un puissant continent, l'Australie occidentale, sur le même pied qu'un alderman de province qui a mérité quelque récompense. »

Le philistin anglais a l'humeur voyageuse. Comme le rat de la fable, il est facilement « saoûl des lares paternels. » Il aime à promener son *spleen* à travers le continent, à secouer son ennui, à lui faire voir du pays. Il revient de ses voyages le teint frais, l'esprit serein, et confirmé dans sa conviction que les peuples étrangers sont des peuples inférieurs qui n'ont rien à lui donner, rien à lui apprendre, que non-seulement la nation britannique est la première nation du monde, mais que l'individu anglais est supérieur à tout autre, qu'il faut être né au nord de la Manche pour aspirer à l'honneur d'être un vrai *gentleman*. Appartenir à un pays dont la constitution n'a jamais changé, qui possède l'empire des mers et qui a inventé le *gentleman*, que d'avantages aussi précieux que divers !

Tous les pays, dans tous les temps, ont eu leur code de la bonne compagnie, dont il fallait observer religieusement tous les articles pour se distinguer de la commune humanité et même du vulgaire des classes aisées. L'Arabe, chef de tribu, n'est pas seulement tenu d'être un incomparable cavalier, de posséder plus d'un faucon et plus d'un sloughi; à l'art de s'envelopper avec grâce dans son burnous, il doit joindre quelque chose d'exquis dans la politesse, des raffinemens de manières, un mélange tout particulier de dignité et d'abandon qui le fait reconnaître sur-le-champ pour un homme de race. Au xve siècle, l'auteur du *Jouvencel* traçait un savant portrait du vrai noble, du vrai chevalier, qui passe sa vie à défendre son droit et le droit d'autrui, qui agit en toute rencontre avec hardiesse et loyauté, qui se distingue à la fois par son haut vouloir et son grand courage, par son amour pour la louange du monde et par le plaisir qu'il éprouve « à voir et apprendre de jour en jour choses nouvelles. » A quelque temps de là, Balthasar Castiglione écrivait son *Cortegiano* et enseignait à l'Italie que l'homme de

cour doit exceller également dans tous les exercices du corps et dans la pratique de tous les arts. Au XVIIe siècle, le chevalier de Méré rédigea le code de l'honnête homme, dont le propre est de n'avoir point de métier ni de profession, d'être doux, civil et fier, hardi et modeste, de porter légèrement le poids de la vie et des affaires, de se rendre agréable aux autres sans se déplaire jamais à lui-même, d'unir le bon air à l'agrément. Le parfait *gentleman* a pour trait distinctif d'être propre à tout, en demeurant supérieur à toutes les petites vanités comme aux intérêts grossiers. On le reconnaît surtout à ce qu'il est exempt de toute affectation; il joint la distinction de l'âme, des sentimens et des manières au parfait naturel, et il faut avouer que le parfait *gentleman* est un des représentans les plus nobles et les plus agréables de l'espèce humaine, qu'on serait heureux de pouvoir juger de la pièce par l'échantillon.

M. Whitman se plaint qu'en Angleterre les classes moyennes ont toujours eu un fâcheux penchant à imiter, à singer l'aristocratie, ses mœurs, ses habitudes, son étiquette, ses plaisirs, jusqu'à ses airs de tête. Rien n'est plus admirable qu'un vrai *gentleman;* le faux *gentleman* est une sotte et ennuyeuse engeance.

> Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
> Et d'un original on fait une copie.

Dans le temps où l'aristocratie aimait à se griser, les classes moyennes buvaient comme elle avec excès; quand elle adopta des mœurs plus décentes, on se réforma à son exemple et on cacha ses plaisirs; quand elle recommença à se permettre beaucoup de choses, on se les permit aussi. Mais, quoi qu'elle fît, elle semblait s'abandonner à ses inclinations naturelles, et c'était le naturel qui manquait aux imitateurs; ils avaient l'air emprunté, leur gaîté était factice, leur sérieux était gourmé. « Notre pierre d'achoppement, dit M. Whitman, est notre effort désespéré pour paraître naturels. Nous essayons de l'être, et cela produit des résultats, sinon alarmans, du moins ridicules... On nous répète aujourd'hui sur tous les tons que Sa Majesté la reine est fort gracieuse, et cela nous frappe, parce que nous ne sommes pas accoutumés à rencontrer la grâce dans nos supérieurs. Aussi, le plus grand éloge que nous puissions faire de quelqu'un, homme ou femme, est de dire qu'il n'a point de prétentions, point d'apprêt, et nous prouvons ainsi combien la simplicité est une qualité rare chez nous... C'est une des malédictions de notre vie sociale qu'un Anglais doive être de très haute ou de très basse condition pour oser se permettre d'être simple. »

Ce n'est pas chose aisée que de joindre la distinction des sentimens et des manières au parfait naturel. Il est plus facile de se distinguer

du commun peuple par la pratique assidue et pointilleuse d'un cérémonial qui règle toutes les circonstances de la vie, par la stricte observation de petites lois arbitrairement établies, auxquelles on se soumet religieusement comme un chrétien scrupuleux aux prescriptions de l'évangile. Celui qui les observe est un *gentleman*, celui qui les ignore ou les transgresse est un homme qui ne sait pas vivre. Il est permis d'avoir l'âme commune et de basses façons de penser, pourvu qu'on ait en toute occasion la contenance, le geste, la tenue, les manières prescrites. Le vulgaire ne saura jamais manger un œuf à la coque dans toutes les règles, et il suffit d'entrer dans sa maison pour s'assurer qu'il n'entend rien à la vie fashionable.

Nulle part le code des conventions sociales n'est à la fois plus tyrannique, plus compliqué et plus minutieux qu'en Angleterre, et M. Whitman maudit ces conventions : *the cant in our manners*. Il s'indigne que M. Smith, en parlant de sa femme, soit obligé de l'appeler Mrs. Smith. Il rappelle à ce sujet la sensation que produisit le prince royal d'Allemagne lorsque, visitant le Palais de cristal, il présenta M. Hallé à la princesse sa femme en l'appelant simplement sa femme. Il s'indigne que ce même M. Smith ne puisse se permettre de saluer dans la rue une dame de sa connaissance avant qu'elle lui ait fait la grâce de le saluer la première. Il s'indigne qu'on reconnaisse un Anglais qui a du monde et se respecte à sa façon tout arbitraire de prononcer certains noms propres et de transformer les Marjoribanks en Marchbanks, les Leveson Gower en Lewson Gore, les Menzies en Minnies. Il s'indigne surtout que le philistin anglais se fasse un devoir sacro-saint de se soumettre scrupuleusement aux caprices d'une mode déraisonnable et changeante, et du même coup se croie tenu d'être froid ou hautain envers ses subalternes et de témoigner de plats empressemens ou de basses soumissions à tel sot personnage qui est mieux né ou mieux renté que lui.

Les caractères nationaux sont infiniment complexes; ils offrent des contrastes et de singulières oppositions d'ombre et de lumière. Étudiez le génie d'un peuple, découvrez son défaut ou son vice dominant, et soyez sûrs qu'il possède la vertu contraire dans un degré qui ne se retrouve pas ailleurs. Cela se voit dans la littérature. Les Romains avaient le cœur dur : qui eut plus de tendresse que Virgile? Les Italiens sont volontiers prolixes : est-il un poète plus concis que Dante, un prosateur plus avare de ses mots que Machiavel? La France, qui aime à rire, a produit Calvin, Pascal et M. Guizot. L'Angleterre, dont les préjugés sont invincibles, a enfanté le plus libre de tous les grands dramaturges. Il en va des mœurs comme de la littérature. L'Angleterre est le pays des hommes forts et des cols raides, des volontés fières et tenaces, des grands cœurs qui s'insurgent et qui, pour détruire l'abus ou l'iniquité qu'ils détestent, ne comptent que sur eux-mêmes et disent :

« Moi seul, et c'est assez ! » L'Angleterre est aussi le pays où le *servum pecus* est le plus servile, se prête le plus facilement à toutes les obéissances, accepte avec le plus aveugle empressement des devoirs convenus, de pédantesques routines, de puériles superstitions, qu'il n'a garde de discuter. Aussi l'Anglais a-t-il inventé un mot intraduisible dans les autres langues pour désigner l'humble adorateur de toutes les conventions; il l'appelle le *snob*, et le philistin anglais est essentiellement *snob*.

Il y a des sociétés où l'esprit de subordination maintient une sévère discipline, où les petits et les humbles ont pour les grands une extrême révérence. — « Il n'est pas d'art plus précieux que celui d'embellir sa vie, lisons-nous dans un petit livre que M. Thomas Sergeant Perry vient de publier à Boston, et rien n'est plus propre à frapper l'imagination des hommes que les grâces naturelles d'une aristocratie d'élite, douée des plus rares qualités et entourée de tous les signes de la puissance et de l'éclat. La vénération qu'elle inspire se tourne facilement en idolâtrie. Comme le sauvage prend une pièce de bois, la transforme en quelque chose qui offre une vague ressemblance avec une figure humaine, aiguise ses griffes et ses redoutables dents, polit ses terribles yeux et, la posant dans une niche, s'agenouille devant elle et l'adore, ainsi l'homme plus ou moins civilisé revêt d'une majestueuse grandeur une créature que sa naissance ou son mérite ont mise en lumière et s'humilie devant cette image de la souveraine puissance (1). » Les grandeurs de ce monde inspirent au *snob* de tout autres sentimens et un culte beaucoup moins désintéressé. Le *snob* les glorifie parce qu'il se flatte de les posséder un jour en quelque mesure, et certaines conventions lui sont sacrées parce qu'il espère qu'en les observant lui-même, il s'élèvera au rang des êtres privilégiés à qui le respect est dû. — « La richesse, dit encore M. Perry, était désormais une clé qui ouvrait toutes les portes; ceux qui l'avaient acquise s'efforcèrent de se faufiler parmi les grands, de pénétrer dans le cercle magique, et ceux qui réussirent à entrer s'empressèrent de fermer la porte derrière eux... Toute étiquette leur devint sacrée; ils se montrèrent plus orthodoxes que le pape. Loin de se poser en rivaux de l'aristocratie, ils furent ses alliés et s'appliquèrent à la flatter par le soin qu'ils mettaient à l'imiter en toute chose... Le *snob* apparut lorsque les vieilles barrières commencèrent à céder, lorsque l'aristocratie fut moins exclusive et qu'une nouvelle force, celle de la ploutocratie, prit conscience de son pouvoir. Thackeray nous dit que ce nom n'entra guère en usage que vers l'an 1815; il faut en conclure que les *snobs* firent leur apparition dans le monde le jour où les vieilles classes n'eurent plus qu'une

(1) *The evolution of the snob*, by Thomas Sergeant Perry. Boston. 1887; Ticknor and Company.

autorité contestée et où la richesse pensa s'honorer en singeant leurs mœurs et leurs manières. »

M. Perry remarque qu'aux États-Unis il en va tout autrement, que la société américaine, acceptant les choses telles qu'elles sont, adore franchement la richesse, et la prend pour l'infaillible mesure de la valeur des individus, tandis qu'en Angleterre, « la *snobbishness* est un hommage que la ploutocratie rend jusqu'à nouvel ordre à l'aristocratie. » Il faut se défier des apparences et des concessions hypocrites. Le *snob* n'aspire ouvertement qu'à la respectabilité; mais il pose en principe que, pour être respectable, il est rigoureusement nécessaire d'avoir un grand train de maison et de remplir envers soi-même une foule de grands et de petits devoirs très coûteux, qu'un gentilhomme pauvre n'est pas un gentilhomme, que la qualité de *gentleman* est inconciliable avec les conditions médiocres et avec les petits revenus. Il en résulte que, selon l'expression de M. Whitman, une barrière toujours plus haute s'élève dans le Royaume-Uni entre l'homme qui possède et celui qui ne possède pas, et qu'aux yeux du philistin anglais, « la pauvreté est non-seulement un malheur, mais une flétrissure et presque un crime. »

Les philistins anglais sont sujets à beaucoup de contradictions. Ils estiment que la richesse est nécessaire à la respectabilité, et la plupart pensent aussi que, pour être tout à fait respectable, il faut avoir des principes religieux très arrêtés et joindre les pratiques à la conviction. Or, la religion qu'ils professent enseigne qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Le vrai *gentleman* est tenu d'avoir des rentes, il est tenu aussi de lire souvent la Bible, et, en la lisant, il risque de tomber sur ces paroles : « Comme au lever d'un soleil brûlant l'herbe se sèche, ainsi le riche se séchera et se flétrira dans ses voies. Riches, malheur à vous ! Vos richesses sont pourries. » Le philistin ne songe pas un moment à s'émouvoir de ces terribles déclarations. Le respect de la Bible et l'adoration de la richesse se concilient on ne sait comment dans son cœur; jusqu'à la fin, il continuera de vénérer infiniment le saint livre et d'avoir pour ses écus la plus haute estime, quoiqu'ils soient pourris, et il méprisera le pauvre, bien que le pauvre ait plus de chances que lui d'entrer en possession du bonheur éternel.

Ces inconséquences révoltent M. Whitman, et il s'en prend surtout à l'église anglicane, dont il dénonce, avec une véhémence pathétique, les préjugés, les accommodemens mondains et la pernicieuse influence. Il déclare « que, née des fureurs adultères d'un roi, elle n'a jamais pu effacer les traces de son impure origine; » qu'Henri VIII, en dépouillant l'église romaine, a dépouillé les pauvres, à qui le tiers des revenus ecclésiastiques était affecté; qu'en conservant la hiérarchie épis-

copale et en autorisant le mariage des prêtres, il a fait de l'église établie une institution oligarchique et un bureau de placement pour les cadets des classes supérieures et de la haute classe moyenne. — « Une fois sur deux, a dit M. Boutmy, c'est le grand propriétaire qui nomme les pasteurs, vicaires ou desservans. Ce droit lui est venu par héritage du fondateur originaire, à moins qu'il ne l'ait chèrement acheté d'un voisin ou du lord haut-chancelier. Aujourd'hui, sur 13,305 bénéfices spirituels que compte l'Angleterre, il y en a 8,151 qui appartiennent à des patrons laïques. Ce sont autant de places enviées que la *gentry* distribue à ses puînés, à ses créatures. » N'est-il pas naturel qu'un clergé qui se recrute exclusivement parmi les classes possédantes, en épouse avec chaleur tous les préjugés et s'entende à prêcher l'évangile sans se brouiller avec Mammon? A vrai dire, l'église anglicane a fourni à l'Angleterre quelques-uns de ses plus nobles penseurs, de ses plus admirables philanthropes. Mais, selon M. Whitman, l'exception confirme la règle, et il nous peint les prêtres anglicans comme des hommes qui se piquent d'être avant tout des *gentlemen*, et accessoirement les bergers d'un troupeau d'âmes. Esprits étroits et petits cœurs, pleins d'un respect superstitieux pour toutes les distinctions sociales, quelle sympathie peuvent-ils avoir pour le pauvre et que peuvent-ils trouver à lui dire?

M. Whitman nous raconte qu'il a vécu longtemps à la campagne, dans un endroit retiré où l'évangile était prêché par un digne vicaire, mort depuis, lequel ne permettait pas à ses enfans de parler l'anglais, mais les retenait à perpétuité sous la sévère discipline d'une bonne française, de peur qu'ils ne s'avisassent d'échanger leurs idées avec les enfans du village. Ce vicaire entendait que ses fils fussent de vrais *gentlemen*, et le contact de la pauvreté salit. Que dirons-nous d'un M. Smith, secrétaire d'une compagnie d'assurance, dont M. Matthew Arnold déplore la funeste aventure? Dévoré à la fois de deux craintes aussi vives l'une que l'autre, celle d'encourir un jour l'éternelle damnation et celle de s'engager dans de mauvaises affaires et de tomber subitement dans la pauvreté, la vie lui devint insupportable, et il se brûla la cervelle. M. Arnold ajoute que ce pauvre homme était bien de son pays et de sa classe; que nombre de philistins anglais sont également préoccupés de sauver leur âme et d'amasser beaucoup d'argent. Par bonheur, ils ne prennent pas les choses aussi tragiquement que M. Smith : l'inquiétude les engraisse.

Il faut être indulgent pour les vicaires mondains, pour les secrétaires de compagnies d'assurance qui se tuent, et, en général, pour les philistins inconséquens. Réservons nos sévérités pour les philistins hypocrites, pour les pharisiens qui ont deux morales : l'une austère, scrupuleuse, qu'ils prêchent à leur prochain; l'autre très commode et très coulante, qu'ils destinent à leur usage particulier. Quand ils se mêlent de politique, les procédés les plus louches leur semblent bons

pour agrandir encore l'immense empire britannique, et, l'instant d'après, ils revêtent la robe longue pour dénoncer avec une pieuse indignation les intrigues ténébreuses et les menées criminelles de la Russie. Ils enseignent aux peuples étrangers le respect religieux du droit, et ils approuvent toute loi d'exception qui pourrait être votée contre l'Irlande. D'un bout du monde à l'autre, ils voient la paille qui est dans l'œil de leur prochain, et ils ne verront jamais la poutre qui est dans leur œil. Si quelque scandale arrive chez eux, ils disent : « Tout doux, pas de bruit ! » — et ils fulminent de solennels anathèmes contre les Gomorrhes et les Sodomes du continent. — « Il n'y a rien de si ridicule, disait lord Macaulay, que le public anglais dans ses accès périodiques de moralité. »

M. Whitman est de ces hommes qui ne rient jamais. Ce sombre pamphlétaire est aussi farouche que Jonas quand il fit le tour de Ninive en criant : « Encore quarante jours et Ninive ne sera plus ! » M. Whitman est fermement convaincu que non-seulement ses compatriotes s'attirent l'inimitié des autres peuples par leur affectation de paraître meilleurs qu'ils ne sont, mais que leurs préjugés, leur *cant*, leur pharisaïsme, leur absurde respect pour de sottes conventions, sont de véritables calamités sociales et mettent en danger les destinées du Royaume-Uni. Cependant Jonas lui-même finit par s'attendrir, et sur les représentations de l'Éternel, il consentit à faire grâce à Ninive, cette grande ville dans laquelle il y avait, sans compter les bêtes, plus de cent vingt mille créatures humaines qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche. En terminant son livre, M. Whitman se radoucit comme Jonas, et il déclare que la race anglo-saxonne est si forte, si saine, si merveilleusement douée, qu'il lui est impossible de désespérer de l'avenir de son pays. N'a-t-elle pas reçu du ciel, dans une plus large mesure que toute autre, les dons qui honorent l'espèce humaine, la bravoure magnanime, l'abnégation de soi-même, l'héroïque patience, « cette solidité de nerfs qui rend capable de triompher dans la bataille de la vie quand d'autres s'abandonnent et succombent ? » A toutes ces vertus, elle joint la parfaite loyauté, *the sense of fair-play*, et M. Whitman nous apprend que l'Anglo-Saxon est le seul homme qui dédaigne de frapper son ennemi tombé à terre.

Cette race miraculeuse était visiblement destinée à devenir la lumière du monde. D'où lui viennent ses vices et ses maux ? Des accidens fâcheux de son histoire, de la malice perverse de ses gouvernans et surtout de ses institutions. Que faut-il faire pour la rétablir dans l'intégrité de son heureux naturel ? Qu'on la débarrasse bien vite de son église établie, « qui a failli ignominieusement à sa tâche, » qu'on épure la chambre des lords, qu'on en chasse les évêques, qu'on supprime les majorats, qu'on s'applique à refondre les lois civiles, à modifier la distribution des richesses et de la propriété, qu'on rapporte toutes les

ordonnances de police sur l'observation du dimanche, qu'on protège la musique, la danse, qu'on donne à l'Angleterre un théâtre subventionné, et, comme par enchantement, la nation recouvrera toutes ses vertus natives; d'un bout de la Grande-Bretagne à l'autre, il n'y aura plus ni préjugés, ni *cant*, ni philistins, ni pharisiens, et le peuple élu remplira de nouveau ses nobles destinées.

Il est possible que, cédant à de pressantes nécessités, l'Angleterre accomplisse avant peu quelques-unes des réformes que M. Whitman lui recommande; mais il n'est pas prouvé que du même coup elle en finisse avec ses philistins, avec son *cant*. M. Whitman, ennemi acharné des préjugés, a les siens. Il s'imagine qu'il suffit de changer les lois pour changer les mœurs et les esprits. M. Matthew Arnold, dont il goûte médiocrement les écrits et la personne, lui représenterait au besoin, avec sa grâce attique, que les réformes ont leur utilité, mais qu'il ne faut pas en attendre des merveilles, que ce coquin d'homme reste toujours le même. Si M. Whitman était plus philosophe, il jugerait les institutions de son pays avec plus d'équité et sa race avec moins de faveur. Il renoncerait à croire qu'elle a reçu du ciel des vertus sans alliage; il conviendrait que, si forte que soit la lame, on y trouve des pailles, que l'Anglo-Saxon, comme tous les peuples, est un composé de grandeurs et de faiblesses, qu'il a les qualités de ses défauts et tous les défauts de ses qualités, et qu'il n'est pas nécessaire d'inventer des fables pour expliquer ses misères.

Le voyageur en Tunisie, qui se rend de Kairouan à Dar-el-Bey, où l'attend la plus gracieuse des hospitalités, chemine longtemps entre deux murailles de blocs calcaires, formées par des affleuremens de roches et exactement parallèles, qui s'allongent devant lui à perte de vue et lui montrent sa route. Les Arabes ont une belle légende à ce sujet. Ils racontent que, lorsque Okba-ben-Nafé eut choisi l'emplacement de sa capitale dans un lieu plat et marécageux, on lui demanda où il prendrait des pierres pour la construire. Il répondit que Dieu ne manquerait pas d'y pourvoir; il se mit en oraison, et le maître de l'univers fit un miracle. La terre s'ouvrit à quelques lieues de là; il en sortit deux armées de rochers, qui s'avancèrent jusqu'à la tente du conquérant, comme pour lui offrir leurs services et pour attendre ses ordres. Il avait trouvé ses carrières, et Kairouan fut bâti. Cette légende s'impose au souvenir quand, du haut d'une colline, on aperçoit la cité sainte se déployant dans sa plaine austère avec ses longues murailles crénelées, ses terrasses blanches, ses coupoles innombrables et le glorieux minaret de sa grande mosquée. Mais en entrant dans la ville, on découvre bientôt que, comme beaucoup d'autres, elle est bâtie en briques.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

SUR UN BUSTE DE RABELAIS.

A Meudon, — où il n'est point né, où il n'est pas mort, où peut-être il n'a jamais seulement résidé, — on a élevé l'année dernière un buste, en plâtre, de François Rabelais. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à cette occasion, selon l'usage, on a discouru, festoyé, banqueté. C'est notre manière en France d'honorer nos grands hommes, et surtout nos grands écrivains : ils ont pensé pour nous, et nous mangeons pour eux. N'ai-je pas lu dans les journaux que l'on mangerait encore ce mois-ci, que l'on se proposait de manger l'année prochaine, qu'une société enfin s'était formée pour manger tous les ans en l'honneur de Rabelais? Comme on mangeait déjà l'hiver, à Paris, en l'honneur de Molière, des mets choisis, on mangera donc désormais, à Meudon, au printemps, en l'honneur de Rabelais, des mets sans doute plus champêtres, tels que tripaille ou gaudebillaux. « Gaudebillaux, — pour que nul n'en ignore, — sont grasses tripes de coiraux; coiraux sont bœufs engraissés à la crèche et prés guimaux; prés guimaux sont qui portent herbe deux fois l'an.» S'il est permis aux Molièristes, à l'imitation de Molière lui-même, d'avoir l'estomac déliçat, les Rabelaisiens doivent l'avoir plus robuste, moins difficile, et capable au besoin de digérer les pires crudités.

J'espère cependant, puisqu'ils ont tant fait que de former une société, que ces Rabelaisiens voudront aussi qu'il en sorte un jour quelque chose. Car, tout le monde parle de Rabelais, mais, en réalité, peu de gens l'ont lu jusqu'au bout, et je ne sache guère de grand écrivain dont la légende populaire ait plus étrangement défiguré la vraie physionomie. Si nous en avons de nombreuses éditions, et de fort belles,

— j'entends de fort bien imprimées, — il n'y en a pourtant pas une dont on puisse dire qu'elle soit tout à fait satisfaisante, pas une dont le texte ou le commentaire ne laissent beaucoup encore à désirer. Et tandis qu'enfin l'inexactitude ou l'erreur, depuis qu'elles s'y sont mises, continuent de fourmiller dans les meilleures biographies que l'on ait de l'homme, l'œuvre elle-même, toujours énigmatique, malgré tant d'interprétations que l'on en a données, demande aussi toujours de nouveaux éclaircissemens. Voilà une tâche tout indiquée pour les Rabelaisiens : quand ils n'en rempliraient qu'une partie seulement, leur société du moins aurait eu sa raison d'être; et il ne faut point douter que ce soit pour cela qu'ils l'aient constituée.

On les verra donc, je n'en doute pas davantage, commencer par enlever à Rabelais ce masque d'ivrogne ou de bouffon, qui peut bien avoir contribué à faire de lui le plus populaire de nos grands écrivains, mais qui n'est cependant, comme ils le savent tous, qu'un masque, et le plus trompeur des masques.

> Le bon Rabelais, qui boivoit
> Toujours, cependant qu'il vivoit,
> . . . . . .
> Qui parmi les escuelles grasses,
> Sans nulle honte se touillant,
> Alloit dans le vin barbouillant;

le Rabelais de tant de bons contes, et de bons tours, et de bons mots qu'il est inutile de reproduire ici, puisqu'on les trouve aussi bien partout, et qu'ils sont passés presque en proverbes; le moine qui se ruait volontiers en cuisine, « par induction et inclination naturelle, aux frocs et cagoules adhérente ; » cette espèce de curé philosophe qui disait à ses paroissiens, comment, à l'invention... de ce que vous savez, le bonhomme Grandgousier connut l'esprit merveilleux de son fils Gargantua, ce Rabelais-là n'est qu'un Rabelais de convention, formé par la légende à l'image de son livre, un faux Rabelais, une caricature, et d'autant moins ressemblante à l'homme qu'on la fait grimacer davantage. Mais le vrai Rabelais a mis toute sa folie dans son livre, et, au contraire, dans sa conduite une sagesse, ou du moins un bon sens exemplaire. Sans doute, sa vie ne fut pas d'un saint, et on peut croire qu'il aimait à rire; elle ne fut pas toujours d'un ecclésiastique, ni d'un moine fidèle à ses vœux, puisqu'on lui a découvert un fils, il y a tantôt vingt-cinq ans, dans les vers latins de l'un de ses amis, savant jurisconsulte. Mais, à travers bien des péripéties, ce fut la vie d'un habile homme, — nous pouvons aujourd'hui l'affirmer, — d'un homme très avisé, très prudent, qui sut compenser la liberté de son langage par la décence extérieure de ses mœurs, arranger sa tenue pour en faire le garant ou le témoin de l'innocence de ses intentions, qui buvait peut-être

de l'eau claire, et le plus incapable, en tout cas, de compromettre sa fortune ou sa sécurité pour un bussart de vin pineau. S'il y en a, comme il le dit lui-même quelque part en citant le vers de Juvénal :

Qui Curios simulant et Bacchanalia vivunt,

il est au contraire, lui, de ceux qui en font beaucoup moins qu'ils ne disent, qui se fâcheraient tout rouge que l'on les confondît avec leurs personnages, et qu'ainsi l'on ne peut caractériser qu'en les distinguant tout d'abord de leur œuvre.

On ne saurait trop appuyer sur ce trait : Rabelais, correspondant et ami du savant Budé; commensal de Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais; secrétaire de Jean du Bellay, cardinal-évêque de Paris; médecin de l'autre frère, Guillaume, seigneur de Langey, vice-roi du Piémont; protégé à la fois des Guise et des Châtillon, Rabelais, s'il fallait voir en lui le *biberon* de la légende et le propre original de son ignoble Panurge, n'eût pas duré trois mois dans les palais ni dans la compagnie de tous ces grands personnages, qui peut-être lui eussent passé, selon les mœurs du temps, la débauche et l'orgie, mais non pas la crapule. Protecteurs et amis, ils nous sont autant de témoins de la dignité de sa conduite. La souplesse nous en est à son tour démontrée par ses rapports avec ses évêques et avec la cour de Rome. Cordelier, il demande à passer de son ordre dans un autre, et on le lui accorde; fatigué d'être moine, il se défroque, et on le laisse faire; il veut reprendre l'habit, et on le lui permet, et on l'investit même d'un canonicat, et en dépit de Panurge et de frère Jean des Entommeures, des Papefigues et des Papimanes, on lui confère une première cure en 1543 et une seconde en 1550 : c'est celle de Meudon, que d'ailleurs, selon toute apparence, il n'a jamais occupée, mais dont il a perçu les fruits. On n'a point de ces complaisances pour un ennemi, on n'en a point même pour un suspect, et je ne puis reconnaître à ces traits un irrégulier, un réfractaire, un révolté.

C'est qu'aussi bien, s'il aime à penser librement, Rabelais aime encore davantage à penser tranquillement. Rien en lui de l'humeur ou du tempérament d'un apôtre, ni seulement d'un réformateur, rien de la sombre obstination de Calvin ou du fanatisme agressif des Estienne, mais un homme qui sait calculer les occasions et les temps, prendre le vent, se taire, faire à propos le mort, et toujours ne s'aventurer ou ne se commettre qu'à bon escient. Le premier livre de *Pantagruel* avait paru pour la première fois en 1533, et *Gargantua* en 1535, — ou peut-être en 1532, — à Lyon, sans nom d'auteur, ou plus exactement sous le pseudonyme devenu depuis fameux d'Alcofribas Nasier. Rabelais attendit douze ou

treize ans à faire paraître son troisième volume, — le deuxième livre de *Pantagruel*, 1546, — et s'il y mit cette fois son nom, c'est qu'il se croyait, c'est qu'il pouvait se croire assuré de la protection de François Ier. Sauf quelques circonstances, contre lesquelles ne peut rien toute la prudence humaine, on le trouve en effet toujours « au bon bout, » je veux dire du côté du pouvoir, et n'épargnant rien pour s'y maintenir. Si ses ennemis l'attaquent sur une plaisanterie qui pourrait bien sentir en effet quelque peu le fagot, il s'en excusera par une autre, et, si cela ne suffit pas, il effacera la première; et il n'entendra pas raillerie sur l'article de ses ratures. En 1542, il se fâcha tout net avec son ami Dolet, — celui dont on a fait le *martyr de la renaissance*, et qui le fut surtout de la violence de son caractère, — parce que Dolet, dans une édition des deux premiers livres, avait rétabli quelques hardiesses que Rabelais en avait effacées. On notera que, si le livre eût été signé, l'imprimeur eût couru pour le moins autant de risques que l'auteur; mais, comme il ne l'était point, Dolet, dans l'espèce, était seul à les courir : il faut voir de quel ton Rabelais le désavoua ! Mais aussi, grâce à cette prudence, il se tira, les braies nettes, comme il eût pu dire en son gaulois, et la vie sauve, d'une aventure où dix autres eussent laissé leur liberté ou leurs os; et j'avoue que j'ose à peine le lui reprocher, ou plutôt je ne le lui reproche pas du tout, — pour le cas que les hommes font de la vérité !

Cette connaissance de son vrai caractère nous permettra de nous faire de son œuvre une plus juste idée, plus exacte, moins superficielle, plus conforme à lui-même.

On n'en louera jamais assez les qualités tout à fait singulières, le mérite, l'importance unique dans l'histoire de la littérature française, ou même européenne : le *Pantagruel* de Rabelais, c'est notre *Roland furieux*, c'est notre *Don Quichotte;* c'est en même temps notre *Gulliver;* et c'est encore quelque chose de plus, que nous essaierons de dire tout à l'heure. Mais, pour le fond, je ne sais si la satire, — politique, sociale, religieuse ou philosophique, — y est aussi violente et aussi hardie, aussi neuve surtout qu'on l'a dit, que l'on le croit, que l'on est convenu de le croire. Il s'est moqué des moines, il s'en est moqué cruellement; mais qui est-ce qui ne s'est pas moqué des moines, au XVIe siècle, en même temps que lui ou avant lui ? et, dans les moqueries qu'il en fait, que voit-on qui dût déplaire si fort à François Ier, ou à l'auteur de l'*Heptaméron?* Il se raille de la scolastique; mais, quand il commence, quand il publie son *Pantagruel*, en 1535, combien y a-t-il d'années qu'Ulric de Hutten, par exemple, ou Érasme encore, et tant d'autres, en France comme en Allemagne, ne font pas autre chose? et la guerre à la scolastique, n'est-ce pas alors, dans toute l'Europe, depuis cinquante ans, et jusqu'à Rome même, sur le trône pontifical, ce que l'on pourrait appeler le mot d'ordre de la renaissance? Il nous dépeint, en

bouffonnant, les horreurs de la guerre, la sottise ambitieuse de Picrochole et de ses conseillers; mais pourquoi les rois de son temps, François Ier ou Henri II, eussent-ils été si sots que de se reconnaître eux-mêmes en Picrochole, plutôt qu'en Grandgousier, plutôt qu'en Gargantua, plutôt enfin qu'en Pantagruel, ces modèles de la bonhomie, du bon sens et de la modération sur le trône? O Rabelaisiens! un peu de franchise! et surtout de mesure! Lisez attentivement les trois premiers livres de votre Bible; rappelez-vous que le quatrième n'a paru qu'en 1552, c'est-à-dire un an peut-être à peine avant la mort de son auteur; considérez ce qui se disait, ce qui s'écrivait, ce qui s'imprimait autour de lui; et vous reconnaîtrez que, fidèle à son personnage, il n'a point passé la limite, qu'il n'a rien dit de plus audacieux que ses contemporains; — et qu'il n'a enfin de supériorité sur eux que celle de l'abondance et de l'éclat de son imagination, de l'énormité de sa verve bouffonne, et de la force, de la puissance, de l'éloquence, de la perpétuelle invention de son style.

Il est vrai qu'il y a le quatrième et le cinquième livres : les Papefigues et les Papimanes, les *Uranopètes Décrétales*, l'Ile sonnante, Grippeminaud et les Chats fourrés. Mais j'avais l'occasion, tout récemment, de le dire en un tout autre sujet; c'est une question discutable et très controversée, que de savoir si le cinquième livre est de Rabelais. Car, tout d'abord, le fait est qu'il ne fut publié qu'environ dix ou douze ans après la mort de l'auteur, et que plusieurs de ses contemporains en ont nié l'authenticité. Ce qui est également certain, et en admettant que l'idée lui en appartienne, l'exécution n'en saurait être de la main de Rabelais, s'il est mort en 1553, puisqu'en effet plusieurs passages n'en peuvent avoir été écrits qu'après sa mort, et l'un d'eux seulement en 1558. On remarquera que je ne dis rien de la diversité des styles : tout le monde sait que, si l'on entrait une fois dans cette voie, il n'y a pas un de nos grands écrivains dont l'œuvre ne fût en danger d'y fondre tout entière. Qui croirait, s'il ne le savait par ailleurs, que le *Poème de la captivité de saint Malc* fût de l'auteur de *Joconde* et des *Oies du frère Philippe;* ou *le Temple de Gnide* de l'auteur de *l'Esprit des lois?*

Or, des cinq livres de Rabelais, c'est ici le plus audacieux, celui qui contient contre les gens de justice et de finance, contre Rome et contre l'église, contre « le trône et l'autel » les plus violentes attaques, et non plus enveloppées, comme dans les précédens, d'allégories ou de symboles plus ou moins obscurs, mais à peine déguisées sous des fictions plus que transparentes, et presque à visage découvert. Imaginez donc, si vous le pouvez, que l'on mît en discussion l'authenticité du *Tartufe* de Molière, ou celle encore du *Candide* de Voltaire; et tâchez de mesurer à quel point Voltaire sans *Candide*, et Molière sans *Tartufe*, différeraient d'eux-mêmes. Si le cinquième livre est

de Rabelais, l'idée qui s'en dégage réagit aussitôt sur les quatre autres pour leur donner une signification et une portée nouvelles. Où l'on ne voyait que la bouffonnerie d'un ogre en belle humeur, son rire plus qu'homérique, l'ébattement ou l'ébrouement, parmi ses propres inventions, d'une imagination également fantasque et puissante, il faut chercher maintenant des intentions et des *dessous*, il faut voir le masque d'un philosophe et d'un réformateur, il faut trouver un sens profond à ce qu'il y a dans son livre de plus énigmatique, de plus incompréhensible et de plus ordurier. Mais, au contraire, ôtez ce cinquième livre : je ne dirai pas que tout s'éclaircit, mais ce qui était obscur le reste, et doit le rester, et n'a pas besoin que l'on se creuse l'esprit à en vouloir trouver une interprétation. Alors, quand Rabelais, dans trois longs chapitres, célèbre les vertus de l'herbe « nommée *Pantagruélion*, » il n'y a plus de mystère, et c'est tout simplement un plaisir pédant qu'il se donne de nous étaler sa science botanique. Ailleurs, quand il nous fait l'interminable « anatomie de Quaresmeprenant » ou qu'il nous raconte la grande bataille de Pantagruel et des Andouilles, c'est son imagination qui s'amuse, et s'attarde, et se complaît en des variations sur un thème bien connu des conteurs du moyen âge; et si peut-être il y glisse quelques allusions, elles sont claires. Et lorsqu'il veut, en vingt autres endroits, se railler des gens de justice, de finance, de guerre ou d'église, il le fait ouvertement, avec une grosse gaîté, exubérante, contagieuse, irrésistible, mais en réalité, et au fond, avec une mesure qui diffère beaucoup de la violence injurieuse du cinquième livre, ou, pour mieux dire, avec cette modération qui ne caractérise pas moins sa philosophie que sa conduite. Et c'est pourquoi je suis de ceux qui pensent que le cinquième livre n'est pas de Rabelais.

Faut-il aller plus loin? C'est donc dans le quatrième que l'on en trouve la meilleure preuve. On connaît l'île des Papimanes, et le chapitre intitulé : « Comment par la vertu des Décrétales est l'Or subtilement tiré de France en Rome. » Mais aucun éditeur ne nous fait observer qu'au temps même où Rabelais composait ce chapitre, on publiait à son de trompe, dans les carrefours de Paris, un édit qui défendait « sur peine de la vie, et de la confiscation des biens, à qui que ce fût, *de porter aucun argent*, pour quelque raison que ce fût, ni à Rome ni en d'autres lieux de la dépendance du pape. » Et, à la vérité, quelques jours auparavant, on en avait, par compensation, publié un autre contre les hérétiques. Mais, de ce côté-là aussi, Rabelais s'était mis en règle, si je puis ainsi dire, par une déclaration de guerre aux « Démoniacles Calvins, imposteurs de Genève. » De telle sorte que sa plus grande hardiesse aurait donc consisté, dans son quatrième livre, à dire également contre les protestans et contre Rome ce qui pouvait être le plus agréable

à la cour de France, le plus conforme aux intentions du maître, et le plus propre à en aider enfin la réalisation. Il y a, d'ailleurs, mieux encore. Et si l'on considère que le Parlement ayant fait défense à l'imprimeur « de vendre et exposer le livre, » le roi, sur la simple requête de l'auteur, leva l'interdiction, on est tenté de se demander si Rabelais n'écrivait pas « par ordre, » ou à tout le moins si son audace même n'était pas une forme de courtisanerie. On voit qu'en tout cas cette audace n'était pas de nature à lui attirer de bien sérieuses persécutions, — et cela suffit pour le moment. A moins que l'on ne veuille que j'ajoute qu'un homme s'indigna que les théologiens de Paris n'eussent pas fait brûler Rabelais avec ses livres, et qu'il s'appelait Robert Estienne. Mais on voit aussi que, dans la mesure où cette interprétation du quatrième livre est conforme à l'exactitude historique des faits, elle ruine en même temps l'authenticité du cinquième, et réduit à leur juste valeur les hardiesses prétendues des trois autres.

Rabelais, à vrai dire, n'a rien ou presque rien attaqué qu'il ne pût attaquer, dans le temps précis qu'il l'attaquait, sans le moindre péril de sa tête ou de sa liberté. S'il n'est guère plus ordurier, comme on l'a fait remarquer avec raison, que tel ou tel de ses contemporains, et si peut-être même il est moins obscène que Marot, il n'est pas plus hardi que la plupart d'entre eux, et il l'est nommément beaucoup moins que Bonaventure des Périers, l'auteur du *Cymbalum mundi*. Là même où l'on croirait volontiers, à le lire, que la fougue de son imagination l'entraîne, et que ses idées, roulant pêle-mêle dans un torrent de mots, se débordent et lui échappent, Rabelais, toujours parfaitement maître de son style, — et rien n'est plus aisé que de s'en apercevoir à la nature des corrections qu'il fait, — l'est également toujours de sa pensée. Mieux équilibré, plus robuste, moins nerveux, moins irritable que Voltaire, et très différent en cela d'un homme qui lui ressemblera par tant d'autres côtés, Rabelais, ni dans l'attaque ni dans la riposte, n'a jamais perdu le sang-froid ou le calme. Il sait d'ailleurs qu'en France on peut tout dire, à la seule condition de ne pas toucher au principe du pouvoir, et à Rome, non-seulement tout dire, mais tout faire, pourvu qu'on respecte le dogme. Aussi a-t-il toujours respecté le dogme et le pouvoir, et dans toute son œuvre, si je ne trouve pas un mot qui pût effaroucher l'ombrageuse susceptibilité du prince, je doute que l'on en trouvât un, dans le quatrième livre lui-même, que l'on pût noter d'hérésie. Non pas que l'hérésie n'y soit; mais comment les contemporains eussent-ils pu l'y saisir, dissimulée, ou plutôt disséminée qu'elle est dans l'œuvre tout entière, sans se déclarer nulle part; et puis, si cette hérésie n'est autre que l'hérésie de la renaissance elle-même? Calvin seul, parmi les lecteurs de *Pantagruel* et de *Gargantua*, l'a peut-être soupçonnée. Il nous faut la démêler maintenant, et après avoir,

pour ainsi dire, accordé l'homme et l'œuvre dans une modération commune, les accorder avec l'impression qu'ils produisent, — qui est celle de l'excessif, du gigantesque et du prodigieux.

Cette hérésie, c'est le *naturalisme*, dans le sens le plus large, le plus étendu, et le plus profond du mot. Source inépuisable de vie, « grandement féconde et fertile de soi-même, » Nature ou *Physis*, comme il l'appelle, c'est pour Rabelais la mère de toute Beauté, toute Harmonie et toute Bonté; la mère de toute Santé de l'esprit et du corps. Longtemps persécutée par les « Matagots, Cagots et Papelards, » par les « Briffaux, Caphards, Chattemites et Cannibales, » la voilà libre enfin, émancipée pour toujours du cloître et de la scolastique, rendue à elle-même, libre d'aller, de venir, de parler, d'agir, d'étaler au soleil sa splendeur et sa fécondité. Rabelais est un adorateur de la Nature, adorateur ardent, l'un des plus ardens qu'il y ait peut-être jamais eus, capable de s'élever, pour en célébrer les mystères, lui, « le charme de la canaille, » jusqu'aux accens du plus pur lyrisme, mais aussi qui l'adore tout entière, dans toutes ses fonctions, sans distinction ni préférence, avec la liberté d'un médecin, le cynisme d'un moine, et l'impudeur d'un païen. Voilà ce qu'il y a « d'excessif » et de « prodigieux » dans son œuvre. Voilà ce qu'il a figuré ou symbolisé dans ces ogres joyeux et dans ces bons géans dont il a fait les héros de son livre, dans sa Gargamelle et dans son Grandgousier : une humanité dont les capacités égaleraient les appétits, celui de manger ou de boire aussi bien que celui de savoir, dont les appétits se renouvelleraient comme d'eux-mêmes en se satisfaisant, dont il n'y aurait pas jusqu'aux manifestations inférieures qui ne fussent admirables pour leur régularité, leur abondance, leurs étonnans effets ou leur gigantesque ampleur. Et voilà ce qui fait de lui le représentant par excellence de ce qu'il y a de meilleur et de pire à la fois dans l'esprit de la renaissance.

Par là s'explique en effet, et d'abord, selon le mot de La Bruyère, cette « ordure dont il a semé ses écrits. » Il s'y complaît et il s'y délecte, pour l'amour de la nature. N'y cherchez point de mystère, il n'y en a pas; n'y voyez pas, comme quelques-uns, des palimpsestes d'une nouvelle espèce, il n'y a rien d'écrit par-dessous; n'essayez pas enfin de l'en excuser ou de le justifier sur la liberté du langage de son temps, car ce langage est sien avant d'être celui de ses contemporains. Mais en réalité, comme chez quelques peintres flamands, comme chez Téniers, comme chez Jordaens, comme chez Rubens lui-même, — dont la *Kermesse* du Louvre peut servir d'illustration à ce que nous disons, — toutes ces images, bien loin de provoquer chez lui aucune répugnance et de lui soulever le cœur de dégoût, comme à nous, éveillent chez Rabelais l'idée de leur cause, pour ainsi dire, des idées de nourriture facile, abondante et grasse, d'animalité saine et forte, de joie, d'épanouissement, et de dilatation physique. Si le sujet était moins

difficile, je ne dis pas que j'aimerais à y insister, mais je ne serais pas embarrassé de montrer que telle est bien la nature, chez Rabelais, de cette sorte de plaisanteries, et combien elle diffère ainsi dans son *Pantagruel* de ce qu'elle est dans le *Gulliver* de Swift, un autre maître, aussi lui, du genre.

Par là encore, par le culte de la nature, s'explique chez Rabelais ce que l'on en a le plus admiré : ses programmes d'éducation, dont je défie bien qu'on démêle autrement la confusion très réelle. Il n'y a qu'une règle en sa clause ou qu'une clause en sa règle, aisée à retenir, facile à pratiquer : *Fais ce que voudras ;* « parce que, — comme il le dit, — gens libères, bien nés, bien instruits, conversans en compagnies honnêtes, ont *par nature un instinct et aguillon* qui toujours les pousse à fait vertueux et les retire de vice. » Nature est à ses yeux institutrice de vertu, et tout le secret de l'éducation ne consiste pour lui qu'à favoriser l'expansion des instincts. Le vice ou le mal, selon Rabelais, c'est de s'écarter de la nature, le bien ou la vertu, c'est de s'en rapprocher. Ne rien étouffer, comprimer, gêner ou corriger, mais tout aider, encourager, favoriser, développer, voilà donc son système, ou, pour mieux dire, son idéal, car il n'a point de système, à le bien entendre, mais plutôt ce qu'on appelle des vues. Pendant près de mille ans, *Antiphysis* a gouverné le monde, mais maintenant *Physis* triomphe ou va triompher d'elle, et la vie, rendue à son objet, qui n'est autre que la vie même, que le plaisir et la joie de vivre, va s'épanouir dans l'orgueil de sa force et de sa liberté. Plus de « lois, de statuts ni de règles, » plus de contrainte ni d'autorité qui resserre, ou qui émonde, ou qui ébranche, plus d'efforts sur ou contre soi-même, mais le développement plein et harmonieux de toutes les facultés, de toutes les puissances de l'être, l'enfant ou le jeune homme institué par « passe-temps » plutôt que par « estude, » et le monde transformé en une immense abbaye de Thélème.

Et par là s'explique enfin, sous la modération, quoique réelle, ce que l'on peut appeler le caractère militant et agressif du *Pantagruel* et du *Gargantua*. Rabelais respecte le dogme ; — et peut-être, au fond, continue-t-il d'y croire, à moins encore qu'il ne se soucie pas de savoir ce qu'il en pense ; — mais, en attendant, il ruine le support et il attaque la racine du dogme. Qu'est-ce en effet que cette adoration de la nature qui circule dans le roman tout entier, qui l'anime, qui donne à ses allégories, en même temps que leur sens, l'air, les couleurs et le mouvement de la vie ? sinon, tout simplement, une conception nouvelle de l'homme et de l'objet de l'existence humaine, qui se substitue insensiblement à l'ancienne ? puisque c'est la réhabilitation de tout ce que l'Église, en son langage, a condamné, condamne encore sous le nom de concupiscence. Les commentateurs ne l'ont pas toujours très bien vu, et parmi eux ceux qui continuent, sur la parole de

La Bruyère, à diviser Rabelais, pour ainsi dire, à faire de son œuvre deux parts, dont ils rejettent l'une, qu'ils délèguent à la canaille, et tout de même veulent retenir l'autre. Mais « la canaille, » mieux inspirée que les commentateurs, ce qui lui est arrivé quelquefois dans l'histoire, et notamment en cette circonstance, a parfaitement compris que Rabelais ni son livre ne sont de ceux que l'on divise; et la preuve, c'est qu'elle a créé la légende du curé de Meudon, précisément pour mettre entre l'homme et le livre un accord ou une unité dont elle sentait bien, pour ainsi dire, mais dont elle ne discernait pas le lien. Si Rabelais était moins ordurier, quelques lecteurs estiment qu'il serait moins *divertissant*, — en quoi peut-être ils donnent une étrange idée de l'espèce de divertissement qu'ils aiment, — et les autres, les délicats, le trouvant plus lisible, se trouveraient eux-mêmes soulagés d'un peu de juste honte qui se mêle à leur admiration. Mais ce ne serait plus Rabelais, ce ne serait plus le plus grand de nos *naturalistes*, ce ne serait plus le rénovateur parmi nous du culte de la nature; et ce qu'elle gagnerait en décence, il faut bien dire que son œuvre le perdrait en importance et en signification historique, littéraire, philosophique. Rabelais est beau de son impudence; et sans cette impudence, belle elle-même de son naturel et de sa sincérité, son livre, au lieu d'être ce qu'il est, l'expression de toute une part de la renaissance, n'est que roman, que *folâteries*, que contes à dormir debout.

Que l'histoire serait instructive, depuis deux cent cinquante ans, du progrès parmi nous de ce culte de la nature! C'est Calvin, presque le premier, qui essaie de s'y opposer; et, dans la seconde moitié du XVIe siècle, par-dessous les guerres de religion. la grande question qui s'agite, c'est de savoir si l'antique morale, — cette morale fondée théologiquement sur le dogme de la chute, mais en réalité, sur l'expérience de la perversité native de l'homme, — sera dépossédée du gouvernement de la conduite humaine, et si la nature suffira désormais toute seule à maintenir l'institution sociale. Calvin l'emporte, et l'église catholique se réforme elle-même, dans la discipline et dans les mœurs, sur le modèle du protestantisme. Dans les dernières années du XVIe siècle, dans les premières années du XVIIe, il semble que le concile de Trente ait donné le signal d'une renaissance religieuse; et rarement on a vu, chez les protestans comme chez les catholiques, de plus beaux exemples de vertu. Mais le petit troupeau des épicuriens, ou, comme l'on dit alors, des libertins, ne s'est pas dispersé. Postérité dégénérée, mais postérité de Rabelais tout de même, et directe, les Théophile, les Saint-Amant, les Saint-Pavin, les Scarron continuent le XVIe siècle jusqu'au milieu du XVIIe siècle; et le bourgeois parisien les approuve, ce bourgeois dont les fils vont s'appeler ou s'appellent déjà Boileau, Chapelle, Molière, Regnard, Voltaire.

En vain le jansénisme, avec Nicole et Pascal surtout, essaie une fois encore de rétablir dans ses anciens droits une morale plus pure, plus rigoureuse, presque calviniste, — et c'est ici le lien qui unit entre elles *les Provinciales* et *les Pensées;* — en vain, et tout en combattant la théologie janséniste, et au besoin le parti, Bossuet et Bourdaloue, dans la chaire chrétienne, secondent cependant cet effort. Ils n'ont pas plus tôt disparu, ou même ils vivent encore, que déjà l'esprit du XVIe siècle reparaît dans celui du XVIIIe, et, en particulier, dans ce fameux *Dictionnaire* de Bayle, mélange surprenant et caractéristique, d'érudition, d'athéisme et d'obscénité...

Je craindrais, si je poursuivais, que l'on ne m'accusât de vouloir, avec ses fanatiques, transformer Rabelais en un précurseur des idées de la révolution. Et, en effet, il faut prendre garde aux expressions dont on se sert pour caractériser un homme ; et ne pas lui prêter des intentions ou des idées que nous n'avons appris nous-mêmes à nommer que depuis qu'il est mort. Dire de Rabelais qu'il fut un précurseur de la *Tolérance* et de la *Libre pensée*, cela est aussi ridicule que de dire de César que ses discours *électrisaient* ses troupes, ou qu'un regard de lui *magnétisait* ses soldats rebelles. Il n'est pas moins vrai cependant que l'on ne saurait, comme l'a fait Montaigne, mettre l'auteur de *Pantagruel* au nombre des auteurs « simplement plaisans ; » ni se contenter, avec Sainte-Beuve, d'en faire un « Homère bouffon. » Rabelais est quelque chose de plus, ou quelque chose d'autre. Il s'égaie, et il nous égaie ; mais il pense, et il nous fait penser : c'est ce qui le distingue des conteurs de son temps et de ceux qui l'ont précédé. Que d'ailleurs on ne puisse pas l'entendre aisément ni toujours, rien de plus naturel. Lui-même, en effet, n'entend qu'à peine sa propre pensée ; ou du moins, comme il n'en voit pas toutes les conséquences, qui ne s'en dégageront qu'une à une, selon que l'occasion et le temps le voudront, il n'en donne pas toujours une expression assez nette, assez compréhensive. Mais, pour n'y être pas exprimées comme elles ne pouvaient l'être que longtemps après lui, presque toutes les idées dont le monde moderne a vécu jusqu'à nous n'en sont pas moins dans Rabelais. On doit même ajouter que la plus enveloppante, en quelque sorte, celle d'où sont sorties depuis lors presque toutes les autres, est justement celle dont il semble avoir voulu, en ne se lassant pas d'y revenir, épuiser la fécondité. Et si j'aurais mieux aimé, je l'avoue, — pour nous, non pas pour lui, — qu'il appliquât son génie à un autre usage, j'espère que les Rabelaisiens eux-mêmes, respectueux de la liberté de penser, ne m'en voudront pas de ce vœu, — rétrospectif, admiratif et inoffensif !

F. Brunetière.

REVUE DRAMATIQUE

Vaudeville : *Renée*, drame en 5 actes, de M. Émile Zola. — Ambigu : *Mademoiselle de Bressier*, drame en 5 actes, de M. Albert Delpit. — Gymnase : *le Gentilhomme pauvre*.

Deux essais de tragédie moderne, à quelques jours d'intervalle, ont paru sur la scène : *Renée*, de M. Émile Zola, au Vaudeville, et *Mademoiselle de Bressier*, de M. Albert Delpit, à l'Ambigu. L'auteur de *l'Assommoir*, dans l'imagination des hommes, n'est pas précisément un jeune frère de Corneille et de Racine ; on sait assez, d'autre part, que l'auteur des *Dieux qu'on brise* n'arrive pas de Medan. Du premier, cependant, une telle entreprise n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas toute sa doctrine ; quant au second, si l'on connaît son naturel, on ne sera pas surpris de le trouver sur ce terrain, même aux côtés du premier. On peut augurer, d'ailleurs, qu'il y a entre les deux ouvrages de singulières différences ; et d'abord on peut gager que les héros de M. Zola ont plus de vices, les héros de M. Delpit plus de vertus. Mais quoi ! Chimène et le Cid nous donnent de meilleurs exemples que Phèdre : et *Phèdre* et *le Cid* sont pourtant deux tragédies.

La tragédie ! A maintes reprises, dans ses campagnes de critique, M. Zola s'est tourné vers elle et a invoqué son souvenir. Il a constaté que le drame, après un demi-siècle à peine, était caduc : le public, les auteurs mêmes, reconnaissaient la vanité de ce genre, où la peinture des passions et des caractères est sacrifiée à l'action ; et, devant cette décrépitude précoce, on éprouvait un malaise, on s'inquiétait

du lendemain; à tâtons, voire en piétinant sur place, on cherchait un genre nouveau. Eh bien! par-delà le drame, il fallait remonter jusqu'à la tragédie : non pas, sans doute, pour lui emprunter ses procédés, la pompe de son langage, la longueur de ses récits, l'artifice de ses confidens; mais pour imiter son mépris de l'intrigue et son perpétuel souci du cœur humain. Peu d'événemens, et qui ne seraient point compliqués, mais l'homme, tout simplement, voilà, derechef, ce qu'on mettrait sur la scène. L'action, comme autrefois, ne serait que la révélation de la personne, mais non plus seulement de la personne spirituelle et isolée dans le vide; c'est la personne physique aussi, la personne entière, et telle qu'un certain milieu la présente, qui revivrait devant nous. Et comme toute l'histoire de l'homme ne saurait tenir en un seul ouvrage, un fait unique, du domaine commun de la physiologie et de la psychologie, serait la matière d'une pièce. De quel nom s'appellerait cette pièce, tragédie ou drame, peu importe: le renouvellement de l'art classique, son « adaptation à notre époque,» voilà le problème.

La théorie est irréprochable : à qui l'honneur de la pratique? M. Zola y prétend : il n'a écrit *Renée*, — cela se voit assez, cela se voit même trop, — que pour s'exercer à cette « adaptation. »

Un simple fait, et qui est bien du domaine commun de la physiologie et de la psychologie, — l'inceste, — voilà le sujet de l'ouvrage. Quel inceste? L'amour d'une femme pour le fils de son mari. Hé! mais... ce fait-là, chacun sait qu'il a déjà servi pour un poème tragique; s'il n'en est pas d'autres, parmi les œuvres du répertoire, où la vie du corps se manifeste aussi bien que celle de l'âme, il y a du moins celle-ci, *Phèdre :*

Je sentis tout mon corps et transir et brûler...

C'est justement, j'imagine, parce que cette matière est celle de *Phèdre*, que M. Zola en a fait choix pour son essai de tragédie renouvelée.

Il a trouvé, d'ailleurs, un milieu moderne où le crime antique, s'il se reproduisait, pouvait demeurer intéressant; il a paru profiter d'un bon avis. « Supposez, avait-on dit (1), que Mlle Rougon-Macquart ayant épousé M. Quenu-Gradelle, charcutier, devienne amoureuse de son beau-fils Quenu-Gradelle, garçon épicier... Le sujet aussitôt devient odieux et repoussant, ou ridicule et grotesque... Dans ce milieu bourgeois, il n'y a pas d'explication *psychologique* du crime, et l'amour incestueux de la femme Quenu deviendrait une pure dépravation des

(1) M. Ferdinand Brunetière, *le Roman naturaliste;* Calmann Lévy.

sens... Mais à la hauteur où les circonstances ont placé la Phèdre et l'Hippolyte tragiques, c'est-dire dans un monde où ni les désirs ne sont habitués à connaître d'entraves, ni les volontés à s'embarrasser des obstacles,.. tout est changé. » Aussi M. Zola n'a-t-il pas logé l'inceste en quelque arrière-boutique, mais dans le plus riche hôtel du parc Monceaux : à défaut d'un roi, d'une reine et d'un prince, personnages à présent presque fabuleux, il a pris un financier parvenu, — un des tyrans du jour, — sa femme et son fils; pas plus que chez les demi-dieux, dans ce monde-là, les passions ne sont habituées à se modérer ni à subir aucune gêne ; l'ivresse de la toute-puissance, le vertige moral, dans un pays où il n'y a plus de trône, où peuvent-ils s'expliquer mieux que sur une montagne d'or?

Enfin, cette question préalable se posait : conçue par un tel auteur, pour qui toute la personne humaine est soumise à la science et le libre arbitre n'est qu'un vieux mot, Phèdre serait-elle encore un personnage dramatique? Offrirait-elle encore l'émouvant spectacle d'une lutte de sentimens et pourrait-elle montrer, dans le crime, « une douleur vertueuse? » Ou ne serait-elle pas plutôt une malade, qui roulerait sur une pente unie vers sa fin nécessaire? M. Zola, par bonheur, avait de quoi répondre à ces doutes : nous ne recevons pas de la nature et de nos parens les bons instincts ou les mauvais, mais les uns et les autres; la bataille est la même entre ceux-ci et ceux-là que naguère entre la passion et la liberté. Admettez, pour simplifier les choses, que le père de l'héroïne soit parfaitement pur, et sa mère parfaitement impure : l'héritage de l'un et celui de l'autre, en son âme, se livreront de furieux combats. Qu'importe au spectateur que le dogme ait péri, si le *drame* est sauf?

Ainsi, non-seulement le dessein de M. Zola était louable, mais aucune des conditions essentielles pour le succès de son entreprise ne lui manquait. On entrevoit ici la tragédie moderne; elle n'est donc pas une chimère : si elle n'est pas faite, elle se fera.

Hélas! non, elle n'est pas faite!.. Mon premier reproche à cette œuvre-ci, à *Renée*, c'est que l'exécution en est trop naïve. M. Zola reprend, malgré les défenses qu'il a publiées jadis, les procédés les plus vieillis du répertoire. Écoutez sa Phèdre et son Hippolyte, au deuxième acte, admirez quels discours il leur souffle : est-il quelque part, chez Racine, d'aussi froides analyses de sentimens? Au troisième, l'entretien de Renée avec son père n'est qu'un monologue à peine déguisé : « Mon père, dit-elle, vous êtes ma conscience. » En effet, elle parle devant lui comme on se parle à soi-même dans un vestibule classique; et, si inquiétans que soient les propos de la jeune femme, ce père la laisse tout de suite après : il a fini son office de conscience. A la dernière scène, surprise par son mari, pressée entre cet homme

et son fils, et prête à se tuer, l'héroïne prononce une harangue et distribue des arrêts : à celui-ci, à celui-là, et puis à la société entière elle rend la justice. Vous reconnaissez cette convention; fut-elle jamais plus forte? — Et M. Zola, naguère, s'interdisait les confidens ! Qu'est-ce donc que cette Mlle Chuin, sinon une autre Œnone, dix fois plus docile que l'ancienne aux impulsions de l'auteur, une traîtresse de mélodrame chargée du maniement des ficelles?

A cet appareil démodé qu'il a tiré de la remise, notre homme ajoute un ornement trop neuf : c'est le pédantisme d'une science récente. Les personnages eux-mêmes font le commentaire pathologique de la pièce. On ne dit plus, comme autrefois :

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables;

on se pique d'un diagnostic plus précis et l'on ne craint pas le jargon. Ce père, ce magistrat, parlant à sa fille, lui définit le cas qu'elle présente avec la même rigueur qu'un indifférent qui serait médecin, ou romancier naturaliste : le mal dont elle souffre est la suite d'une lésion héréditaire, dont sa mère offrait déjà de fâcheux symptômes. Elle-même, peu s'en faut qu'elle ne dise couramment : « Ma lésion; » elle distingue à peu près, en se tâtant le pouls, les globules du sang paternel et ceux du sang maternel. C'est un monologue, disions-nous, que cette scène du père et de la fille : c'est aussi une consultation du Dr Charcot et la confession d'une de ses clientes. — Ainsi va cette singulière pièce, où des formules hétérogènes sont appliquées en même temps. A la regarder par ce biais, on croirait parfois que c'est l'œuvre de deux hommes : d'un abbé d'Aubignac et d'un petit-fils de Thomas Diafoirus. Au moins n'est-ce pas une tragédie moderne, mais une tragédie modernisée par un écolier. Un maître facétieux aura donné ce pensum : transposer la *Phèdre* de Racine dans le ton de nos contemporains. Un élève laborieux s'y est efforcé. Qu'était-ce que l'héroïne?

La fille de Minos et de Pasiphaé.

Qu'était-ce que Minos? Un magistrat du temps, un membre de la cour suprême des enfers. Et Pasiphaé? Une princesse à qui plaisaient trop les libertés de la vie champêtre :

Mugitusque boum mollesque sub arbore somni!

La Phèdre nouvelle sera donc la fille d'un président de la cour de Paris et de son épouse, qui aura pris la clé des champs. Qu'était-ce

que Vénus ? Le symbole d'un certain tempérament, dont la raison première est une lésion. Dès lors, on ne dira plus : « Puisque Vénus le veut... » Mais on dira : « Fatale lésion ! » D'ailleurs, la disposition générale de l'ouvrage sera respectée : ni les examens de conscience ni les tirades n'y feront défaut. Ainsi transformée ou travestie, la pièce aura l'air d'une espèce de parodie sérieuse.

Mais par ces raisons, *Renée* pourrait faire sourire ou faire bâiller ; — sourire : c'est une parodie ; bâiller : elle est sérieuse ; — elle a fait crier cependant : où donc gît le scandale?

Un sujet tel que celui-ci, « ne donnant que de très méchantes idées, ne devait jamais remplir notre scène... J'ai vu les dames les moins délicates n'entendre ces mots, dont cette pièce est farcie, qu'avec le dégoût que donnent les termes les plus libres, dont la modestie ne peut s'empêcher de rougir. » C'est de *Phèdre*, et non de *Renée*, comme on pourrait croire, qu'il est ici question, et ce témoignage d'un critique date de deux siècles. Un autre, il y a quatre-vingts ans, écrivait : « Si la poésie est l'art de farder le vice, je conviens que cette scene (où Phèdre se déclare) mérite de grands éloges ; car la plupart des lecteurs ne reconnaîtront pas, sous la politesse des formes et l'élégance des vers, ce qui, sans ce déguisement, les aurait choqués au plus haut point. » Chez M. Zola, ce « déguisement » n'est pas en usage : suffit-il, pour expliquer ces hauts cris, d'alléguer que la vue de l'inceste, en ce temps-ci même, est trop pénible aux honnêtes gens? Mais M. Zola, qui n'est pas si barbare qu'on se le figure, a voulu ménager notre pudeur. S'il n'a pas pris la même précaution que Racine, s'il n'a pas mis sur le théâtre « la seule pensée du crime » au lieu du crime accompli, j'ose dire qu'il a fait plus pour les délicats : il a renouvelé le tour de Pradon ! Celui-ci, pour corriger la donnée, avait inventé cette malice : Phèdre n'est pas la femme, elle n'est que la fiancée de Thésée. De même à peu près, si Renée est la femme d'Aristide Saccard, elle n'est sa femme que de nom. Dans ce roman, *la Curée*, que l'auteur a refondu pour le couler en drame, — il ne s'est pas contenté de le mettre en dialogue et de le découper par scènes, c'est une justice à lui rendre, — on était incestueux à la bonne franquette. Au moment de produire ces gens-là sur les planches, M. Zola tout seul, sans l'aide de M. Busnach, a été pris d'un scrupule. Quelqu'un avait dit de Pradon : « Il a détruit le sujet en voulant affaiblir le crime ; » M. Zola s'est exposé au même compliment. Son stratagème perfectionné est d'ailleurs plus extraordinaire que celui de l'inventeur : une telle femme, qui fait durer dix ans un mariage tout spirituel, est un personnage plus rare qu'une fiancée. Ajoutez que cette supercherie repose sur une combinaison encore plus étrange, et qui sent le mélodrame plutôt que la tragédie : Renée a été violée, on ne sait comment ni par qui ; elle a révélé ce

malheur à son père, on ne sait pourquoi; elle s'est procuré, par l'appât de sa dot, un inconnu qui prend le dommage à son compte, et que le père, contrairement à quelques vraisemblances, accepte pour gendre; elle déclare à ce mari que toujours, après de telles noces, elle restera pour lui une étrangère. Nous voilà loin de la simplicité classique. Et cette femme ainsi mariée, cette femme que ravage la névrose héréditaire, l'auteur dramatique, plus sévère que le romancier, ne lui permet aucun délassement amoureux avant l'inceste : elle vit côte à côte avec son mari et sans le trahir, sans pécher en action contre la pureté, dix années durant; — c'est une sainte!.. M. Zola, en vérité, ne la retient-il pas un peu trop, par un trop rigoureux souci des bienséances? Après un tel noviciat, il n'est guère croyable qu'une femme, au lieu de prononcer le vœu définitif de chasteté, prenne pour premier amant son beau-fils, — et quel beau-fils!

Rarement un auteur sacrifia davantage à la pudeur publique : tant de concessions, et de si coûteuses, comment peuvent-elles être inutiles? La cause du mal, la plus profonde, l'irrémédiable, et qui devait toujours l'être, quelle que fût l'exécution de la pièce, nous venons d'y toucher. Dans la préface du roman, l'écrivain se glorifiait d'avoir étudié « trois monstruosités sociales; » pour principaux personnages, il annonçait une femme névropathe, un spéculateur forcené, un tiers enfin qu'il désignait par cette qualité : « l'homme-femme des sociétés pourries. » A ces trois héros, joignez une vieille soubrette, qui est proprement une entremetteuse : vous avez un quadrille qui, sur la scène, est d'un aspect peu ragoûtant. Le père de l'héroïne, un parfait honnête homme, apparaît bien deux fois, en guise de cavalier seul : oh! oui, bien seul! La compensation est mince. Le public, à cette gerbe de plantes vénéneuses qui sentent mauvais, préférerait un bouquet de fleurs artificielles et ingénieusement parfumées : à l'heure qu'il est, il se pâme de joie, au Gymnase, devant ce vieux vaudeville optimiste, *le Gentilhomme pauvre*. Il pourrait cependant, par curiosité, flairer ici trois ou quatre poisons à la fois, et ne se plaindre qu'ensuite. Mais considérez la réaction d'un de ces poisons sur les autres; c'est du rôle de « l'homme-femme » que je veux parler : ce gamin vicieux est aimé par sa belle-mère. Quelle sorte d'attrait il a pour elle, on pouvait l'expliquer dans le roman : il est impossible, absolument impossible, de le montrer sur la scène. Vainement Renée répète elle-même ce que disait le romancier : à savoir que son naturel énergique est un élément mâle, et que la faiblesse de Maxime est femelle. Nous ne pouvons voir les raisons de cet amalgame, ni par conséquent les comprendre. Ce n'est plus qu'un fait, un accident physique, et justement ce qu'on craignait tout à l'heure, un trait de « dépravation des sens; » et le pis encore, c'est que ce fait, il faut que nous l'admettions sur la foi de l'auteur.

Cela ne va pas tout seul. Un amant, avec cette mine! La chose n'est guère vraisemblable. Ce petit bonhomme se vante, cette femme se calomnie; ou plutôt, c'est une invention de M. Zola : elle est odieuse et ridicule. Qu'on nous rende Hippolyte!

Athènes me montra mon superbe ennemi,

disait Phèdre. A la bonne heure! Voilà un gaillard qui aurait justifié l'inceste; mais ce vilain *groom!..* Et ce chapitre du roman revient à la mémoire, où Maxime et Renée assistaient à une représentation de *Phèdre;* Maxime, à demi-voix, portait ce jugement sur Hippolyte : « Quel godiche! » Hé bien, et lui?.. Renée, il est vrai, ce même soir, s'était rendu justice par avance, et en même temps aux comparses que voici : « Comme son drame était mesquin et honteux, à côté de l'épopée antique! » — M. Zola eût mieux agi pour son intérêt en montrant un inceste franc, pourvu que le complice en fût présentable. J'entends bien que c'est une spéciale nuance de corruption qu'il a voulu peindre, et justement cette contagion qui s'établit d'une créature telle que Renée à une créature telle que Maxime : un autre modèle n'eût pas servi son idée; mais le tableau qu'il a conçu ne pouvait s'exposer à la lumière de la rampe.

Nous connaissons à présent le mal essentiel de l'ouvrage : le caractère de Maxime, ou plutôt le rapport de ce caractère à celui de Renée, n'est pas dramatique. D'autres causes d'insuccès pouvaient s'éviter. La camaraderie du père et du fils, tous deux lancés dans le monde galant, pouvait se trahir avec aisance et vivacité, au lieu de se marquer, ainsi qu'il arrive dans ce deuxième acte, par une lourde affectation de cynisme. Il n'était pas nécessaire que cette figure épisodique, introduite vers le milieu de la pièce, la fiancée de Maxime, fût une ingénue de vaudeville. Aucune loi esthétique ne voulait que le dénoûment de cette tragédie fût amené par des moyens de mélodrame, ni que ces moyens fussent employés gauchement; le destin n'avait commandé ni ce manège des acteurs ni cet usage des accessoires : intervention d'une traîtresse, quiproquo, flagrant délit, revolver apporté par le mari pour tuer l'amant, ramassé par la femme et tourné contre elle-même. On avait le droit de s'attendre que le plus fameux des « naturalistes » fît parler naturellement ses personnages, et ne leur prêtât pas tant de phrases écrites et mal écrites. Mais supprimez tous ces défauts : un vice intime aurait encore perdu l'ouvrage; et contre ce vice, d'autre part, même ses beautés ne pouvaient prévaloir.

Ses beautés! Il en a donc? — Le premier acte, ou plutôt le prologue, malgré la bizarrerie de ses données, a un air de grandeur. Il est tiré presque entier d'une nouvelle, *Nantas*, qui doit dater de la jeunesse de

M. Zola : le futur créateur des Rougon-Macquart était alors soumis, sans doute, aux parties les plus romantiques du génie de Balzac. Quoi qu'il en soit, les scènes de ce prologue ont une carrure, elles sont juxtaposées avec une franchise qui impose le respect. Cette facture est un peu grossière, elle exprime la puissance : elle convient à M. Zola, qui ne se donne, que je sache, en aucun sens, pour un petit maître. Et ce qui est d'un maître, tout de bon, c'est la scène culminante de la pièce, au quatrième acte, c'est ce débat du mari et de la femme. Ici, l'auteur recueille le bénéfice dramatique de son étrange invention d'un mariage non consommé. Renée, depuis la veille, appartient à son beau-fils : si elle se livre à son époux, c'est là que va commencer l'inceste réel. Or justement, après dix années de lutte pour la conquête de Paris, il ne manque plus rien à Saccard, excepté sa femme. Elle seule, après que la fortune lui a cédé, lui résiste encore. Elle a méprisé d'abord cet aventurier, qui, pour un salaire, a couvert de son nom la violence d'un autre. Cette première mise de fonds, il l'a fait valoir avec intelligence, avec énergie, n'importe : elle se défend d'apercevoir ses mérites. Lui, cependant, ces dédains l'irritent, le piquent au cœur, et le voici dans la chambre de Renée. Il plaide avec éloquence la cause de son juste désir ; il raconte sa vie et ses efforts, il en réclame le prix suprême : « La première heure de notre existence commune a été infâme, soit ! Relevons la tête ensemble, et soyons heureux. » Elle est émue, la misérable, et son émotion même lui fait horreur ; elle recule, et, d'un souffle strident, elle murmure : « Trop tard ! il est trop tard !.. » Mais ce que j'admire surtout, c'est la suite ou le mélange des sentimens de cet homme. L'occasion de sa visite, c'est un marché qu'il doit faire signer à sa femme : bien qu'amoureux, il demeure ambitieux d'argent ; sous un prête-nom, il veut acheter à bas prix des biens dotaux qu'il revendra cher. Et puis il s'anime, il s'attendrit : « Ne signez pas ce papier, dit-il. — Pourquoi ? — Parce qu'on vous vole ! » Il s'échauffe encore, il est repoussé : alors, sa passion ayant échoué, sa cupidité reprend le dessus : il réclame la signature.

La matière morale d'une telle scène et sa conduite, le grand train dont elle est menée, font honneur à M. Zola. Toute une pièce de cette qualité, de cette allure, voilà ce que méritaient ces artistes : Mlle Brandès, qui prête à Renée ses nerfs et son âme ; M. Raphaël Duflos, qui a composé le rôle de Saccard en comédien. Cette pièce digne de sa renommée, M. Zola l'écrira-t-il un jour ? Oui, sans doute, celle-là et bien d'autres : il se le promet assez publiquement ! Aux téméraires qui le malmènent, il ne jette pas seulement les noms d'imbécile et de menteur ; se raidissant sous leurs critiques, il riposte encore par cette menace : « Vous ferez de moi un grand dramaturge, comme vous en avez fait déjà un grand romancier. » *Amen !..* J'avais ouï dire que la

cabale, en s'attaquant à *Phèdre*, avait découragé Racine du théâtre, et je pensais m'inquiéter pour M. Zola; je suis rassuré par son algarade: il est plus résistant que Racine.

C'est le souvenir de Corneille qu'on a évoqué à propos de *Mademoiselle de Bressier :* un *Cid* en habit de nos jours, ni plus ni moins, tel s'annoncerait le nouveau drame, tiré d'un *romancero*-feuilleton que les lecteurs du *Figaro* n'ont pas oublié (1). *Le Cid* au courant, juste en même temps que *Phèdre*, ô l'heureuse semaine pour les classiques!.. Mais si, en effet, M. Delpit veut les continuer, c'est à sa manière : il n'a pas l'esprit fait comme M. Zola. Il ne sait pas s'attacher avec tant de patience au « document humain; » en revanche, il a ce don, il l'a même à un degré tout à fait éminent : l'imagination des situations tragiques. Aperçoit-il un Rodrigue contemporain, né du mauvais côté de la barricade, et sa Chimène, fille et sœur de loyaux soldats? Ce serait peu, à son gré, que le souvenir d'une seule mort séparât le héros de l'héroïne. Le père de ce Rodrigue aura combattu contre le père de Chimène, tué dans la guerre civile; complice d'un guet-apens, il aura trempé dans l'assassinat de son frère; et Chimène, à son tour, de ses propres mains, aura livré le père de Rodrigue à des vengeurs.

Est-ce bien, cependant, Chimène et Rodrigue qu'il faut nommer, à propos de Faustine de Bressier et de Jacques Rosny? Mais le fils de don Diègue et la fille du comte s'aimaient avant la querelle de leurs pères; aussitôt que cette querelle éclate, ils savent leur malheur. Jacques et Faustine, au contraire, pourraient soupirer, comme la Juliette de Shakspeare, et même avec plus de raison : « Mon unique amour émane de mon unique haine! Je l'ai vu trop tôt sans le connaître et je l'ai connu trop tard. Il m'est né un prodigieux amour, puisque je dois aimer un ennemi détesté! » Aussi bien que Roméo, et mieux encore, Jacques pourrait s'écrier : « Oh! je suis le bouffon de la fortune! » L'affreuse aventure qui les avait désignés pour une mutuelle exécration, et dont le spectateur fut témoin, les enfans de Pierre Rosny et du général de Bressier ne la découvrent qu'après avoir commencé de s'adorer, quand ils sont déjà l'un à l'autre, à l'heure même où leur félicité va s'établir pour jamais. Ainsi, par sa conduite, par le progrès fatal des événemens, la pièce rappelle cette tragédie antique plutôt que cette tragédie moderne, *Œdipe roi* plutôt que *le Cid;* ou peut-être elle joint l'horreur sacrée de celle-là au pathétique humain de celle-ci : elle a quelque peu, du moins, de l'une et de l'autre source d'émotions. Deux actes durant, nous sommes mis dans la confidence du destin, nous assistons à ce duel des familles dans la mêlée d'une guerre; pendant deux actes encore, nous voyons les enfans marcher,

(1) Un vol. in-18; Ollendorf, éditeur.

les yeux bandés, les lèvres souriantes, vers le désespoir; au dernier, nous sommes témoins de leur chute dans un abîme de douleur, et enfin de leur salut : l'amour est plus fort que la haine... « Des entrailles prédestinées de ces deux familles ennemies a pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amoureux dont la ruine néfaste et lamentable doit ensevelir avec eux la lutte de leurs parens. » Ainsi chantait le chœur, dans le prologue de *Roméo et Juliette*. Le héros et l'héroïne de M. Delpit, au théâtre du moins, ont un meilleur sort : dans la couche nuptiale, et non dans le tombeau, finissent les inimitiés de leurs deux races.

C'est que notre auteur a exposé ici d'autres dissensions que celles des Capulets et des Montaigus, et qu'il importait davantage qu'il en montrât l'heureuse fin. On connaît « ce téméraire ou plutôt ce vaillant; » on sait que, même au théâtre, il n'a pas peur de grand chose : *le Fils de Coralie*, *le Père de Martial*, *les Maucroix*, passeraient difficilement pour les œuvres d'un timide. Il ose maintenant, cet amateur de prouesses, porter sur la scène nos dernières discordes civiles. C'est le tambour de la Commune de Paris qui gronde lugubrement à nos oreilles pendant ce premier acte; cette fusillade, au second, c'est le bruit que fait la juste colère des soldats de Versailles. Pour remuer impunément ces tisons récens, il fallait des mains courageuses et pures, — comme dans la vieille épreuve du jugement de Dieu. — La prudence et la décision, les diverses habiletés du dramaturge, ne suffisaient pas à faire écouter jusqu'au bout un pareil drame : sans la pureté d'intention, sans la hauteur d'âme, elles ne valaient rien. L'entreprise était une sorte de gageure, dont le gain serait doublement glorieux : M. Delpit ne l'a pas perdue.

Il est poignant, ce premier acte, en sa simplicité : à Paris, pendant « le second siège, » le ménage d'un ouvrier honnête, fourvoyé dans l'insurrection, tel est ce tableau d'intérieur. Rien n'y manque, on n'y trouve rien de trop. Comment un brave homme peut se battre pour une mauvaise cause, l'auteur le fait voir avec une irréprochable équité; je dis qu'il le fait voir, et non qu'il l'explique : sa pièce n'est pas une déclamation, mais une image de la vie. Quand Pierre Rosny quitte le chevet de son fils Jacques, blessé pendant le premier siège, et s'arrache aux embrassemens de sa femme pour aller rejoindre ses compagnons, les fédérés; quand sa femme, la bonne Françoise, entendant battre *la générale*, se précipite sur ses traces, je vous jure bien qu'il n'y a dans la salle ni cœurs « versaillais » ni cœurs « parisiens, » mais des cœurs français ou plutôt des cœurs d'hommes, saisis tous d'une même angoisse.

Un coin de paysage, à présent, une oasis dans cette banlieue désolée par la guerre civile : c'est le parc du général de Bressier, entre Paris

et Versailles. Le général n'est pas ici, mais à son poste, en face des insurgés. Sa fille Faustine, avec une amie, garde la maison. Étienne, son fils, entre deux alertes, y fait une visite. Des entrées, des sorties, des propos interrompus, — le tout nécessaire à l'exposition, — c'est la première partie de cet acte : elle peut sembler un peu longue, mais patience ! la suite va récompenser notre attention. Mlle de Bressier a recueilli, réconforté, fait reconduire à Paris une pauvre femme, tombée de fatigue devant sa porte : c'était Françoise Rosny, errant depuis deux jours à la recherche de Pierre. Soudain arrive cette nouvelle : le général, ce matin même, a été tué à la tête de ses troupes. Et aussitôt après, un fédéré fugitif, traqué par des chasseurs à pied, vient demander asile : un vaincu est sacré, disait le général ; Mlle de Bressier cache le suppliant. Mais un nouveau coup la déconcerte : son frère, tout à l'heure, a été pris dans une embuscade et massacré, oui, massacré par les compagnons de cet homme. « Entrez ! crie Faustine aux chasseurs. Celui que vous cherchez est ici. » Pierre Rosny, — c'était lui, — n'attend pas qu'on le saisisse ; il se présente de lui-même et dit à Faustine : « Si l'on m'avait tué ma femme et mon fils, j'aurais fait comme vous. » Les soldats l'entraînent. « Ah ! gémit la jeune fille, j'ai livré mon hôte ! » Et elle conjure un officier de le sauver. Mais la fusillade, éclatant derrière le mur, répond à sa prière. Elle jette ce cri : « Ah ! malheureuse !.. » et tombe évanouie. — Voilà un morceau de tragédie sans amour, exactement conforme au vœu de Fénelon et à cette définition qu'il donnait dans sa fameuse *Lettre à M. Dacier :* « Un tel spectacle pourrait être très curieux, très vif, très rapide, très intéressant : il ne serait point applaudi ; mais il saisirait, il ferait répandre des larmes, il ne laisserait plus respirer... » Point applaudi ?.. Ah ! si fait, — après que la toile est tombée.

Le troisième acte et le quatrième « laissent respirer. » Il se peut même que ce drame privé, après ce commencement de drame historique, paraisse un peu rétréci et que l'intérêt s'y refroidisse. Il est pourtant rattaché au second, par-delà dix années, ce troisième acte, il y adhère par un lien naturel autant qu'ingénieux. Jacques Rosny, devenu un sculpteur de talent, fait le buste de Faustine de Bressier, devenue Mme de Guessaint. Il annonce qu'il veut dédier un bas-relief aux héros de la Révolution française. « Fi de la politique ! » dit la jeune femme. L'artiste répond : « Ceci n'est pas de la politique, mais de l'histoire. — A ce compte, reprend-elle, les héros de la dernière insurrection... » Jacques l'interrompt avec gravité : « Les soldats de Versailles ont fusillé mon père. — Les insurgés, réplique-t-elle, ont tué mon père et massacré mon frère. » Vont-ils découvrir sitôt l'obstacle qui les sépare ? Mais non ; s'aimant déjà, ils l'évitent d'instinct : Jacques n'a point de curiosité, mais seulement de la pitié, pour le malheur de Faustine, et Faus-

tine pour le malheur de Jacques. Cet accord discret de sentimens nous cause un délicat plaisir.

Cependant le héros a déclaré son amour; et, par vertu, l'héroïne l'a fui. Au quatrième acte, elle revient, se croyant veuve; ils touchent l'un et l'autre au bonheur permis. Mais, par une péripétie tirée du Code, ce bonheur recule : on n'a pas la preuve de la mort de M. de Guessaint. Jacques, cette fois, désespère, il est tout près d'attenter à ses jours; Faustine tombe dans ses bras : « Mon honneur pour ta vie! »

Les voilà l'un à l'autre, une seule âme, une seule chair; et cette union va être consacrée : le document souhaité, un messager l'apporte... Messager du destin, assurément! Quelques mots, qu'il a prononcés par courtoisie, amènent la reconnaissance, — « l'agnition, » comme disait Corneille, interprète d'Aristote. Il y a là deux ou trois scènes entre la veuve du fusillé, son fils et la jeune femme qui l'a livré naguère, deux ou trois scènes qui sont toutes pleines, en effet, d'une terreur antique ou bien cornélienne. Et celle qui suit, où Jacques presse Faustine sur son cœur, et puis l'écarte et l'interroge : « Tu te rappelles mon père... Est-ce que je lui ressemble?.. » Ah! si seulement c'était traduit de Shakspeare!.. On sait que c'est du Delpit : on applaudit, mais moins. On applaudit encore, et c'est justice, à l'heureux dénoûment, à la veuve qui abjure sa rancune, aux enfans réconciliés. On applaudit, et c'est justice encore, pour faire relever la toile, pour fêter ces généreux artistes : Mlle Tessandier, M. Chelles, et cette distinguée recrue, Mlle Deschamps. On n'oublie pas leurs camarades, disparus au cours de la pièce, Mlles Pierval et Vrignault, MM. Gravier et Fugère. *Mademoiselle de Bressier*, à l'Ambigu, est montée comme elle aurait pu l'être sur des planches plus illustres.

Ce n'est pas facile, pourtant, de jouer la tragédie, même la moderne; et ce n'est pas facile de l'écrire : il y paraît bien. Si l'auteur commet quelques fautes, plutôt que d'en triompher on doit regarder ses mérites. « La tragédie est quelque chose de beau quand elle est bien touchée, » est-il dit dans la *Critique de l'École des femmes;* il est vrai qu'un personnage, par commission de Molière, réplique aussitôt : « Quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, vous ne vous abuseriez pas. » Tragique ou bien comique, en fin de compte, « l'art est difficile; » — pourquoi n'est-il pas vrai que la critique soit aisée?

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril.

Y a-t-il donc une fatalité acharnée à ruiner les espérances de paix à mesure qu'elles se réveillent, à remettre le trouble dans les affaires des peuples dès que le calme semble renaître, à fatiguer l'opinion de perpétuelles alertes? Le fait est qu'aux jours où nous vivons, la corne d'abondance des incidens paraît aussi inépuisable que la corne d'abondance des fautes. On va, sans y songer, sans le vouloir, d'une crise à une autre crise. Il n'y a pas si longtemps encore, on a passé quelques semaines, près de deux mois, à interroger tous les matins les augures, à se demander, non sans une certaine anxiété, ce qui allait arriver, si on ne touchait pas par hasard à quelque effroyable conflit. Pourquoi? A quoi tenait cette situation troublée? On ne le savait même pas; on sentait vaguement le danger, on ne pouvait pas le saisir. On nous disait galamment, il est vrai, que nous étions sous le tranchant du couteau, on ne nous disait pas pourquoi. Les vraies causes, les faits précis se dérobaient sous des prétextes frivoles ou d'artificieuses déclamations, et le péril, pour être mystérieux et insaisissable, n'en était pas évidemment moins grave. Puis un matin, sans doute sous l'influence des premiers souffles du printemps et des bonnes élections allemandes, les nuages ont paru se dissiper comme ils étaient venus; on a dit que c'était la paix, que cette année encore serait sauvée du grand conflit. La paix a été certes saluée partout comme la bonne nouvelle! A peine, cependant, avait-on échappé à cette crise d'hiver et commençait-on à se reposer dans le sentiment

d'une sécurité renaissante, l'alerte est venue d'un autre côté, à l'improviste. Cette fois, c'est une affaire de frontière, ou, pour mieux dire, une très délicate affaire d'arrestation sur la frontière lorraine; c'est l'incident de Pagny-sur-Moselle qui est venu renouveler l'épreuve des agitations d'opinion, remettre brusquement en présence les susceptibilités nationales promptes à s'émouvoir, les gouvernemens eux-mêmes devant le monde surpris et attentif.

Comment les choses se sont-elles passées réellement dans cette malencontreuse et pénible affaire, qui, une fois de plus, met pour ainsi dire brutalement à nu une situation difficile? Dégagé de tous les commentaires, de tout ce qui peut le compliquer ou le dénaturer, l'incident par lui-même n'aurait eu sans doute qu'une importance relative et limitée s'il n'y avait des circonstances où tout s'aggrave et s'envenime d'un instant à l'autre. Prenons les faits pour ce qu'ils sont. Il y avait depuis bien des années, à Pagny-sur-Moselle, un commissaire de surveillance français, M. Schnæbelé, vieux et fidèle fonctionnaire, accoutumé au service de frontière, habile à remplir ses devoirs de sentinelle avancée, et qui, par cela même, était visiblement devenu dans ces derniers temps suspect aux autorités allemandes. Il avait été, paraît-il, enveloppé dans des poursuites dirigées par la cour de justice de Leipzig pour des faits qui se seraient passés dans l'Alsace-Lorraine, et il aurait même été, dit-on, sous le coup d'un mandat d'arrestation dans le cas où il pourrait être saisi sur le territoire allemand. Le savait-il lui-même? Connaissait-il la position délicate qui lui était faite? Toujours est-il que récemment, à la veille du 20 avril, il recevait pour la seconde fois de son collègue allemand, commissaire comme lui d'un poste voisin, un rendez-vous officiel sur la frontière pour une affaire de service commun. M. Schnæbelé n'hésitait pas à se rendre à l'appel qui lui était adressé; au moment voulu, il était à la limite, — et c'est ici que le petit drame de Pagny se précipite. Peut-être le commissaire français, en attendant son collègue qui ne paraissait pas et qui n'a jamais paru, s'aventurait-il à quelques mètres sur le territoire allemand, lorsqu'il se voyait tout à coup assailli par deux agens jusque-là invisibles, qui se jetaient sur lui, remplaçant d'une étrange façon leur chef absent. Vainement il se débattait et il réussissait même un instant à se replier à l'abri de la frontière : il n'était pas moins poursuivi sur le territoire français, terrassé, garrotté et traîné prisonnier à Metz, où il est resté jusqu'à ces derniers jours. C'est là le fait simple et avéré. A peine l'arrestation de M. Schnæbelé dans ces conditions a-t-elle été connue, l'émotion, on le comprend, a été aussi vive que profonde sur la frontière, et de là elle a gagné avec une rapidité électrique la France entière. L'affaire s'est trouvée naturellement portée aussitôt devant les gouvernemens, et,

depuis ce jour, une négociation active, pressante, n'a cessé de se poursuivre entre Paris et Berlin, surtout à Berlin, où tout se décide. Le dernier mot ne pouvait qu'être à l'équité internationale ; c'est là tout ce que la France demandait.

Le vrai point, en effet, est là. Que la cour de Leipzig, sans se préoccuper des conséquences de son action, ait cru devoir instrumenter contre un fonctionnaire français accusé d'être trop zélé à remplir ses devoirs de sentinelle de frontière, c'est son affaire. Que M. Schnæbelé ait pu, à la première minute, être strictement, matériellement arrêté sur le territoire allemand, c'est encore une autre question sur laquelle les témoignages peuvent être contradictoires et difficiles à concilier ; mais, tout examen de ces détails mis à part, il y a un fait qui domine tout, qui donne aux légitimes réclamations de la France le caractère évident d'une revendication de droit international. Le commissaire français a-t-il été officiellement convoqué par son collègue d'Allemagne sur la frontière pour une affaire de service? S'il l'a été, et on n'en peut plus douter, il était placé sous la sauvegarde de l'appel qui lui avait été adressé en sa qualité de fonctionnaire ; il n'a pu être arrêté que par une surprise inavouable, par un subterfuge qui a vicié d'avance son arrestation, et les agens clandestins qui l'ont attendu au piège pour le saisir, ont été, les premiers, les vulgaires violateurs de la garantie représentée par la parole de leur chef. On a cité justement un arrêté des consuls de l'an VIII refusant de retenir des émigrés jetés par un naufrage sur la côte de Calais, et motivant leur décision par ce considérant : « qu'il est hors du droit des nations policées de profiter de l'accident d'un naufrage pour livrer, même au juste courroux des lois, des malheureux échappés aux flots. » A plus forte raison n'est-il pas permis d'attirer par un louche et équivoque stratagème de police, pour un délit dit politique, un fonctionnaire d'état sur le territoire voisin. S'il en était autrement, il n'y aurait plus ni traditions tutélaires, ni règles protectrices entre les peuples, ni bonne foi publique, ni droit international. Il est clair qu'il n'y aurait plus aucune garantie le jour où un fonctionnaire de frontière, qui est une espèce de plénipotentiaire à chaque instant exposé à traiter avec les fonctionnaires de l'état voisin, pourrait être pris dans un piège à loup au sortir d'une conférence. La frontière serait livrée à la force et à la ruse. Le gouvernement de l'empire allemand, c'était à prévoir, ne pouvait se laisser compromettre par des agens subalternes dans ce qui n'apparaît plus que comme un médiocre guet-apens. Le chancelier de l'empereur Guillaume, avec ses saillies de génie et ses impatiences de domination, a l'esprit assez haut pour ne point hésiter à désavouer un acte maladroitement violent, fait pour émouvoir l'Europe autant que la France, et la constatation de l'irrégularité de l'arrestation du commissaire

français ne pouvait qu'être le préliminaire de sa mise en liberté. C'est ce qui arrive aujourd'hui, c'est ce qui paraît être en définitive le résultat de la négociation suivie en toute simplicité, avec une patiente modération, à Berlin.

A en juger d'après les apparences, on aura échappé encore à une crise qui aurait pu être plus grave : c'est certainement ce qu'il y a de mieux. Tout ce qui est gagné pour la paix est un bienfait pour les peuples. Tel qu'il est, cependant, si tant est qu'il soit fini, cet incident de Pagny a sa moralité, peut-être même plus d'une moralité, et pour la France, qui peut y puiser, si l'on veut, des conseils de prudence pour sa conduite sur sa frontière, et pour l'Allemagne elle-même, qui peut être intéressée à réfléchir, à se défendre des entraînemens de sa propre puissance. Nous tenons à ne parler qu'avec la plus simple modération.

L'Allemagne a la fierté de ses succès, c'est possible; elle en a aussi l'arrogance, c'est un fait tout humain. Elle encourage aisément ses serviteurs à tout oser, en croyant trop volontiers quelquefois que tout lui est permis. Quand on voit une cour de justice, qui a été la première cause des complications récentes, mandant devant elle, au besoin par voie d'arrestation, un fonctionnaire français comme prévenu de haute trahison contre l'empire, on se demande positivement ce que cela peut signifier. Si M. Schnæbelé s'était mêlé à des conspirations en Alsace-Lorraine, s'il avait été un agent d'agitation, il aurait eu assurément tort, il se serait gravement exposé, il serait sorti de son rôle : en réalité, le dernier rapport de justice qui vient d'être publié à Berlin n'articule rien de semblable contre lui. S'il s'est borné comme agent français à avoir les yeux ouverts sur ce qui se passait autour de lui, à se tenir informé et à informer son gouvernement, il n'a fait que ce qu'il devait, ce que font de leur côté les fonctionnaires allemands, sans qu'une cour française songe à les mander devant elle pour cause de trahison contre la France. Avec les procédés allemands, on peut aller loin : il n'y aurait pas un Français qui, accusé de relations suspectes, ayant eu par hasard l'occasion de s'exprimer un peu librement sur l'Allemagne et passant la frontière, ne fût exposé sans le savoir à être saisi pour crime de trahison. Cela rappelle un peu trop les décrets de Napoléon frappant le « nommé » Stein, déclaré coupable de haute trahison pour hostilité contre l'empire ! Il y a là évidemment une interprétation démesurée, un abus de la puissance souveraine, qui a été récemment une menace pour la France, qui peut être demain une menace pour d'autres, en attribuant à l'empire allemand une juridiction mal définie au-delà de ses frontières. Et qu'on ne dise pas que c'est un cas spécial, isolé : si le droit existait contre le commissaire français, il existerait contre d'autres; que devient la sécurité des relations?

Cette triste affaire de Pagny a une autre moralité : elle dévoile malheureusement une situation des plus difficiles, des plus aiguës, que des rigueurs nouvelles ne peuvent guère adoucir. M. de Bismarck, qui n'agit jamais en homme vulgaire, a écarté de sa main puissante l'incident de Pagny par un acte de déférence pour le droit international. Soit, c'est l'essentiel aujourd'hui, si c'est fini; mais dans les conditions laborieuses qu'on crée, d'autres incidens peuvent à tout instant survenir. A mesure qu'ils se succèdent, les esprits s'aigrissent, les rapports se fatiguent, la diplomatie épuise ses efforts de plus en plus pénibles à détourner des complications toujours nouvelles. Et alors que devient la paix, objet d'un vœu universel? Sur quelle base fragile et incertaine l'appuie-t-on? Voilà la situation cruelle et dangereuse dont devraient s'occuper avant tout ceux qui ont la responsabilité des affaires des peuples et qui ne veulent pas, nous le supposons, mettre sans cesse le repos du monde à la loterie des incidens.

Par une fortune singulière, pendant que la France en était à ces préoccupations et à ces émotions d'un incident malheureux, une partie de nos ministres, et avec les ministres, des sénateurs, des députés, continuaient leur voyage d'agrément en Afrique. Ils avaient bien choisi leur moment; ils ont du moins montré à M. de Bismarck qu'ils ne songeaient pas à la guerre, à des agressions contre l'Allemagne. Ils avaient bien autre chose à faire! Ils étaient occupés à organiser leurs caravanes algériennes, à se promener, allant porter la bonne parole chez les Kabyles, recevant les complimens des populations émues de voir tant de grands personnages, prodiguant les discours, promettant tout ce qu'on a voulu et encore plus. Ils ont fait leur tour complet à travers les ovations et les illuminations; ils reviennent l'un après l'autre comme des écoliers qui ont assez fait l'école buissonnière. La toile est déjà tombée sur cet intermède inutile des vacances parlementaires, sur cette médiocre représentation de politiques en tournée de plaisir, qui a disparu devant les affaires sérieuses du continent.

Que fera-t-on maintenant dès que les chambres vont être de nouveau réunies, d'ici à quelques jours? Va-t-on recommencer les luttes stériles, le jeu éternel des partis, les comédies entre opportunistes et radicaux, les agitations vaines, les expériences décousues aux dépens de tous les intérêts de la France? Les incidens qui viennent de se passer, qui succédaient eux-mêmes à d'autres incidens, seraient assurément bien faits pour ramener nos politiques du gouvernement et des chambres au sentiment de la réalité, pour leur rappeler qu'il y a des situations avec lesquelles il faut enfin cesser de jouer. Il y a surtout deux ordres de questions pressantes où il faut absolument se défendre de tout ce qui est esprit d'aventure et de parti. On a présenté une loi de réorganisation militaire qu'une commission du par-

lement manie et remanie depuis assez longtemps déjà et dont elle se prépare à demander la discussion à la rentrée des chambres. Cette réorganisation sera bonne ou mauvaise, elle offrira des avantages ou des inconvéniens, la question aura son jour; mais il est bien clair, dans tous les cas, que la première nécessité est de maintenir ce qui existe en le fortifiant, que ce n'est pas le moment de s'engager dans une entreprise qui exige du temps, de la maturité, et de s'exposer à être surpris par les événemens en pleine transformation ou plutôt en pleine désorganisation. Ce serait jouer le sort même de la France pour quelques fantaisies de théoriciens. Il y a un autre point où il n'est pas moins nécessaire de revenir à la vigilance la plus sévère, à la plus stricte prudence, c'est l'ordre financier. On a assez répété depuis dix ans aux ministères et au parlement qu'ils abusaient de la fortune de la France, qu'ils épuisaient le crédit et qu'ils s'exposaient ainsi à se trouver, un jour ou l'autre, avec des finances embarrassées, en face d'événemens qu'on peut toujours prévoir. Ce jour est venu, et les finances, qui pourraient être une des forces du pays, sont aujourd'hui une de ses faiblesses. On ne sait plus comment refaire l'équilibre dans le budget, comment relever le crédit affaissé sous le poids de charges démesurées; il le faut absolument, cependant, et on ne le peut que par le plus sévère esprit d'économie et de prévoyance, en se mettant résolument à l'œuvre pour rétablir à tout prix les conditions essentielles de l'ordre financier. Ce n'est plus une affaire de parti, c'est une affaire de patriotisme, et les chambres qui vont se réunir, le gouvernement qui va les seconder, qui devrait les diriger, prendraient assurément la plus redoutable des responsabilités s'ils touchaient, pour les diminuer ou les affaiblir encore, à l'armée et aux finances, ces deux grands ressorts de la puissance française.

Les affaires de l'Angleterre offrent certainement, depuis quelques semaines, un spectacle curieux au milieu des agitations, des diversions et des incidens qui remuent ou occupent le monde. Rien ne se dessine clairement, rien ne finit, tout se complique au contraire, tout se traîne dans une indécision agitée. Les partis sont plus divisés que jamais, les esprits s'aigrissent ou se troublent, et le désordre envahit le parlement lui-même, où les scènes violentes se succèdent, où les votes ne sont enlevés que par des coups de majorités accompagnés d'injures, de défis et d'expulsions. L'Angleterre n'est pas dans un de ses plus beaux momens, sous le consulat conservateur de lord Salisbury !

Si le ministère n'avait à s'occuper que de l'Egypte, éternel objet de négociation à Constantinople, avec le divan, ou à Londres, avec l'ambassadeur de France, il pourrait être tranquille. Ce n'est pas que la question ait cessé d'être délicate et qu'elle ne puisse retrouver un

jour ou l'autre quelque gravité ; elle n'a du moins pour le moment rien d'inquiétant ou d'irritant. Le ministère négociera, comme il a déjà négocié à la suite de ses prédécesseurs, prolongeant, en attendant, une occupation de l'Égypte, qui, à la vérité, ne résout rien, qui laisse tout en suspens aux bords du Nil. Si le gouvernement de la reine n'avait encore, pour exercer son activité, que l'Afghanistan, redevenu depuis quelques jours un objet de polémiques et de préoccupations, il pourrait ne pas trop s'émouvoir. L'insurrection qui a éclaté contre son protégé, l'émir de Caboul, n'est pas un danger bien pressant, et la question de délimitation qui s'agite depuis plusieurs années entre l'Angleterre et la Russie est maintenant transférée à Saint-Pétersbourg. Les commissaires envoyés par les deux gouvernemens ont fait leur travail, la diplomatie étudiera la frontière à tracer sur ce théâtre lointain éternellement disputé entre Turcomans russes et Afghans plus ou moins anglais. C'est une affaire de temps, de patience. Le grand conflit qui doit mettre aux prises l'Angleterre et la Russie en Asie peut traverser encore bien des phases avant de se dénouer. L'impératrice des Indes, la reine Victoria, qui vient de passer quelques jours de villégiature en terre française, sur les bords de la Méditerranée et sur les rives gracieuses du lac du Bourget, n'en paraît pas jusqu'ici plus émue que lord Salisbury à Londres. Avec l'Afghanistan et l'Égypte, on peut vivre encore plus ou moins longtemps sans être en péril; mais avec l'Irlande on n'est jamais en paix, il n'y a ni diplomatie ni temporisation. L'Irlande n'attend pas, elle ne laisse aucun repos ; elle ébranle gouvernement et parlement en les obligeant à s'occuper d'elle. Le ministère, avec son nouveau bill agraire et son nouveau bill de coercition, s'est engagé dans une campagne qu'il ne peut plus interrompre, qui est pour lui une occasion de difficultés toujours renaissantes et de luttes de plus en plus violentes.

C'est la grande affaire anglaise. Elle se déroule au milieu de toutes les péripéties, des agitations d'opinion, des manifestations, des contradictions passionnées, des conflits parlementaires, et elle n'est pas au bout. La majorité ministérielle, composée des conservateurs et des unionistes libéraux, se maintient, il est vrai, et elle finit par avoir raison de toutes les résistances des Irlandais et des libéraux amis de M. Gladstone; mais elle est obligée d'emporter chaque vote d'assaut, et la lutte est aussi dramatique que laborieuse. Depuis un mois que la discussion a commencé et qu'elle se prolonge presque sans interruption, elle n'en est qu'à la seconde lecture, c'est-à-dire au vote du principe du bill de coercition, dans la chambre des communes. Elle est à chaque instant entrecoupée d'incidens imprévus, et les dernières séances ont été marquées par des scènes de la plus étrange violence. L'autre jour, un conservateur, le colonel Saunderson, a cru

devoir associer les noms de quelques députés irlandais, membres de la ligue, aux noms des meurtriers et des assassins. Aussitôt un Irlandais, M. Healy, emporté par la colère, a rendu injure pour injure, apostrophant grossièrement le colonel Saunderson. Il a été naturellement appuyé par tous les Irlandais, et pendant quelques instans, dans un tumulte indescriptible, ont été échangés les défis, les menaces, les accusations de mensonge, de lâcheté, opposées à l'accusation de complicité dans les meurtres. Le speaker M. Arthur Peel, un fils de l'illustre Robert Peel, armé du droit de police que lui a récemment attribué le nouveau règlement, a été ou s'est cru obligé d'intervenir, et la scène a fini provisoirement par une mesure des plus graves, inusitée jusqu'ici, par l'expulsion de M. Healy. Les autres députés irlandais se sont hâtés, on le pense bien, de prendre fait et cause pour leur collègue expulsé, de répéter et d'aggraver ses paroles, bravant à l'envi les foudres du speaker. Pour la première fois peut-être, dans une chambre des communes d'Angleterre, le speaker a été insulté, et c'est là un des plus dangereux effets du nouveau règlement : on a prétendu armer le speaker d'un droit plus efficace de police dans la direction des débats, et on l'a, en réalité, compromis en le faisant sortir de la neutralité impartiale et toute pacifique à laquelle il devait une autorité jusqu'ici respectée. M. Peel a été, dit-on, malade de l'expulsion de M. Healy, qui, dans tous les cas, reste un fait curieux et nouveau, un signe caractéristique dans l'évolution des mœurs parlementaires en Angleterre.

Ce n'est pas tout. La guerre continue sous toutes les formes. Comme pour justifier et confirmer l'accusation lancée par le colonel Saunderson contre les Irlandais, on a produit dans la presse une lettre intime que M. Parnell aurait écrite il y a quelques années, à l'époque de l'attentat de Phœnix-Park, de l'assassinat de lord Frédéric Cavendish et de M. Burke. M. Parnell, en témoignant quelque regret de « l'accident » dont lord Cavendish était la victime, aurait ajouté qu'après tout M. Burke n'avait que ce qu'il méritait, et il se serait disculpé en secret de la réprobation dont il croyait devoir frapper publiquement le crime. Voilà donc le chef des Irlandais, M. Parnell, de par la lettre divulguée aujourd'hui, rangé à son tour parmi les alliés et complices des assassins! M. Parnell désavoue la lettre qu'on lui prête ; on ne maintient pas moins l'accusation, qui a évidemment un double objet : on croit ruiner la cause irlandaise et on veut montrer quels alliés se donne M. Gladstone dans la campagne qu'il poursuit. Tout cela ne prouve que l'exaspération croissante des partis. C'est à travers ces incidens et ces scènes que se déroule cette discussion du bill de coercition. Elle a doublé le cap de la seconde lecture, c'est un succès pour le ministère et pour ceux qui le soutiennent, si l'on veut; mais rien n'est évidem-

ment fini. C'est maintenant, au contraire, à la troisième lecture, avec la discussion des articles, que les vraies difficultés vont commencer : elles peuvent être inextricables. Il y a, dit-on, près de six cents amendemens proposés : ne fussent-ils pas tous sérieux, ce qui est bien probable, il en restera toujours assez pour provoquer de longues et ardentes discussions. La lutte sera soutenue non-seulement par les Irlandais, mais par M. Gladstone et ses amis; les uns et les autres paraissent résolus à disputer le terrain pied à pied, à combattre jusqu'à la dernière extrémité la politique de répression en Irlande. Ceux-là forment le camp de l'opposition à outrance, et de plus, parmi les libéraux unionistes qui ont voté jusqu'ici avec le ministère, qui ont admis le bill dans son principe, il en est qui ne cachent pas leur désir d'en atténuer quelques dispositions, qui reculent devant certains excès de coercition. De sorte qu'après avoir eu l'avantage sur l'ensemble, dans les deux premières lectures, le ministère peut le perdre dans les détails, à la troisième lecture, à propos de quelque amendement calculé avec habileté.

Tout dépendra de ce que feront les amis de lord Hartington et de M. Chamberlain. La meilleure chance pour le ministère est qu'il n'y a jusqu'ici aucune apparence de rapprochement entre M. Gladstone et ceux de ses anciens alliés qui ont refusé de le suivre dans sa politique irlandaise. M. Chamberlain, dans une tournée récente en Écosse, appelait sans doute de ses vœux le moment où le parti libéral pourrait se reconstituer dans son intégrité; mais ce moment paraît encore assez loin, à en juger par la vivacité des dissidences entre les deux fractions libérales. Ces dissidences sont une garantie pour le ministère : elles peuvent le sauver dans les défilés de la discussion qui se rouvre en ce moment. La lutte ne menace pas moins d'être singulièrement compliquée, et, le bill fût-il voté d'ailleurs, le ministère se trouverait en face de difficultés plus inextricables encore peut-être, puisqu'il aurait à l'appliquer dans un pays où toutes les répressions se sont épuisées à vaincre une force de résistance jusqu'ici inépuisable. De toute façon, l'Angleterre n'est pas près d'en finir avec l'Irlande.

Avant qu'un mois soit passé, le jeune roi d'Espagne Alphonse XIII comptera, sans le savoir, une année de règne. On ne peut pas dire que la jeune royauté n'ait point eu son épreuve dès sa première année, puisqu'il y a eu, au-delà des Pyrénées, une tentative d'insurrection militaire; mais cette tentative, promptement et heureusement réprimée, est restée sans écho. Elle n'a eu d'autre résultat que de montrer le travail incessant des propagandes révolutionnaires dans l'armée espagnole et l'impuissance des agitateurs devant la raison publique. La régence de la reine Marie-Christine n'en a pas été sérieusement ébranlée; elle reste paisible et respectée au milieu des

partis. Toute la question est de savoir si la situation est également favorable et sûre pour le ministère de M. Sagasta, qui est au pouvoir depuis la mort du roi Alphonse XII, qui a eu déjà le temps de préciser sa politique, de réaliser quelques-unes des idées libérales avec lesquelles il est arrivé au gouvernement dans une heure de crise. Le ministère espagnol, qui se résume surtout en M. Sagasta, n'a pas tant duré sans subir quelques modifications partielles; il a vécu dans tous les cas et il vit encore. Il a évidemment profité d'une certaine trêve des partis à la suite de la mort du dernier roi. Peut-être touche-t-il maintenant au moment où il va rencontrer des difficultés plus sérieuses, une opposition plus vive, des adversaires plus résolus. Il vient d'avoir, il est vrai, quelques avantages parlementaires, notamment à propos de deux questions qui ont pris une certaine importance. Il avait proposé au sénat une loi assez libérale sur les associations qu'il a eu à défendre contre les conservateurs, et il a fini par obtenir tout au moins le vote du principe de la loi. En même temps, il a réussi à faire sanctionner, par la chambre des députés, un acte par lequel il a concédé directement, sans adjudication, un service postal assez étendu, assez considérable à la compagnie des paquebots transatlantiques; la question spéciale cachait peut-être ici une question politique. Le cabinet de Madrid a obtenu ce qu'il voulait, il a eu son double succès dans des affaires qui passaient pour délicates. Ce n'est cependant pas sans peine qu'il est arrivé à rallier une majorité, et il est clair que plus il va, plus sa situation devient incertaine et embarrassée.

Le ministère espagnol a devant lui des difficultés de plus d'un genre. Il est exposé à en trouver même dans une fraction de libéraux, parmi les alliés et amis de M. de la Vega y Armijo, dont il a été jusqu'ici l'appui. M. Sagasta en a fait l'autre jour l'expérience à l'occasion du débat sur les services maritimes. Le président du conseil sentait visiblement quelque résistance, et, dans un mouvement d'irritation, il a essayé de faire violence aux dissidens; il a posé avec un certain accent de défi hautain une question de cabinet. Il n'a réussi qu'à blesser ceux qu'il voulait rallier en les intimidant, et la scène eût peut-être mal fini s'il n'y avait eu bien à propos un petit congé de quelques jours, qui a permis aux conciliateurs de ménager un rapprochement et au président du conseil lui-même de désavouer ce qu'il y avait eu de provocateur dans son langage. Encore bon nombre de libéraux se sont-ils bornés à s'abstenir d'attaquer le cabinet, sans aller toutefois jusqu'à voter pour lui : ils sont restés neutres, ils n'ont pas voté. Cela pourrait bien être le commencement d'une scission embarrassante pour M. Sagasta. D'un autre côté, le ministère est exposé à avoir un jour ou l'autre contre lui l'opposition conservatrice dont M. Canovas del Castillo reste le chef éloquent et habile dans le congrès. Les con-

servateurs, depuis la mort du roi Alphonse XII, ont mis un zèle patriotique à s'abstenir de toute opposition déclarée, à se défendre de créer des difficultés au gouvernement de la régence, ils ont même soutenu plus d'une fois le ministère. S'ils se sont effacés, en pensant mieux servir ainsi pour le moment la monarchie, ils n'ont pas cependant abdiqué, et ils semblent maintenant assez disposés à rentrer dans la lutte pour combattre quelques-unes des lois nouvelles sur les associations, sur le jury, que M. Sagasta croit devoir proposer pour faire honneur à son programme de libéralisme. Il y a enfin un parti nouveau qui ne cache pas son hostilité. Il est né d'une coalition entre un des chefs de la gauche dynastique, le général Lopez Dominguez, et un dissident du parti conservateur, M. Romero Robledo. Il y a peut-être dans ce parti plus de chefs que de soldats : ils ne sont pas nombreux, mais ils sont actifs et ils ne manquent pas de talent. De sorte que M. Sagasta est exposé à se trouver pris entre des adversaires de toutes couleurs, ne pouvant pas rallier tous les libéraux, ne voulant pas se livrer aux conservateurs. Il a été jusqu'ici assez habile pour manœuvrer entre les partis en changeant au besoin de collègues. La tactique a réussi encore dans cette session, elle risque de ne plus réussir dans une session nouvelle, si d'ici là elle n'a pas échoué devant l'imprévu.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Au milieu d'avril, la rente 3 pour 100 était cotée 81.45. La Banque d'Angleterre venait d'abaisser le taux de son escompte de 3 à 2 1/2 pour 100, et si quelque chose étonnait dans cette mesure, ce n'est pas qu'elle eût été adoptée, mais qu'elle n'eût pas été plus complète, car l'extrême aisance du marché monétaire, de l'aveu des journaux économistes anglais, aurait justifié une réduction immédiate à 2 pour 100.

Les consolidés s'élevaient à 102 3/4. Rien de grave ne semblait plus menacer la paix en Europe. La question de la Bulgarie elle-même tendait à s'assoupir, la Russie étant résolue à ne point se départir d'une politique purement expectante. On commençait à peine à parler de troubles en Afghanistan. Dans le conflit d'influence engagé à Saint-Pétersbourg entre M. Katkow et M. de Giers, le tsar semblait vouloir tenir la balance égale entre le représentant des idées de paix et d'entente amiable avec l'Allemagne et l'apôtre du panslavisme.

Le 16, jour de la liquidation de quinzaine, des dépêches relatives au progrès de l'insurrection des Ghilzais contre l'émir afghan ont causé quelque préoccupation. Cependant les fonds étrangers n'étaient guère émus, les Consolidés reculaient à peine de 1/8, le Hongrois se maintenait au-dessus de 82 francs, l'Italien à 98.50. La rente française 3 pour 100 valait 81.30, l'amortissable 84.75, et le 4 1/2 110 francs.

Sur les valeurs, la liquidation s'effectuait plutôt un peu en baisse, malgré le bon marché des reports et le peu d'importance des engagemens. Les affaires, en général, étaient fort inactives, et la spéculation, très réservée, ne manifestait que peu de dispositions à manœuvrer dans un sens ou dans l'autre.

Le 19, les fonds russes ont baissé d'une unité à Berlin, et le 3 pour 100 français a reculé de 81.25 à 81 francs. Le faux bruit de la retraite imminente de M. de Giers avait causé cette alerte, qui apportait une nouvelle preuve du peu de solidité de la hausse survenue pendant la première moitié du mois. Le lendemain, on ne pensait même plus aux nouvelles fantaisistes du jour précédent, et les cours tendaient à se relever dans la proportion exacte où ils avaient fléchi. Le 21 éclatait sur le marché la nouvelle de l'incident de Pagny-sur-Moselle.

La place était trop mal préparée pour qu'un incident quelque peu sérieux ne la troublât pas profondément. Le 3 pour 100 a baissé seulement de 0 fr. 45 le premier jour ; mais le lendemain les offres ont afflué, et comme il n'y avait plus de contre-partie, la rente est tombée brusquement de 80.90 à 78.60, pour se relever aussitôt à 79.70. Cette baisse n'a pas amené le moindre surcroît d'activité dans les transactions. Personne dans le monde financier n'a voulu admettre qu'une guerre entre l'Allemagne et la France pût sortir de cette aventure fâcheuse, où, de l'aveu spontané de toute l'Europe, les torts étaient manifestement du côté allemand. Malgré cette conviction, la prudence était opportune, et, pendant quelques jours, on s'est tenu sans variation sensible entre 79.50 et 80 francs, c'est-à-dire à 1 franc au moins au-dessous du niveau si promptement abandonné.

C'est dans les derniers jours du mois seulement, alors que l'affaire parut s'acheminer vers sa solution logique, et que le cabinet de Berlin annonça son intention de mettre en liberté le commissaire français,

que la spéculation a repris un peu courage. Le cours de 80 francs a été regagné et dépassé, et la lutte pour la réponse des primes a pu s'engager entre 80 et 80.50.

Rarement on a vu une quinzaine aussi vide d'affaires, et le marché aussi complètement soumis à l'influence d'impressions d'ordre exclusivement politique. Fonds d'état et valeurs ont reculé ou progressé tour à tour au gré des nouvelles du moment, et toujours avec le plus parfait ensemble. En général, cependant, les valeurs étrangères ont montré moins de facilité à prendre peur, moins de nervosité que le marché de nos fonds publics. L'attitude des places de Berlin et de Vienne a prouvé que, dans les cercles financiers et politiques de ces deux villes, on n'a pas eu la pensée que l'arrestation de M. Schnæbelé pût être maintenue. Il n'y avait d'incertitude qu'au sujet de la promptitude avec laquelle le gouvernement allemand saurait reconnaître l'illégalité de ses procédés et réparer la maladresse ou l'excès de zèle de ses agens.

L'Italien est après notre rente 3 pour 100 le fonds qui a eu les plus larges fluctuations. A la rentrée de la chambre, à Rome, M. Depretis et M. Magliani ont fait d'intéressantes déclarations sur la mesure dans laquelle les dépenses projetées, soit pour l'accroissement des forces militaires du pays, soit pour la colonie de la Mer-Rouge, affecteraient la situation des finances. Il a été promis qu'on ne se laisserait pas entraîner en Afrique à des entreprises téméraires. Les ressources nécessaires seront demandées à l'impôt et non à l'emprunt. Vendredi soir, le bruit a couru à la Bourse que les Italiens avaient subi un échec à Massaouah. La rente, que les acheteurs avaient réussi à relever à 98.25, a reculé aussitôt à 97.75.

Si nous comparons, à quinze jours d'intervalle, le cours des valeurs principales, nous relevons les différences suivantes en baisse : 1 franc sur le 3 pour 100 et l'amortissable, 0 fr. 40 sur le 4 1/2, 0 fr. 80 sur l'Italien, 1/2 pour 100 sur le Hongrois, 3/4 sur l'Extérieure, 5 francs sur l'Unifiée, 23 francs sur le Crédit foncier et sur le Gaz, 10 francs sur l'Orléans, 30 francs sur le Suez, 12 sur la Banque de Paris, 11 sur le Crédit lyonnais, 17 sur la Banque d'escompte, la Banque franco-égyptienne et le Crédit mobilier, 5 francs sur les Chemins autrichiens, 10 sur le Nord de l'Espagne, 7 sur la Banque ottomane.

Les valeurs d'épargne n'ont accusé qu'une assez faible émotion dans les rangs de la clientèle du marché au comptant. Les obligations du Crédit foncier ont baissé de 3 à 5 francs, celles des chemins de fer de 1 à 2 francs.

Les fonds russes, dont le marché est aujourd'hui à peu près exclusivement à Berlin, ne se sont pas relevés de la baisse du 19. Toutes les catégories restent en réaction de 1 à 1 1/2 pour 100. Les obliga-

tions du Crédit foncier de Russie sont toujours très offertes. Il a été ouvert, du 26 au 28 avril, en Russie, une souscription publique à un emprunt intérieur 4 pour 100 papier à 84 pour 100, pour un montant de 100 millions de roubles. Dès la fin de la première journée, les demandes s'élevaient à 2 milliards de roubles.

Le 23 avril a eu lieu à Vienne l'assemblée générale des actionnaires de la Banque des Pays-Autrichiens. Le revenu net de 1886 s'est élevé à 3,800,000 florins et a permis la répartition d'un dividende de 30 florins par action.

Le rapport présenté aux actionnaires du chemin de fer de l'Est algérien, réunis en assemblée générale, leur a annoncé le fait intéressant de l'achèvement et de la mise en exploitation, vers la fin de l'année 1886, de la ligne de Sétif à Ménerville, qui relie la section d'Alger à la section de Constantine. Le rendement net de l'ensemble des lignes du réseau a été de 267,000 francs. Le revenu net garanti étant de 4,937,000 fr., l'état doit à la compagnie, du fait de la garantie, 4,670,000 francs. La longueur moyenne exploitée en 1886 a été de 497 kilomètres. La compagnie a placé dans l'année 35,000 obligations au prix moyen de 362 fr. 50, sans avoir eu recours à une émission publique.

Il y a plus d'un an, le conseil municipal de Paris a voté un emprunt de 250 millions, réalisable par fractions jusqu'à l'année 1897. Une première fraction, s'élevant à 40 millions, vient d'être émise le 30 avril par voie de souscription publique. Cette souscription comprenait des obigations entières et des quarts d'obligations, les premières remboursables à 400 francs, produisant 12 francs d'intérêt annuel, et offertes à 375 francs, les autres remboursables à 100 francs, produisant un intérêt de 3 francs et offerts à 93.75. L'attrait principal de ces titres, en dehors de l'intérêt et de la sécurité du placement, consiste dans la participation à quatre tirages annuels de lots, chacun de ces tirages comportant 50 lots pour une valeur totale de 250,000 francs. Les obligations nouvelles se sont négociées par anticipation, avec une prime qui a varié de 12 à 8 francs. Les obligations 1869 et 1871 du même type valent les unes 407 francs, les autres 393 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.